

Mère parfaite

Dolan, Casey B.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MÈRE PARFAITE

CASEY B. DOLAN

Suspense

DENOËL

Casey B. Dolan

Mère parfaite

roman

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Perrine Chambon et Arnaud Baignot*

*Pour toi, maman.
Croire peut faire des miracles...*

Je suis trop jeune pour mourir, mais je vais mourir malgré tout. Et bientôt.

Je n'aurais jamais pensé que c'était une chance de vieillir. Avant, je croyais en des choses comme l'amour. Les histoires d'amour... Je ne sais plus très bien quand ma croyance en ces idées s'est évanouie, quand la dernière lueur d'espoir s'est dissipée... ou éteinte. Tout ce que je sais c'est qu'elle a disparu et que je me sens vieille maintenant même si je ne le suis pas. Trop vieille pour croire encore aux histoires qui se terminent bien.

Il ne s'agit pas ici de confesser uniquement mes erreurs mais de parler du cheminement d'une vie. De ma vie. Qui est sur le point de s'achever, prématurément.

J'ai quarante et un ans et je serai morte dans moins de six mois. Et ce sera douloureux. Mais pas plus douloureux que les deux dernières années que j'ai endurées.

Une de mes erreurs a sans doute été de me marier avec mon premier amour. C'était le troisième homme que je rencontrais et mon meilleur ami. Wade. J'ai aimé son prénom à la seconde où je l'ai prononcé et aussi la facilité avec laquelle il est sorti de ma bouche. Il était étudiant en quatrième année de chirurgie dentaire ; j'étais en deuxième année de journalisme. Il était B.C.B.G., très américain ; moi, j'étais étrangère et pas comme les autres. Nous nous sommes retrouvés par hasard à travailler côte à côte sur nos cours à la bibliothèque, trouvant du réconfort dans l'étude avant de trouver du réconfort dans le corps de l'autre, et nous avons bientôt été inséparables comme seuls peuvent l'être les tout jeunes enfants ou les grands égoïstes.

Ironiquement, j'étais en quête de vérité. « Une idéaliste avec un réaliste », disait souvent Wade à cette époque. Ce qui avait le don de me mettre en colère et me donnait le sentiment d'être traitée avec condescendance ; mes protestations ne faisaient que l'amuser encore davantage. Bien qu'ayant seulement trois ans de plus que moi, il ne prenait pas au sérieux mes récriminations et mes désirs, comme s'il avait une plus grande expérience de la vie. Même quand il a essayé de se décoinçer et a formé un groupe avec deux autres étudiants en médecine, Roulettes et Frissons, c'est lui qui organisait les concerts, réglait les conflits et dissuadait ses camarades de trop boire. Le groupe n'a pas marché mais Wade Whittington-Jones fut reçu sans surprise avec mention. Ce ne fut pas non plus une surprise quand il s'est pris les pieds dans sa drôle de toge noire et est tombé dans les marches de

l'escalier à l'entrée de l'université, pour atterrir lourdement sur un genou devant moi. Les marches d'un escalier m'ont toujours fait penser aux touches d'un piano... Chaque note montant ou descendant selon la direction. Wade montait à ma rencontre tandis que je descendais : *sol, la, mi...* moi. La boîte entre ses mains renfermait tous ses espoirs, et qui étais-je pour les lui refuser ?

J'ai évidemment dit oui, même s'il me restait encore un an avant de pouvoir obtenir mon diplôme et que je ne savais pas si je pourrais vivre aux États-Unis une fois mes études terminées. J'avais besoin de lui et de son solide pragmatisme. Arrogante et impétueuse, j'imaginais que j'allais pouvoir gérer les obligations d'une vie conjugale et continuer de répandre les lumières à travers le monde, mais je n'ai pas réussi à aller au bout de cette dernière année. Si je l'avais fait, ç'aurait été miraculeux dans la mesure où j'étais enceinte de trente-huit semaines de Tyler.

Avec mon mètre soixante-quinze et ma taille fine, j'ai toujours eu droit à des coups d'œil du sexe opposé ; c'est une chose à laquelle je me suis accoutumée mais que je n'aimais pas pour autant. Mes cheveux blonds détachés encourageaient ce genre de regards, que j'ai tenté de dissuader en affichant un air distant et en portant des vêtements légèrement trop grands. J'aurais donné n'importe quoi pendant ces neuf mois pour enfiler une paire de jeans bien serrée et un débardeur. Être grosse et habillée comme une vieille à vingt-deux ans ça ne faisait pas rêver.

Wade était aux anges. Ses yeux noisette brillaient d'impatience ; j'y lisais la promesse que nous trouverions une solution pour que je puisse terminer mes études afin de me lancer rapidement dans une vie active trépidante. « Beaucoup de femmes font ça, ma petite fleur. Tu vas apprécier d'avoir une famille aussi tôt. Tu pourras profiter de ta liberté quand les autres devront mettre leur carrière de côté. » Il était si encourageant, tellement convaincant ; je m'accrochais au réconfort que procuraient ses mots.

Pour que les choses soient claires, je m'appelle Amber. Amber Celeste Whittington-Jones. Même s'il trouvait que mon prénom me correspondait bien, vu mon tempérament fougueux, Wade m'appelait « ma petite fleur ». Il me voyait comme une idéaliste aux idées bien arrêtées, impatiente de s'épanouir et d'obtenir des résultats. Il disait que j'étais l'ultime espoir... Ma petite fleur... Je feignais d'être agacée par ce surnom, mais au fond de moi, j'aimais la façon dont il me voyait.

Je lui ai donc donné un fils, Tyler. C'est quelque chose que j'ai considéré comme allant de soi ; qui m'a semblé tout à fait normal : les femmes donnent naissance à des enfants. Mon accouchement a été intense, difficile : on a dû me faire vingt-deux points de suture après la

naissance, mais en dehors de ça tout s'est bien passé. Tyler est arrivé avec une touffe de cheveux noirs bouclés et de petits yeux sombres. Je n'aurais jamais cru que c'était le mien si je n'avais pas été témoin de son arrivée. Une partie de ses cheveux manquaient, conséquence du scalpel qu'on avait utilisé pour lui agrandir la sortie. J'ai compris que je n'allais pas être une bonne mère quand je me suis entendue dire :

— Mais où est passé le restant de cheveux... ? Ils doivent être encore à l'intérieur... ! Les cheveux ne disparaissent pas comme ça !

Le médecin m'a regardée d'un air perplexe, les mains rouges de sang.

— Votre corps va les expulser... Vous avez un petit garçon parfait, madame Jones. Dix doigts, dix orteils...

Mais je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à ces cheveux noirs bouclés coincés à l'intérieur de mes entrailles.

Ainsi commença ma maternité.

Ma mère avait le teint pâle et une voix atone. C'était une ombre. Mon père faisait tout pour la décourager de parler. Il ne m'a jamais touchée, malgré ses crises de colère dues à l'alcool. Ne m'a même jamais regardée. Il disait « elle » ou « celle-là » pour parler de moi.

Sa langue maternelle était l'afrikaans et quand il parlait en anglais sa voix était gutturale. « Elle a pas nettoiyé la cuisine. » Le bruit de la chair contre la chair est quelque chose qu'un enfant ne peut pas oublier. « Elle a besoin qu'on lui donne une leçon. » Et ma mère s'interposait entre le tempérament explosif de mon père et mon corps intact. Elle ne criait même pas ; elle me faisait juste un geste pour que j'aille dans ma chambre.

Nous vivions dans une maison en brique rouge composée de deux pièces qui avait un jour appartenu à mes grands-parents paternels dans une ville du nom de Boksburg, à l'est de Johannesburg. Ma mère s'est retrouvée orpheline très jeune. Grâce à ses riches parents adoptifs, elle a reçu une éducation pour devenir professeur d'anglais mais mon père a fait en sorte qu'elle reste à la maison et qu'elle se consacre à ses tâches de femme au foyer. Lui, en revanche, allait et venait comme bon lui semblait. Il était absent parfois pendant des jours, parfois des semaines. Son travail de ferrailleur ne rapportait pas beaucoup mais ma mère trouvait toujours un moyen de mettre du pain sur la table. Cela ne changeait rien qu'il soit là ou non, parce que la tension restait permanente. C'était presque un soulagement quand il franchissait la porte d'entrée en titubant et en poussant des jurons. Au moins nous savions où il était.

Et puis un jour, il est parti. J'avais neuf ans. Il a fallu des mois à ma mère pour remplir un dossier de personnes disparues. La police sud-

africaine de l'époque ne prenait pas au sérieux les disparitions des conjoints. Les mois ont passé, plus d'une année s'est écoulée et nous avons commencé à nous sentir soulagées comme si on venait de nous libérer de prison : il était parti, pour de bon. Mais ma mère non plus n'était plus là. Elle était devenue une ombre dans tous les sens du terme. Elle sortait rarement de la maison. Ses angoisses ont redoublé et son univers s'est rétréci jour après jour. Tandis qu'une phobie après l'autre tissait sa toile dans la psyché de ma mère, moi, de mon côté, je n'avais plus peur de rien. Avec les responsabilités qui sont devenues les miennes — faire les courses, prendre des rendez-vous, me rendre à la poste, faire le ménage —, ma détermination n'a fait que grandir.

Après la disparition de mon père, ma mère a commencé à donner des cours particuliers d'anglais à des élèves en difficulté l'après-midi, mais avec le temps, et ses peurs s'aggravant, il est devenu nécessaire pour moi de travailler et j'ai trouvé un emploi au supermarché local, où je remplissais des sacs de provisions et gérais les stocks. J'étais habituée aux paroles décousues que bredouillait ma mère quand elle passait en revue les magazines et les journaux à la recherche de coupons de réduction, de promotions et de concours. Elle avait déjà gagné des prix en faisant des mots croisés ou des concours de jeux de mots et, avec la disparition de mon père, elle s'est investie corps et âme là-dedans, gagnant toutes sortes de choses, des produits d'hygiène jusqu'à des machines à laver. Ces gains étaient ensuite revendus et nous permettaient de remplir le frigo pendant des semaines et quelquefois pendant des mois. Mais bientôt sa folie s'est aggravée. Elle a commencé à parler de plus en plus toute seule et, au lieu de ne s'intéresser qu'aux réductions et aux promotions, elle a commencé à accumuler des extraits de journaux bizarres, des mots et des images découpés au hasard, qu'elle collait ensuite sur le mur de la salle à manger, malgré mes protestations. J'ai essayé de comprendre leur signification, de donner un sens à ces mots, à ces images de poissons et d'immeubles qui avaient été découpées et collées là où auparavant était accroché un portrait de ma grand-mère. Les coupures de presse ont fini par recouvrir les murs de toute la maison à l'exception de ceux de ma chambre, formant un papier peint bizarre. J'avais besoin de changer d'air, de m'éloigner de ces sables mouvants qu'était devenue ma vie. J'ai donc passé l'examen d'entrée pour les étudiants étrangers de l'université de Los Angeles en Californie et j'ai obtenu la bourse d'études. Seul le billet d'avion était à ma charge et une partie des frais de séjour, que je pouvais financer en prenant un job à mi-temps. L'espoir se trouvait à des milliers de kilomètres de ma ville natale. J'ai contacté les services sociaux pour que ma mère obtienne des soins appropriés à son état et, le cœur rempli d'espoir malgré le poids de la culpabilité, j'ai pris l'avion vers une nouvelle vie ; je savais que mon

existence pourrait prendre un nouveau tour aux États-Unis, loin de ma mère brisée. J'allais pouvoir faire plus de choses, vivre davantage, être vraiment moi-même ; jamais je ne deviendrais comme « elle ». J'allais changer les choses, et la vie des femmes qui avaient vécu comme ma mère en serait profondément bouleversée. C'était là ma première ambition.

J'ai raconté une demi-vérité à Wade à propos de ma mère en lui expliquant qu'elle avait souffert d'une dépression nerveuse quand mon père l'avait quittée et qu'elle avait été placée dans une maison de repos. Il n'a jamais cherché à en savoir plus sur ce sujet sensible et, quand je lui ai dit que jamais il ne la rencontrerait, il l'a accepté, même quand les choses sont devenues plus sérieuses entre nous. Je voulais faire table rase du passé. L'Afrique du Sud était derrière moi. Wade, ce pays d'opportunité et de liberté, étaient mon avenir. J'en avais toujours eu la conviction. Il ne s'est jamais lassé de mon amour. Nous étions faits l'un pour l'autre.

Le caractère de Wade était la conséquence directe de son éducation bourgeoise. Je voulais y trouver ma place et même plus, je voulais montrer à mon Wade que je pouvais appartenir à son monde.

La maternité a ruiné tous mes espoirs d'y parvenir. J'étais désespérée, vulnérable, impotente et insomniaque. L'extrême patience de mon mari, qui commençait tout juste sa carrière et était donc très occupé, me pesait comme un fardeau. Non seulement il ramenait un salaire pour le jeune ménage que nous formions dans notre appartement de deux pièces, en travaillant comme dentiste dans un hôpital, mais il complétait également sa formation en se spécialisant dans la chirurgie maxillo-faciale grâce à une bourse d'études et des congés sabbatiques. Il était aussi déterminé que j'étais fatiguée.

Tyler me confronta à ce « elle », à ce « celle-là » qui me collait toujours à la peau. Il dormait difficilement, il pleurait sans arrêt, et j'avais la certitude qu'un jour quelqu'un allait faire irruption pour me l'arracher en me déclarant inapte. Mais personne ne l'a fait. Au lieu de ça, j'ai eu droit à des massages de dos et à des encouragements de la part de mon invincible mari. Il me cajolait, me réconfortait, et je faisais la même chose pour Tyler en retour, qui a fini par dormir et a miraculeusement arrêté de pleurer après neuf mois atroces.

Un après-midi où ses cris ne déchiraient plus mes tympans, où il se roulait sur notre épais tapis marron au milieu de la pièce en partie ensoleillée et que l'ombre de l'épicéa s'agitait près de la fenêtre, j'ai eu comme une révélation : personne n'allait venir. Je suis passée du désespoir au soulagement en quelques secondes.

Une maman. C'est ce que je suis. Personne ne va venir pour me

prendre Tyler. Sa mère, c'est moi.

Voilà.

Un lien magique s'est créé entre moi et mon enfant au cours de ce moment extraordinaire.

Mon petit garçon parfait, aux cheveux bouclés, aux yeux violets, avec dix doigts et dix orteils.

Ce jour-là, j'ai rampé jusqu'à Tyler sur le tapis avant de me mettre à pleurer. Nos ombres se déployaient dans la lumière.

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai aucune envie d'entendre ça.

— Je crois que vos mots exacts étaient : ça ne m'intéresse pas.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Votre déclaration initiale me donne envie, moi, d'aiguiser votre intérêt... Maintenant vous me dites que vous ne voulez pas entendre ça. C'est complètement différent ; cela signifie que vous êtes sur la défensive.

— Ça ne signifie rien du tout ; c'est du bla-bla de psy.

— On dirait que cela vous agace beaucoup quand votre point de vue est remis en question.

— Ce qui m'agace, c'est votre rhétorique et la façon qu'a ma femme de romancer nos vingt ans de mariage ! Mon point de vue n'a rien à voir là-dedans.

— C'est intéressant que vous utilisiez le mot « romancer »...

— Il n'y a rien d'intéressant là-dedans.

— Tout ce que vous dites ou ressentez m'intéresse, docteur Jones. Cela fait partie du processus, comprendre votre phraséologie, vos impulsions, vos réponses en cas de stress. C'est la clé pour comprendre votre situation.

— Ce n'est pas moi le malade.

— Comment ça ?

— Le cancer du col de l'utérus. Ça c'est une maladie. Vous comprenez maintenant ?

— Je suis au courant de la maladie de votre femme, docteur. Je me demande si vous considérez ses actions sous le même jour ?

— Elle a commencé à nous faire du mal longtemps avant que son corps ne soit souillé.

— Souillé par quoi, docteur ?

— Vous voulez dire par qui je suppose, mais pour éviter une nouvelle dispute, je voulais parler de son cancer.

— Je trouve intéressant que vous pensiez qu'il s'agit d'une dispute. Est-ce que cela ne prouve pas que vous êtes dans la confrontation, docteur ?

[Soupir.]

— Revenons un peu en arrière. Vous avez dit que votre femme « nous » a fait du mal. Est-ce que vous vous sentez blessé, docteur ?

— Non. Je ne me sens pas blessé. Notre relation... Elle a détruit tout ce que nous avons construit ensemble.

— Et pas votre amour ?

- Pardon ?
- Vous avez dit que vous ne vous sentiez pas blessé. Est-ce que vous ne vous décririez pas comme quelqu'un ayant le cœur brisé ?
- Comme je l'ai dit, je ressens surtout de la colère, madame Sloane. Beaucoup.
- Et est-ce que cette colère vous empêche de vous intéresser à ce texte ?
- Le texte dont vous parlez, ce ne sont que des excuses pathétiques... Une preuve de son égoïsme.
- Pensez-vous qu'elle s'excuse pour ses actions ?
- Je pense qu'elle tente de les justifier.
- Et c'est mal selon vous ?
- Tout ce qu'elle a fait est mal.
- Est-ce que vous considérez le mariage comme une mise à l'épreuve ?
- Non. Bien sûr que non. Notre mariage a été une délivrance pour moi.
- Vous pensez qu'elle avait besoin de s'émanciper en se mariant avec vous ?
- Oui.
- Vous aviez besoin d'émancipation ?
- J'avais besoin d'elle. De son idéalisme exalté, son...
- Continuez...
- Je ne veux pas parler de ça.
- Vous trouvez ça difficile d'exprimer ces sentiments à cause de votre colère, docteur ?
- Très astucieux de votre part, madame Sloane.
- Votre sarcasme est une autre technique de défense, docteur. Vous l'utilisez chaque fois que vous êtes face à des choses qui vous mettent mal à l'aise. Vous continuez de refouler ces émotions, pourquoi pas, mais ça ne va pas nous mener très loin.
- Je ne vois pas en quoi ça nous aide. De discuter de ça avec vous encore et encore.
- Vous continuez d'employer des phrases qui prouvent que vous êtes dans la confrontation. Nous ne sommes pas dans la confrontation, docteur, mais vous, vous l'êtes. Vous pouvez arrêter d'être sur la défensive ici ; je suis là pour vous aider. Je m'intéresse à toute votre dynamique familiale, les complexités des relations entre les personnes impliquées. Je veux savoir comment vous ressentez tout ça et peut-être, avec le temps, y verrons-nous plus clair. Je pense que vous voulez trouver la paix et continuer à vivre sans colère ni amertume. Ce n'est pas vrai ?
- Oui.
- Donc, vous voulez bien cesser d'éviter mes questions pour que

nous puissions commencer à discuter de vos sentiments envers votre femme ?

— Oui, oui, bien sûr.

— Parfait. Je me permets donc de vous redemander si vous souhaitez écouter ce texte et qu'on analyse vos réactions par rapport à celui-ci ? Même si cela ne vous intéresse pas ?

[Silence.]

— Docteur ?

— Mmm, euh, oui.

— Je suis désolée, mais il faut que vous parliez plus fort pour l'enregistrement.

— J'ai dit oui. Je suis d'accord.

— Je note un certain sarcasme.

[Reniflement (rire bref).]

— Donc, vous disiez qu'elle vous a libéré. De quoi ?

— De l'ordinaire.

— Mais vous avez obtenu votre diplôme avec les félicitations, vous avez été choisi pour représenter vos pairs, vos professeurs vous ont désigné comme un exemple à suivre. Vous semblez être quelqu'un de remarquable, docteur, tout sauf ordinaire. Pourquoi auriez-vous été quelqu'un d'ordinaire ?

— Oui, c'est vrai, j'ai réussi. J'ai travaillé dur pour ça. J'ai étudié et me suis formé avant et après les cours. J'ai toujours été quelqu'un de sympathique. Le sarcasme, ma nouvelle « technique de défense », comme vous l'appellez, je n'en ai jamais eu besoin auparavant... J'étais quelqu'un de facile à vivre, je crois, mais Amb...

— Vous voulez de l'eau, docteur ?

— Non, ça va. Amber, elle..., elle était magique. Elle était différente. Pleine de vie sans faire d'effort, dangereuse mais sans méchanceté et d'autres choses encore...

— D'autres choses ?

— Plus séduisante. Extraordinaire.

— Vous ne l'êtes pas ?

— Ce n'est pas pareil. Je... J'avais des petites amies au lycée, à l'université également, et elles m'aimaient et je crois que je les aimais, mais Amber, hum, elle était simplement...

— Visiblement vous l'aimiez.

— Je ne l'aimais pas : je l'adorais. Elle dit que des hommes la regardaient... [Rire étouffé.] Elle était superbe, vraiment à couper le souffle, même si elle n'en a jamais pris vraiment conscience. La première fois que nous nous sommes rencontrés, je n'en suis pas revenu qu'elle m'adresse la parole. Nous faisions la queue à la cafétéria de l'université. Une longue frange cachait en partie son visage — elle ne donnait pas l'impression de vouloir engager la

conversation ; pas uniquement avec moi, mais avec tout le monde. Je l'ai remarquée immédiatement et me suis demandé pourquoi je ne l'avais pas remarquée avant. Nos emplois du temps ne coïncidaient pas, nos heures de repas non plus ; mais ce jour-là, j'ai remercié les dieux que son professeur de journalisme ait eu un problème de voiture sur la route et ait été contraint de l'emmener dans un garage. Je me souviens encore de sa salopette et de son gilet chiné. C'était une façon bizarre de s'habiller... Elle se démarquait des autres sans le vouloir. Dès que nos regards se sont croisés, j'ai compris qu'elle voulait qu'on la prenne au sérieux et c'est ce que j'ai fait. Je savais que je pouvais tomber amoureux d'elle, même si je n'avais aucune idée de la façon dont elle me voyait. Nous avons tendu tous les deux la main vers le même dessert et je l'ai laissée le prendre, bien entendu. Elle s'est lancée dans une diatribe à propos de la galanterie qui n'était pour elle qu'une forme de misogynie ou une connerie dans le genre, et j'ai été tout de suite impressionné par son sérieux. Je lui ai arraché des mains la tarte aux pommes et lui ai demandé si elle voulait se joindre à moi pour la manger à la bibliothèque. Elle a répliqué qu'elle ne partageait pas la nourriture avec les étrangers alors je lui ai dit comment je m'appelais. Amber a répondu « pourquoi pas » et m'a suivi.

[Rire ému.]

[Silence. Deux minutes environ.]

[Soupir.]

— Comment vous sentez-vous ?

— Stupide.

— C'était très émouvant, docteur. C'était tout sauf stupide. Vous n'avez jamais autant parlé depuis que nous nous voyons.

— Et maintenant je ressens de nouveau de la colère.

— Mais nous avons fait des progrès.

— Si vous le dites.

— Vous avez réussi à prononcer son nom sans hésiter.

— En effet.

— C'est un progrès.

[Silence. Une minute environ.]

— Nous approchons de la fin de la séance, docteur, et il y a une dernière chose dont j'aimerais qu'on parle avant de conclure. Nous avons dit aujourd'hui que votre mariage avait été une libération. Je trouve intéressant que votre femme n'en fasse jamais mention dans son texte.

[Profond soupir.]

— Est-ce que ça vous attriste ?

— À votre avis ?

— Ce que je pense n'a aucune importance, docteur.

— Oui. Ça m'attriste.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit. Notre mariage comptait énormément pour moi, ça a été le plus beau jour de ma vie avec la naissance de notre fils, Tyler. Le reste est insignifiant en comparaison.

— En quoi était-ce si différent du reste ?

— Elle, c'est elle qui a fait toute la différence. Je voulais lui offrir ma vie. Tout ce que j'avais accompli jusqu'ici était en prévision de ça, pour notre future famille, pour cette vie que je souhaitais qu'elle partage avec moi. Quand j'ai échangé mes vœux avec la femme de mes rêves, ma meilleure amie... Je ne trouve pas vraiment les mots pour décrire ça.

— Vous le faites très bien. Continuez.

— Elle portait une robe en soie ajustée que ma mère lui avait achetée et elle avait de magnifiques cheveux bouclés. C'était comme une apparition ; sa frange était plus longue depuis que ses cheveux avaient poussé et elle souriait. Son sourire... [Soupir.] On voyait à son sourire qu'elle était remplie de joie.

[Il tousse.]

— Vous voulez un peu d'eau ?

— Oui, euh, merci.

[Il boit.]

— Vous disiez donc ?

— Euh, eh bien, que c'était exceptionnel. J'ai pleuré, j'ai ri, j'étais convaincu que j'avais épousé mon âme sœur.

— C'était le cas ?

— De toute évidence, non.

— Rien n'est évident, docteur.

— Ça l'est pour moi.

Après cette révélation, tenir Tyler dans mes bras n'a plus été un problème ; je le voyais davantage comme une extension de moi-même. J'étais dépassée par l'intensité de l'amour que je ressentais pour lui. Tyler n'était plus un poids mais un bol d'oxygène. Je le dorlotais, l'applaudissais quand il se tenait debout plus de trois secondes, et quand il s'est finalement mis à marcher à l'âge de treize mois je l'ai regardé comme si c'était un dieu. Ressentir un tel amour m'a complètement vidée mais c'est que je ne dormais plus la nuit aussi, inquiète des dangers auxquels mon fils serait confronté dans ce monde. J'ai essayé d'accepter le fait que mon cœur ne battrait jamais plus uniquement pour moi : il battait pour lui quand il jouait sur son tapis de jeu, quand il vomissait sur le canapé, quand il barbotait dans le bain et quand il dormait tout contre ma joue en dégageant un parfum de confiture et d'innocence. Wade a insisté pour que je sorte davantage parce que mes seuls sujets de conversation quand il rentrait de la clinique tournaient autour de la différence entre purée maison et purée en boîte ou les allergies provoquées par l'ananas. J'ai donc rejoint un groupe de jeunes mamans mais je m'y sentais très mal à l'aise, surtout quand les autres parents me posaient des questions indiscretes sur ses nuits, sa propreté, ses caprices et ses colères. Quelques-unes d'entre elles étaient plus âgées, ce qui me faisait bafouiller. Je me sentais de nouveau étrangère et inadaptée. C'était mieux pour moi de rester à la maison.

Wade a insisté pour que j'essaie de finir mes études. Quand je lui ai expliqué que m'occuper de Tyler ne me laissait pas de temps pour étudier à l'université, il a posé à côté de la table à langer une pile de dépliants sur des cours par correspondance.

Ça m'a demandé beaucoup d'efforts de m'inscrire alors que je me levais encore deux ou trois fois par nuit et que je passais la plus grande partie de ma journée à laver, nettoyer et à jouer avec mon bambin. Le temps fort de ma journée était d'aller jusqu'au supermarché avant de faire une balade dans le parc avec la poussette. C'est lors d'une de ces sorties que j'ai rencontré Sylvain : une belle femme aux cheveux roux avec des faux seins et des jambes parfaites comme celles d'une Barbie ; elle était en train de lire un livre tranquillement sur un banc quand Tyler a bondi de la cage à poules et a couru jusqu'à elle. J'étais à bout de souffle quand je l'ai finalement rattrapé... Mais mon petit garçon de deux ans et demi était déjà en train de mettre des feuilles séchées dans les cheveux de la Barbie en

riant à gorge déployée.

Je me suis excusée et ai été soulagée de l'entendre rire. C'est son rire qui m'a donné envie de l'inviter à boire un thé.

Bientôt Sylvain a commencé à nous rendre visite à la maison et à apporter des cadeaux à Tyler pour son anniversaire. Et puis je suis retombée enceinte par accident. Je venais juste d'avoir vingt-cinq ans et pensais pouvoir avoir un deuxième enfant avant de me replonger dans les études.

Wade m'a non seulement de nouveau apporté son soutien mais a également été fou de joie ; nous nous sommes préparés à accueillir notre petite fille. Entre-temps, j'ai envoyé Tyler à la maternelle. C'était comme une trahison et j'ai passé des nuits à me demander comment il allait le supporter. Wade m'a rassurée et a pris du temps sur ses heures de travail afin de nous accompagner pour son premier jour. Je m'étais inquiétée pour rien : Tyler nous a dit au revoir avec un grand sourire et s'est mis immédiatement à courir après une jolie petite fille blonde avec des nattes.

— Il a bon goût, comme son papa !

Wade rayonnait tandis qu'une nouvelle phase de notre vie de parents débutait.

Nous avons décidé d'acheter une petite maison à quelques rues seulement de la maternelle. C'était un quartier résidentiel mais pas bourgeois ; juste ce qu'il fallait pour une famille qui commençait à s'agrandir. La maison avait trois chambres, un petit jardin avec un arbre assez grand pour qu'on puisse y installer une balançoire pour Tyler.

Je me suis démenée pour créer un merveilleux cocon pour mon mari et mes enfants. Je n'aurais jamais pu imaginer ça quand j'étais petite : moi, être mère de deux enfants... La responsabilité, ce mélange d'amour et de culpabilité, d'espoir et de joie. J'étais remplie de bonheur. Pour la toute première fois de ma vie, je me sentais épanouie.

J'ai même essayé d'appeler la maison de repos en Afrique du Sud où ma mère résidait toujours. J'ai commencé par l'appeler deux fois par mois et ensuite de plus en plus, peut-être parce que j'étais enceinte d'une petite fille, d'une petite fleur. J'ai même commencé à l'appeler par le surnom que m'avait donné Wade : elle deviendrait le symbole de notre union.

Les médecins m'ont informée que ma mère était lucide pendant de courtes périodes seulement. Certains jours j'étais « chanceuse » et nous pouvions parler de la pluie et du beau temps et de sa journée, mais d'autres jours elle ne se déplaçait même pas jusqu'au téléphone. Les infirmières expliquaient qu'elle « n'était pas en forme », et je devais me retenir de pleurer et refouler le sentiment de culpabilité que je

ressentais pour l'avoir abandonnée.

Et puis, un matin, je n'ai pas eu besoin de téléphoner. C'est l'hôpital qui l'a fait.

— Amber de Beer ?

— Oui, c'est moi, mais je suis mariée à présent...

— Je suis le docteur Reinecker. Je suis le psychiatre en chef qui s'occupe de votre...

— Oui, docteur, je sais qui vous êtes.

Mon pouls s'est accéléré. Je n'avais jamais parlé au psychiatre de ma mère directement, seulement aux infirmières.

— J'ai peur d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer, mademoiselle, euh, madame...

— Amber.

— Oui, Amber. Cette nuit à trois heures du matin, la patiente... votre mère, Helda de Beer, s'est suicidée.

Le sang s'est mis à cogner contre mes tempes.

— Elle... Elle a fait quoi ?

Je n'arrivais plus à respirer.

— Quoi ? Mais comment ? Vous êtes dans un hôpital... ? Elle n'a jamais dit...

— Elle n'était pas considérée comme suicidaire. Son traitement a toujours été contrôlé avec attention. Elle n'a jamais parlé de suicide, mademoiselle Amber...

— Comment... ?

— Elle a brisé la carafe d'eau qu'elle gardait près du lit et a utilisé un éclat de verre pour se couper la veine jugulaire. L'équipe est arrivée en quelques minutes, mais elle était gravement blessée. Je... Nous prenons toutes les précautions, mais comme vous le savez votre mère était un patient modèle et nous n'avions aucune raison de croire qu'elle allait commettre un suicide. Surtout de cette façon...

Sa voix était rauque et son accent m'agaçait : j'ai réalisé plus tard qu'il ressemblait à celui de mon père. J'ai instinctivement posé la main sur mon ventre qui contenait maintenant la vie ; sept mois et dix jours de vie.

— Amber, vous m'entendez ?

Je me suis effondrée par terre, en essayant de garder le téléphone contre mon oreille, de ne pas penser à ma mère toute fragile là-bas, voulant échapper à la maladie, baignant dans une mare de...

— Euh, oui...

— Est-ce que vous pouvez venir en Afrique du Sud ? Il y a beaucoup de papiers à remplir et des dispositions à prendre pour les funérailles. Je suis vraiment désolé. Il y aura une enquête de routine ; l'équipe est très triste. Nous pouvons nous occuper du transport du corps vers un funérarium si ça peut vous aider. Y a-t-il des dispositions religieuses

particulières à prendre ?

— Non, faites-la incinérer.

Les mots sont sortis de ma bouche avant que je me rende compte que je les avais prononcés.

— Pardon ?

Tu l'as tuée. Tu l'as laissée là-bas. Tu as tué ta mère. Ces mots ont explosé dans ma tête, et j'ai posé les mains sur mon ventre pour qu'ils ne viennent pas jusqu'aux oreilles de la belle et innocente petite fille qui se trouvait à l'intérieur.

— Euh, ça fait beaucoup de choses d'un coup, mais... Mais je ne pourrai pas me rendre sur place, du moins pas tout de suite. Vous pouvez déposer le corps au funérarium. Ce sera à ma charge, bien entendu. Si on pouvait juste me passer un coup de fil... J'aimerais qu'elle soit incinérée et je viendrai récupérer ses cendres dès que je le pourrai.

Ma gorge s'est serrée.

— Très bien, mon équipe veillera à ce que ses affaires personnelles et ses cendres vous attendent au funérarium quand vous souhaiterez vous y rendre. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez surtout pas à me contacter, ou si vous éprouvez le besoin de parler de tout ça. Je suis vraiment désolé pour ce qui s'est passé, Amber.

J'ai hésité à en parler à Wade mais je n'ai pas eu le choix : je ne savais pas comment j'allais gérer la grossesse, Tyler et faire face au deuil de ma mère toute seule. Je savais qu'il allait se précipiter en Afrique du Sud, loin de moi, pour moi, et je ne voulais pas qu'on déterre le passé.

J'ai parlé à Wade du « décès prématuré » de ma mère aussi froidement que possible. Je lui ai raconté qu'elle avait fait une overdose de médicaments et qu'il n'y aurait pas d'obsèques parce que j'étais son seul parent. Wade m'a proposé, comme je m'y attendais, de se rendre dans mon pays d'origine et de s'occuper de tout, mais je l'ai convaincu que j'avais besoin de lui à mes côtés pour mes derniers mois de grossesse.

Deux semaines plus tard, aux premières heures de l'aube, j'ai ressenti une drôle de douleur. Elle est devenue très difficile à supporter dans l'après-midi et j'ai appelé mon obstétricien. Wade a annulé ses rendez-vous et s'est précipité jusqu'à la clinique. Nous sommes revenus deux jours plus tard à la maison ; mes bras et mon ventre étaient vides.

J'avais peint des fleurs sur les murs de sa chambre. De petites fleurs. De toutes les formes. Son lit pour bébé était jaune et ses draps blancs. Son berceau était ancien et le matelas légèrement orange. Nous lui avions acheté un lapin gris avec des oreilles en satin rose ; un petit X sur sa poitrine indiquait l'emplacement de son cœur. Je l'attendais

avec impatience. C'était ma petite fille.

Jessica May Whittington-Jones est mort-née un vendredi soir après avoir passé sept mois et demi dans mon ventre.

Ma punition pour avoir abandonné ma seule famille.

Il n'y a pas vraiment de mots pour décrire ce que je ressentais, un espace qui est et restera toujours vide et douloureux. Sa mort allait me tourmenter à jamais.

Après des mois passés dans les ténèbres, j'ai décidé d'en sortir. Pour Tyler. Pour Wade. J'ai mis ma souffrance de côté, dans un lieu que je ne visitais que rarement, et je suis redevenue une maman. Quand Tyler m'a demandé ce qui était arrivé à la « petite princesse » (le surnom que lui avait donné Wade), je lui ai répondu :

— Elle se repose, mon bonhomme, dans un endroit où il n'y a que de l'amour. Sa grand-mère prend soin d'elle.

Ma conscience me torturait.

Étant pragmatique et mariée à un homme qui avait foi en la science, je n'ai pas essayé d'inventer un paradis ou des anges mais juste un endroit où Tyler pouvait imaginer qu'elle se trouvait en paix.

— Où c'est ? a demandé Tyler aussitôt.

— Un endroit où aucun de nous ne peut se rendre tout de suite.

Il n'a pas insisté, peut-être parce qu'il sentait que j'étais sur le point de craquer, et il est retourné manger ses marshmallows dans son bol de céréales.

Plus tard, après avoir déposé Tyler à l'école, je me suis sentie de nouveau sur le point de craquer et j'ai dû rester une demi-heure dans les toilettes de la maternelle avant de me sentir prête à reprendre le volant. En me dirigeant vers ma voiture, j'ai senti que les institutrices me regardaient avec compassion.

Wade a tenté de nouveau de me motiver pour que je reprenne des études, mais j'étais hantée par mes démons : les livres et la quête pour la vérité me semblaient futiles.

Et puis, cinq mois plus tard, je suis tombée de nouveau enceinte. On m'a dit que c'était un garçon quand j'ai fait une fausse couche au bout de trois mois et demi. Je ne lui avais pas donné de prénom, mais je me suis sentie anéantie malgré tout.

Comme auparavant, on n'avait pas de réponses satisfaisantes aux questions que je me posais. Le médecin a dit que cela arrivait quelquefois avant qu'une grossesse arrive à terme avec succès. Je ne trouvais aucun réconfort dans son discours clinique ; mon utérus était mon ennemi, un voleur au visage de cendre sans pitié.

J'ai décidé de prendre un travail à mi-temps au supermarché, où je travaillais à la caisse et gérais les stocks. Wade avait honte mais j'ai

insisté en lui assurant que ce travail ennuyeux était un moyen de me vider la tête et me permettait d'être en contact avec les gens. Je ne suis pas sûre qu'il était convaincu, mais étant donné mon état psychologique très fragile il s'est plié à mon choix. Cela n'avait rien de dégradant. J'avais déjà effectué ce genre de travail : ça m'avait permis de gagner de quoi vivre quand j'étais plus jeune et maintenant ça m'empêchait de trop broyer du noir. C'était en fait ma punition. J'ai gâché mon potentiel en comptant les pots de confiture et les paquets de rouleaux de papier toilette. Je ne pensais pas que j'avais le droit de rêver.

Sylvain faisait en sorte de passer au magasin tous les jours. Elle achetait un petit truc, un pot de café soluble ou bien une bouteille de lait ; elle restait ensuite à côté de la caisse à me parler des sites de rencontres et de ses ongles. Sa compagnie était réconfortante, mais Tyler était ma seule véritable source de joie dans ma tourmente. De l'entendre dire « Maman, regarde ! » me comblait.

Et puis j'ai été enceinte une quatrième et dernière fois.

Au bout de six mois et dix-sept jours de grossesse, j'ai fait une chute dans la salle de bains.

Mon pauvre utérus n'a pas pu le supporter. J'ai insisté pour qu'on me donne les cendres de mon bébé, une petite fille : la boîte était minuscule ; elle n'avait même pas la taille d'une prune.

Wade s'est fait faire une vasectomie et ça été terminé. Mon mari de trente ans ne m'a même pas demandé ce que j'en pensais ; il savait que je n'aurais pas supporté une autre perte et a clos la discussion avant même qu'elle ne commence.

Mes bébés ont chacun une place à eux dans mon cœur et je suis donc d'une certaine façon un cimetière. Mon corps est leur tombeau. Les cendres de ma mère sont toujours dans une urne en Afrique du Sud ; elles attendent qu'on vienne les chercher. Je ne les ai jamais récupérées : j'avais déjà enterré suffisamment de ma chair et de mon sang.

Après l'opération de Wade, j'ai sorti la tête de l'eau et ai essayé de revivre normalement. Mon fils de six ans, mon seul et unique enfant a été mon sauveur. De voir ses cheveux châtain en bataille chatoyer au coucher du soleil me remplissait de joie. Mais après l'accident qui a interrompu ma dernière grossesse, un accident auquel il a assisté, il s'est éloigné de moi. Plus j'essayais de lui donner mon amour et plus il semblait se replier sur lui-même. Et nous avons donc débuté un petit jeu où je cédaï à tous ses caprices, où j'essayais d'anticiper le moindre de ses désirs, où je le soutenais de toutes les façons imaginables tandis que lui m'ignorait, qu'il se dérobait quand je le prenais dans mes bras et qu'il répondait à peine à mes questions même quand elles n'étaient pas indiscretes. Cette relation est devenue une routine que j'ai été

incapable de rompre ; plus j'essayais et plus le fossé se creusait entre nous.

Et puis tout à coup, sans que je m'en rende compte, il a eu dix ans. Dix ans que je m'occupais de lui avec dévouement et j'avais pourtant toujours l'impression de mal faire. D'être illégitime. Comme si je n'étais jamais complètement à ma place. Je me suis juré que j'allais mieux faire. Étouffer mon malaise et me consacrer de nouveau à mon fils. Et c'est dans ce contexte que Tyler l'a fait venir à la maison la toute première fois. C'était un garçon timide et débraillé aux cheveux bouclés noirs et qui souriait rarement ; il aimait le skateboard, les bandes dessinées et les sandwiches jambon-fromage.

Joshua Braxton Hartley. Ou Bartley, comme l'avait surnommé Tyler (une habitude héritée de son père). Et ma vie en a été bouleversée pour toujours.

— Elle était étouffante.

— Tu ne trouvais pas son amour réconfortant ?

— Ce n'était pas de l'amour. C'était malsain.

— Tu penses que ta mère ne t'aimait pas ?

— Elle aimait l'idée de m'aimer.

— Et comment tu ressentais ça ?

— Je vous l'ai déjà dit : j'étouffais. Vous ne faites pas attention à ce que je dis ou quoi ?

— Mais si. Tu penses que je n'écoute pas ?

— Que vous ne faites pas attention.

— Bien, tu as dit que ta mère était étouffante jusqu'à tes dix ans ; tu ne m'as jamais dit que toi, tu te sentais étouffé. La différence est la suivante : souvent nos sentiments sont complexes et nos réactions varient selon les personnes.

— Bon, je vais être très clair : quand vous êtes choyé continuellement ou qu'on vous demande sans arrêt si ça va, quand vous ne pouvez commettre aucune erreur de peur de faire de la peine à celui qui prend soin de vous, quand votre mère vient à tous les spectacles de l'école, se porte volontaire pour vendre des bonbons, pour les sorties scolaires, pour faire partie de l'association des parents d'élèves, pour organiser l'accompagnement des enfants à l'école... Vous voyez le tableau ?

— Oui, je comprends que tu la trouvais envahissante dans tout ce qu'elle faisait pour rendre service.

— Mais voilà, ce n'était pas vraiment pour rendre service. Elle faisait ça pour échapper à elle-même, à son ennui, à sa...

— Sa ?

— Rien. Elle n'était pas tout à fait là, alors qu'elle était toujours là.

— À quoi d'autre essayait-elle d'échapper, à ton avis, Tyler ?

— Elle était censée avoir d'autres enfants pour remplir le vide dans sa vie. Un vide qu'elle a rempli par moi.

— Qu'est-ce qu'elle fuyait alors ?

— Vous avez lu.

— Oui, mais mon avis sur le texte n'est pas ce qui compte à ce stade, Tyler. Qu'est-ce qu'elle fuyait ?

— Sa vie, j'imagine. Celle qu'elle aurait voulu vivre, celle où elle avait d'autres enfants à aimer et peut-être un meilleur travail. Elle était intelligente, très intelligente. Parfois, elle avait quatre livres sur sa table de nuit et elle les lisait tous. Elle était comme ça : elle pouvait

se concentrer sur plusieurs choses à la fois, même si elle semblait être ailleurs. C'était bizarre mais c'était une preuve de son intelligence.

— Donc, tu penses que ta mère ne s'épanouissait pas ? Elle dit ici qu'elle vivait pour toi. Tu penses que ce n'était pas une « bonne chose ».

— Non. Je crois que les gens, même ceux qui sont parents, doivent vivre pour eux-mêmes.

— Être plus égoïstes ?

— Oui, d'une certaine façon. Comme mon père.

— Ton père est égoïste ?

— Pas exactement, mais il est allé au bout de ses rêves et est devenu chirurgien facial, même si ça l'a obligé à passer moins de temps avec nous.

— En quoi est-ce que cela t'a affecté de ne pas voir beaucoup ton père ?

— Il était là pour les repas et il venait me voir faire du sport le week-end, mais il avait aussi sa propre vie. J'aimais ça. C'était plus équilibré. Avec mon père, j'avais l'impression de pouvoir faire des trucs et qu'il n'allait pas s'effondrer si je m'attirais des ennuis de temps en temps. Comme s'il me faisait davantage confiance.

— C'est important la confiance pour toi ?

— C'est pas important pour vous ?

— Tyler, je t'ai déjà expliqué que...

— Oui, oui, ce n'est pas votre avis qui compte. Ce que je voulais dire c'est que la confiance est importante pour tout le monde, non ?

— Vraiment ?

— Je crois que oui. Si vous êtes assise ici en pensant que je raconte un tas de conneries, alors vous êtes en train de perdre votre temps, non ? Vous devez donc me faire confiance. Quelqu'un, n'importe où dans le monde, qui veut avoir une vraie conversation, pas le genre polie qu'on a dans les réunions et les mariages, doit faire confiance, c'est pas vrai ? Je veux dire, si vous voulez avoir des relations qui comptent vraiment, vous devez faire confiance. C'est d'ailleurs pour ça que beaucoup de choses ne tournent plus rond. On n'a plus confiance. Et donc, oui, je pense que la confiance est sacrément importante.

[Silence. Une quarantaine de secondes.]

— Est-ce que tu te considères toi-même comme digne de confiance ?

— Oui. Je pense que je le suis.

— Quand le mensonge est-il acceptable ?

— Qu'est-ce que vous voulez me faire dire ?

— Tu as été très catégorique sur la confiance et généralement c'est un mécanisme de défense, une projection de ses propres doutes.

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— Tu ne dis plus rien.

— Comme je vous l'ai déjà dit, si vous êtes assise ici en pensant que je raconte n'importe quoi, alors tout ça ne sert à rien, pas vrai ? Vous venez juste de me traiter ouvertement de menteur... Donc je pense qu'on perd notre temps ici, vous ne croyez pas ?

— Je ne pense pas avoir dit ça et je ne le dirai jamais.

[Silence. Une minute.]

— Tu as l'air perplexe, Tyler.

— J'essaie juste de comprendre votre petit jeu.

— Cette séance est un jeu pour toi ?

— Pour moi, non. Mais pour vous, oui. Vous aimez bien vous amuser avec ce que pensent les gens. Je suis sûr que vous prenez votre pied ensuite en réécoutant les enregistrements, comme le ferait un pervers.

— Est-ce que tu gères souvent ton stress en faisant des sous-entendus sexuels ?

— Qui a dit que j'étais stressé ?

— Vu les circonstances et ce que tu as traversé, ta mère et ce qu'elle a fait, je n'ai pas besoin d'un doctorat en psychologie pour conjecturer que tu peux ressentir un certain stress.

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Comment te décrirais-tu, Tyler ?

— Agacé.

— Pas maintenant mais en général.

— On ne répond pas à ce genre de question en quelques secondes, madame la psy.

— Nous avons le temps.

— Je ne vois pas l'intérêt, si vous remettez en cause tout ce que je dis.

— Je suis ici pour questionner ce que tu me dis. L'esprit humain est complexe, Tyler. Je dois faire le tri entre les différents points de vue qui me sont offerts et déterminer ce qui est le plus proche de la vérité.

— J'ai l'impression que vous racontez plus de conneries que moi.

— Ce qui implique que parmi tout ce que tu dis il y a aussi quelques « conneries ».

— Vous êtes très maline, madame la psy.

— J'écoute juste attentivement ce que tu me dis. Est-ce que ça t'aide à être moins en colère ?

— Il n'y a rien qui puisse m'aider pour ça.

[Silence. Une minute et dix secondes.]

— Tu as dit que ton père te faisait confiance quand tu étais petit, qu'il te laissait faire des choses et commettre des erreurs. Est-ce que tu avais confiance en lui ?

— Oui, bien sûr. C'était vraiment quelqu'un de fiable. Pas prise de tête mais sur qui je pouvais toujours compter si j'avais besoin de

parler.

— Quand avais-tu besoin de parler ?

— Vous êtes sérieuse ? J'ai dix-neuf ans, putain ! Vous voulez que je vous donne un compte rendu jour par jour des discussions que j'ai eues avec mes parents ?

— Si tu penses que c'est nécessaire.

— Je pense pas, non.

— Tu peux m'en raconter une ou deux qui sortent du lot.

[Soupir. Très agité.]

— Quel est le premier souvenir que tu as de ton père ?

— C'est une question facile, ça.

— Très bien, alors commençons par ça.

— J'avais trois ans environ et j'avais oublié mon camion de pompiers préféré sur les marches en pierre menant à la porte d'entrée. De peur qu'il disparaisse, je me suis précipité pour aller le récupérer et je suis tombé sur la première marche. J'ai eu l'impression de dégringoler tout un escalier, alors qu'il n'y avait que trois ou quatre marches. Je me suis ouvert la lèvre et écorché le bras et j'ai été très triste parce que j'avais cassé la sirène de mon camion. Tout à coup, mon père est sorti de nulle part et il m'a remis debout. Je me souviens de ses mains, comment elles m'ont soulevé, avec assurance, vous voyez. Il m'a promis un camion tout neuf si j'étais courageux pendant qu'il me faisait un point de suture à la lèvre.

— Est-ce qu'il t'a racheté un camion ?

— Je ne sais plus. Je ne me souviens même plus du point de suture ; seulement de ses mains et de son attitude. Mon père arrive à mettre à l'aise n'importe qui ; c'est ce genre de gars. Un peu trop gentil, vous voyez.

— Trop gentil pour ?

— Ma mère, le monde, je sais pas. Merde, est-ce qu'on doit tout prendre au pied de la lettre ?

— Je veux simplement être sûre d'avoir bien compris ce que ces mots signifient pour toi.

— Je suis juste un adolescent normal. Vous pouvez arrêter de disséquer tout ce que je dis, maintenant ?

— C'est comme ça que tu te vois, alors ? Comme quelqu'un de normal ?

[Reniflement, rire.]

— Vous venez de le refaire. Vous êtes comme ces personnages des dessins animés, les vieux, Bugs Bunny ou dans le genre.

— Est-ce que tu regardais beaucoup la télévision quand tu étais petit ?

— Lâchez-moi.

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

- Un peu, deux heures par jour. En quoi c'est important ?
- Quel genre de programme généralement ?
- Quand, aujourd'hui ou à l'époque ?
- Les deux.
- Quand j'étais petit je regardais tous les trucs avec des super-héros. Quand j'ai eu dix ans ou à peu près, j'ai supplié ma mère pour qu'elle me laisse regarder *Pirates des Caraïbes* et elle a accepté. Elle trouvait que c'était effrayant et violent et elle avait peur que ça me donne des cauchemars, mais j'adorais ce film : je l'ai vu dix-huit fois et je connaissais même les dialogues par cœur.
- Et aujourd'hui ?
- Je suis plus dans les jeux vidéo et le cinéma.
- Quel genre ?
- Vous savez très bien que je fais des études d'art ; tout est écrit dans un dossier quelque part.
- Oui, je sais.
- Ben alors, vous devez savoir que je m'intéresse au cinéma. Si le réalisateur est bon, je vais voir le film. Pas de genre en particulier.
- Et donc, quel genre de choses confiais-tu à ton père ?
- Et c'est reparti...
- Est-ce que vous parliez des filles ?
- Non.
- De l'école ?
- Oui, parfois.
- Des amis ?
- Quelquefois... Ça dépendait des amis ou de la situation.
- Est-ce que tu as beaucoup d'amis ?
- Non, pas tellement.
- Et pourquoi à ton avis ?
- Je dois être un peu comme ma mère. J'ai besoin de bien connaître les gens...
- Est-ce que tu as d'autres points communs avec ta mère ?
- [Silence. Une trentaine de secondes.]
- Est-ce que cette idée te met mal à l'aise ?
- J'étais sarc... Vous savez quoi, ces séances d'interrogatoire me mettent sacrément mal à l'aise.
- Cette idée semble te troubler tout particulièrement. Qu'est-ce que tu penses avoir hérité de ta mère qui te met mal à l'aise ?
- Ma mère me met mal à l'aise.
- Parce qu'elle exprime ses émotions ?
- Je dirais que nous avons tous les deux du mal à cacher nos émotions.
- Est-ce qu'il y a des choses que tu préférerais garder pour toi ?
- Je dis juste des évidences. Vous revenez sans arrêt là-dessus. Si

j'ai l'air mal à l'aise et que vous le voyez, c'est que je suis pas doué pour cacher mes émotions, non ?

— Ce serait plus facile si tu essayais de te détendre pour que les choses avancent.

— Je pense que ce serait plus facile pour vous.

— Probablement. Ta dynamique familiale paraît compliquée, Tyler, et la colère que tu refoules peut s'évacuer en parlant avec moi.

— Je ne suis pas ici pour rendre les choses plus faciles.

— Pourquoi voudrais-tu rendre les choses difficiles ? Est-ce que tu aimes te faire souffrir ?

— Vous ne croyez pas que ce qu'elle a fait est une punition suffisante ?

— Et toi ?

— Allez vous faire foutre, madame !

[Silence. Une minute environ.]

— Revenons au texte, d'accord ?

Je n'ai jamais compris cette idée d'amour-propre ; ça m'a toujours semblé être une bonne excuse pour que les narcissiques du monde entier fassent passer leur vie avant celle des autres. La seule partie de moi que j'aie jamais aimée c'est mon fils, et cela a eu un prix : la culpabilité. Mon amour pour Tyler va au-delà de ce que j'aurais pu imaginer, mais, malgré ça, ce n'est pas suffisant. Peu importe ce que je donne, ce n'est jamais assez et cela crée un cercle de culpabilité sans fin.

Tyler n'avait que six ans quand il a commencé à s'éloigner de moi. Lorsque j'ai perdu le bébé, ma deuxième fille, il ne m'a pas adressé la parole pendant des mois. Quand il s'est remis à me parler, il l'a fait avec réticence. Il levait les yeux au ciel quand je l'embrassais ou quand je lui demandais s'il était sûr de ne pas vouloir un autre jus de fruits, une pomme, un biscuit, un sandwich. Je ne pouvais pas m'en empêcher. De temps en temps, il m'observait, me regardait droit dans les yeux, et j'en étais bouleversée. J'étais subjuguée par la beauté de cette créature que j'avais un jour portée. C'est à ses yeux que je reconnaissais qu'il était de moi. Ils étaient incurvés vers le nez et remontaient légèrement sur les côtés. Ces yeux ressemblaient tellement aux miens que j'en avais le souffle coupé. J'évitais donc de les regarder quand ils me témoignaient du dédain, qu'ils me signifiaient de le laisser tranquille. Je ne pensais pas qu'une projection de moi-même pouvait me repousser. Peut-être n'était-ce rien d'autre que du narcissisme mais il reste qu'il m'a rejetée. Je n'ai pas réussi à le faire revenir vers moi malgré tous mes efforts. C'était lié selon moi à cette histoire de cheveux manquants et à la panique que j'avais éprouvée dans la salle d'accouchement. Peut-être en avait-il inconsciemment le souvenir. En réalité, je savais qu'il se sentait responsable de la mort du bébé et qu'il m'en voulait également pour cela. Il était ingrat et moi obstinée, et la culpabilité a réduit à néant ce qu'il me restait de confiance.

Un an après avoir fait la connaissance de Joshua, qui était devenu un véritable ami, le caractère de Tyler s'est affirmé. J'étais entrée dans sa chambre sans prévenir pour leur proposer quelque chose à grignoter quand il s'est emporté contre moi. Il avait toujours gardé ses distances mais ne s'était jamais montré vraiment méchant.

— C'est quoi ton problème, maman ?

Je n'en revenais pas de son insolence mais comme je ne voulais pas l'embarrasser devant son seul ami (il n'en avait pas ramené beaucoup

à la maison et ceux qui étaient venus n'étaient pas restés amis avec lui très longtemps, parce qu'il finissait toujours par être déçu), je lui ai demandé poliment de ne pas me parler sur ce ton.

— Tu ne peux pas frapper ? m'a-t-il lancé avec virulence.

Je me suis excusée mais sa colère ne s'est pas apaisée pour autant.

— Tu ne peux pas nous laisser tranquilles !

Joshua a marmonné qu'il n'y avait pas de problème.

— Tu ne peux pas me laisser tranquille, maman ? Je suis fatigué, fatigué de toi...

Il n'avait pas piqué une telle crise de rage depuis qu'il était tout petit ; je n'en revenais pas.

— Mon bébé, pourquoi es-tu...

— Je ne suis pas ton bébé !! a-t-il crié en larmes. Je suis désolé que tu n'aies pas pu en avoir d'autres, maman ! Vraiment, mais arrête ! Ça suffit ! Je ne suis pas tes bébés morts ! Laisse-moi tranquille !

Ses trois derniers mots ont cassé quelque chose en moi. Joshua et moi sommes restés silencieux. J'ai ouvert la bouche mais aucun son n'est sorti et puis j'ai quitté la pièce.

J'avais du mal à respirer, l'atmosphère était lourde. Je me suis assise sur le canapé bleu marine dans le salon ; on n'entendait que le tic-tac de l'horloge posée sur le piano inutilisé ; il était lent, lent et fatigué. J'étais cette horloge, ce canapé, ce tapis marron dont je n'arrivais pas à me débarrasser même s'il était complètement usé. J'étais le vrombissement du réfrigérateur et le plâtre froid sur les murs cassants. Je n'étais rien. J'étais vide. Je ne pleurais pas, je n'étais pas triste, je n'arrivais plus à penser.

— Je suis désolé, madame Jones, a dit Joshua, qui m'a réveillée de ma transe. Vous êtes vraiment une bonne maman, vraiment quelqu'un de bien.

Après avoir prononcé ces mots, il est sorti de la maison.

— Non, Joshua. Je ne suis pas sûre de l'être, ai-je répondu à la pièce vide, à l'horloge, aux tapis, aux murs.

Je ne sais pas exactement pourquoi je n'ai pas parlé de l'incident à Wade. Peut-être parce qu'il était particulièrement enthousiaste quand il est rentré à la maison. Il allait recevoir une distinction pour son travail de reconstruction de la mâchoire d'une fillette de dix ans qui était née sans pouvoir parler ni mâcher. Wade avait dirigé les quinze opérations — plus de quatre-vingts heures de chirurgie effectuées bénévolement — qui avaient donné à l'adolescente de treize ans aujourd'hui la chance d'avoir une vie normale. Je voulais tellement lui montrer mon enthousiasme que, quand il a affirmé me trouver un peu effacée, je lui ai assuré que j'étais très fière de ce qu'il avait accompli.

La distinction et les honneurs n'intéressaient pas Wade, mais la publicité qui allait avec, oui. Il était déterminé à s'en servir pour mettre en avant sa spécialité de sorte que des milliers d'autres enfants puissent avoir accès à ses soins spécialisés ou à ceux de ses collègues.

— Tu sais combien de grandes entreprises cela pourrait intéresser ? m'a-t-il demandé avec un grand sourire.

Je ne voulais pas gâcher sa soirée une fois de plus et je n'ai donc rien dit ; j'ai préparé des spaghettis et l'ai écouté en souriant. J'espérais que Tyler allait rester dans sa chambre — il lui fallait encore apprendre à dissimuler ses émotions — mais je n'aurais pas dû m'inquiéter : il est arrivé à l'heure du dîner comme si rien ne s'était passé et a discuté avec son père d'un projet scientifique et de baseball. Je savais, pour bien connaître Tyler, qu'il n'éprouvait ni remords ni tristesse. Il allait très bien. Il paraissait même détendu, beaucoup plus qu'il ne l'avait été depuis des mois. Il m'a même demandé une deuxième assiette de spaghettis et a donné un coup de main pour débarrasser la table. J'ai soudain été prise de panique. Je n'avais pas eu le temps de digérer les événements de l'après-midi. J'avais espéré que les paroles de Tyler étaient la manifestation précoce d'une crise d'adolescence, mais son attitude indiquait le contraire. Ses vociférations l'avaient libéré : il s'était enfin débarrassé du ressentiment qui macérait depuis longtemps en lui. Il semblait soulagé.

Il a continué à faire comme si je n'existais pas, jour après jour, mois après mois, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une ombre dans ma propre maison. Dans la vie de mon fils. Une étrangère.

Le succès de Wade a fait la une d'une chaîne d'info locale et il a reçu des encouragements des quatre coins du pays. Il était devenu un héros. A commencé alors une nouvelle phase de notre vie de couple : moi, la femme fière de son mari, assise à une table avec une nappe blanche et l'applaudissant à l'occasion de galas de charité.

Même si je ne travaillais plus au supermarché depuis près de quatre ans, préférant m'investir dans les événements organisés par l'école de Tyler, j'essayais encore de faire croire que j'étais indépendante. J'ai pris des cours de tricot et de cuisine et me suis même mise au piano quand Tyler a refusé de suivre les leçons que je lui avais offertes pour son neuvième anniversaire, affichant un sourire de façade pendant les six mois où j'ai tâtonné à jouer comptine après comptine. Je l'ai fait pour montrer à Tyler que réussir quelque chose nécessitait de la persévérance. Quand le professeur de piano m'a offert une très bonne excuse pour arrêter en m'informant qu'elle déménageait, j'en ai presque pleuré de soulagement.

Un matin, après avoir pris mon petit déjeuner toute seule, je suis sortie sur le perron de la maison vêtue seulement d'un haut de pyjama

et d'un pantalon de survêtement ; je ne portais même pas de chaussures. J'aimais la sensation de l'herbe sous mes pieds et de l'air frais sur ma peau. J'ai marché. Et puis je me suis mise à courir. Pour la première fois depuis très longtemps je me suis sentie bien. J'étais quelque part et nulle part... chez moi. Je me sentais libre. Inconsciente, indifférente, insensible et heureuse.

J'ai donc commencé à courir. De courtes distances dans un premier temps mais c'est très vite devenu une obsession. Je ne manquais à personne et j'avais de l'espace.

— Tu es radieuse, ma petite fleur ! J'en ai de la chance, m'a dit Wade après plusieurs mois passés à courir quinze kilomètres par jour.

— La tarte aux pommes, chéri, ai-je marmonné.

— Physiquement, pas le moindre signe de tarte aux pommes, mais je te mangerais bien quand même ! a-t-il répondu avec un grand sourire avant de m'attraper.

— Je viens juste de repasser cette robe, ai-je protesté mollement.

— Et je suis impatient de te l'enlever, mademoiselle Whittington-Jones.

Je ressentais le besoin de me laver immédiatement après avoir fait l'amour. Wade devait se dire que c'était une très bonne habitude, vu qu'il était médecin, mais moi, j'avais besoin de cette parenthèse pour oublier. Mon mari était un amant prévenant et généreux... C'était moi qui manquais d'élan, moi qui le salissais. Je me lavais et enlevais toute trace de lui sur cette personne triste que j'étais. Quelquefois, je me prenais à rêver qu'il se trouve une maîtresse, mais je finissais par chasser cette idée de mon esprit parce qu'elle m'effrayait. Je n'avais aucune raison de m'inquiéter parce que l'amour de Wade pour moi était inébranlable ; il était un prêtre et j'étais son sanctuaire. Pour notre dixième anniversaire de mariage, il m'a emmenée en Espagne et a insisté pour que nous renouvelions nos vœux sous un cerisier en fleur. Tyler nous a rejoints, mais de voir son père pleurer à nouveau l'a agacé ; j'ai renouvelé mes vœux sans conviction. Ces deux semaines de vacances ont permis à Tyler de pulvériser son score à la Game Boy et Wade en a profité pour prendre plus de deux mille photos du paysage, sur lesquelles je souriais à peine.

Pour ses treize ans, j'ai proposé à Tyler plusieurs façons de fêter son anniversaire :

Une boum.

— Maman ! On n'est plus dans les années quatre-vingt !

Une soirée au restaurant puis au cinéma avec ses amis.

— C'est un anniversaire ou un rendez-vous amoureux ?

Une soirée pizza entre copains.

— Au cas où tu n'aurais pas remarqué, il n'y aura que Joshua et moi... Donne-moi juste l'argent que tu comptais dépenser pour une

fête et on va trouver un truc à faire.

— Quoi ?

— Tu veux pas aller courir un peu...

— Tu n'as que treize ans, Tyler. J'ai besoin de savoir où vous comptez aller.

— Il y a une nouvelle salle de jeu à côté du centre commercial, si tu veux tout savoir.

— Oui, je veux savoir. Bon, je vous y emmènerai et j'irai vous rechercher plus tard. On pourrait ensuite aller au restaurant tous ensemble ou bien faire autre chose, c'est toi qui choisis.

— On rentrera à pied. Et merci pour le dîner mais c'est pas la peine.

Le matin de son anniversaire, Tyler a boudé mes crêpes et m'a repoussée en haussant les épaules et en soupirant parce que je lui avais offert la mauvaise console de jeux ; je me suis sentie triste en réalisant que malgré la maison, la famille, la vie idéale, tout ce que j'avais vraiment réussi à faire, c'était devenir celle que je ne voulais pas être.

J'étais devenue ma mère.

J'étais une coquille vide, ma voix appartenait à une étrangère, ma vie n'était qu'un écho. Je n'étais pas folle, pas encore, mais j'étais en route pour le devenir.

J'ai donc passé l'anniversaire de Tyler chez le coiffeur, un endroit où j'évitais d'aller habituellement.

— Alors, qu'est-ce qu'on leur fait, ma belle ? m'a demandé un coiffeur avec une chemise rose tout en tripotant ma longue chevelure blonde. Un balayage ? Un petit rafraîchissement ?

— Coupez-les. Tous.

J'ai été surprise de découvrir Joshua avachi sur le canapé quand je suis rentrée, plus légère, différente. Il semblait plus à l'aise dans la chambre de Tyler à l'éclairage tamisé que dans le reste de la maison. En fait, depuis près de trois ans que je le connaissais, je crois qu'il s'était aventuré hors de cette pièce peut-être trois fois de son plein gré. Il était toujours fuyant, ce que je mettais sur le compte de la timidité, et le voir confortablement installé ici au grand jour m'a déconcertée. Il a retiré rapidement ses pieds du canapé avant de se mettre debout.

— Ouah ! s'est-il exclamé sans pouvoir s'en empêcher.

J'ai rougi en voyant son étonnement.

— Vous... Vous avez l'air vraiment différente, madame Jones.

Ses yeux ont croisé brièvement les miens avant qu'il les baisse.

— Oui, Joshua, je me sens différente.

Il a relevé la tête et a caressé le tapis avec le pied.

— Ça vous va bien, c'est ce que je voulais dire.

— Merci, Joshua, c'est gentil.

Je me sentais bizarrement mal à l'aise dans ce nouveau moi.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Je croyais que vous deviez aller dans une nouvelle salle de jeu ?

C'est alors que j'ai remarqué qu'il avait la lèvre du bas fendue.

— Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai lâché mon sac et me suis précipitée vers lui pour examiner sa blessure.

— C'est rien. Je suis vraiment désolé, madame Jones. Vraiment, ce n'est rien de grave.

Je ne l'ai pas écouté et j'ai relevé doucement son menton. Sa lèvre était ouverte et j'ai vu une marque rouge au-dessus du sourcil.

Tyler est apparu en tenant un sachet de glace et un torchon humide.

— Tu peux me dire ce qui se passe, Tyler ?

Tyler était livide. Il ne supportait pas la vue du sang, contrairement à son père. J'étais soulagée de voir qu'il n'était pas blessé, mais il semblait complètement dépassé par la situation.

— Va dans ta chambre. Je vais m'en occuper, lui ai-je assuré en lui prenant la glace et le torchon.

Son soulagement était visible.

— Vraiment, madame Jones, ça va aller. C'est pas la peine de vous inquiéter. C'est l'anniversaire de Tyler...

— On monte à la salle de bains. Tout de suite ! ai-je insisté.

J'ai conduit Joshua à l'étage. Il avait la main sous le menton et veillait à ne pas mettre du sang partout. Il est resté silencieux quand je lui ai demandé de s'asseoir sur le siège des toilettes pendant que je faisais couler de l'eau chaude dans le lavabo en y ajoutant de l'antiseptique. J'ai vidé la trousse de secours et puis je lui ai de nouveau relevé le menton et ai éloigné sa main.

— Des points de suture seront peut-être nécessaires.

J'ai commencé par essuyer doucement le sang sur son cou et son menton. Sa peau douce n'était pas celle d'un garçon presque adolescent.

— Ça va piquer un peu.

Il a hoché légèrement la tête tandis que je posais les mains sur son menton ; j'ai commencé à tamponner lentement la solution tiède sur sa coupure. Il a émis un petit râle et a fermé les yeux.

Après avoir poussé sa frange sur le côté, j'ai posé le sachet de glace sur son sourcil enflé. La bosse était rouge et bleue sur les bords. J'ai appuyé doucement la glace sur sa peau brûlante. Il a ouvert subitement les yeux et m'a regardée. Ils étaient vert noisette et j'ai eu la sensation très étrange que nous nous connaissions depuis toujours.

Je me suis immédiatement sentie mise à nue, sans défense.

J'ai reculé sous le choc.

Une, deux, trois secondes ont passé.

Il m'a pris en hâte la serviette des mains avant de se précipiter hors de la salle de bains, me laissant avec le lavabo rempli d'un mélange d'eau, de sang et d'antiseptique.

J'ai respiré profondément en prenant conscience que j'avais retenu ma respiration jusque-là.

Qu'est-ce qui venait de se passer ?

Quand je suis finalement sortie de la pièce, les garçons n'étaient plus là. Évidemment.

Je suis allée me coucher tôt ce soir-là, heureuse d'apprendre que Wade rentrerait tard à la maison. Tyler ne m'a pas reparlé de l'après-midi. Il a jeté à la poubelle son repas d'anniversaire et est monté dans sa chambre dès que je lui ai posé des questions sur l'état de son ami. Se mettre au lit semblait être la chose la plus raisonnable et j'ai donc fait comme Tyler, en essayant de ne plus penser à ce moment bizarre avec Joshua dans la salle de bains.

Juste avant d'entrer dans ma chambre, je me suis arrêtée devant la porte de Tyler et j'ai écouté. J'ai entendu des sons électroniques émis par la console de jeux que je lui avais offerte pour son anniversaire et dont il n'avait pas voulu. Le fait de l'entendre s'amuser avec son cadeau que j'avais passé des heures à choisir m'a remonté le moral pendant un instant. Le front posé contre sa porte, j'ai essayé de lui transmettre tout mon amour par la pensée. Je me suis glissée ensuite dans mon lit, où j'ai dormi d'un sommeil inquiet.

Wade est parti avant que je me réveille ; il avait une opération chirurgicale matinale. Je suis allée courir très longtemps, jusqu'à l'abrutissement, dynamisée par cette belle journée. J'ai couru plus de trente kilomètres ce matin-là et je suis rentrée à la maison avec un coup de soleil et des ampoules aux pieds. Je me suis effondrée à côté du massif de fleurs aux couleurs chatoyantes qui se trouvait juste devant notre porte d'entrée, un projet que j'avais mené à bien huit mois plus tôt ; je me suis débarrassée de mes baskets pour examiner mes talons douloureux et mes orteils ensanglantés. J'étais émerveillée de voir que je pouvais encore saigner. Je souffrais bien plus dans mon cœur que dans ma chair.

La maison était plongée dans le silence quand Wade est rentré cet après-midi-là. Tyler et Joshua étaient rentrés de l'école discrètement et je ne les avais ni vus ni entendus depuis. L'arrivée de Wade était inattendue : il rentrait généralement beaucoup plus tard.

— Tu rentres tôt aujourd'hui.

— Je ne pouvais pas rester à la clinique une minute de plus... Assieds-toi, ma belle, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— On va enfin passer quelques jours en France ? ai-je répliqué en essayant de faire preuve d'humour.

— Non... On m'a proposé de diriger le département de chirurgie maxillo-faciale d'un des plus prestigieux hôpitaux du pays. C'est sans doute lié au prix que j'ai obtenu. Mais dis donc, tu t'es coupé les cheveux ?

— Je ne savais pas que tu avais postulé pour aller travailler ailleurs. Je pensais que tu étais heureux dans ton travail.

— Je n'ai rien fait et je suis... On est venu me chercher ! C'est la chance d'une vie, ma petite fleur. Et pas seulement pour moi : il y a une bonne école d'art tout près de l'hôpital et j'ai repéré la maison idéale à deux étages et quatre chambres que tu...

— Tu as cherché des maisons ? Depuis combien de temps tu sais ça ?

— Un mois, un mois et demi...

— Pourquoi tu ne...

— Je voulais attendre que l'anniversaire de Tyler soit passé pour t'en parler et à lui aussi. Je ne voulais pas qu'il se tracasse au sujet du déménagement le jour de son anniversaire. Tes cheveux sont vraiment...

— Ce n'était pas un si grand jour. Pourquoi tu ne m'en as pas parlé, juste à moi ?

— Tu as toujours eu du mal avec les secrets...

— Ah bon ?

— Tu te rappelles quand Marlene a eu ce...

— Je n'ai plus vingt ans !

— Non, tu es la plus belle femme de trente-quatre ans...

— Trente-cinq.

— Tu vois, tu as l'air d'en avoir vingt-cinq tout au plus, et avec cette nouvelle coupe...

— Et donc, tu as décidé pour nous.

— Qu'est-ce que tu as ici que tu ne trouveras pas là-bas ? Il y aura même plus de choses ! Des rencontres entre parents d'élèves, des cours de piano, des endroits pour courir.

— Ma vie ne se réduit pas à ça.

— Ne nous fâchons pas, ma chérie. Tu es trop belle pour qu'on se dispute... C'est un moment extraordinaire pour toute la famille...

— On déménage ?

La voix de Tyler nous a fait sursauter ; son ton enjoué a dissipé mes doutes.

— Eh bien, on m'a proposé quelque chose que je peux difficilement refuser. Je le ferai si vous ne voulez vraiment pas partir mais...

Wade a glissé sa main à l'intérieur de sa veste et en a tiré cinq brochures.

— Tiens, j'ai ça pour toi.

Des brochures de lycées avec une option artistique. Toutes en couleurs. Il les a tendues à Tyler, qui les a à peine regardées.

J'ai aperçu Joshua en haut des marches, mais je redoutais trop la réaction de Tyler pour m'inquiéter de ce qu'il pouvait bien ressentir.

J'étais persuadée que Tyler allait se mettre en colère, mais...

— Ça a l'air génial, papa. Quand est-ce qu'on part ?

Il avait toujours été imprévisible.

Wade et Tyler se sont mis à discuter avec enthousiasme des possibilités qu'offrait Boston tandis que Joshua descendait l'escalier.

— Il fait très froid à Boston. Il y a même de la neige, me suis-je contentée de dire.

J'ai entendu la porte d'entrée se refermer ; Joshua était parti.

— On pourra faire des bonshommes de neige, a renchéri Wade.

Pendant toutes ces années, Sylvain a été présente dans ma vie par intermittence. À l'époque où j'ai arrêté de travailler au supermarché, elle est partie tenter sa chance à Hollywood. Je ne l'ai plus revue qu'occasionnellement après ça et elle arrivait toujours sans prévenir. Elle surgissait devant ma porte d'entrée comme si elle était tombée du ciel et disparaissait après un coup de téléphone de son agent ou de son petit ami, c'était souvent difficile de faire la différence. En attendant de percer dans l'industrie du cinéma, elle faisait de la figuration pour gagner un peu d'argent. Je louais tous les films dans lesquels elle apparaissait en cherchant désespérément son visage parmi une multitude d'autres. Sans sa flamboyante chevelure rousse, je ne l'aurais jamais repérée.

— Eh bien, apprends à faire du patin à glace.

Voilà ce que m'a répondu Sylvain quand j'ai râlé à propos de la neige. Bizarrement, ces mots m'ont réconfortée. J'ai remballé mes préjugés et défait les cartons de quatorze ans de mariage dans notre nouvelle maison. La chambre de Tyler n'était pas seulement plus grande, elle avait aussi une belle vue. Enthousiasmé par ce nouvel espace, il a peint une fresque sur l'un des murs. C'était évident qu'il allait trouver davantage de liberté à Boston. Être étranger dans une ville nouvelle conviendrait très bien à son tempérament créatif et introverti. Il parlait avec Joshua presque tous les jours ; n'avoir qu'un seul ami, à l'autre bout du pays de surcroît, ne paraissait pas le gêner. J'admirais sa fidélité même si je ne trouvais pas que la situation était très saine. Mais à cette époque, Tyler ne fonctionnait pas comme la plupart des autres adolescents. Son seul et unique ami vivait à des

milliers de kilomètres et ça ne semblait pas du tout l'ennuyer. Il parlait de Joshua parfois comme s'il l'avait vu une ou deux heures plus tôt. J'ai essayé de me rassurer en me disant que j'appartenais à une autre génération, qu'avec les nouvelles technologies leur relation n'était pas affectée, mais ça m'inquiétait malgré tout.

Et puis il y a eu l'accident. Six mois après le début de notre nouvelle vie. Peut-être était-ce inévitable. Sur la côte ouest, nous n'avions jamais connu d'intempéries en dehors de quelques orages tropicaux. Nous n'étions pas du tout préparés à rouler dans la neige. L'intérêt de Wade pour les bonshommes de neige a cessé après sa première tentative pour débayer notre allée. C'était un bon conducteur, prudent et courtois, mais il n'avait jamais eu affaire à la neige auparavant.

— Elle est morte avant son arrivée chez le vétérinaire.

Wade a secoué la tête. Je ne l'avais jamais vu aussi triste. Il avait vu des choses violentes et terribles dans son travail, mais savoir qu'il était responsable de cette mort lui pesait énormément. Je voulais lui dire que ce n'était pas sa faute ; voir mon mari se sentir coupable comme ça était très difficile à supporter.

Mais c'était sa faute. Pris de panique, il avait braqué au lieu d'accélérer, quelque chose qu'un conducteur de Boston n'aurait jamais fait, et avait envoyé notre Range Rover toute neuve dans le jardin d'une famille. Heureusement pour eux, ils étaient en train de dîner dans la maison, mais leur labrador de quatre ans n'avait pas eu la même chance. Elle s'était retrouvée coincée entre un mur et l'arrière de la voiture ; Wade, Tyler et les propriétaires de la chienne avaient essayé de la dégager. Ça leur avait pris quarante minutes. Mon fils et mon mari n'étaient pas près d'oublier les gémissements de la pauvre bête.

J'étais soulagée qu'ils soient sains et saufs tous les deux. Pendant que je consolais mon mari, Tyler se tenait devant la porte d'entrée silencieux et frissonnant. J'étais tellement habituée à la distance qu'il y avait entre nous que j'ai résisté à l'envie de me précipiter vers lui.

— Je vais vous faire du thé pour vous réchauffer et ensuite je vous ferai couler un bain.

J'ai regardé mon fils accablé par le chagrin, tout dégingandé dans sa parka et ses grosses bottes. Mon fils chéri, si distant.

Je suis montée à l'étage pour faire couler l'eau. Quand je suis ressortie dans le couloir exigu, mon adolescent fragile et bouleversé est tombé dans mes bras. Il s'est serré contre moi et je l'ai serré très fort.

« Maman », c'est tout ce qu'il a réussi à prononcer tandis que nous

étions serrés l'un contre l'autre dans l'embrasure de la porte.

— Je sais, mon bébé, je sais.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé du déménagement à votre femme ?

— Elle n'allait pas très bien.

— Vous le voyiez ?

— Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que ma femme, euh, Amber, était très déprimée.

— Vous n'en avez jamais parlé avec elle ?

— Je faisais tout ce que je pouvais pour lui remonter le moral. Je l'ai encouragée à reprendre des études, à s'investir dans une activité ou à passer du temps avec des amis. Je l'ai emmenée en Europe, l'ai comblée de cadeaux... Rien n'a marché.

— Vous n'avez jamais évoqué avec elle la possibilité de prendre des antidépresseurs ou bien de suivre une thérapie ? Entre le suicide de sa mère et la fausse couche...

— Elle ne voulait pas prendre de médicaments et elle ne se serait jamais confiée à un professionnel comme ça. Elle était unique, extrêmement talentueuse, très intelligente, ouverte également, mais avec le temps elle s'est renfermée sur elle-même. Avant, je savais ce qui se passait dans sa tête, mais après la fausse couche et le décès de sa mère, je l'ai vue se renfermer et afficher ce masque. De plus en plus souvent. Je n'aurais jamais dû encourager une autre grossesse. Je n'aurais jamais cru qu'elle ferait une nouvelle fausse couche. D'une certaine façon, je pens...

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— D'une certaine façon ?

— J'ai postulé pour cette place à Boston dans l'espoir de faire un peu bouger les choses et aussi pour avoir plus de temps libre, pour passer davantage de temps avec elle et avec Tyler. Leurs problèmes ne m'étaient pas indifférents.

— Vous avez donc postulé pour cette place.

— Oui, pour elle. Pour nous.

— Ce poste ne demandait pas plus de travail ?

— D'une certaine façon, mais je pouvais compter sur toute une équipe, je pouvais me concentrer sur les cas les plus difficiles pendant qu'on s'occupait des affaires courantes ; c'était différent de l'époque où je gérais mon propre cabinet à la clinique.

— Je vois. Donc, vous disiez que vous n'étiez pas indifférent à « leurs problèmes ». Quand avez-vous commencé à ressentir de la tension ?

— Je ne saurais pas dire quand mais je sais comment ça s'est manifesté... Tyler est un artiste et il possède la même énergie que sa mère. Elle n'a jamais aimé qu'on lui dise ce qu'elle devait faire, être enfermée dans un carcan, formatée. Je savais que j'avais commis cette erreur en essayant de lui offrir une vie qui, je l'espérais, lui conviendrait. Au contraire, ça a altéré ce que j'aimais en elle, mais cela a resurgi chez Tyler et il s'est rebellé contre elle. La seule façon pour moi de réparer ça, c'était d'essayer de rétablir le lien entre eux deux. En science, quand deux choses sont trop semblables, souvent elles se repoussent. J'ai essayé d'être un intermédiaire, d'être neutre, un élément inoffensif pour chacun. J'espérais que ça briserait la tension entre eux. Je n'ai pas réussi. Ça a été un échec. Alors, cherchant une autre solution, comme en science, j'ai essayé de modifier les paramètres environnementaux et j'ai opté pour le déménagement. Pour passer davantage de temps avec eux et dans l'espoir qu'ils se rapprochent, comme je vous l'ai déjà expliqué.

— Merci, docteur, je constate que vous avez abordé cette séance avec beaucoup moins d'agressivité.

— Ce n'est pas pour vous, madame Sloane.

— Cela nous a permis néanmoins d'avancer.

— Je me sens traité avec une certaine condescendance, là, et...

— C'est noté. Continuons. Étiez-vous inquiet de voir que votre fils n'avait qu'un seul ami ?

— Avant d'avoir l'âge d'aller à l'école, Tyler était extraverti ; il jouait des petites scènes qu'il avait vues dans des films et faisait semblant d'être un super-héros. Je ne me suis jamais inquiété pour sa vie sociale.

— Est-ce parce que vous étiez accaparé par votre propre carrière ?

— Oui, d'une certaine façon, mais comme je vous l'ai expliqué, madame Sloane, ma famille est... était toute ma vie. Amber ne semblait pas s'inquiéter pour sa vie sociale et c'était une mère très dévouée, malgré son chagrin.

— Quand avez-vous remarqué un changement ?

— Chez Tyler ?

— Oui, dans l'environnement social de Tyler ?

— Eh bien, je pense que c'est quand Amber a perdu notre fille et sa mère ; Tyler s'est peut-être un peu éloigné d'elle à ce moment-là ; il est devenu un peu plus renfermé, mais pas de façon alarmante.

— Et ça ne vous a pas inquiété ?

— Bien sûr que si, mais ce n'était pas comme si tout d'un coup il s'était arrêté de parler ou de manger ; il était simplement moins communicatif. Je pensais que sa personnalité était en train de se former ; je n'étais pas sûr que les deuils d'Amber et le changement d'attitude de Tyler étaient liés. Je ne voulais pas non plus en faire tout un plat

comme le faisait Amber. J'ai essayé de maintenir une atmosphère détendue, mais...

— Mais ?

— Eh bien, vu comment les choses ont tourné, je ne sais plus vraiment quoi penser.

— Est-ce qu'il était apprécié à l'école ?

— C'est difficile de me rappeler ça aujourd'hui, mais, oui, je crois, c'était un jeune homme normal, sensible ; il était toujours en train de dessiner, de gribouiller chaque fois qu'il le pouvait ; on l'invitait aussi dans des fêtes et quelquefois il ramenait un copain à la maison. Il ne donnait pas sa confiance facilement mais ce n'était pas si grave.

— Est-ce que vous pensez que c'était lié d'une façon ou d'une autre à Amber ?

— Je pense beaucoup de choses, mais je ne suis pas qualifié pour analyser ce qu'il avait dans la tête, madame Sloane. Je croyais que c'était votre domaine.

— Je me demande juste si vous pensez que sa mère est responsable d'une façon ou d'une autre de sa méfiance.

— Amber, à cause de son enfance difficile, avait du mal à se lier avec les gens et j'imagine que cela a dû déteindre sur Tyler d'une certaine façon.

— Vous dites qu'il avait des amis ?

— Un ou deux sont venus passer une nuit à la maison quand il avait environ huit ans, je crois. Mais ils ne sont pas restés amis.

— Pourquoi ça ?

— Amber pensait qu'il était trop exigeant.

— Et vous, docteur ?

— Euh...

— De l'eau ?

— Oui, s'il vous plaît.

[Silence, il boit. Environ une minute.]

— Vous étiez en train de m'expliquer pourquoi, selon vous, Tyler avait du mal à garder ses amis.

— Peut-être...

— Oui ?

— Eh bien, il semblait gêné.

— Par ?

— Amber.

— Votre femme était embarrassante ?

— Non, mais je pense que Tyler avait le sentiment qu'elle... qu'elle était envahissante quand il avait des amis à la maison.

— Est-ce qu'il en a déjà parlé ?

— Oui... une fois.

— Quand ça ?

— Eh bien, je pense qu'il devait avoir environ neuf ans. C'est vraiment difficile de se rappeler ce genre de chose. Mais si, c'est bien ça, il avait neuf ans ; c'était à la même époque que le dossier Lauderville. Je m'en souviens maintenant parce que l'opération ne s'est pas passée comme prévu. Elle a duré sept heures et j'ai dû rédiger plusieurs rapports circonstanciés après ça. Je suis rentré tard à la maison plusieurs soirs de suite et il a commencé à insister pour que ce soit moi qui le mette au lit. Oui, c'est ça, Amber s'était plainte de me voir rentrer tard parce que Tyler ne voulait pas dormir si ce n'était pas moi qui le mettais au lit.

[Il boit de l'eau.]

— Amber a été agitée cette nuit-là ; elle a cherché la confrontation. J'ai vu qu'elle était blessée que Tyler insiste à ce point pour que ce soit moi qui le mette au lit, mais j'ai repoussé ses attaques et j'en ai profité pour passer du temps avec lui.

— Cela arrivait souvent qu'elle se montre agacée de vous voir passer du temps avec Tyler ?

— Oui, je crois qu'elle l'était à cette époque-là. Tyler était son centre de gravité, sa « carrière », comme elle avait l'habitude de le dire, et elle voulait faire du bon boulot.

— Et qu'est-ce que vous en pensiez ?

— J'ai essayé de la pousser à avoir d'autres activités. J'ai déjà parlé de ça.

— Je n'ai pas compris si vous l'aviez poussée à avoir des activités pour son bien ou pour la décourager d'être trop impliquée vis-à-vis de Tyler. Je voulais juste être sûre d'avoir bien compris vos propos.

— Sans doute un peu des deux en y repensant, mais ce n'était pas prémédité, je voulais juste qu'elle essaie de développer ses compétences, d'utiliser ses capacités intellectuelles.

— D'accord. Revenons-en maintenant à ce soir-là, avec Tyler.

— Oui, c'est vraiment bizarre, je n'ai pas repensé à cet épisode depuis des lustres, mais je revois encore sa veilleuse... Une lampe bleue en forme de fusée dont l'éclairage diminuait quand la lumière du plafonnier était allumée et qui s'intensifiait quand on l'éteignait. Il l'adorait.

[Soupir.]

— Je m'étais assis à côté de son lit sur ce drôle de pouf en forme de poire pour les enfants. Amber semblait le trouver confortable mais ce n'était pas mon cas. Je lui ai lu quelque chose et j'ai éteint la lumière, en pensant que ça suffirait, mais quand je me suis penché vers lui pour lui souhaiter bonne nuit, il m'a posé cette question bizarre. Une question qui m'a vraiment mis mal à l'aise.

[Silence.]

— Continuez.

— Eh bien, il m'a demandé... si je pensais que sa maman était différente.

— Et qu'est-ce que vous avez répondu ?

— J'ai d'abord répondu qu'elle était différente dans le bon sens. Mais j'ai compris à son silence qu'il attendait une plus longue explication. Alors je me suis rassis et j'ai réfléchi à la question. Nous sommes restés silencieux pendant un moment, mais je savais qu'il ne dormait pas ; il attendait. Au lieu de répondre, j'ai finalement décidé de retourner la question ; quelque chose dont vous avez l'habitude. Je lui ai demandé s'il pensait que sa maman était différente. Je n'oublierai jamais ce qu'il m'a répondu : « Toutes les mamans font semblant d'être contentes même quand elles ne le sont pas, mais maman a l'air contente seulement quand je suis là. »

[Il tousse.]

— Est-ce que vous avez continué de parler ensuite ?

— Oui, pendant un petit moment. Il m'a dit qu'il n'invitait plus personne à la maison parce qu'elle essayait de devenir aussi leur amie et qu'il se sentait étouffé. Je lui ai demandé pourquoi il n'allait pas de temps en temps chez un copain. Il m'a répondu que, s'il essayait de faire ça, Amber appellerait la mère de son ami et insisterait pour la rencontrer et pour voir d'abord leur maison. Elle y resterait pendant une heure et il savait que les autres mamans n'appréciaient pas vraiment Amber. Il avait même entendu une maman dire au téléphone qu'elle était « différente ».

[Soupir.]

— J'imagine qu'il a arrêté de se faire des amis à ce moment-là.

— Est-ce qu'il a dit pourquoi elles pensaient qu'elle était différente ?

— Non, il a juste répondu qu'elles avaient raison.

— L'avez-vous contredit ?

— J'étais jeune.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— J'ai simplement répondu qu'elles étaient jalouses parce que sa maman était incroyablement belle...

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— C'est ce que vous pensiez ?

— Qu'est-ce que je pouvais dire d'autre ? « Ta mère est dépressive et introvertie et vit uniquement pour toi ? Elle n'a aucune envie de se faire des amis ? Elle est ultra-protectrice parce qu'elle a la trouille de te perdre, de perdre son unique fils ? »

— Peut-être, si c'était ce que vous pensiez ? Pourquoi aviez-vous peur de discuter de ça avec lui ?

— C'était un petit garçon, nom de Dieu !

— Un petit garçon intelligent à ce qu'il semble.

— Un petit garçon quand même.

- Est-ce que votre réponse l'a satisfait ?
- Je ne sais pas... Amber est entrée pour voir pourquoi il ne dormait pas encore et il s'est retourné en marmonnant bonne nuit.
- Vous dites qu'Amber n'avait pas d'amis... Et Sylvain ?
- Ah !
- Je sens une pointe d'ironie, non ?
- Sylvain est la femme la plus narcissique que j'aie jamais rencontrée. Quand elle donnait des conseils à Amber, c'était toujours de façon intéressée.
- Vous ne vous entendiez pas bien avec elle ?
- Vous faites exprès de ne pas comprendre ?
- Amber a expliqué très clairement que vous vous entendiez bien avec tout le monde. Étiez-vous franchement opposé à son amitié avec Sylvain ?
- Non, repousser la seule personne avec qui ma femme parlait vraiment aurait été extrêmement égoïste, vous ne croyez pas ?
- Donc, vous ne discutiez jamais de Sylvain ?
- Oh si, j'ai entendu beaucoup de choses sur elle, simplement, je ne montrais pas ouvertement à Amber quels étaient mes sentiments vis-à-vis de Sylvain. Au lieu de ça, j'ai essayé de mettre Amber en relation avec des gens de son standing en l'emmenant au travail et dans des dîners de charité.
- De son standing ?
- J'étais sûr que vous vous arrêteriez là-dessus.
- Qui était de son standing ?
- Je ne suis pas élitiste, madame Sloane. Je pense juste que Sylvain et ses combines n'étaient pas du niveau d'Amber.
- Pardonnez-moi, docteur, mais ça ressemble à une remarque plutôt élitiste.
- Ça ne l'est pas, madame Sloane. C'est juste un fait. Amber s'abaissait au niveau de Sylvain. Il n'y avait que les hommes et les auditions qui comptaient pour cette femme. Je ne suis même pas sûr qu'elle la considérait sur un pied d'égalité. Peut-être qu'elle ne se sentait pas jugée ou bien en sécurité du fait que Sylvain manquait de perspicacité. Je ne sais pas, je n'ai jamais compris leur amitié.
- Mais Amber ignorait vos sentiments vis-à-vis de Sylvain ?
- Oui, je pense. Nous ne faisons pas de grands dîners ensemble mais quand je rentrais du travail et qu'elle était là, j'agissais normalement.
- Avez-vous évoqué la question de Tyler avec votre femme cette nuit-là ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Elle n'était pas franchement heureuse. J'aurais fait n'importe

quoi pour empêcher d'aggraver son état.

— Faisiez-vous confiance à votre femme ?

— À cette époque-là, oui, complètement.

— Mais pas en ce qui concernait les problèmes importants.

— On ne fonctionnait pas comme ça. Je pouvais compter sur son dévouement envers nous, notre famille, je nous voyais vieillir ensemble. Je ne doutais pas de... de son amour.

— C'était seulement son équilibre qui était en question, sa capacité à accepter l'attitude de son fils ?

— Si vous insinuez que je me souciais plus d'elle que de Tyler, alors oui, je crois que je suis coupable de ça.

— Je n'insinue rien du tout, cela dit, ça m'intéresse que vous pensiez ça.

— J'adore mon fils, madame Sloane.

[Silence. Une quarantaine de secondes.]

— Vous semblez troublé ; je tiens à vous dire que ça a été une séance très fructueuse.

— Est-ce que c'est l'heure ?

— Il nous reste encore quelques minutes.

[Silence. Une quinzaine de secondes.]

— Comment le déménagement à Boston a-t-il affecté Amber ? Sa dépression ? Elle parle seulement de l'accident. Comment était-elle au cours de ces six premiers mois ?

— Elle a continué à faire ce qu'elle faisait déjà : s'occuper de la maison, prendre soin du jardin, organiser la vie de l'école, les sorties scolaires, tout ça. Elle faisait ça avec une ferveur qu'elle n'avait jamais montrée pour ses véritables centres d'intérêt. Elle plaisantait en disant que, avant, elle connaissait tous les faits et gestes du président des États-Unis, mais que depuis qu'elle avait quitté l'université elle ne connaissait même pas son nom. C'était exagéré mais c'était une observation troublante malgré tout.

— Troublante ?

— Elle a mis de côté tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle aimait faire. Les projets auxquels elle se consacrait étaient comme des punitions... Tricoter ? Soyons sérieux ! Faire des gâteaux en pâte à sucre ? Ç'aurait été le pire cauchemar de ma petite... d'Amber. Travailler dans une épicerie ? S'investir dans une association de parents d'élèves ? Rien que d'y penser ça l'aurait rendue folle à la fac, mais elle s'est mise à y consacrer tout son temps.

— Vous pensez donc qu'elle s'est rendue folle toute seule ?

— Je pense qu'elle se sentait coupable d'avoir laissé sa mère derrière elle, coupable de ne pas avoir eu les enfants qu'elle espérait avoir avec moi. Coupable de ne pas pouvoir réaliser un rêve qui n'était pas le mien.

— Votre rêve ?

— Elle était folle de toutes les façons possibles et imaginables, madame Sloane, peut-être même depuis notre première rencontre. Si elle courait comme elle le faisait, c'était pour fuir ses démons. Je l'adorais malgré tout. Quand j'ai décidé d'emmener notre famille vivre à Boston, c'était une ombre, pas du tout la femme avec laquelle je m'étais marié, et c'est moi qui ai commis la toute première erreur. Elle avait raison à propos de la tarte aux pommes... Moi aussi j'aurais préféré ne jamais poser mes yeux dessus, sur elle.

— Vous êtes en colère contre vous ou contre elle, docteur ?

— Contre nous deux.

[Silence. Une minute environ.]

— Contre nous deux.

Pendant cinq mois Tyler m'a suivie comme une ombre. Il n'arrivait visiblement pas à se remettre du choc d'avoir vu un animal mourir. J'étais la seule personne sur qui il pouvait compter et il me suivait dans tous mes déplacements. Dans un premier temps, j'ai comblé ses attentes en le couvrant d'amour. Mais bientôt j'ai commencé à m'inquiéter, à m'inquiéter de ce changement et puis j'ai carrément paniqué de le voir aussi dépendant de moi. Ce n'était pas le garçon que je connaissais. J'avais vraiment désiré qu'il m'accepte, oui, mais Tyler n'était pas bien dans sa peau et je n'étais pas la personne dont il avait besoin, même si j'aurais voulu l'être. Même à l'école, je ne pouvais pas échapper à mes obligations : il entrait en classe à la dernière minute et insistait pour que je l'accompagne. Certains jours, j'étais contrainte de rester comme s'il était à l'école maternelle, pour être bien sûre qu'il s'installe. Il venait avec moi dans les centres commerciaux et les supermarchés. Il m'a même proposé de venir courir avec moi un jour de beau temps. Ce soudain rapprochement était tellement inattendu que j'en étais déconcertée. Ma réaction face à son comportement imprévisible m'a moi-même surprise. Au bout de deux mois j'ai arrêté de me prêter à ce jeu et j'ai inventé des rendez-vous pour souffler un peu ; je l'ai forcé à prendre le bus pour rentrer à la maison de manière à pouvoir me retrouver un peu toute seule. Quand il traînait dans la cuisine à me poser sans arrêt des questions, j'insistais pour qu'il retourne à sa console de jeux. Quand, quatre mois après l'incident, juste avant son quatorzième anniversaire, il a refusé d'aller dormir dans son lit et a rampé jusqu'au mien aussitôt après que j'ai éteint les lumières, je lui ai pris un rendez-vous avec une psychologue pour enfants.

La psychologue a diagnostiqué un SSPT, un syndrome de stress post-traumatique, qui rend le patient extrêmement anxieux et imprévisible. Elle a suggéré un traitement à l'aide d'antidépresseurs et une psychothérapie hebdomadaire pendant six mois.

— Non. Il est hors de question qu'on détraque son cerveau. Hors de question.

Je n'avais jamais vu Wade aussi véhément ; j'ai été surprise et légèrement soulagée par sa réponse. Elle faisait écho à la mienne.

— Je sais, mais ça ne peut pas durer comme ça indéfiniment. Il se tient devant la porte de la salle de bains en attendant que je termine... Ça devient absurde. Non, ça a dépassé les bornes il y a des mois.

— Je sais comment régler ça. C'est ma faute et je crois savoir ce

qu'il lui faut.

— Je ne vois pas où tu veux en venir. J'ai tout essayé. Le dialogue, la gentillesse, la fermeté, rien ne marche... C'est comme si, depuis cette nuit-là, il avait perdu toute confiance en lui. J'ai peur qu'il reste comme ça...

— Je t'ai dit que j'allais arranger ça.

Le soir du quatorzième anniversaire de Tyler, Wade a appelé pour annoncer qu'il rentrerait tard à la maison. J'étais triste : c'était l'anniversaire de Tyler et Wade savait très bien qu'il pouvait être pris de panique si les choses ne fonctionnaient pas comme prévu. Ce n'était pas surprenant que Tyler ne veuille pas faire une grande fête — et même s'il en avait eu envie, il n'avait pas d'amis à inviter — et Wade savait combien il était important qu'il soit là.

Pendant que nous attendions son père, Tyler et moi avons joué au backgammon, puis j'ai finalement sorti le gâteau. J'ai allumé une bougie avant de lui demander de faire un vœu. Soudain il s'est mis à pleurer et m'a dit qu'il avait déjà tout ce qu'il souhaitait avoir et il m'a serrée dans ses bras. Si j'avais la possibilité de revivre n'importe quel moment de ma vie, ce serait celui-là. Son amour était tellement palpable ; sa franchise et sa vulnérabilité m'ont émue. Ce que je ne savais pas encore c'est que ce merveilleux instant allait être suivi de trois années d'isolement : c'était en effet la dernière fois que mon fils me tenait dans ses bras ou qu'il me témoignait de l'affection.

Quand Wade a franchi la porte d'entrée en traînant une valise derrière lui avec un Joshua toujours aussi grand et débrouillé, Tyler a découvert que certains rêves se réalisent, même ceux auxquels on n'avait pas pensé.

La dernière personne en qui Tyler avait encore confiance est arrivée vêtue d'un pull bleu et d'un jean noir délavé ; il était là non seulement pour fêter son anniversaire mais pour passer un mois parmi nous.

D'une certaine façon, j'ai perdu et retrouvé mon garçon à ce moment-là.

J'ai été surprise et soulagée de voir l'effet qu'a eu Joshua sur Tyler. Ils ont disparu immédiatement dans sa chambre et n'en sont sortis que pour les repas et pour aller aux toilettes. Quand ils ont finalement quitté leur tanière, Tyler m'a demandé de les déposer à la piste de skate et de leur donner assez d'argent pour pouvoir rentrer à la maison en train. Son ton était désinvolte et ses manières mal élevées. J'étais de nouveau mise à l'écart. Mon incursion de cinq mois dans sa vie me paraissait être un rêve — bon ou mauvais, je n'arrivais pas à

savoir. Et puis il y avait Joshua, maigre, chevelu et blafard. J'ai essayé de lui parler de sa famille mais il était encore moins bavard que Tyler.

Je n'ai pas osé casser l'ambiance entre les deux garçons, de crainte de voir Tyler régresser, et j'ai donc gardé mes distances en faisant en sorte qu'ils ne manquent de rien.

Wade, quant à lui, était soulagé et s'est mis à agir comme si rien ne s'était passé pendant les cinq derniers mois.

— Après la pluie, le beau temps, a-t-il dit avec un sourire, heureux du changement d'attitude de Tyler et de l'été bostonien.

— Dis-moi que tu viendras, ma petite fleur, s'il te plaît. Il n'est pas trop tard ; tu pourras porter l'ensemble rose Armani que je t'ai acheté l'été dernier. Tu pourras rencontrer les femmes de mes collègues et danser avec moi.

— Je ne peux pas, Wade, pas encore. Josh est ici depuis peu de temps et tout peut arriver.

Cela faisait une quinzaine de jours que Joshua était à la maison. J'étais en train de traverser le couloir qui conduisait à notre chambre ; les garçons étaient dans la chambre de Tyler, un casque sur les oreilles, et jouaient à des jeux.

— En faisant bouger ces jolies hanches..., a continué Wade comme s'il ne m'avait pas entendue.

Il a tendu la main, m'a attirée contre lui, et je lui ai répondu sur un ton brusque :

— Tu ne trouves pas que tu exagères ? Tu ne peux pas me laisser tranquille au lieu de me forcer à jouer les épouses parfaites ? Mon fils change d'attitude du jour au lendemain et tu veux que je sois gaie comme un pinson ? Je ne suis pas comme toi, Wade. Je ne peux pas être avec toi ; rien que de te voir ça me rend malade !

Wade a été décontenancé.

— Je sais que tu es triste mais c'est...

Je l'avais touché là où ça faisait mal.

— Tu ne peux pas dire ça. Tu ne peux pas...

Il s'est éclipsé.

J'ai senti la tête me tourner et je me suis assise par terre. J'ai inspiré lentement pour me calmer.

Le couloir était exigü, sombre et étouffant... J'avais besoin d'air, la tête me tournait, je me sentais écrasée, écartelée, lacérée...

Et puis, tout à coup, j'ai entendu :

— Ça va aller, madame Jones.

Alors ma sensation de malaise a disparu.

Pendant un instant j'ai cru que j'étais en train de perdre la tête, que je commençais à entendre des voix, et c'est alors que j'ai vu Joshua

qui se tenait devant la salle de bains de Tyler.

Depuis combien de temps était-il là ?

Je me suis relevée, j'ai refermé ma robe de chambre, la tête me tournait encore légèrement.

— Merci, Joshua, je suis désolée que tu aies assisté à ça, c'est juste... Je suis juste un peu fatiguée.

Il s'est avancé vers moi. Un instant, j'ai cru qu'il allait m'embrasser, mais il m'a dépassée en faisant attention à ne pas passer trop près de moi dans le couloir exigü. Il s'est déplacé en silence et je n'ai pas pu m'empêcher d'être émerveillée par sa présence apaisante. Il s'est retourné pour me regarder en ouvrant la porte de la chambre de Tyler qui était plongée dans la pénombre (mon fils avait toujours un casque sur les oreilles et n'avait rien entendu de la scène qui s'était déroulée à quelques mètres de lui). Il faisait très sombre mais je pouvais sentir ses yeux posés sur moi ; et puis il a marmonné quelque chose avant de disparaître dans la chambre. Il m'a fallu quelques secondes avant de comprendre ses paroles.

— Vous êtes fatiguée depuis trop longtemps...

Venant d'un adolescent de quatorze ans, le meilleur et seul ami de mon fils, c'était très impoli, mais dans ce sombre couloir cela m'a réconfortée. Je me suis sentie écoutée et j'ai compris pourquoi la présence de Joshua était tellement profitable à Tyler.

J'ai allumé la lumière en essayant de ne plus penser à tout ça et je suis descendue me faire un thé. J'ai attendu que tout le monde dorme pour remonter. Quand je me suis glissée dans notre lit, Wade s'est rapproché et m'a entourée de ses bras. J'ai dormi, paisiblement, pour la première fois depuis l'incident.

Wade et moi accomplissions notre routine matinale avec la précision d'une équipe chirurgicale. Il occupait la salle de bains en premier pendant que je tirais les rideaux et ouvrais les volets ; je prenais ensuite sa place dans la salle de bains pendant qu'il préparait le thé avant de le monter dans la chambre. On s'habillait, moi en tenue de sport et lui enfilaient un pantalon et une chemise en coton. Nous allions ensuite dans la cuisine pour manger des céréales ou bien des toasts. Nous mangions des œufs deux fois par semaine, pochés par mes soins, et des fruits tous les jours. Je préparais ensuite un panier-repas sain pour mes deux hommes en prenant bien soin d'y inclure une bouteille d'eau. Tyler descendait généralement quand nous étions prêts à partir et attrapait un toast et une banane ou une pomme avant de sortir. Au cours des cinq premiers mois, il m'avait aidée dans toutes les tâches ménagères, mais depuis que Joshua était arrivé, il avait repris ses anciennes habitudes et je me retrouvais à monter un

plateau-repas dans sa chambre pour eux deux. Mais ce matin-là, après la dispute dans le couloir et à ma grande surprise, les deux garçons ont fait leur apparition déjà lavés et prêts à prendre leur petit déjeuner dans la cuisine. Wade a levé un sourcil interrogateur mais comme il était pressé de partir à cause d'un rendez-vous urgent, il s'est contenté d'attraper sa mallette et d'ébouriffer les cheveux de Tyler en disant :

— Je serai à un gala de bienfaisance ce soir, ne m'attendez pas.

Et puis il est parti en me lançant un clin d'œil.

J'ai regardé les deux adolescents avec perplexité. Je ne savais pas quoi penser de leur apparence mais quand Tyler m'a dit : « Eh ben quoi, maman ? C'est la première fois que tu vois un garçon ? », j'ai su qu'il allait bien.

Les cheveux de Joshua étaient mouillés et gouttaient sur son visage. Tout en leur préparant des œufs pochés et des toasts, j'ai observé attentivement ses traits. Je n'avais jamais passé beaucoup de temps avec lui ; il entraît et sortait toujours en trombe de la chambre de Tyler, même quand il était petit, et j'ai été étonnée de voir une profonde cicatrice sous son sourcil et une autre sur son front. Je me suis demandé comment elles étaient arrivées là et je me suis rapprochée pour mieux les voir. J'ai fait ça de façon discrète en allant chercher une spatule et une plaquette de beurre, mais il m'a repérée malgré tout. Il m'a regardée comme s'il m'avait prise la main dans le sac. Il a soutenu mon regard pendant quelques secondes seulement, mais je me suis sentie de nouveau décontenancée, secouée par un sentiment puissant. Cet adolescent, qui avait à peine plus de quatorze ans, avait les yeux d'un adulte, des yeux qui semblaient en avoir trop vu. Pendant les quelques secondes où nos regards se sont croisés, il s'est passé quelque chose, j'ai été comme électrisée. J'en ai eu le souffle coupé et j'ai fait tomber un couteau du plan de travail. Il a atterri à quelques centimètres de mes pieds nus et j'ai grommelé un juron.

— Oh la la, maman, tu agis vraiment bizarrement.

— C'est vrai, mon chéri, mais toi aussi. Ce n'est pas que je désapprouve d'ailleurs, mais d'où vient cet intérêt soudain pour le petit déjeuner ?

J'avais réussi à retourner la situation.

Tyler a haussé les épaules. Joshua s'est tourné vers lui et lui a fait un signe de tête pour l'encourager.

— Quoi ? a lancé Tyler à Joshua.

Ce dernier a arrêté de tripoter son set de table pour poser les mains sur ses genoux. Ça a été comme un signal pour Tyler. Leur communication était fascinante, et j'ai compris pourquoi la distance n'avait jamais gâché leur relation.

Tyler s'est éclairci la gorge.

— Ben... euh... Joshua pensait...

Joshua a esquissé un petit geste de la main.

— OK, je voulais, euh, te remercier, pour... avoir invité Joshua ici.

Joshua a refait le même geste de la main.

— Et, aussi... merci d'être là pour moi.

Tyler s'est tourné vers Joshua.

— Voilà. C'était bien comme ça ?

Joshua a reposé les mains sur la table. Ses poignets étaient encore fins, les poignets d'un garçon de quatorze ans, mais ses mains étaient grandes, ses doigts musclés. Je n'avais jamais pensé que des doigts pouvaient être musclés auparavant ; ses mains auraient pu appartenir à un musicien, à quelqu'un qui aurait joué du piano ou de la guitare. J'ai souri intérieurement, en me remémorant Wade apprenant à jouer de la guitare basse dans sa jeunesse et qui s'inquiétait que cela abîme ses mains douces de médecin.

— Est-ce que tu fais de la musique, Joshua ?

Le charme a été brisé. Joshua a paru surpris que je m'adresse à lui. Ce garçon était encore plus énigmatique que mon fils. Ses yeux semblaient maintenant vulnérables et naïfs, fuyants.

— J'ai un piano à la maison, a-t-il répondu.

Je n'ai rien ajouté et me suis tournée vers la cuisinière pour terminer leur repas.

— Merci, Tyler, c'est agréable de partager le petit déjeuner avec toi et c'est toujours un plaisir de... de te faire plaisir. En fait, c'est papa qui a tout arrangé avec Joshua sans m'en parler, mais je suis tout de même contente de te revoir dans la famille, Joshua.

— C'est bon, maman, t'as pas besoin de faire tout un speech, OK ?

J'ai senti leurs yeux posés sur moi mais je n'ai pas osé me retourner. J'ai même laissé les œufs un peu trop longtemps, de peur de les agacer. Quand j'ai placé la nourriture devant eux, ils se sont détendus et se sont goinfrés. J'aimais les voir manger, sachant qu'ils étaient en pleine croissance. Ça semblait tellement... normal. J'ai bu mon thé à petites gorgées en faisant mine de m'intéresser à un article dans le journal ; j'ai ensuite fait la vaisselle, en m'imaginant que c'était le début du printemps. Nous étions au milieu de l'été en réalité, mais ma vie n'avait été qu'un long hiver pendant des années et l'idée du printemps me remplissait d'un sentiment étrange... l'espoir. Wade avait peut-être raison : « Après la pluie, le beau temps. »

— Je suis content d'être ici moi aussi, madame Jones, a marmonné Josh tandis qu'ils vidaient leurs assiettes à côté de l'évier. Ils se sont ensuite précipités à l'étage en hurlant « prems » pour essayer un nouveau jeu que Tyler avait eu pour son anniversaire.

Ça a été la seule matinée où les garçons sont descendus pour

manger quelque chose. Ils ont passé leurs journées à faire du skate, à aller au cinéma, dans des salles de jeux et à la bibliothèque, mais cette seule matinée m'avait réconfortée. Je n'avais pas besoin de plus. J'ai donné à Tyler autant d'espace que je le pouvais. J'avais seulement trente-cinq ans et j'étais encore assez jeune pour me lancer dans la vie active si j'en avais envie ; seulement, je ne savais pas si j'avais encore du talent pour quelque chose. Je voulais me sentir passionnée à nouveau. Je me souvenais que j'étais enthousiaste à l'université, à propos de tout, mais je ne savais plus pourquoi à présent.

Je ne connaissais rien à la situation politique. Pour dire la vérité, j'étais déconnectée de tout. De la mode, de l'actualité, des tendances, de la technologie... de tout. J'avais raté en quelque sorte une décennie et j'avais besoin de cours intensifs pour me remettre à niveau. Ma confiance en moi était fragile, mais je savais que si je voulais explorer de nouveaux horizons il fallait que je me remette en selle, et cela demandait des connaissances en informatique.

Tyler avait tout ce qu'un adolescent pouvait désirer, mais je n'avais jamais pris la peine de regarder en détail son équipement. Il demandait et Wade fournissait. Quand je m'émerveillais de le voir parler à son ami via l'ordinateur, ou de le voir sur l'écran, Tyler levait les yeux au ciel et me demandait sans aucune vergogne de fermer la porte derrière moi en partant.

Une semaine après ce petit déjeuner, quand je suis rentrée à la maison avec un petit ordinateur portable blanc et quelques gadgets, les deux garçons m'ont prêté attention. J'avais laissé volontairement les cartons d'emballage à côté de la porte d'entrée, posé l'ordinateur sur le bureau dans la chambre d'amis et avais attendu que les jeunes rentrent. En découvrant les cartons, ils se sont bousculés pour regarder à l'intérieur. Je savais qu'ils allaient me supplier de les laisser installer ma nouvelle machine.

Ils ont travaillé ensemble et puis Joshua a quitté la pièce en laissant Tyler terminer l'installation. Si j'avais su quel enthousiasme un simple gadget pouvait provoquer, je me serais investie dans l'univers informatique longtemps avant l'achat de mon ordinateur portable. Les yeux bleu saphir de Tyler brillaient de joie tandis qu'il installait les programmes. Je ne comprenais rien à ce qu'il disait mais j'appréciais de le voir aller et venir avec entrain dans la chambre d'amis en parlant de « clé USB » et de « Photoshop ». J'étais « connectée au web » avant d'avoir compris ce que cela signifiait. C'était fascinant de voir mon ado artiste à l'œuvre dans son domaine. J'ai décidé que j'allais aimer cette machine, ses programmes et le monde qui s'ouvrait à moi parce que c'était un moyen de me rapprocher de mon fils, de son centre d'intérêt. J'étais submergée et terrifiée par la somme d'informations que je m'attendais à devoir ingurgiter, mais malgré mes craintes je

ressentais également une certaine excitation, un signal encourageant pour retrouver un peu de cette estime de soi que j'avais perdue.

— Vas-y, maman, y a rien de compliqué, m'a dit Tyler après en avoir enfin terminé.

Je me suis installée devant l'ordinateur, émerveillée de voir que Tyler avait déjà chargé une de ses œuvres en fond d'écran. J'ai appuyé avec hésitation sur la souris pour ouvrir une des icônes.

— Ça ne va pas se casser, maman ! a dit Tyler en riant.

Alors j'ai cliqué sur d'autres icônes, m'extasiant devant chaque nouvelle fenêtre qui surgissait.

— J'ai l'impression d'avoir dormi pendant dix ans, ai-je répondu à Tyler avec un grand sourire.

— Tu m'étonnes, a-t-il répliqué en levant les yeux au ciel.

Il a passé l'après-midi entier à m'expliquer les bases, étonnamment patient et compréhensif, qualités qu'il ne m'avait jamais montrées auparavant. J'étais fascinée de le voir se servir d'une machine que je savais à peine mettre en marche.

— Je vais aller jouer à *Call of Duty* avec Josh maintenant, maman, a lancé Tyler en sortant de la pièce. Appelle-moi si tu as besoin de mon aide et ne t'inquiète pas : si tu fais un truc de travers, je pourrai le réparer.

Allez, jette-toi à l'eau, Amber ! Tu vas apprivoiser cette chose quoi qu'il en coûte... Ton garçon compte sur toi.

Tyler avait commencé à se servir d'un ordinateur à peu près à l'âge de cinq ans et, maintenant qu'il était adolescent, il était déjà une sorte de maître en informatique alors que moi j'étais débutante. Pas étonnant qu'il me trouvait ennuyeuse ; j'étais trop éloignée de son univers. Mais tout ça c'était du passé. J'étais prête maintenant à faire le grand saut, à apprendre, à développer un langage que mon fils et moi pourrions utiliser pour communiquer.

Au cours de la dernière semaine que Josh a passée avec nous, Tyler est devenu de moins en moins bavard et j'ai commencé à redouter qu'il ne redevienne comme avant. Wade et moi avons décidé d'emmener les garçons dans un restaurant chic, la veille du départ de Josh. Je leur ai annoncé en fin d'après-midi pendant que Josh préparait son sac et que Tyler était en train de lire un livre sur son lit, l'air sombre et renfrogné.

Josh m'a d'abord regardée puis a tourné la tête vers Tyler.

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée, maman, a répondu ce dernier avec humeur.

— Pourquoi ? Ce sera marrant.

J'ai détesté la façon dont ces mots sont sortis de ma bouche dans

cette atmosphère déjà tendue.

— On a dit non, d'accord ? Maintenant tu peux nous laisser tranquilles ? Josh doit faire ses bagages, a-t-il lancé avant de retourner à son livre.

Je me suis demandé si je devais le sermonner ou non pour m'avoir parlé sur ce ton, mais je n'ai rien répliqué en sortant de la chambre, ne voulant pas leur saper encore plus le moral.

— Ils ne veulent pas y aller, ai-je annoncé à Wade quand il est rentré ce soir-là.

— Je vais aller en discuter avec eux.

— Laisse-les, chéri, ils ont l'air de s'être chamaillés.

— Une excellente raison pour les faire sortir. On ne va pas laisser Josh partir sur cette mauvaise note, si ?

Et il a grimpé l'escalier avant que je puisse l'arrêter.

Quinze minutes plus tard, Wade est descendu d'un pas nonchalant avec les deux adolescents derrière lui. Il m'a regardée d'un petit air content de lui pendant qu'il prenait ses clés. Ils avaient déjà tous franchi le seuil de la porte avant même que j'aie eu le temps d'attraper mon sac et mes chaussures.

Le dîner a été ponctué de petits couacs. D'abord il y avait la tenue que portait Josh ; Wade m'a informée discrètement que c'était la raison pour laquelle il n'avait pas voulu sortir dîner : Josh n'avait pas de tenue pour aller dans ce genre de restaurant et craignait de ne pas se sentir à l'aise avec son T-shirt et son gilet à capuche. La chemise en coton de Wade était au moins quatre fois trop grande pour Josh et son jean délavé donnait un effet comique, mais tout bien considéré il ne paraissait pas plus mal fagoté que Tyler qui portait son unique chemise, un vêtement aux couleurs vives. Wade avait réussi à sauver la soirée mais la fierté de l'adolescent en avait pris un coup.

Josh n'était visiblement pas habitué à manger dans des restaurants français très chics. Il a regardé le menu et les prix l'ont littéralement laissé bouche bée. J'ai posé la main sur son avant-bras, en essayant de le rassurer comme je le pouvais :

— Nous te sommes très reconnaissants. On voulait fêter ça.

Il l'a retiré comme si je l'avais pincé et je suis retournée rapidement à mon menu. Cet échange n'a été remarqué ni par Tyler ni par Wade, qui étaient en train de baragouiner des mots qu'ils comprenaient à peine en imitant maladroitement l'accent français, ce qui les amusait beaucoup. Josh était renfermé, embarrassé, et je m'en suis voulu de ne pas avoir pensé à choisir un endroit où il aurait été plus à l'aise. J'étais à la fois heureuse et triste : heureuse de voir mon fils s'amuser avec son père et triste de voir son ami si calme et sensible tellement gêné qu'il avait envie de disparaître sous la table.

— Je recommande vraiment le canard, ai-je lancé à l'attention de

Joshua sans lever les yeux du menu.

Il est resté silencieux et j'en ai été troublée.

Wade s'est mis à faire coïn-coïn avec un accent français derrière son menu, ce qui a fait pouffer de rire Tyler pendant qu'il était en train de boire.

— Ou le steak. C'est très bon. Il est accompagné de légumes sautés et de salade. Mais tu peux prendre des frites si tu préfères, ou autre chose, leur chef est excellent. Prends ce qui te fait plaisir...

La bonne humeur de Tyler a disparu en entendant ces mots.

— Maman, fiche-nous la paix, ils nous ont donné à chacun un menu pour qu'on puisse choisir par nous-mêmes.

Josh a répondu d'une voix étrangement adulte qui ne laissait rien transparaître de l'adolescent timide :

— Merci pour vos conseils, madame Jones. Je n'ai jamais mangé de canard et je ne suis pas sûr d'aimer ça, mais le steak me tente bien. Les frites aussi. Ça va être une découverte de goûter de vraies frites.

Il a souri poliment, ses cheveux en bataille recouvrant partiellement ses yeux, ne laissant rien transparaître.

— Garçon ! Des frites pour tout le monde, a lancé Tyler amusé en prenant son meilleur accent français.

J'étais étonnée par sa nature changeante : tout le contraire du garçon avec qui j'avais parlé quelques heures plus tôt dans sa chambre.

Wade a fait un signe au serveur qui a pris nos commandes, heureusement indifférent à mon mari, à mon fils et à leur faux accent français ; par contre, Joshua s'est mis à rougir et à triturer sa serviette dans tous les sens. J'ai commandé à sa place pour qu'il soit moins mal à l'aise.

Wade a commandé une petite bouteille de champagne. Aucun de nous ne buvait beaucoup et nous avons fait attention à ce que les garçons n'en prennent qu'une petite gorgée mais suffisamment pour que nous puissions porter un toast.

— Joshua, ce mois passé ensemble a été le meilleur depuis que nous sommes à Boston et nous t'en sommes reconnaissants. Tu reviens ici quand tu veux, a dit Wade en levant son verre. Espérons que tu pourras revenir et que tu resteras plus longtemps la prochaine fois ; tu pourrais aussi envisager de faire tes études par ici. Tu nous as manqué et on espère te revoir très bientôt.

Joshua n'a rien dit et a regardé son assiette, ne sachant pas quoi répondre.

— Bien dit ! À la tienne, Joshua !

J'ai levé mon verre et l'ai cogné doucement contre sa flûte en cristal ; le tintement l'a encouragé à lever son verre à son tour et à faire la même chose avec Wade et Tyler. Nous avons tous bu une

gorgée du champagne — Tyler visiblement ravi d'avoir un avant-goût de la vie d'adulte ; Joshua, qui avait déplié sa serviette sur sa poitrine, terrifié à l'idée de salir la chemise en pur coton indien de Wade, semblait prêt à se cacher sous la table pour ne jamais ressortir.

Le repas a été exceptionnel mais j'ai été soulagée quand Wade a finalement demandé l'addition et que j'ai vu Josh se détendre.

— C'était délicieux, merci, monsieur, a-t-il lancé quand nous nous sommes tous levés.

— C'est Wade, Josh, et non pas « monsieur ». Je te l'ai dit, tu es comme un fils pour moi.

— D'accord, euh, Wade, merci pour le repas.

— Je dirai au chef que tu as apprécié, a ajouté Wade pour le taquiner. Si ça n'avait pas été le cas, il t'aurait fait faire la vaisselle.

Tyler a levé les yeux au ciel, agacé par les blagues puériles de son père. Joshua a souri en gardant les yeux fixés sur ses chaussures.

— OK, on rentre à la maison, tu as un long voyage demain.

Quand nous nous sommes dit au revoir, il ne restait plus que deux jours avant la rentrée scolaire de Tyler ; celle de Josh sur la côte ouest était un peu plus tard. Nous avons décidé d'aller tous ensemble à l'aéroport pour voir partir Josh ; Wade également, qui a dû déplacer certains rendez-vous pour venir. Joshua aurait préféré partir discrètement et nous a dit que ça ne le gênait pas de prendre un bus à la gare et d'aller ensuite jusqu'à l'aéroport :

— Ça ne m'embête pas, monsieur. Vous dérangez pas pour moi.

Mais nous avons insisté.

En regardant Josh à la porte d'embarquement, j'ai regretté notre décision. Ce garçon avait besoin d'un peu d'air, de faire les choses à sa façon sans qu'on soit collés à ses basques. Tyler avait les larmes aux yeux quand ils se sont donné une accolade ; ils se sont ensuite serré la main de façon complexe comme le font les jeunes. Wade a essayé de prendre le garçon dans ses bras, mais Joshua s'est recroquevillé sur lui-même, provoquant un léger malaise. Je lui ai fait un simple au revoir de la main tandis qu'il nous remerciait à nouveau ; Tyler a levé le pouce et puis Josh s'est dirigé nonchalamment vers la porte d'embarquement.

Wade et Tyler ont immédiatement rebroussé chemin mais mon instinct maternel, ou ce qui en moi s'en approchait le plus, m'a poussée à rester quelques instants de plus. Quand il s'est retrouvé à côté du personnel au sol, il s'est retourné et m'a jeté un coup d'œil anxieux.

— Allez viens, ne t'inquiète pas, tout ira bien, on va s'occuper de lui maintenant, m'a lancé Wade à quelques mètres de moi pour me

rassurer.

J'ai dû me faire violence pour m'arracher des lieux... Mon corps voulait rester là jusqu'à ce qu'il revienne. Mes yeux me brûlaient et des larmes coulaient le long de mes joues. Je les ai essuyées rapidement quand Wade, qui n'était pas habitué à me voir si émotive, a commencé à faire la grimace, tandis que Tyler, agacé par mon attitude, a levé les yeux au ciel pour la énième fois cette semaine.

— Il reviendra nous voir, ma petite fleur.

— Putain, maman, c'est mon meilleur ami. Tu me fous vraiment la honte parfois.

Wade a passé son bras autour de moi pour me réconforter.

— Je suis tellement contente qu'il soit venu, ai-je marmonné en me sentant étouffée et contrariée.

J'ai essayé de sourire malgré tout.

— On l'est tous, ma chérie. On l'est tous, pas vrai, fiston ?

— Si tu le dis.

Le Tyler des mauvais jours a refait surface.

J'ai horreur de voir partir un enfant pour qui j'ai de l'affection, me suis-je dit à moi-même. Je le ressens comme un deuil. Mais je savais que c'était faux. Quelque chose d'autre était en train de se passer. Un domino, dont je n'avais pas soupçonné l'existence, avait amorcé sa chute. J'avais été emportée par quelque chose, quelque chose qui ne pouvait pas rester muet.

Tout ce que je pouvais faire, c'était essayer de lutter et attendre.

— Quel ramassis de conneries.

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— C'est pas parce que ç'a été écrit par une femme mourante qu'il faut la croire sur parole.

— Je dois prendre en compte tout ce qu'on me dit. Toutes les opinions. C'est ce que ta mère pense, Tyler, ce n'est pas la vérité, juste son point de vue. Est-ce que tu ressens les choses différemment ?

— Vous êtes sacrément perspicace !

— Ce passage a provoqué une intense réaction. Pourquoi ?

— Parce que c'est pas tout à fait comme ça que les choses se sont passées, elle a essayé de relier des trucs qui n'ont aucun rapport.

— Tu es en train de me dire que son récit est inexact ?

— Non, je suis en train de dire que c'est subjectif et que ça n'explique rien du tout. Et puis elle essaie de justifier ses actions par les circonstances. Ce n'est pas aussi simple, vous savez.

— Non, je ne sais pas. Il faut que tu m'expliques.

— Ben, pour commencer, ce qu'elle dit donne l'impression que j'étais à fond pour le déménagement, vous voyez, comme si j'avais juste pris mes affaires et que je m'étais empressé de partir.

— Ce qui n'était pas le cas apparemment.

— J'étais content d'aller dans une école où l'art était la matière principale et où d'autres élèves s'intéressaient aux mêmes trucs que moi, mais ce n'était pas facile.

— Pourquoi ?

— D'abord je quittais la côte ouest. Ça aurait fait peur à n'importe quel gamin, surtout à quelqu'un qui ne se fait pas des amis facilement.

— Tu avais peur de rencontrer des gens à qui tu aurais eu du mal à faire confiance ?

— D'une certaine façon, mais c'est surtout que je connaissais les gens que je fréquentais. Je traînais pas vraiment avec eux. Josh et moi, on était très proches, comme des frères, et j'avais besoin de personne d'autre... mais bon, je sais pas, y avait comme une hiérarchie. C'était loin d'être parfait, mais on savait tous où était notre place, vous voyez.

— Et quitter ton univers, même si ce n'était pas parfait, cela t'a rendu vulnérable ?

— Oui, c'est ça.

— Est-ce que tu as parlé de tes craintes avec tes parents ?

— Bien sûr que non.

— Pourquoi ?

— Mon père était hyper enthousiaste et puis il avait ce super poste et puis ma mère...

— Est-ce qu'en prenant le parti de ton père tu as eu le sentiment de contrôler la situation ? Puisque tu savais que cette décision ne dépendait que de lui ?

— Peut-être.

— Est-ce que tu avais souvent l'impression de ne pas contrôler ce qui t'arrivait ?

— Ce n'est pas comme ça que je ressentais les choses, vous exagérez !

— J'essaie juste d'y voir plus clair dans ton processus de décision. Si tu étais prêt à bouleverser ta vie, à te débarrasser de ton filet de sécurité simplement pour faire de la peine à ta mère, tu as dû te faire violence.

— Je n'ai pas pris la décision de partir juste parce que ça la faisait chier. C'était simplement un bonus. Je l'ai fait en partie pour mon père et en partie pour faire chier ma mère, ou du moins pour faire en sorte qu'elle n'ait pas le dernier mot, et puis en partie pour moi, pour l'art et les trucs qu'il y avait... qu'il y a à Boston. Certaines des meilleures écoles du pays sont ici, et puis j'avais envie ensuite d'aller à New York. On y trouve des musées et des événements artistiques de malade, et de Boston on n'est vraiment pas loin par rapport à la côte ouest !

— Est-ce que tu avais déjà parlé de ton désir d'aller à New York à tes parents ?

— Nan, mais Josh et moi on en parlait tout le temps, on parlait d'y partager un appart ensemble et d'y lancer notre propre magasin de skateboard, en créant et en décorant les planches nous-mêmes. Putain...

— Putain ?

[Rire étouffé.]

— Ouah, ça fait vraiment bizarre quand vous dites des gros mots.

— Pourquoi ce juron ?

— C'est pas facile de renoncer à un rêve. Votre seul rêve, vous voyez.

— Qu'est-ce que ça t'a fait de voir partir Joshua ?

— Ça m'a chamboulé. Ma mère fait croire que ça m'a posé aucun problème, mais c'était pas le cas, ça m'a foutu un coup.

— Je te repose la question, est-ce que tu as essayé de dire ce que tu ressentais, que ça te rendait triste ?

— Non, je me suis mis à vivre comme un agent secret. Je passais toute la journée à l'école, j'aimais les cours et tout, mais je parlais à personne et je restais dans ma bulle, à observer. Une fois à la maison,

j'ouvrais Skype et racontais tout à Josh.

— Que faisait ta mère pendant ce temps-là ?

— Je sais pas. Ses trucs, j'imagine. Elle faisait les magasins, la cuisine, elle lavait, arrangeait les rideaux, bougeait les meubles, des conneries comme ça.

— Était-elle heureuse ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ça m'intéresse, Tyler.

[Soupir.]

— Elle n'était pas vraiment heureuse. Je vous l'ai déjà dit.

— Est-ce que tu dirais qu'elle était moins heureuse à Boston ?

— J'en sais rien, OK ?

— OK. Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans son récit que tu trouves inexact ?

— Ce qu'elle appelle « l'incident ».

— L'accident ?

— Oui.

— Elle n'était pas présente. Elle ne peut évidemment pas raconter l'événement avec exactitude. Tu ne veux pas m'en dire plus ?

— Pour commencer, c'était pas la faute de mon père. Ni de sa conduite ou autre chose.

— Je ne crois pas que ta mère l'ait accusé. Elle semblait plutôt triste pour vous deux.

— Vous ne comprenez pas ce que je veux dire... Je vous dis que ce n'était pas du tout la faute de mon père.

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— C'était la mienne.

— Comment ça ? Tu étais adolescent ; tu ne conduisais pas.

— Non, c'est vrai, mais j'ai démarré la dispute.

— Toi et ton père, vous vous disputiez à ce moment-là ?

— Mon père agissait de cette façon, vous savez, genre quel que soit le problème on finirait bien par le régler... Ah, et puis merde ! C'est pas important. C'était il y a des années.

— Qu'est-ce qui n'allait pas ?

— Tout.

— Tu peux être un peu plus précis ?

— Non, je ne peux pas. Rien n'allait. Je détestais le froid, l'isolement, je détestais être loin de Josh et que ma mère ait raison à propos de ce déménagement ; ce soir-là, j'ai juste pété un câble.

— Quand tu es monté dans la voiture ? Où est-ce que tu étais avant ?

— L'école avait invité un peintre italien génial pour nous faire une conférence sur l'ombre et la lumière. J'ai adoré, vous savez. On devait tous peindre une statue qui se trouvait au milieu de la salle et c'était

plein à craquer, il y avait au moins une centaine de personnes. Je sais pas, mais c'était vraiment difficile de trouver un bon emplacement ; je me suis pas posé de question et j'ai avancé droit devant moi pour être plus près et pour mieux entendre. Le gars italien a remarqué mon travail et a fait un commentaire dessus. Je me rappelle plus vraiment ce qu'il a dit mais je suis devenu la star. Ce qui n'était pas une bonne chose pour le petit nouveau maigrichon et renfermé que j'étais ; des types m'ont attrapé après l'école, m'ont tapé dessus et ont déchiré ma toile. Quand mon père est arrivé, j'étais hyper énervé. Je ne lui ai pas raconté ce qui s'était passé, je lui ai juste dit que je détestais l'endroit, l'école, ma vie...

[Respiration rapide. Plus d'une minute.]

— Et ensuite ?

— Il a fait ce qu'il a toujours fait. Il m'a dit que ça irait mieux avec le temps, que j'allais m'adapter, que tout rentrerait dans l'ordre, qu'il verrait si on ne pouvait pas me changer de classe ou un truc dans le genre... Et puis j'ai craqué.

— Tu t'es emporté ?

— J'ai perdu patience avec lui. Je lui ai dit qu'il ne pensait qu'à lui et qu'il n'avait même pas remarqué que je n'avais pas d'amis, pas de vie.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Il a répondu qu'il savait que j'avais du mal à m'adapter et que ça demandait du temps. C'est à ce moment-là que c'est sorti.

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

— Continue...

— Je l'ai traité de sale égoïste avant d'ajouter que c'était à cause de lui que ma mère était une ratée.

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— Est-ce que tu veux de l'eau ?

[Reniflements.]

— Non.

— Qu'est-ce que ton père a répondu ?

— Il a pas dit grand-chose, mais son attitude a changé. Il avait pris sur lui pendant tout ce temps, il avait essayé de me calmer, mais je voulais provoquer une réaction chez lui, je voulais lui faire mal. Il est resté calme pendant un moment et puis il a pété un câble. Il a agrippé le volant à deux mains et s'est mis à crier, sans prononcer de mots, vous voyez, mais juste à crier, et il n'arrêtait pas ; j'ai commencé à avoir peur, à avoir vraiment très peur. Mon père est un type cool, vous savez, et je ne pensais pas toutes les conneries que j'avais dites, je voulais juste une réaction et j'étais content de la voir, mais quand j'ai vu qu'il n'arrêtait pas... j'ai essayé de le calmer, mais c'était comme s'il avait pété un plomb. Je lui ai crié d'arrêter la voiture, mais il

conduisait de plus en plus vite en donnant des coups sur le volant...

[Reniflements.]

— Et puis je lui ai crié dessus, je lui ai crié d'arrêter et j'ai attrapé le volant... et, vous voyez, il neigeait et il faisait nuit et tout, et la voiture s'est mise à déraper et à tourner... Et vous savez ce que mon père a fait ? Il m'a repoussé en arrière avec son bras pour me protéger parce qu'il savait qu'on allait avoir un accident... Il...

[En sanglots plus d'une minute.]

— Respire profondément, Tyler...

[Respiration profonde. Une dizaine de secondes.]

— Il m'a protégé... Il m'a protégé. C'est ma faute si on a eu cet accident, c'est à cause de moi, j'ai tué ce chien.

[Silence. Plus d'une minute.]

— Pourquoi tu n'as pas raconté ce qui s'était vraiment passé à ta mère ?

[Silence. Plus d'une minute.]

— Pourquoi ton père n'a pas expliqué la situation à ta mère ?

— Pour me protéger, j'imagine. Pour me montrer... Merde, j'en sais rien, pour me montrer qu'il était de mon côté, un truc dans le genre.

— Et la façon dont ta mère décrit ton attitude par la suite ? Est-ce que tu dirais que les cinq mois qui ont suivi l'accident sont rapportés avec exactitude dans son texte ?

— Dans un sens. Oui, j'étais vraiment secoué. J'étais perdu, je me sentais coupable et ce chien...

[Silence. Une trentaine de secondes environ.]

— Qu'est-ce que tu trouves inexact ?

— Ce qu'elle dit sur moi. Je voulais, merde, je voulais lui dire... Putain, j'en sais rien. J'étais bouleversé, j'étais... triste, et je voulais qu'elle m'aime, je pense. Je... je voulais lui dire... Bon, mais ça n'a plus d'importance maintenant, si ?

— Je sais que c'est difficile, Tyler, et tu as été très courageux de me raconter cet épisode traumatisant, mais essayons d'aller jusqu'au bout de cette thérapie en évacuant tout ça. Qu'est-ce que tu voulais partager avec ta mère ?

— C'est difficile, vous savez, de dire ça avec des mots. Je voulais lui dire qu'elle avait... raison, d'une certaine façon et même entièrement. Elle avait raison à propos de Boston, que c'était trop soudain, trop loin, qu'il y faisait trop froid. Elle avait raison de vouloir qu'on lui demande son avis. Je ne sais pas, peut-être que j'essaie juste de comprendre tout ça.

— J'espère que ça te soulage d'en parler, Tyler.

— Je m'en fous de ça ; je veux juste que vous sachiez que tout ce qu'elle a écrit n'est pas parole d'évangile.

— J'en suis consciente. Merci de me dire ton avis.

— Je vais devoir m'en taper combien, des séances comme ça ?
— Autant qu'il le faudra, Tyler. Je sais que ce n'est pas facile, mais j'espère que tu finiras par en voir les bienfaits.

[Silence.]

— Tu as mentionné les Évangiles et ta mère a parlé de la foi en la science de ton père. Quelles sont tes croyances en matière de religion ?

— Qu'est-ce que ça vient foutre là-dedans ?

— Fais-moi plaisir, réponds.

— Nom de Dieu...

— Oui. Parlons de Dieu. Ou de Bouddha, de Krishna ou d'une autre divinité à laquelle tu t'intéresses.

— Et Satan ?

— Tu es attiré par le satanisme ?

— Non.

— Est-ce que tu crois en la vie après la mort ? À la réincarnation ? À la science comme ton père ?

— Non. Rien de tout ça. Quand on meurt, on meurt. S'il y a quelque chose là-haut qui contrôle nos vies, c'est sûr que j'ai pas envie d'y croire.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie c'est de la merde, voilà pourquoi.

— Est-ce que tu crois en toi ?

— J'essaie de ne pas penser à ce genre de chose. Je laisse ça à des gens comme vous.

— Je suis psychiatre, Tyler, pas prédicateur.

— Ouais, mais l'analyse, c'est votre domaine.

— Donc, quand Joshua est arrivé, qu'est-ce qui a changé ?

— Vous ne vous fatiguez jamais... Rien n'a changé.

— Ta mère décrit un changement total d'attitude.

— J'avais quelqu'un avec qui parler. Comme je vous l'ai dit, on était comme deux frères.

— Tu lui as parlé de la dispute ? De l'accident ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il en a pensé ?

— Il était de mon côté.

— Par là tu veux dire qu'il te soutenait ?

— Est-ce que vous avez fait un régime, docteur ?

— Pardon ?

— Un régime ? Vous êtes svelte et tout, mais peut-être que vous aviez envie de perdre un peu de poids pour une grande occasion ?

— Euh, oui, c'est vrai, j'en ai fait un.

— Quel genre ?

— De régime ?

— Oui. Est-ce que c'en était un draconien, sans glucides, sans alcool, sans chocolat, dans ce genre-là ?

— Oui, quelque chose dans le genre.

— Comment vous vous sentez après une semaine sans avoir mangé un truc sympa ?

— Viens-en au fait, Tyler.

— Je suis sûr que vous seriez prête à vous couper un bras pour une tablette de chocolat. Eh bien moi, j'ai fait un régime pendant cinq mois : isolé, seul, à me sentir déprimé, en faisant croire à ma mère que j'arrivais à gérer, à jouer à l'agent secret... Alors, quand j'ai vu Josh, c'était comme se voir offrir une coupe de glace chocolat caramel géante après avoir eu faim pendant des mois et des mois. Vous voyez où je veux en venir ?

— Tout à fait. Et de le voir repartir, juste après quelques jours de vacances ?

— Ce n'était pas comme s'il partait. C'était comme si j'avais retrouvé ma force. Je savais que je n'aurais pas longtemps à attendre avant qu'il revienne. Je savais que quelqu'un pensait à moi, me comprenait, me soutenait.

— C'est mieux que Dieu.

— Carrément.

Mon ordinateur portable était une boîte de Pandore. Plus je me familiarisais avec Internet, ce large éventail de réalité et de fantasme, de conspiration et de vérité, d'idées, de blogs et de parcours, et plus je devenais accro. J'en voulais plus, plus, toujours plus. Mais j'ai été bientôt gagnée par l'angoisse. Cette corne d'abondance était comme le terrier du lapin dans *Alice au pays des merveilles*. Tant que j'étais dans le terrier, ça avait du sens, mais aussitôt que j'éteignais l'ordinateur et que je reprenais ma vie, la monotonie était partout. Bien que Tyler ait semblé apparemment plus fort et m'ait aidé à comprendre le monde informatique dans lequel il vivait, il est allé se réfugier dans sa tanière aussitôt que Josh est parti. Wade était présent physiquement mais complètement déconnecté de moi. Cette nouvelle vie que j'avais espérée n'était qu'une fiction, un conte de fées. Qu'est-ce que j'avais espéré ? Une chance de recommencer ma vie ? La possibilité de débiter une carrière dans je ne sais trop quoi ? Je me suis aventurée dans des idéologies étrangères et dans d'autres modes de pensée, dans le but de me dépasser, d'en savoir plus, et mon esprit, comme un enfant affamé, s'est régalé jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien ingurgiter. Et puis, un après-midi pluvieux d'hiver, j'ai réalisé que je n'étais rien. Je n'avais aucune idée personnelle, je ne croyais en rien, les réflexions des autres étaient les seules choses qui résonnaient dans les couloirs vides de mon cerveau. Je ne savais plus rien de moi et, même si j'avais à présent accès à un monde d'information, je ne savais pas quoi en faire. Ma vacuité, mon espoir ridicule, ce printemps sans fruit m'opprimaient. L'ordinateur était une clé pour pénétrer dans l'univers de mon fils, et j'étais entrée dans son monde parallèle pour découvrir finalement que j'étais encore plus une ombre dans cet univers que dans ma maison.

J'ai commencé à éviter « mon bureau ». Si je n'étais pas capable de penser par moi-même, entrer dans le monde de l'information allait réduire à néant ce peu de chose qu'il restait en moi. Le silence familial qui m'environnait dans notre maison était plus réconfortant que le tourbillon de ce monde numérique artificiel dans lequel je m'étais brièvement aventurée.

Tyler a changé de classe et, même s'il était encore réservé à l'école, il montrait un zèle pour l'art qui réjouissait son professeur. Le voir s'épanouir me faisait du bien. Wade passait de moins en moins de temps à la maison. Il s'est mis à assister à de nombreuses conférences et, entre la première visite de Joshua à Boston et la seconde l'été

suis, Wade s'était rendu quatre fois à l'étranger. Alors que j'essayais de rattraper le temps perdu, Wade et Tyler semblaient avancer rapidement dans la vie. J'étais toujours invitée à accompagner Wade dans ses voyages, mais les détails pratiques et mon manque d'enthousiasme me poussaient à rester chez nous. En réalité, rien ne m'y retenait mais ma vie fonctionnait selon cette immuable routine. J'ai fini par utiliser mon ordinateur uniquement pour payer les factures, ce qui est devenu lentement une seconde nature, mais toutes mes ambitions professionnelles n'étaient plus qu'un lointain souvenir.

J'avais déçu mon fils à nouveau. J'avais voulu le rejoindre dans une aventure technologique mais j'avais rapidement perdu pied et l'avais encore déçu. Il levait les yeux au ciel quand il me surprenait à utiliser mon ordinateur.

— Pourquoi acheter une Ferrari si c'est juste pour aller faire ses courses avec ? se moquait-il.

Je n'avais qu'un sourire amer pour toute réponse.

Le séjour estival de Josh a été de courte durée. Il est arrivé un mardi matin, au lendemain du dernier cours de Tyler. Je n'ai pas beaucoup vu les garçons pendant les premiers jours. J'avais oublié l'étrange sentiment qui m'avait saisie à l'aéroport l'année précédente, réconfortée par l'attitude positive de Tyler les mois qui avaient suivi, et je n'ai pas eu l'occasion de la ressentir à nouveau parce que, après avoir reçu un mystérieux coup de fil quatre jours plus tard, Josh a fait ses bagages et a demandé à ce qu'on le dépose à la gare. Le coup de téléphone avait eu lieu en fin de matinée pendant que j'étais en train de faire des courses. Quand je suis rentrée à la maison, son sac était posé à côté de la porte d'entrée et les garçons étaient assis sur le canapé du salon. La maison, construite cinquante ans plus tôt, avait été complètement restructurée et le rez-de-chaussée était spacieux et décroisé ; j'ai donc vu les garçons aussitôt en entrant. Cette grande pièce qui, habituellement, me réconfortait, m'a semblé menaçante ce jour-là. J'ai vu que quelque chose ne tournait pas rond. Il y avait comme un malaise.

J'ai lâché mes sacs et le bruit sourd que cela a provoqué a attiré l'attention de Tyler.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ça l'a immédiatement agacé. Ce que je disais n'allait jamais. J'ai pensé qu'ils s'étaient simplement disputés, que le sac à l'entrée n'était qu'une mise en scène de la part de Josh ; j'ai donc laissé les garçons régler leur différend tout seuls et ai porté les courses dans la cuisine. Mais le sentiment de malaise persistait. Tyler et Josh ne s'étaient jamais disputés, pas même au sujet des jeux vidéo ou des jouets. Jamais. Je me suis dit qu'ils étaient en pleine puberté, qu'ils étaient en train de devenir des hommes, que leurs hormones leur jouaient peut-

être de mauvais tours, et je me suis donc mise à ranger les courses.

J'étais encore en nage. J'avais couru huit kilomètres et j'avais ensuite foncé pour aller chercher du jus de fruits frais et quelques produits essentiels pour la famille. J'avais pensé essayer une nouvelle recette et j'avais passé un peu plus de temps que prévu au supermarché étant donné que rien d'urgent ne m'attendait à la maison. J'avais envie d'aller prendre une douche et de reprendre certaines lectures, mais une fois le frigo rempli la sensation de malaise a persisté. J'ai tourné le dos à la porte du frigo en réfléchissant à un moyen d'approcher les garçons et j'ai été surprise de découvrir Josh à quelques pas de moi. Il avait la tête baissée et les épaules voûtées. Tyler n'était pas avec lui.

— Tout va bien ? ai-je demandé en sachant très bien que ce n'était pas le cas.

Il a secoué la tête.

— Vous pourriez me déposer à la gare, madame Jones ? Ce serait vraiment gentil.

Il avait toujours la tête baissée et il ne parlait pas fort.

— Vous vous êtes disputés, Tyler et toi ? Si c'est le cas, laissez...

— Oh non...

Il a relevé la tête brusquement, et j'ai été de nouveau fascinée par ses yeux marron-vert.

— J'adore être ici.

Il a de nouveau baissé la tête.

— Je dois partir, madame Jones, un, euh, un problème familial... j'ai pas envie de partir mais il le faut.

— Tu sais, Josh, tu peux tout me raconter. Je suis ici pour t'aider. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vous remercie beaucoup, madame Jones. Ce serait parfait si vous me déposiez à la gare.

— C'est quoi ce problème, Josh ? Tout va bien avec tes parents ?

Depuis toutes ces années que les garçons étaient amis, j'avais rarement parlé avec sa mère. Ces conversations étaient toujours creuses, de simples coups de fil de courtoisie pour m'assurer qu'elle savait bien où se trouvait Josh ; c'était généralement moi qui appelais. J'ai soudain réalisé que je savais très peu de chose sur Josh et sur sa famille. Je n'avais même pas parlé avec sa mère pour organiser son présent séjour ; j'avais laissé les garçons s'occuper de tout, mon rôle se résumant seulement à prendre en charge les dépenses. Je me suis sentie envahie par un sentiment de culpabilité familial. Pourquoi n'avais-je pas fait plus attention à cet adolescent qui comptait autant pour moi que mon propre fils ?

— Maman, tu vas l'emmener oui ou non ? a demandé Tyler en se rapprochant de nous. Il a des trucs à régler. Il a pas besoin d'une amie,

il a besoin de rentrer chez lui.

Tyler ne m'avait pas parlé autant depuis des mois ; j'étais inquiète pour mes deux garçons, ces deux adolescents dans ma cuisine, à la fois forts et vulnérables.

— Oui, oui, bien sûr. Je vais te déposer à la gare. À l'aéroport, même. Je serais plus rassurée de t'y conduire.

— La gare, ça ira. Je peux prendre un train pour aller à l'aéroport. Ce n'est...

— Pas question. Je comprends que tu aies envie d'être seul, mais tu es sous ma responsabilité tant que...

— Putain, maman, emmène...

— Ce n'est pas la peine de discuter, ai-je rétorqué, surprise par mon ton.

Je n'avais jamais élevé la voix sur Tyler et je les ai surpris par ma véhémence.

— Pour le moment, je vais aller prendre une douche.

— Si ça ne vous ennue pas trop, je préférerais partir aussi vite que possible.

— D'accord, mais j'aimerais quand même passer un coup de fil à ta mère pour...

— Non !

Le ton de sa voix m'a glacé le sang. C'était la peur qui parlait, une peur qui ne datait pas d'hier et qui me rappelait mon propre passé.

— Maman, arrête de vouloir te mêler de tout. Josh veut juste rentrer chez lui, OK ? Aide-le et puis c'est tout.

La réplique de Tyler m'a refroidie.

Je me suis tournée vers Josh.

— D'accord, ai-je dit doucement. Allons-y.

Bizarrement, Tyler ne nous a pas accompagnés. Je pensais qu'il aurait voulu chaperonner son ami tout le trajet jusqu'à la porte d'embarquement, mais il s'est contenté de dire timidement au revoir avant de donner une légère accolade à son meilleur ami et nous a regardés ensuite charger la voiture depuis la fenêtre du salon. Après avoir effectué un dernier petit signe de la main, il s'est détourné de la fenêtre et a disparu à l'intérieur de la maison.

Tout le long du trajet, j'ai eu l'impression que nous étions en route pour un enterrement et je me suis demandé d'ailleurs si ce n'était pas le cas. J'étais mal préparée pour gérer la situation : mon propre fils était énigmatique et je me comprenais à peine moi-même. Je ne savais pas comment faire pour débrouiller tout ça et nous sommes donc restés silencieux pendant presque tout le trajet, jusqu'à ce que je prenne la route de l'aéroport. La tension était palpable ; je devais me faire une idée de ce qu'il traversait pour pouvoir l'aider. La seule chose que je comprenais c'était que son silence cachait une sourde

angoisse.

— Josh...

J'ai attendu qu'il me parle mais il n'a même pas levé les yeux vers moi ; il a continué de regarder dans le vide comme il l'avait fait depuis qu'on était partis.

— Josh, je vais te confier quelque chose que je n'ai jamais dit à personne...

Ces mots sont sortis de ma bouche malgré moi.

— Pas même à Wade, à personne.

J'ai jeté un coup d'œil dans sa direction.

— Mon père battait ma mère, tout le temps...

Je n'arrivais pas à croire que j'avais prononcé ces mots à voix haute. Josh a tourné la tête et nos regards se sont croisés au moment où je suis entrée dans le parking souterrain. La pénombre masquait nos émotions. Je tremblais. Après avoir trouvé une place où me garer, je me suis tournée vers lui. Sous la lumière étrange du néon, j'ai immédiatement vu qu'il pleurait, et ses larmes m'ont profondément bouleversée. Quand nos regards se sont croisés, j'ai cessé de trembler et mes pensées se sont apaisées. J'ai tendu ma main vers lui pour lui faire comprendre que je partageais sa souffrance. J'ai avancé les doigts vers sa main rugueuse d'artiste et j'ai frôlé sa paume. Tout semblait irréel. J'ai regardé ma main toucher sa joue et essuyer les larmes sur sa peau de jeune homme.

— Je suis vraiment désolée pour toi, Josh.

Il a paru aussi soulagé que moi. Je me suis penchée vers lui pour essayer de l'embrasser, pour donner à ce garçon malheureux un peu du réconfort dont il avait visiblement été privé, mais ma ceinture m'a retenue en arrière, comme un avertissement, une sévère mise en garde. Alors que j'étais en train de me battre avec la boucle de la ceinture, j'ai senti une haleine chaude sur mon visage puis ses lèvres douces et salées se sont posées contre les miennes et soudain sa langue s'est glissée dans ma bouche. J'ai honte de dire que le baiser de ce garçon malheureux qui se donnait à moi tout entier m'a profondément émue, touchée.

Le baiser n'a pas duré plus de quelques secondes. Je l'ai repoussé contre son siège en suffoquant.

— Josh ! Qu'est-ce que tu fais ? me suis-je écriée, prise d'un haut-le-cœur dû à la panique.

Mais avant que j'aie pu terminer ma phrase, l'adolescent s'était précipité hors de la voiture, en arrachant ses bagages de la banquette arrière, et s'était enfui en courant. J'ai de nouveau maudit la boucle de ma ceinture et j'ai eu du mal à ouvrir ma portière qui se trouvait beaucoup trop près d'un pilier.

Une fois la voiture déplacée, je me suis lancée à sa poursuite mais je

ne l'ai vu nulle part. Il m'a fallu vingt minutes pour repérer son vol ; j'ai continué à courir mais sans grand espoir de le retrouver à temps. J'ai senti une légère crampe sur le côté gauche, qui m'a rappelé non seulement mon jogging de la matinée mais aussi mon âge, les vingt ans qui me séparaient de l'enfant que j'avais embrassé. J'avais peur pour lui, profondément peur et, tandis que je le cherchais, je me suis rappelé son départ, l'année précédente, et le besoin que j'avais ressenti de le regarder partir. Ce sentiment s'est de nouveau emparé de moi, j'ai senti ma gorge se serrer et me suis retenue de pleurer. Qu'est-ce que j'avais fait ?

Une fois rentrée à la maison, je me suis rejoué mentalement la scène une centaine de fois sous la douche dans l'espoir de comprendre ce qui s'était passé. J'ai ressenti de la culpabilité puis de l'horreur en passant par la honte, l'angoisse et la sidération à tour de rôle. J'ai laissé l'eau me vider la tête et détendre tout mon corps. J'ai essayé de ne plus penser au baiser et me suis concentrée à la place sur la situation de Joshua et les circonstances qui l'avaient poussé à partir si soudainement et dans un tel état. En sortant de la douche, j'ai décidé de m'assurer que le garçon était bien rentré chez lui.

— Madame Hartley ?

J'étais assise sur le lit vêtue d'un peignoir ; de l'eau gouttait de mes cheveux ; je n'avais pas pris le temps de les sécher, impatiente que j'étais de passer un coup de fil à la mère de Joshua.

— Oui ? a répondu une femme sur un ton sec.

— C'est Amber, la maman de Tyler, nous nous sommes déjà parlé au téléphone il y a de ça quelque temps.

— Ah oui, la mère du garçon de Boston.

— De Tyler, oui.

— C'est la première fois que je vous parle. Je suis la tante de Joshua. Sa mère n'est pas disponible pour le moment.

— Ah, d'accord, est-ce que je peux vous laisser mon numéro de téléphone pour qu'elle me passe un coup de fil dès qu'elle rentrera ?

— J'ai peur que ce soit impossible.

— Bon, alors je rappellerai plus tard. C'est juste que Josh est parti précipitamment et qu'il semblait très inquiet. Il a dit qu'il y avait un problème familial. J'aurais aimé...

— Gillian, ma sœur, ne peut pas... ne peut pas parler au téléphone et Joshua n'aurait jamais dû partir. Pourquoi est-ce que vous vouliez lui parler, d'ailleurs ?

— Je suis inquiète pour lui. Il était...

— Pour qui est-ce que vous vous prenez ? Vous les riches vous croyez que vous pouvez vous mêler de la vie de tout le monde...

— Excusez-moi, je crois qu'il y a un malentendu...

— Écoutez, madame, occupez-vous de vos affaires, d'accord ? N'appellez plus ici. Je connais bien les gens comme vous, laissez-nous tranquilles.

— Est-ce que vous pourriez au moins demander à Jo...

Elle avait raccroché. Qu'est-ce qui se passait ? J'avais ressenti un mélange de frustration, d'angoisse et de méfiance au bout du fil ; tout un tas de pensées se sont bousculées de nouveau dans ma tête. Je me suis mise à frissonner à cause du froid que je sentais dans mon dos : l'humidité s'était répandue sur toute la couette.

Il était hors de question pour moi de parler à Wade de ce qui s'était passé dans le parking. J'avais mes raisons. Je savais d'instinct qu'il n'aurait jamais compris ce jeune garçon perturbé et, même s'il avait pris le temps de m'aider, je ne voyais pas la nécessité de l'impliquer dans tout ça ; j'ai préparé ma nouvelle recette pour le dîner ce soir-là en essayant de ne pas laisser transparaître quoi que ce soit d'alarmant. Comme d'habitude, je n'avais aucune raison de m'inquiéter. Wade est entré d'un air enjoué et m'a donné une bise sur la joue. Il a juste levé un sourcil quand Tyler est arrivé tout seul pour dîner.

— Où est Josh ?

— Il a eu des problèmes avec..., a commencé Tyler.

— Sa réservation. J'ai emmené Josh à l'aéroport. Il a apparemment une réunion de famille ou quelque chose dans le genre qu'il avait complètement oublié et il a dû rentrer précipitamment pour y assister. Il m'a dit qu'il s'excusait et qu'il espérait revenir bientôt.

Tyler m'a regardée, la bouche grande ouverte au point que je pouvais voir la nourriture qu'il était en train de mâcher. Je mens très mal, mais vu la naïveté de mon public, je savais que ça passerait comme une lettre à la poste.

— Tyler, s'il te plaît, tu es assez grand maintenant pour qu'on n'ait plus besoin de te dire de manger la bouche fermée, ai-je lancé avec une assurance un peu forcée.

Il a fermé la bouche, a haussé les épaules et est retourné à son repas. Ce haussement d'épaules était un geste auquel j'étais habituée mais que je n'avais jamais vu chez mon fils. C'était le geste de quelqu'un d'insouciant, un geste que Wade faisait régulièrement, le geste d'un homme habitué à écarter les choses par lesquelles il ne se sentait pas concerné. Tyler avait toujours été indépendant et ne donnait pas l'impression d'imiter l'un de ses deux parents. Il avait sans aucun doute hérité de mon énergie et, bien sûr, de mes yeux, mais sa manière d'être était tout à fait unique, jusqu'à cet instant. Ce haussement d'épaules je-m'en-foutiste qui signifiait que les problèmes

de son meilleur ami ne le concernaient pas m'a mise en colère et je ne l'ai plus regardé comme si c'était mon fils ou un garçon qui essayait juste de faire comme son père, mais comme un étranger, un être égoïste qui ne pensait qu'à lui. La copie conforme et l'antithèse de son père.

Alors que nous étions réunis pour partager le repas que j'avais préparé — Wade avait déjà changé de sujet et parlait d'un collègue qui prenait des vacances au Brésil et dont il allait devoir prendre en charge les patients —, je me sentais plus proche d'un ado timide à des milliers de kilomètres de là que de ma propre famille. Je me suis essuyé la bouche avec ma serviette avant de me retirer en prétextant un mal de tête. Wade a insisté pour que je prenne un antalgique et que j'aille directement me coucher mais au moment de monter l'escalier la sonnette a retenti ; mon cœur s'est mis à accélérer. J'étais persuadée que Josh avait raté son vol et qu'il était revenu après avoir déambulé à travers la ville.

— J'y vais ! Termine ton repas, ai-je lancé à Wade qui s'apprêtait à se lever.

Plus je me rapprochais de la porte d'entrée et plus mon cœur battait rapidement. Quand j'ai posé la main sur la poignée en métal, j'ai eu du mal à respirer et à déglutir. J'ai ouvert la porte en feignant l'enthousiasme ; j'espérais que Josh n'allait pas évoquer l'incident du parking et que je pourrais lui parler en privé dans la matinée.

J'ai vu les bagages en premier. Il y en avait trois en tout, tous très gros.

— Je l'ai quitté ! C'est fini ! J'ai quitté Rupert ! s'est exclamée Sylvain avant de tomber dans mes bras en pleurant.

— Quinze ans ?

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— J'imagine que c'est un choc pour vous.

— Quinze ans...

[Soupir.]

— Juste quand vous commencez à croire que plus rien ne peut vous surprendre, vous découvrez un nouveau mensonge.

— Vous vous souvenez de ce moment ?

— De cette nuit où Sylvain a débarqué avec une cargaison de vêtements et que j'ai eu peur qu'elle ne reparte jamais ? Comment aurais-je pu oublier ? Cette nuit est gravée dans ma mémoire. Ça été le commencement de trois mois de pure frustration. Ses âneries étaient... Personne ne m'a demandé si j'étais d'accord pour qu'elle s'installe à la maison pendant un petit moment. On s'attendait sans doute à ce que ça ne me pose aucun problème.

— Est-ce que vous aviez l'impression qu'on ne vous demandait pas assez votre avis ?

— Vous m'avez mal compris. Ma femme pensait que je serais d'accord pour que son amie en plein désarroi reste à la maison. Ce n'était pas que je n'avais pas mon mot à dire... Amber ne me confiait jamais ses sentiments ou ses pensées, mais elle ne faisait jamais rien qui requière mon assentiment. Ça ne me dérangeait pas quand elle prenait un peu de temps pour elle ou qu'elle inscrivait Tyler à une nouvelle activité qu'elle pensait être bénéfique pour lui ; ce n'était donc pas comme... si on ne prenait pas mon avis en compte. La situation était particulière et, à sa décharge, je pense qu'elle ne connaissait pas mes véritables sentiments vis-à-vis de Sylvain.

— Vous vous cachiez donc des choses mutuellement...

— Comme je l'ai déjà dit, c'était pour la protéger. Elle n'avait pas beaucoup d'amis... aucun même.

— Amber était-elle contente de voir Sylvain ?

— Elle ne montrait pas beaucoup... d'enthousiasme mais elle était compatissante et à l'écoute. Sylvain était dans un état lamentable, encore plus qu'à son habitude, et Amber a tout fait pour la remettre sur pied. D'une certaine façon elle agissait comme quelqu'un d'autre. Elle ne dépensait jamais ce genre d'énergie pour moi ou pour Tyler. Elle avait traversé une sévère dépression avant la crise de Sylvain et, d'une certaine façon, j'aurais dû être ravi de sa présence, de sa capacité à rendre ma femme humaine à nouveau, mais j'étais juste

contrarié.

— Parce qu'elle avait toute l'attention de votre femme ?

— Peut-être, maintenant que j'y repense, mais à ce moment-là... Avez-vous déjà rencontré quelqu'un dont les problèmes sont sans commune mesure avec ceux des autres ? Des expériences de vie qui ressemblent aux vôtres mais qui sont bien pires et...

[Rire. Trente secondes.]

— Qu'est-ce qui se passe, docteur ?

— Je viens de me rendre compte à quel point ma question était...

— En effet !

[Rire. Une quarantaine de secondes.]

— Pendant un instant, vous avez eu l'air plus humain, madame Sloane.

— Ce n'est pas très professionnel de ma part de rire, vu les circonstances.

— Vous avez un charmant sourire, pour une psychiatre.

— Vous avez un beau sourire également pour un dentiste.

[Rire. Une quinzaine de secondes.]

— OK, blague à part, docteur Jones...

— Je suis chirurgien, chirurgien maxillo-facial, madame Sloane.

— Oui, c'est vrai, mais dentiste néanmoins.

— Tout à fait.

— Donc, Sylvain avait une propension à faire dans le mélodrame ?

— La plupart du temps. Je pense qu'on se méfiait l'un de l'autre. Elle était différente quand il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Elle était même sournoise. Je me suis demandé si elle n'avait pas inventé toute cette histoire de rupture... de séparation avec ce producteur d'Hollywood.

— Vous croyez qu'elle avait menti pour pouvoir rester chez vous ?

— Tout est possible avec Sylvain. Un jour elle pleurait, le jour suivant elle riait. Elle accaparait Amber. Elle agissait un peu comme une adolescente.

— Et Amber, ça ne l'agaçait pas un peu ?

— Loin de là. Elle adorait son amie et croyait à toutes ses histoires larmoyantes.

— Et Tyler ?

— Tyler était dans son monde. Il ne sortait pas de sa chambre, sauf pour suivre des stages artistiques d'été ou pour aller faire du skate. Il s'en fichait. Si Saddam Hussein avait vécu à la maison, il ne s'en serait pas rendu compte.

— Avez-vous eu des relations intimes avec votre femme pendant cette période ?

[Silence. Une quinzaine de secondes.]

— Qu'est-ce que ça a à voir là-dedans ?

— Cette question vous met mal à l'aise ?

— On me demande de raconter ma vie sexuelle à quelqu'un que je ne connais pas du tout. À votre avis ?

— Je pense que les relations sexuelles dans votre couple et vos sentiments vis-à-vis de Sylvain sont liés. Je vous demande donc de le confirmer ou bien de m'expliquer en quoi ces deux éléments sont distincts l'un de l'autre.

— Nous n'avions pas de relations sexuelles. Pas seulement à cause de l'arrivée de Sylvain, mais avant ça, je ne sais pas exactement, mais...

— Depuis plusieurs semaines, plusieurs mois ?

— Depuis mon deuxième voyage à l'étranger, à Londres... Nous avons fait l'amour avant que je parte et ensuite deux fois quand je suis revenu, mais après c'est devenu sporadique. Quand Sylvain a débarqué, je pense que je n'avais pas fait l'amour avec ma femme depuis quelques mois. Et, bien sûr, le fait qu'elle soit là rendait cette situation encore plus acceptable.

— Plus acceptable ?

— Oui, un autre adulte dans les parages mettait Amber mal à l'aise et puis nous avions moins d'occasions de nous retrouver en tête à tête, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Et vous travailliez beaucoup.

— Oui. C'est vrai. Quand je nous ai fait déménager à Boston, je pensais que j'allais pouvoir me dégager du temps et la possibilité de le faire ne tenait qu'à moi, mais j'ai commencé à avoir du succès dans ma spécialité et à changer vraiment la vie de mes patients et... J'ai démarré une mission en Afrique pour que les enfants souffrant d'un bec-de-lièvre puissent être soignés. C'est un travail extrêmement gratifiant, madame Sloane.

— J'en suis sûre, mais cela monopolisait tout votre temps.

— Ça n'aurait pas dû. Mais c'était plus, plus...

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Plus gratifiant ?

— Ça paraît, euh... Ma famille a toujours été la chose la plus importante dans ma vie, mais j'avais besoin... J'avais peut-être besoin de m'affirmer. Mon travail m'apportait quelque chose de tangible. Je m'épanouissais dans mon métier.

— Et pas chez vous ?

— Peut-être...

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

— Moins. Beaucoup moins.

— Et ensuite Sylvain a fait son apparition et votre femme lui a prêté plus d'attention qu'à vous.

— Oui.

— Qu'est-ce qui a poussé Sylvain à partir ?

— Son égoïsme.

— Je veux dire, l'avez-vous encouragée à partir ou est-ce qu'elle est partie d'elle-même ?

— Sylvain attendait quelque chose, un rôle ou un homme, je ne sais pas trop. Aucune des deux ne m'en a parlé ; elle est partie de la même façon qu'elle était arrivée. Pendant qu'Amber était partie courir, Sylvain en a profité pour filer ; elle a laissé un petit mot de remerciement, mais pas de véritables explications.

— Est-ce qu'Amber en a été peinée ?

— Pas au début. Amber m'a toujours dit que Sylvain n'aimait pas les adieux et j'ai donc pensé qu'elle avait encaissé le coup. Elle a repris sa routine — elle avait beaucoup de retard à rattraper concernant ses activités à l'école — et tout semblait aller pour le mieux, mais au bout d'une semaine elle a changé soudainement d'attitude. Elle a arrêté de courir, alors qu'elle avait trouvé un parcours idéal pour l'hiver ; elle mangeait tellement peu que je me demandais comment elle faisait pour tenir toute la journée et elle parlait si rarement que j'en oubliais presque le son de sa voix certains jours.

— Elle était déprimée ?

— Je l'avais déjà vue dans un état semblable après les fausses couches. C'était très inquiétant.

— Combien de temps cela a duré ?

— Environ cinq, six semaines. Elle ne m'a pas écouté quand je l'ai suppliée d'aller voir quelqu'un. Je commençais sérieusement à envisager de la faire entrer dans un établissement pour soigner sa dépression quand elle est redevenue elle-même sans prévenir. Enfin, redevenue telle qu'elle était habituellement. Discrète mais capable d'accomplir les tâches du quotidien. Elle cuisinait, nettoyait, faisait des courses et du sport : elle avait repris sa routine. Nous avons même fait l'amour pour la première fois depuis des mois.

— Qu'est-ce qui avait changé, à votre avis ?

— Je n'avais pas le courage de jouer les détectives, madame Sloane. J'étais simplement soulagé de la voir manger et reprendre des forces. Je ne sais pas pourquoi elle était tombée dans une telle déprime ni pourquoi elle en est sortie, mais j'étais heureux de retrouver un peu de ce que j'aimais en elle.

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Même si quelque chose s'était cassé pour de bon.

J'avais souvent écouté Sylvain me raconter au téléphone ses histoires d'amour malheureuses. Son passage dans l'univers vain et égocentrique d'Hollywood avait apporté son lot de chagrins d'amour à l'ambitieuse rousse, mais elle avait réussi à garder son sens de l'humour malgré tout et avait même pris plaisir à se moquer d'elle-même et de son désir mégalomane de devenir une star. Elle pleurait au téléphone et une semaine plus tard elle parlait avec enthousiasme d'une nouvelle conquête ; bizarrement, elle était à la fois le chasseur et la proie, mais ce petit jeu lui plaisait.

Ce n'était pas son genre de venir sangloter dans mes bras. On pouvait dire beaucoup de choses sur Sylvain mais elle savait gérer ses problèmes toute seule. Après avoir bu une tasse de thé, elle a tout déballé. Je n'ai pas franchement été surprise : elle avait couché avec un producteur important, se préparant ainsi un chemin tout tracé vers la célébrité. Il lui avait promis le monde, ou du moins un rôle dans sa prochaine série pour la télévision, et lui avait demandé d'emménager avec lui. Elle avait passé six mois torrides en sa compagnie, abusant d'alcool et de drogues et participant à des soirées VIP. Je n'ai plus eu de ses nouvelles pendant cette période, mais ça ne m'a pas affectée : Sylvain était inconstante par nature.

Wade s'est levé après avoir écouté pendant un moment et s'est excusé : il devait superviser une opération difficile au saut du lit et il avait besoin de se reposer ; Tyler, lui, s'était éclipsé dès que Sylvain avait franchi le seuil de la maison ; il n'y avait donc plus qu'elle et moi. J'ai regardé cette belle femme aux yeux gonflés, ses cheveux roux tombant en cascade sur le canapé, en espérant pour elle que tout allait s'arranger. Je savais qu'elle ne m'avait pas encore avoué le véritable objet de sa visite.

— Dis-moi vraiment ce qui se passe, Sylvain. Tu as déjà vécu des ruptures sans jamais éprouver le besoin de prendre toutes tes affaires et de claquer la porte.

— Mon Dieu, Amb, Je... Oh merde, je sais pas comment te dire ça...

— Tu me fais peur. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je... Je suis enceinte.

Il y a eu un silence.

— J'imagine que Rupert n'en veut pas ?

— Il m'a dit de foutre le camp et de m'en débarrasser. Il me déteste. Mon Dieu, Amber, si tu avais vu la tête qu'il faisait... Oh mon Dieu...

Elle s'est mise à sangloter.

— Je suis vraiment désolée, Sylvain. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu le veux. On va trouver une solution ensemble. Viens là.

— N'en parle pas à Wade, s'il te plaît, a-t-elle dit en pleurant tandis que je la serrais contre moi.

— Tu as ma parole...

Je l'ai aidée à porter ses affaires dans la chambre d'amis. Elle avait besoin d'un refuge et j'allais lui en offrir un.

Au début, avoir Sylvain sous notre toit, c'était un peu comme héberger la sœur jumelle de Tyler. Je ne la voyais jamais, elle se terrait dans sa chambre et en sortait seulement au moment des repas. Elle ne débarrassait jamais son assiette et empilait son linge sale dans le panier de mon fils. Je n'avais pas l'énergie de me mettre en colère et j'ai mis ça sur le compte de son mal-être. Je lui avais offert un endroit où elle puisse faire le deuil de sa rupture et de ses rêves brisés, en me disant que nous pourrions parler de son avenir plus tard. Je lui ai préparé des repas sains et lui ai acheté de l'acide folique et des huiles riches en oméga pour que le bébé qui se développait dans son ventre soit nourri pendant que son cœur guérissait. J'étais préoccupée par sa dépression qui semblait s'aggraver au point qu'elle a fini par ne plus du tout sortir de sa chambre.

À la fin de la deuxième semaine, mon inquiétude était à son comble ; je n'arrivais plus à dormir à cause de la grossesse de Sylvain et je savais que je me sentais personnellement responsable si quoi que ce soit arrivait à son fœtus.

J'ai frappé doucement à sa porte à onze heures du matin en voyant qu'elle n'avait pas touché au plateau de petit déjeuner que je lui avais préparé.

— Sylvain, il faut qu'on parle. Je peux entrer, s'il te plaît ?

J'ai entendu bouger et j'ai pensé qu'elle venait m'ouvrir, mais au bout d'une minute de silence j'ai frappé plus fort et répété mes paroles. J'ai posé mon oreille contre la porte mais n'ai rien entendu. J'ai essayé d'ouvrir ; je l'avais fait plusieurs fois au cours des derniers jours mais la porte était toujours fermée. Cette fois, la porte s'est ouverte, à ma grande surprise. À l'intérieur, les rideaux étaient tirés et seul un léger rayon de lumière perçait les ténèbres. Sylvain était emmitouflée dans la couette au motif floral que j'avais achetée l'année précédente quand j'avais brièvement été animée par l'espoir d'un changement. Il y avait quelque chose d'ironique à voir Sylvain blottie sous cette couette.

— Sylvain, tu ne peux pas refuser de vivre. Je sais que tu as le cœur brisé et que c'est compliqué dans ta tête, mais ça pourrait être un

nouveau départ pour toi, le début de quelque chose de vraiment incroyable. S'il te plaît, sors de là-dessous et parle-moi, dis-moi ce que tu penses.

J'espérais quelque chose, une réaction, même un refus, mais n'ai eu pour toute réponse que les bruits de sa respiration. Je n'étais pas douée pour les longs discours : je m'étais évertuée à en tenir à mon fils pendant des années sans succès. Je me suis levée du lit et ai commencé à rebrousser chemin. Arrivée devant la porte, j'ai fait une dernière tentative.

— Écoute, il faut que tu manges quelque chose et que tu prennes une douche. Si tu as envie de parler, je suis là. Il faut vraiment que nous prenions soin de toi maintenant et du... bébé.

— Ne l'appelle pas comme ça, a-t-elle répondu.

— Pardon ?

— L'embryon. Ce n'est pas un bébé.

Elle a remué sous la couette et sa chevelure rousse est apparue.

— Salut, ai-je dit en forçant un sourire.

— Ouais, ouais.

Sylvain a plissé les yeux à cause du rayon de lumière qui l'aveuglait.

— Tu dois manger.

— Si j'avais su que tu étais si pénible je ne serais pas venue ici.

— Je suis sûre que si.

— Peut-être.

— Un plateau-repas t'attend devant la porte ; s'il te plaît, grignote quelque chose. Ouvre les rideaux et va prendre une douche, ça sent un peu le renfermé ici.

— Écoute, mère Teresa, j'ai pas besoin de me lever, j'ai juste besoin de repos.

— Tu es enceinte, Sylvain, pas malade. Marcher te ferait le plus grand bien. D'accord ?

— Tu me dis de prendre une douche ensuite de marcher, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Pourquoi pas les deux ? Mais après avoir pris un petit déjeuner sinon la nausée va t'achever. J'imagine que tu as des nausées ?

— Comme le mal de mer, toute la nuit !

— Ça ira mieux en mangeant, fais-moi confiance. Il y aura du thé et des biscuits au gingembre qui t'attendront en bas une fois que tu seras habillée.

— Beurk.

Sylvain a plongé la tête sous son oreiller.

— On se voit dans dix minutes.

Voir Sylvain en pantalon de jogging ample et avec un grand T-shirt,

c'était un peu comme découvrir un dinosaure dans mon jardin. Ma copine très glamour me fendait le cœur avec ses cheveux mouillés et son teint pâle. Je ne me souvenais pas l'avoir vue un jour sans maquillage.

Je m'attendais à ce que Sylvain grignote son petit déjeuner du bout des lèvres, mais elle l'a dévoré avec appétit et j'ai été heureuse de devoir couper une autre banane et la resservir en céréales.

Nous avons marché plus d'une heure, le froid vif a engourdi tous nos sens et nos idées noires s'en sont allées par tous les pores de notre peau. Quand nous sommes rentrées à la maison, Sylvain avait repris des couleurs. Elle n'avait pas arrêté de parler pendant notre longue marche. Elle avait évoqué ses peurs, ses ambitions perdues et son chagrin. Ma tête était remplie de ses soucis, mais Sylvain, elle, semblait visiblement soulagée.

Les semaines suivantes ont été difficiles. Sylvain était complètement sortie de la vie de Rupert et le père de son futur enfant a refusé de répondre à ses coups de téléphone, à ses mails, à ses messages. Il était clair qu'il n'allait prendre aucune part à son aventure et, après beaucoup de larmes versées et de longues marches, Sylvain a fini par se faire une raison. Quelquefois elle était gaie et remplie d'espoir. Je l'ai encouragée à se trouver un logement tout près d'ici et l'ai réconfortée en lui assurant que je l'aiderais de toutes les façons possibles. La première chose que j'ai faite, ça a été de la présenter à mon médecin. Nous sommes allées au rendez-vous comme si nous étions mère et fille plutôt que comme des amies qui avaient quelques années de différence. Je lui ai parlé pendant toutes les étapes et, quand nous avons vu le bébé apparaître comme par magie sur l'écran et que nous avons entendu battre son cœur, je me suis mise à pleurer et à ressentir une joie que je n'avais pas connue depuis que j'avais vu mes propres bébés blottis dans mon ventre.

Sylvain s'est émerveillée en le voyant sur l'écran.

— C'est un garçon ou une fille ? a-t-elle demandé.

— Il est encore trop tôt pour le dire. Dans quelques mois nous aurons une meilleure idée.

J'ai senti ma gorge se serrer et la peur m'envahir. Je me suis juré à ce moment-là de veiller sur ce petit être. Elle était enceinte de onze semaines et j'avais l'intention de l'aider aussi longtemps que nécessaire.

Les semaines suivantes, nous sommes devenues inséparables. À certains moments, j'avais vaguement l'impression de la coller un peu trop. Je n'étais pas rassurée quand elle voulait sortir toute seule : j'étais inquiète non seulement pour sa santé mais aussi à cause de ses baisses de moral. Je suis persuadée qu'elle prenait sur elle pour me supporter. Je me disais qu'avoir quelqu'un pour la mater allait

combler un certain vide mais en réalité je savais que c'était une chance pour moi de combler certaines de mes attentes.

En rentrant chez moi un mardi après-midi après avoir laissé Sylvain, j'ai été bouleversée de découvrir un mot où elle m'annonçait qu'elle était partie et qu'elle avait besoin de se trouver un endroit à elle. C'était sans doute moi qui l'avais fait fuir, exactement comme ça s'était passé avec mon fils, à cause de mon côté étouffant. Je m'en suis voulu pendant des jours. Je ne savais pas comment la contacter : j'avais insisté pour qu'elle change de numéro de téléphone afin de tourner la page. Mais je croyais également au lien qui nous unissait. Sylvain allait revenir et me laisserait m'occuper d'elle et de son bébé une fois qu'elle aurait trouvé un endroit à elle. J'ai donc repris ma vie normale.

Au bout d'une semaine environ, j'ai réussi à trouver le courage d'entrer dans la chambre de Sylvain. J'avais fantasmé la possibilité qu'elle vive avec nous après la naissance et que cette pièce abriterait un nouveau-né. Sylvain avait lâché un gros soupir quand je lui avais suggéré mon idée, mais l'espoir vibrait encore quand j'ai ouvert la porte.

J'ai tiré les rideaux pour laisser le soleil pénétrer à l'intérieur de la chambre vide et j'ai commencé à enlever les draps du lit. Il y avait quelque chose dans les tâches ménagères que je trouvais extrêmement réconfortant. J'avais toujours tenu à les faire moi-même, même si Wade me disait que nous avions les moyens de payer quelqu'un et que ça me libérerait du temps pour faire des choses plus épanouissantes. Ce à quoi je répondais : « Ça m'épanouit. »

Une fois les draps enlevés, j'ai jeté un coup d'œil au reste de la chambre. La poubelle était pleine. Il y avait des trognons de pommes, des mouchoirs et un tas de papiers froissés. Je n'aurais pas pris la peine de regarder si je n'avais pas vu une enveloppe portant l'adresse d'une clinique qui se trouvait à proximité. La lettre disait ceci :

Chère madame S. Vanguard,

Nous vous confirmons votre rendez-vous avec le docteur Levianthos mardi 15 novembre à 8 heures. Il est indispensable de ne pas manger ni boire la veille après 22 heures. Si vous avez des questions en rapport avec votre interruption de grossesse, contactez-nous...

Mes yeux se sont brouillés. Ce matin-là, six jours plus tôt, Sylvain avait effacé ce cadeau merveilleux de la nature.

Le bébé était mort.

C'était comme si le temps n'avait pas passé. Je me retrouvais des années en arrière dans l'état où j'étais à l'époque où j'avais perdu mes

bébés. Je n'étais même pas en colère contre Sylvain ; cela aurait exigé une énergie que je n'avais pas. Je n'étais rien qu'une ratée ; je n'allais pas être une nourrice, ni un ange gardien. Ma vie n'était que déception, échec et souffrance.

Wade me suppliait de faire quelque chose pour lutter contre ce qui me faisait souffrir mais je l'écoutais à peine. Je faisais juste l'essentiel : je me douchais et allais chercher Tyler quand c'était nécessaire. J'achetais des repas préparés qui passaient au micro-ondes. L'atmosphère s'est dégradée à la maison à cause de ma négligence. Wade menaçait de m'envoyer à l'hôpital et insistait pour que je suive une thérapie ou que je prenne un traitement, mais je n'avais aucun désir de me soigner et je me moquais de son opinion. Wade aurait été mieux sans moi. Je broyais du noir au point de me demander pourquoi il faisait comme s'il me voulait encore... J'avais envie de mourir. Et la mort m'a répondu, mais elle a pris son temps.

Alors que je traînais en pyjama à travers la maison en désordre, je suis passée devant mon bureau, un autre sanctuaire de mes nombreux échecs. La porte en était généralement fermée, mais ce matin-là elle était entrouverte, ce qui m'a troublée. En entrant dans la pièce qui sentait le renfermé, j'ai jeté un coup d'œil à mon ordinateur portable que je n'avais pas ouvert ces quatre derniers mois. J'avais pris l'habitude de me rendre à la banque avec Sylvain quand elle était encore avec nous. C'était notre sortie mensuelle et j'en avais oublié mon intérêt pour l'informatique qui m'avait tant enthousiasmée quelques mois plus tôt. Sans raison particulière, j'ai décidé de démarrer l'ordinateur pour qu'il dégourdisse ses rouages. Quatre mois que je n'avais pas consulté mes mails. Il y en avait cent treize en tout qui attendaient. Ça m'a donné le vertige au début, mais pour occuper ma journée, j'ai décidé de faire le tri.

J'ai été envahie par un sentiment d'urgence que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps.

J'ai ouvert le mail.

Chère madame W-Jones,

Je ne sais pas vraiment par où commencer. Je crois que le mieux est de commencer par m'excuser, et donc, je m'excuse de m'être enfui à l'aéroport, de m'être montré si peu reconnaissant envers la gentillesse que vous et votre mari m'avez toujours témoignée. Je n'avais pas l'intention de m'enfuir et j'espère qu'un jour vous me pardonnerez. Ouah, c'est vraiment difficile d'écrire ça. En fait, juste pour que vous le sachiez, j'ai trouvé votre mail sur le site de l'école de Tyler. J'espère que ça ne vous dérange pas ; je ne voulais pas que Tyler me pose des questions, alors... Je voulais juste vous dire qu'à la maison les choses ne se passent pas très bien et même très mal en fait, et que j'ai vraiment été touché par ce que vous m'avez dit. Je

ne sais pas quoi ajouter, seulement que je m'excuse vraiment d'être parti de cette façon et que j'espère que je ne vous ai pas causé trop d'inquiétude. Je comprendrai que vous ne vouliez plus me voir chez vous, mais sachez que tout le temps que j'y ai passé a été et reste la plus belle chose qui me soit arrivée dans la vie. Merci pour tout.

Joshua

P.-S. : Je continue de parler tous les jours avec Tyler, mais je ne lui ai jamais parlé de cet après-midi... juste pour que vous le sachiez.

J'ai dû relire le mail trois fois avant d'en assimiler tous les détails. J'ai regardé la date et j'ai constaté que Joshua avait envoyé le mail quelques semaines après être parti — il attendait depuis des mois dans ce monde parallèle. J'ai regardé tout en haut de la liste des mails pour voir s'il n'y avait pas d'autre message de Joshua, mais il n'y avait rien. Non seulement ce pauvre garçon vivait des choses terribles chez lui, mais mon silence avait sans doute été interprété comme de la colère ou, pire, comme du mépris. J'avais oublié l'histoire du parking et la situation de Josh après l'arrivée de Sylvain. J'avais négligé quelqu'un à qui je tenais, le seul véritable ami de mon fils.

Je ne savais pas comment arranger les choses. La solution la plus évidente était de répondre, mais je me sentais tellement coupable de ne pas avoir su aider Josh que je ne savais pas comment m'y prendre ni par où commencer.

J'ai éteint mon ordinateur et me suis mise à faire du ménage. J'ai nettoyé chaque recoin de la maison, même mon armoire et les placards de la cuisine ; j'ai enfilé ensuite une paire de baskets et suis allée courir longtemps dans le froid glacial. L'air était vivifiant. J'ai réalisé que j'étais en colère contre Sylvain, en colère à cause de la façon égoïste dont elle menait sa vie, mais j'étais surtout en colère contre moi-même, à cause de mes idées ridicules, de ma souffrance permanente et de mon narcissisme qui avait détourné mon attention des problèmes de Joshua.

J'ai rempli le frigo avec de la « vraie » nourriture, j'ai acheté des fleurs et ai cuisiné un repas sain pour la première fois depuis des semaines. Wade, qui était devenu de plus en plus pâle au cours de l'hiver, presque aussi gris que ses cheveux, n'en revenait pas. Je l'avais entendu parler de moi avec sa mère au téléphone ces dernières semaines ; son discours était passé du « tout va bien » à « je ne sais plus quoi faire ». Je n'avais pas accompagné Wade et Tyler pour fêter Noël dans la famille de mon mari dans le Wisconsin depuis plus de dix ans. Au début, mes excuses étaient presque toujours justifiées, mais au cours des années il est devenu évident que je n'avais aucune envie de faire semblant que nous formions une heureuse petite famille. Sa

famille devait être très déçue qu'il m'ait prise pour femme, mais ils continuaient néanmoins à m'envoyer des cadeaux accompagnés de petits mots où ils me souhaitaient de bonnes choses et où ils regrettaient que je ne sois pas présente. Je les remerciais aussi de mon côté, en vérifiant que les cadeaux pour la famille étaient joliment emballés et que personne ne serait oublié. C'était le minimum que je pouvais faire vu les sacrifices de leur enfant chéri. Un geste pour tous mes péchés.

Wade n'en est pas revenu de voir une si belle table.

— C'est... Ouah ! Je n'en espérais pas autant. J'imagine que tu te sens mieux ?

Sa voix était remplie d'émotion, de soulagement, d'amour, d'incrédulité... je ne savais pas exactement.

— Je dois aller chercher les hors-d'œuvre, ça prendra juste deux secondes.

J'ai échappé à ses questions et suis allée en cuisine pour prendre le plateau d'huîtres accompagnées d'une sauce au poivre noir et une terrine à l'avocat pour compléter le festin. Tyler s'est joint à nous mais a affirmé qu'il aurait préféré manger un plat passé au micro-ondes. Wade a mimé le geste de lui donner une claque et puis on s'est mis à rire tous ensemble, et cela a effacé les dernières semaines de tension. Wade m'a fait l'amour cette nuit-là. Je me suis offerte à lui. C'était physiquement réjouissant et bizarre en même temps.

Je me suis levée avant tout le monde dans la maison et j'en ai profité pour préparer le petit déjeuner et le déjeuner. Quand Wade et Tyler se sont levés, j'avais presque accompli toutes mes tâches de la matinée. Wade n'arrêtait pas de me regarder comme si j'étais une apparition, comme si j'étais revenue d'entre les morts, et c'était le cas d'une certaine façon ; il avait besoin de s'assurer que ce retour à la normale n'était pas provisoire, que cette transformation était permanente.

— Je vais courir, ai-je annoncé. Vous allez pouvoir vous débrouiller sans moi ?

— On a l'habitude, n'a pas pu s'empêcher de répondre Tyler.

— Tyler, a répliqué Wade aussitôt.

— Je te ferai ton plat préféré pour ce soir, ne sois pas en retard.

J'ai déposé une bise sur la joue de mon mari avant d'attraper mon haut de survêtement.

— Il y a du verglas dehors, m'a-t-il lancé. Sois prudente.

L'air était si froid que c'était comme respirer de la glace, mais j'aimais ça. Sentir la colère. La souffrance. C'était bon. Et ce qui était bon ne pouvait pas faire de mal. Je me suis mise à courir. Tout en

courant, j'ai réfléchi au mail de Joshua, à ce que je pouvais lui écrire. J'avais besoin de réponses, mais j'avais surtout besoin de me libérer de ma culpabilité et de la sienne.

Mon cher Joshua,

Je voudrais commencer par m'excuser moi aussi, et ce pour plusieurs choses. Tout d'abord pour ma réponse tardive. Je sais que tu m'as envoyé ton mail il y a plus de trois mois mais je n'en ai malheureusement pris connaissance que récemment. Je m'excuse aussi pour n'avoir pas mesuré plus tôt les problèmes auxquels tu es confronté chez toi et ne pas avoir compris les motivations qui t'ont poussé à rentrer si vite. J'ai appelé chez toi et j'ai parlé à une femme qui m'a dit être ta tante. Je n'ai pas réussi à parler avec ta mère qui était indisponible ; j'étais et reste inquiète pour toi. Je n'ai pas beaucoup parlé avec Tyler ces derniers mois et je ne suis pas sûre qu'il m'aurait révélé ta situation de toute façon. J'espère sincèrement que mon silence n'a pas été interprété comme un manque d'intérêt à ton égard, parce que c'est exactement le contraire, Joshua. J'étais et reste encore préoccupée par ton départ si soudain et par ta situation familiale. J'espère que tu voudras bien me pardonner pour mon long silence, j'aimerais vraiment être plus présente pour toi. Je veux que tu saches que notre porte t'est toujours ouverte. Je considère que ce qui s'est passé dans le parking est entièrement ma faute et je suis vraiment désolée si j'ai compliqué les choses dans un moment déjà difficile pour toi. J'espère une réponse de ta part et que tu me feras assez confiance pour te confier à moi. Je te considère vraiment comme un deuxième fils.

Amber

P.-S. : Je n'ai pas parlé à Tyler moi non plus de ce qui s'est passé l'autre après-midi, ni de notre correspondance.

J'ai relu mon message. Il paraissait vide, il ne traduisait pas les regrets que j'éprouvais au fond de moi, il paraissait superficiel, mais je ne pouvais pas faire mieux. J'ai déplacé le curseur de la souris sur « Envoyer » avant de cliquer.

Les jours ont passé. À cause de mon brusque changement d'attitude, Wade a cru que j'étais maniaque-dépressive. Si j'ai été une énigme pour lui dès le début, je le suis devenu encore plus avec le temps. Je savais qu'il préférerait mon ardeur à ma léthargie, même si ce revirement le déconcertait. Je ne l'avais pas remarqué jusqu'ici mais une ride était apparue entre ses sourcils et je savais que j'en étais la cause. Cette envie de sauter du lit chaque matin était motivée en réalité par le

besoin de savoir si Joshua avait répondu à mon mail. Mon impatience me donnait de l'élan, un but. Je préparais en hâte les petits déjeuners puis je mettais dehors mon mari et mon fils pour pouvoir aller le plus vite possible dans mon bureau vérifier mes mails. S'il n'y avait rien, je sortais courir et une fois rentrée j'allais vérifier ; je prenais ensuite une douche avant d'aller vérifier à nouveau, je déjeunais, je vérifiais, j'allais chercher Tyler et rebelote. Au bout d'une semaine de déception, j'ai envisagé de passer un coup de fil chez Joshua. Je ne savais pas s'il avait reçu mon message ou même s'il souhaitait communiquer de nouveau avec moi. J'ai remis la main sur son numéro de téléphone en me disant que quand mon impatience serait à son comble je lui passerais un coup de fil.

Je n'ai pas eu à attendre longtemps. Le lendemain, je me suis mise à courir selon un nouveau rythme. Je m'émerveillais de la capacité de mon corps à fonctionner de façon optimale alors que j'avais la tête ailleurs.

Être au grand air calmait mes angoisses et je ressentais une paix intérieure que je n'éprouvais jamais quand j'étais à la maison. Alors que je me rapprochais de mon quartier, je me suis décidée à passer un coup de fil chez lui. Le désir était puissant. J'avais besoin de savoir si Joshua allait bien. Ce n'est pas que je pensais qu'il encourait un danger physique, j'étais quasi certaine que Tyler aurait été inquiet si ça avait été le cas, mais je ne pouvais pas en dire autant en ce qui concernait son équilibre mental et émotionnel... Il devait y avoir une raison profonde à sa si grande maturité ; ce dont j'étais certaine, c'était que ce garçon en avait vu de toutes les couleurs.

J'ai été surprise de voir que ma main tremblait quand j'ai décroché le combiné. J'ai mis ça sur le compte du froid ou le fait d'avoir couru de façon intense, mais le nœud que j'avais à l'estomac affirmait tout autre chose.

J'ai retenu mon souffle en entendant la sonnerie. J'ai fermé les yeux et me suis forcée à rester calme.

— Le numéro que vous avez composé n'est plus en service actuellement. Contactez les renseignements pour plus d'informations.

J'ai réessayé, certaine d'avoir mal composé le numéro, mais j'ai de nouveau été accueillie par le même message. J'ai posé la main sur mon front et ai senti de légers plis entre mes sourcils ; peut-être que Wade et moi avions de nouveaux soucis en commun. J'ai pris une douche en réfléchissant à un plan B.

Assise devant mon ordinateur, les cheveux mouillés et vêtue de ma robe de chambre, j'espérais découvrir un mail de Joshua, je priais pour qu'un message de lui apparaisse dans ma boîte de réception. Je me tenais la tête entre les mains en attendant la connexion. J'avais trois messages. Le premier était un rappel pour un rendez-vous

parents-professeurs prévu en fin de semaine ; le suivant était une offre spéciale sur le petit électroménager dans un magasin du quartier et le dernier, un mail en provenance de l'adresse que j'avais attendu longtemps de voir apparaître dans ma boîte. Un mail qui m'a redonné du baume au cœur.

Mon pouls s'est mis à accélérer. Voir son mail me procurait une immense joie.

Chère madame W-Jones,

Je suis tellement soulagé. Merci pour votre réponse. Pour tout dire, j'étais très inquiet. Je pensais que vous étiez si en colère que vous ne vouliez pas répondre. Voir votre nom sur mon écran est la plus belle chose qui me soit arrivée depuis des mois. Vous m'avez demandé d'être sincère et je sais que je vous dois beaucoup. Je vais donc tout vous raconter...

La sonnette a retenti à ce moment-là. Dans un soubresaut, j'ai fermé ma robe de chambre et me suis mécaniquement passé une main dans les cheveux. Nous avions rarement de la visite et j'ai eu immédiatement un flash-back de la dernière fois où un visiteur surprise avait sonné à notre porte. J'en voulais encore beaucoup à Sylvain et je n'avais pas envie que ses problèmes me gâchent de nouveau la vie. Je pensais vraiment la trouver devant la porte d'entrée ; en ouvrant, je me suis souvenu que Wade avait insisté pour que je fasse installer un judas afin de ne pas ouvrir à n'importe qui, mais ma sécurité était le moindre de mes soucis. J'ai été accueillie par un déluge de couleurs et de parfums enveloppés dans un emballage brun avec un beau ruban tout autour. C'était le plus gros bouquet de fleurs que j'avais jamais vu et le livreur a eu du mal à en faire le tour pour me réclamer une signature. Une main sur ma robe de chambre et bégayant d'embarras, j'ai gribouillé mon nom avant de prendre comme je le pouvais la composition florale.

Une fois dans la cuisine, j'ai posé soigneusement les fleurs dans l'évier et j'ai saisi la carte qui était attachée au ruban jaune.

Bon anniversaire, ma belle ! Mets-toi sur ton 31. Je viens te prendre à 19 heures ! À tout à l'heure. Je t'aime.

Ton Wade

Mon anniversaire... J'avais oublié que c'était mon anniversaire aujourd'hui et que je venais d'avoir trente-huit ans. J'ai ressenti le poids de toutes ces années. Je me sentais même plus vieille. Nous fêtons généralement mon anniversaire de la même façon : Wade m'envoyait des fleurs, il venait ensuite me chercher (avec Tyler quand

il était petit) et nous allions dîner au restaurant. On rentrait ensuite à la maison, on faisait l'amour et puis on dormait. Ce n'était pas déplaisant, c'était simplement prévisible, monotone. Ça ne me dérangeait pas. Pour tout dire, je m'en fichais de fêter mon anniversaire. Toute cette énergie et cet argent dépensés en dîners et en fleurs auraient pu être mieux dépensés ailleurs, mais je montrais toujours que ça me faisait plaisir et mangeais avec appétit. Tandis que je cherchais un vase approprié, j'ai senti monter en moi un certain agacement. En essayant d'en déterminer les causes, je me suis souvenu de ce que j'étais en train de faire avant d'être interrompue. J'ai laissé les fleurs là où elles se trouvaient et me suis précipitée dans le bureau à l'étage pour reprendre la lecture du mail de Joshua.

... et je sais que je vous dois beaucoup. Je vais donc tout vous raconter.

J'ai pris une grande inspiration et me suis remise à lire.

Je savais que vous alliez partir à ma recherche après que je me suis enfui en courant. Je savais que ce que j'avais fait était irrespectueux et je n'arrivais pas à vous regarder en face alors j'ai couru jusqu'au comptoir d'enregistrement. Je me sentais mal de ne pas vous avoir dit au revoir, vraiment mal, mais je ne peux plus changer ça maintenant. Quand je suis rentré chez moi tout allait de travers. Tout. Je sais que vous avez des secrets, madame Jones, je le vois à votre façon d'être que vous avez vos propres démons. J'en ai parlé à Tyler, j'espère que ça ne vous gêne pas, mais il m'a seulement dit que vous aviez fait plusieurs fausses couches et il n'avait pas très envie de parler de vous. Ça, je l'ai compris. Mais quand vous m'avez parlé de votre père, de ce qu'il faisait, j'ai vu votre souffrance et je sais que vous avez vu la mienne également. Vous vous êtes reconnue en moi comme moi je me suis reconnu en vous.

Je n'en ai jamais parlé à personne moi non plus. Jamais. Mais je sais que vous comprendrez et j'ai besoin d'en parler à quelqu'un. Donc voilà :

Ma mère s'est suicidée. Il y a quatre mois et cinq jours.

C'est vraiment bizarre de voir écrit ça noir sur blanc sur mon écran plat. Elle a avalé deux boîtes de Flunitrazépam, plus connu sous le nom de Rohypnol, le jour où j'ai quitté Boston. Elle était dans le coma quand je suis arrivé en Californie. Elle a tenu le coup pendant quarante et une heures avant de mourir.

Je n'arrive pas à savoir ce que je ressens.

Ma mère était accro aux comprimés — les comprimés pour dormir, contre l'anxiété, contre la douleur ; elle en a abusé. Comment les choses en sont arrivées là est une longue histoire et je ne suis pas certain que vous ayez envie d'entendre tout ça ; c'est la raison pour laquelle je ne voulais pas vous impliquer vous et votre famille. Tyler est au courant seulement de

deux, trois trucs — il croit que ma mère a eu une crise cardiaque. Il sait qu'elle est morte, mais il ne sait pas comment les choses se passent ici. Personne ne le sait vraiment. Ma tante a insisté pour qu'on parle d'une crise cardiaque ; tout le monde semble penser que c'est mieux comme ça. Merci de m'avoir écouté, de m'avoir lu. Je dois y aller maintenant. J'espère que tout va bien de votre côté.

Josh

J'étais sidérée. J'essayais d'imaginer tout ce qu'avait vécu cet enfant. Un petit bruit indiquant que j'avais reçu un nouveau message est venu mettre fin à mes interrogations. Je me suis empressée de regarder, espérant qu'il s'agissait d'un nouveau message de Josh, mais « Bon anniversaire madame A. Whittington-Jones » était l'objet d'un mail en provenance d'un organisme de bienfaisance, qui me demandait ridiculement de faire un geste pour mon anniversaire. J'ai appuyé sur l'icône « Effacer ». J'ai glissé ensuite les deux messages de Josh dans un dossier intitulé « Recettes préférées ». J'avais besoin de temps pour assimiler tout ce qu'il m'avait confié. Je savais ce que c'était d'avoir une mère qui n'arrivait pas à faire face, je savais aussi ce que c'était que la folie, et j'ai ressenti de la compassion pour cet adolescent qui semblait prendre les choses sereinement. Pourquoi n'en avait-il pas parlé avec Tyler ? Ils paraissaient si proches, inséparables même. Pourquoi Tyler ne m'avait-il pas parlé du deuil qui avait frappé son meilleur ami ? Où était le père de Josh ? Sa tante ? Est-ce qu'on s'occupait de lui ?

Les questions continuaient de se bousculer dans ma tête. Quand Wade est arrivé à la maison, visiblement en forme après avoir passé dix heures intensives à l'hôpital, il m'a trouvée pensive et renfermée. J'ai essayé de le persuader de rester à la maison, qu'on commande un repas et qu'on se détende en restant là, mais il n'a rien voulu entendre. Il avait réservé une table dans un des restaurants les plus chers et les plus réputés de Boston et il était bien décidé à me faire plaisir. J'ai mis une robe en soie bleue et des escarpins pour ne pas le décevoir. À table, il m'a dit qu'il était rempli de fierté et m'a affirmé que je n'avais jamais été aussi belle. Comment aurait-il pu savoir que mes pensées étaient à des milliers de kilomètres de ma soupe de poissons et de ses compliments ?

— Chérie ? a-t-il dit à un moment entre le plat principal et le dessert. Tu as à peine touché à ton repas. Est-ce que la nourriture n'était pas à la hauteur ou est-ce que quelque chose te chagrine ?

J'ai fait non de la tête et essayé de paraître décontractée.

— J'ai bien mangé ce midi. Désolée, mais j'avais complètement oublié quel jour on était.

— C'est ton anniversaire. Arrête de t'inquiéter à propos de choses

que tu ne peux pas changer.

Il a glissé la main dans sa poche et en a retiré une petite boîte en velours.

— Pour toi, ma femme trop soucieuse. Peut-être que ça te redonnera le sourire.

J'ai ouvert la boîte. Un bracelet très fin serti de perles roses.

— Un bracelet parfait pour une princesse, a ajouté Wade avec un grand sourire.

— Merci. Elles sont très belles. Tu n'aurais pas dû... Les fleurs, maintenant ça. Merci, Wade, tu es trop gentil avec moi.

— C'est impossible de ne pas avoir envie de te faire plaisir, a-t-il répondu en me passant le bracelet autour du poignet.

Lui, plus que quiconque, aurait dû savoir que rien n'est impossible.

TYLER

- Étais-tu au courant que ta mère était en contact avec Joshua ?
 - Pourquoi je l'aurais été ?
 - Quand l'as-tu découvert ?
 - Beaucoup plus tard, quand tout était déjà foutu.
 - Tu as dû le ressentir comme une trahison.
 - J'étais dégoûté.
 - Ta mère n'a pas parlé beaucoup de toi pendant cette période.
- Qu'est-ce qui se passait pour toi ?
- Rien.
 - Nous avons déjà discuté de ta tendance à me donner des réponses brèves et les conséquences que ça a sur le processus. Tu veux bien essayer de développer ta réponse ?
 - J'ai oublié la question.
 - Comment tu te sentais à ce moment-là vu les circonstances ?
- [Silence. Une trentaine de secondes.]
- Tyler, tu ne gagnes rien à ne pas me répondre.
 - Je veux juste qu'on arrête avec ça.
 - Est-ce que la séance d'aujourd'hui est particulièrement difficile pour toi ou il y a autre chose ?
 - Je veux juste vivre comme avant. Je veux que tout redevienne normal.
 - C'est parfaitement compréhensible et, sans vouloir faire preuve de condescendance, c'est exactement l'objectif de ces séances. Respire profondément, Tyler, et essaie de te recentrer sur toi, de ne plus penser à ta situation et de te concentrer sur mes questions et sur ce qui se passe ici, d'accord ?
- [Silence. Une quinzaine de secondes.]
- Tyler ?
 - J'attends.
 - Bon, alors je réitère ma question : qu'est-ce qui s'est passé pendant ces mois où ta mère a revu Sylvain et appris le suicide de la mère de Joshua ?
 - J'ai suivi des cours d'été. C'était les vacances et ma mère m'a inscrit à des cours encadrés par des artistes. J'ai rencontré un professeur avec qui j'ai vraiment accroché et j'ai travaillé dur pour assimiler toutes les techniques qu'on me proposait. Il y a eu ça, et...
 - Et ?
 - Et Noelle. J'ai rencontré une fille.
 - Oh. Nous n'avons pas encore parlé de ça ensemble...

- Tout simplement parce que ce ne sont pas vos affaires.
- Ça, c'est à moi d'en juger.
- [Silence. Une dizaine de secondes.]
- Parle-moi de Noelle.
- C'était une fille, mignonne et elle m'aimait bien. Ça vous suffit ?
- Quel âge avait-elle ?
- Elle avait un an de plus que moi. Seize ans, elle était en première.
- C'est plutôt inhabituel, non ?
- C'est une question ou une remarque ?
- Ce que je veux dire, c'est que généralement les filles cherchent des garçons un peu plus vieux qu'elles, pas plus jeunes, au lycée.
- Elle était inscrite également aux cours d'été. Ça ne se passait pas dans mon lycée. Elle me trouvait mûr et elle disait qu'elle aimait les artistes.
- Ce n'en était pas une ?
- Elle faisait du graphisme et voulait travailler dans le secteur de la publicité et intégrer l'entreprise de son père.
- Est-ce que tu continues de la voir ?
- Sûrement pas ! On s'est vus pendant un moment, environ cinq mois, et puis elle a rencontré un gars qui était à l'université et ça a été terminé.
- Est-ce que vous avez rompu avant ou pendant cette période ?
- Vous voulez dire pendant que Sylvain vivait avec nous ?
- Oui.
- J'ai fait la connaissance de Noelle quelques semaines après l'arrivée de Sylvain. J'étais d'ailleurs soulagé que ma mère passe du temps en sa compagnie. Pas de questions, pas de problèmes, vous voyez.
- Et est-ce que tu parlais souvent avec Joshua ?
- Après qu'il est parti j'ai essayé de le contacter plusieurs fois. J'ai essayé de le joindre sur Skype mais il n'était jamais en ligne, ce qui était vraiment bizarre. Je lui ai envoyé des mails, suis allé sur nos sites de discussion habituels, mais il était aux abonnés absents. Il m'avait dit que les choses n'allaient pas bien chez lui, mais il n'est jamais rentré dans les détails. Je respectais ça.
- Il ne t'a jamais expliqué pourquoi il était parti ? Le jour où ta mère l'a conduit à l'aéroport ?
- Il m'avait dit que sa mère était un peu bizarre et que c'était la raison pour laquelle on n'allait jamais chez lui. Je lui ai dit que ma mère aussi était bizarre mais il m'a répondu que j'avais de la chance. Il ne savait pas tout mais j'ai pas insisté. Avec Josh, vous savez, ça servait à rien d'insister.
- Et donc, il n'a jamais expliqué pourquoi il avait dû rentrer aussi

précipitamment ?

— Il m'a dit que sa mère était à l'hôpital et que tout allait de travers. Je lui ai demandé pourquoi, mais il a juste réuni ses affaires et m'a dit qu'il fallait qu'il rentre chez lui.

— Et tu n'as plus entendu parler de lui pendant combien de temps ensuite ?

— Je lui ai laissé des messages sur Facebook et je lui ai envoyé des mails comme je vous l'ai déjà dit. Je pensais qu'il finirait par me contacter. J'arrêtais pas de vérifier, si c'est ce que vous voulez savoir ; j'allais tout le temps sur Internet en espérant qu'il soit là ; je le connaissais bien. Je savais qu'il finirait par me contacter.

— Et tu n'as pas fait part à tes parents de tes inquiétudes parce que tu ne voulais pas que ça crée encore des histoires ?

— C'est exactement ça.

— Ta mère ne t'a pas posé de questions au sujet de Joshua ?

— Non, elle était bien trop occupée avec Sylvain et ses problèmes.

— Et ensuite tu as rencontré Noelle.

— C'est ça.

— Est-ce que tu avais déjà eu une copine auparavant ?

— Non, c'était pas trop mon truc, les filles, mais Noelle, elle était vraiment sympa.

— Tu avais envie d'en parler à Josh ?

— Oui, j'étais hyper content et je savais que Josh aurait voulu que je lui en parle. C'est environ une semaine après avoir fait la connaissance de Noelle qu'il m'a appris que sa mère était morte. Il m'a dit qu'elle avait eu une attaque et qu'il était resté chez sa tante, et que c'était la raison pour laquelle il n'avait pas pu aller sur Internet, mais qu'il allait bien.

— Est-ce que tu as parlé avec lui de vive voix ?

— Non, c'était juste un message. C'était comme s'il avait disparu, vous savez. J'étais soulagé de voir qu'il allait bien mais c'était vraiment nul ce qui était arrivé à sa mère. Je savais que Josh ne pouvait pas compter sur son père et qu'il devait être dans un sale état. J'étais mal pour lui.

— Et ensuite ?

— Eh bien, les cours d'été se sont terminés. J'ai continué à voir Noelle et j'ai repris le lycée. J'étais occupé.

— Tu n'as donc pas beaucoup parlé avec Joshua.

— Je l'ai fait par intermittence, mais il ne me racontait pas grand-chose de sa vie. Il m'a juste dit qu'ils avaient dû régler un tas de trucs et que l'enterrement avait été très triste. Il m'a dit aussi que sa tante était difficile mais qu'il allait bien. On a surtout parlé de Noelle et du lycée. On n'a pas discuté longtemps comme on avait l'habitude de le faire. J'étais bien occupé, comme je l'ai déjà dit.

- Tu n’as pas ressenti un peu de culpabilité à cause de ça ?
- Aucune. Pourquoi ?
- Tes parents étaient-ils au courant de ta relation avec Noelle ?
- Mon père, oui.
- Quand lui en as-tu parlé ?
- Je ne lui en ai pas parlé. Il est venu me chercher un après-midi, il voulait me faire la surprise, et il nous a vus nous embrasser.
- Et il a réussi ?
- Quoi ?
- À te surprendre.
- Vous essayez de faire une blague ou quoi ?
- Comment il l’a pris ?
- Ça ne lui a posé aucun problème. Je lui ai demandé de ne pas en parler à ma mère et il m’a répondu qu’il comprenait.
- Et il a tenu sa promesse ?
- Oui, autant que je sache.
- Quand votre relation s’est terminée, quand Noelle a rencontré cet autre garçon, comment est-ce que tu l’as pris ?
- Je ne vois vraiment pas en quoi c’est important.
- Tu veux me faire plaisir et essayer de me répondre ?
- [Soupir.]
- J’étais dégoûté. Vraiment dégoûté.
- Ton père l’a remarqué ?
- Oui, quand mes notes ont commencé à dégringoler.
- Et ta mère ?
- C’est elle qui lui a dit que mes notes baissaient.
- Est-ce qu’elle a pensé que tu n’allais pas bien ?
- Elle a cru que je prenais de la drogue.
- C’était le cas ?
- Mais non ! On pourrait revenir au sujet ?
- D’accord. Est-ce que ton père a discuté de ça avec toi ?
- Il a été vraiment cool. Il en a pas fait tout un plat ; il est venu dans ma chambre et m’a dit qu’un jour je rencontrerais la bonne, que je le saurais quand ça arriverait, que Noelle était un tremplin vers mon âme sœur. Il m’a dit ensuite que mes affaires de cœur ne devaient pas empiéter sur mes résultats à l’école et que mes notes devaient remonter.
- Tu l’as cru ?
- Je crois que mon père est un incorrigible romantique. Ça m’a fait plaisir qu’il me parle et j’ai fait ce qu’il m’a demandé pour les notes.
- Penses-tu que tout le monde ait une âme sœur ?
- Non.
- Tu ne pensais donc pas que ta mère et ton père étaient des âmes sœurs ?

— Je crois que mon père aurait voulu le croire.
— Est-ce que tu as parlé avec Joshua de ta rupture ?
— Oui, je l'ai fait. Mais il n'était pas comme d'habitude. Il était, je sais pas, distant et un peu... Merde, je trouve pas les bons mots pour parler de ça.

— Il était distant et...
— Ailleurs, vous voyez. Il n'était pas comme d'habitude. Joshua était toujours différent, c'est pourquoi on était si proches, mais là il était devenu bizarre, même pour moi et même s'il était loin. C'était comme s'il était trop mûr pour avoir une discussion avec moi à propos des filles.

— Est-ce qu'il avait déjà eu une petite amie ?
— Oui des tas, pas vraiment des petites amies, des copines qu'il voyait de temps en temps et avec qui il s'amusait. Elles étaient généralement un peu bizarres, excentriques, vous voyez.

— Et tu n'étais pas intéressé par les filles avant de rencontrer Noelle... ?

— Non.
— Tu pensais donc qu'il comprendrait ton excitation et ta tristesse.
— Oui.
— Et tu as été déçu de constater que ça ne l'intéressait pas autant que tu le pensais ?

— Je pensais qu'il agirait comme un frère, qu'il voudrait en savoir plus et qu'il me dirait un truc du genre « une de perdue dix de retrouvées ».

— Et au lieu de ça ?
— Il a eu l'air de s'en foutre.
— Ça t'a blessé ?
— J'étais déjà déprimé par tout ça et de voir mon meilleur ami, sur qui je croyais pouvoir compter, me prendre de haut... ça n'a pas aidé.

— Votre amitié a commencé à se dégrader ?
— On était à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, ça faisait presque deux ans... Chacun était dans son monde.

— Il était responsable, selon toi ?
[Silence. Une vingtaine de secondes.]
— À quelle fréquence vous parliez-vous à ce moment-là ?
— Une fois par semaine à peu près, alors qu'avant on avait l'habitude de se parler tous les jours, sur des forums de discussion.

— Et vous n'avez pas discuté de ses échanges avec ta mère ?
[Silence. Une dizaine de secondes.]
— As-tu découvert les mails entre ta mère et Josh avant ou après qu'il est venu s'installer chez vous ?
— Avant.
— Ça te faisait plaisir qu'il vienne vivre chez toi ?

- Je n'ai pas eu le choix.
- J'en conclus que c'est non.
- Ma mère et mon meilleur ami communiquaient via Internet depuis quatre mois dans mon dos. Si ça me faisait plaisir ? J'étais dégoûté oui.

Cher Joshua,

Je suis très triste d'apprendre que ta mère est décédée et les circonstances de sa mort. J'imagine le choc que ça a dû être pour toi et la peine que tu dois ressentir. Je ne pensais pas que ta mère souffrait et, très égoïstement, je ne me suis jamais posé tellement la question de savoir pourquoi tu venais à la maison si souvent. J'ai de la peine pour toi ; un enfant ne devrait pas grandir sans sa mère. J'aurais aimé que tu m'en parles plus tôt, mais je suis très contente que tu me fasses suffisamment confiance pour partager tes problèmes avec moi. Je suis très préoccupée par tes conditions de vie et ton bien-être. Est-ce que tu continues de fréquenter le même lycée ? Est-ce que tu vis toujours chez toi ? Ton téléphone a été coupé et cela m'inquiète. Qui s'occupe de toi ?

Je ne sais même pas si tu continues de parler avec Tyler.

Joshua, tu n'es pas tout seul dans cette épreuve. Si tu veux bien, je ferai de mon mieux pour t'aider à traverser ce que je sais être une période particulièrement difficile. N'hésite pas à me dire ce dont tu as besoin. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider.

Tu peux compter sur moi.

Amber

Je me suis demandé si je n'en faisais pas trop, si je n'étais pas trop insistante. J'étais tellement habituée à ce que Tyler m'envoie paître que je ne savais pas comment m'y prendre avec Joshua. Essayer de comprendre ce qui se passait dans la tête d'un adolescent n'était pas mon fort, surtout quand celui-ci était plus mûr que son âge et qu'il traversait une période très difficile. J'espérais que j'avais trouvé le ton juste dans mon mail. J'ai appuyé sur « Envoyer » et je suis allée courir.

J'étais remplie d'appréhension en rentrant de mon dîner d'anniversaire. J'appréhendais les inévitables avances que mon mari n'allait pas manquer de me faire. Avant qu'il se décide à me toucher, j'ai enlevé ma robe et me suis allongée toute nue sur le lit et j'ai attendu. Pas du genre à faire dans la dentelle, Wade m'a fait l'amour avec son pantalon encore sur les chevilles. Mes bras reposaient mollement à côté de ma tête et j'ai regardé mon nouveau bracelet de perles roses sur mon poignet remuer et rebondir pendant que Wade me faisait l'amour. J'ai été soulagée qu'il fasse ça rapidement et j'ai pu remettre le bracelet dans sa boîte en velours que j'ai posée ensuite à

côté des autres présents que Wade m'avait offerts. Je détestais les anniversaires, la Saint-Valentin, tous ces événements. Ils ne faisaient qu'aggraver mon état.

Pendant que je courais, je n'ai pas cessé de penser à ce qui s'était passé la veille. Je voulais me concentrer sur Joshua et rattraper certains dégâts que mon silence des derniers mois avait provoqués. Je voulais être une meilleure version de moi-même que celle que j'avais été la nuit précédente. Une meilleure version de moi-même, un point c'est tout.

En rentrant à la maison, je suis allée directement sur l'ordinateur. En voyant qu'un message m'attendait, je me suis précipitée pour l'ouvrir en espérant qu'il était de Joshua.

Chère madame W-Jones.

Je ne voulais pas vous faire de la peine. Je m'en sors et je ne veux pas que vous vous fassiez du souci. Pouvoir parler avec quelqu'un que je respecte et que ça intéresse, ça me suffit. J'espère que vous ne vous inquiétez pas. Je vais bien.

Le téléphone a été coupé presque aussitôt après la mort de ma mère. On recevait des coups de fil auxquels ma tante ne voulait pas répondre et elle a décidé que c'était mieux de faire couper la ligne. Elle a essayé aussi de me confisquer mon ordinateur portable et elle l'aurait probablement fait si je ne l'avais pas caché. Elle est un peu vieux jeu.

Ça va bien pour moi à l'école. La maison où on vivait était une location et je vis donc chez ma tante pour le moment jusqu'à ce qu'on trouve une meilleure solution.

Ne vous inquiétez pas pour moi. Merci de votre attention. Peut-être que je pourrais venir chez vous pour les vacances ou à un autre moment.

Portez-vous bien

Joshua

J'ai regardé son mail sans savoir quoi en penser et puis je me suis sentie gagnée par la panique.

Cher Joshua,

Tu sembles te soucier davantage de moi que du reste. Je suis une adulte et je me sens inquiète pour toi à juste titre ; tu peux tout me dire. Tes conditions de vie n'ont pas l'air idéales et cette situation incertaine dans un moment si difficile de ta vie m'inquiète beaucoup. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais si tu ne me dis pas où tu te trouves et qui s'occupe de toi, je devrai faire le nécessaire. Où est ton père ? Qu'est-ce qui se passe ?

Laisse-moi t'aider. Je m'inquiète pour toi. Je me sens une responsabilité envers toi, en tant que mère et qu'amie. Des amis ne se mentent pas et toi et moi avons déjà partagé nos secrets les plus intimes. Dis-moi ce qui se passe, s'il te plaît. Ne pas me dire la vérité ne fait que m'inquiéter encore plus. Je préfère entendre la vérité même si elle est difficile.
En attendant de tes nouvelles,

Amber

P.-S. : Tu m'as dit que ce qui concernait ta mère était une longue histoire. J'ai le temps.

J'ai nettoyé la maison de la cave au grenier ce jour-là ; aucun nouveau message n'est arrivé dans ma boîte mail. Mon angoisse s'est accrue d'heure en heure et, quand Wade est rentré, je me suis demandé sérieusement si je n'allais pas lui faire part de mes inquiétudes. J'étais persuadée que d'une certaine façon il était complètement incapable de comprendre les problèmes de Joshua, mais que d'un point de vue pratique il prendrait des mesures positives et immédiates. Malheureusement cela impliquait d'avouer que je lui avais menti. J'ai enduré le dîner en me sentant vaguement nauséuse avant d'aller me coucher.

En rentrant de courir le lendemain, je n'avais toujours pas reçu de nouvelles de Joshua et j'ai donc décidé de mener ma petite enquête. J'ai appelé l'école ; la secrétaire me connaissait bien pour avoir fait partie de l'association des parents d'élèves. Je me suis montrée particulièrement aimable et je lui ai demandé comment ça se passait pour Joshua. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine en entendant sa réponse :

— Joshua Hartley ? Oh, c'est triste cette crise cardiaque qui a tué sa mère. Ça peut arriver à n'importe quel âge. Sa tante a appelé pour dire qu'il ne viendrait plus au lycée. Elle a parlé de cours à la maison, je crois bien. Ce n'est pas moi qu'elle a eue au bout du fil, mais on me l'a rapporté.

Je lui ai demandé s'ils leur avaient donné une autre adresse, un numéro de téléphone, quelque chose, mais non, aucun moyen de retrouver leur trace. Mes talents de détective étaient aussi bons que mes talents de tricoteuse. Un fiasco complet. Je me suis creusé la tête pour trouver un autre moyen de le retrouver. La seule personne à qui je pouvais demander était Tyler et je savais qu'il ne serait pas très coopératif. J'ai donc violé son espace privé pour la première fois.

Je n'ai pris aucun plaisir à mettre en route le PC de Tyler. Après l'apparition de plusieurs de ses œuvres en fond d'écran, une petite fenêtre s'est ouverte réclamant un mot de passe. Je me suis assise, stupéfaite. Si je n'étais pas sûre de savoir comment accéder au contenu

de son ordinateur, je ne m'attendais pas cependant à ce que mon fils éprouve le besoin d'avoir un mot de passe ; mais il était intelligent et plutôt méfiant. J'ai tapé un mot qui, je l'espérais, allait ouvrir la serrure du coffre au trésor, comme je l'avais vu plusieurs fois dans des films, mais après mon deuxième essai j'ai compris qu'il n'y avait aucun espoir de réussir. Ce qui se passait dans la tête de mon fils m'était aussi familier que ce qui se passait dans celle d'un ingénieur en aéronautique. J'ai éteint son ordinateur et suis retournée, penaude, vers le mien où une réponse m'attendait :

Chère madame W-Jones,

Je ne sais pas pourquoi vous êtes si gentille et pourquoi vous vous faites tant de souci pour moi. Tyler a de la chance de vous avoir comme maman. Je n'ai pas l'habitude de parler de ce genre de choses et ça me gêne beaucoup de vous donner tant d'inquiétude. Vous m'avez demandé de vous dire la vérité. Ce n'est pas facile mais j'ai un certain nombre de réponses à vos questions.

Je ne vais plus à l'école. Ma tante a dit que je pourrais aller dans un lycée plus près quand elle aurait un moment pour remplir les papiers, mais que ce n'est pas vraiment la priorité pour le moment. Elle m'a dit d'aller à la bibliothèque et d'apprendre dans les livres, comme on faisait avant. Elle est très pieuse et pense que je n'ai pas été élevé dans la vraie foi et que je suis donc un pécheur.

Ma tante vit dans un HLM. J'ai trois cousins qui ont tous moins de dix ans. On partage la même chambre. Je laisse mon ordinateur dans un casier à côté de la bibliothèque ; j'y vais pour lire et travailler et pour être ailleurs qu'à l'appartement. Mon père est parti. Il est parti trois jours avant que ma mère ne fasse une overdose. Il a appelé une fois, avant que ma tante me prenne mon téléphone, pour me dire qu'il était désolé. C'est tout. Il ne m'a rien dit de plus, seulement qu'il était désolé, avant de raccrocher. Je ne sais pas d'où il téléphonait et je ne sais même pas s'il est encore vivant, mais il ne s'est jamais vraiment conduit comme un père. Les problèmes de ma mère, devoir constamment vérifier qu'elle allait bien, l'ont, en quelque sorte, fatigué de vivre. En partant il lui a dit qu'il ne voulait plus s'occuper de nous, ni d'elle ni de moi. Il est tout desséché à l'intérieur et d'une certaine façon je peux comprendre. Votre maison me manque. Ça me manque beaucoup ; ma mère aussi me manque et même le lycée.

J'essaie d'étudier tous les jours, tout seul, mais c'est difficile ; tout est difficile. Aller à la bibliothèque ne me dérange pas, en revanche. J'aime bien ça, même. Par contre, quand je dois rentrer à l'appartement, c'est dur, vous savez.

Merci de faire tout ça, de vous préoccuper de moi. Ça fait du bien.

Joshua

J'ai répondu aussitôt tout en vérifiant l'heure. Il était midi passé ici, et j'ai été surprise de constater qu'il était allé sur Internet à six heures du matin. Il avait envoyé son mail il y avait juste un quart d'heure.

Joshua,

J'espère que tu es encore sur Internet. Je vais te faire une proposition que j'espère tu ne refuseras pas. Je connais ton talent et ta passion pour l'art et je sais aussi que tu es un jeune homme brillant et sérieux. Tu mérites d'avoir une bonne éducation et un foyer. Quelque part où tu te sentes aimé et en sécurité. Tu as passé tellement de temps sous notre toit que c'est comme si tu faisais déjà partie de la famille. Viens vivre avec nous. Toi et Tyler êtes pratiquement comme des frères. Je vais discuter des détails avec Wade et t'inscrire à l'école de Tyler. C'est une super école d'art. Je vais devoir remplir un formulaire et y mentionner certaines de tes œuvres ; en tout cas tu as le talent pour pouvoir t'y inscrire. On prendra en charge tous les frais. J'aimerais parler avec ta tante aussi vite que possible. Les conditions dans lesquelles tu vis semblent inadmissibles. Je suis sûre que je peux la convaincre. Envoie-moi son numéro, s'il te plaît.

Josh, tu es vraiment comme un fils pour moi. Laisse-moi t'aider, s'il te plaît. Ce serait un privilège et un honneur. J'aurais bien voulu avoir quelqu'un pour me conseiller quand j'étais adolescente. Tu me ferais vraiment plaisir en acceptant.

Je suis sur mon ordinateur et j'attends ta réponse. Envoie-moi le numéro de ta tante, s'il te plaît.

Amber

P.-S. : Il est six heures du matin chez toi. Qu'est-ce que tu fais à la bibliothèque ? C'est déjà ouvert ?

J'ai appuyé sur « Envoyer » sans même prendre la peine de relire le mail. Je l'ai relu ensuite et j'ai été encore une fois gagnée par l'inquiétude. Cette façon d'aller droit au but risquait d'effrayer le pauvre adolescent, ai-je regretté. Est-ce que je n'avais pas tiré des leçons de ce qui c'était passé avec Tyler ? J'avais perdu mon propre fils à cause de mon comportement étouffant. Je me trouvais ridicule ; même si ma proposition était sincère et venait du cœur, je savais que j'allais donner le sentiment d'être désespérée et insistante. Et en plus, je n'avais même pas encore discuté de tout ça avec ma famille.

Je me suis sentie découragée. J'ai essayé de me débarrasser de ce sentiment et me suis mise à taper une liste de courses, pour passer le temps. Je ne m'attendais pas à une réponse de Joshua — sachant que même s'il ne trouvait pas ma proposition ou du moins mon approche un peu trop pressante, il aurait de toute façon besoin de temps pour y

réfléchir — et j'ai donc été très étonnée de découvrir un nouveau message après avoir terminé ma liste.

Chère madame W-Jones,

Je ne sais pas quoi dire...

J'ai dormi la nuit dernière dans les toilettes de la bibliothèque... Il y a des alarmes et des caméras partout et les toilettes étaient la seule solution. Je ne peux pas retourner là-bas, chez ma tante. On s'est disputés et je suis parti.

Je donnerais tout pour accepter votre proposition. Par contre, je ne sais pas comment vous arriverez à convaincre ma tante. Elle considère tous ceux qui ne consacrent pas leur vie à Jésus comme des pécheurs. Elle a voulu me faire baptiser dans son église samedi et j'ai pété un plomb.

Ma réponse est oui. Je ne sais simplement pas comment.

Merci

Josh

Le texte était suivi d'un numéro et du nom de sa tante, Cynthia Rodrigues.

Sans hésiter une seconde, j'ai décroché le téléphone et ai composé le numéro. C'est seulement quand j'ai entendu une femme répondre que je me suis demandé ce que j'allais dire. Son ton agressif m'était familier et j'ai senti mon estomac se nouer.

— Cynthia, bonjour, ai-je réussi à dire en feignant l'enthousiasme.

— Qui est-ce ?

— Amber. Whittington-Jones. La mère de Tyler, l'ami de Joshua, de Bost...

— Je me souviens de vous. C'est vous qui vous mêlez de ce qui vous regarde pas. Qu'est-ce que vous voulez ?

— D'abord, je voudrais vous exprimer mes sincères condoléances.

Il y a eu un silence. Un bruit de respiration.

— Qu'est-ce que vous voulez exactement ?

J'ai senti mon cœur palpiter. Cette femme était terrible. J'avais beau lui parler poliment, elle le prenait toujours mal.

— Eh bien, vous parler de Joshua.

— Comment est-ce que vous avez obtenu mon numéro ? Il vous l'a donné ?

— En fait j'ai contacté l'administration du lycée et...

— Ils n'ont pas mon numéro. Je vais raccrocher...

J'ai entendu un bruit sourd et elle a ajouté d'une voix forte :

— Il est là ? Il est avec vous ?

— Non, bien sûr que non, mais c'est justement à ce propos que j'appelle.

— Vous n'avez aucun droit de vous mêler de la vie de ce garçon. Au revoir.

J'ai paniqué. J'ai senti Joshua m'échapper et j'ai donc tenté le tout pour le tout.

— Dieu a un projet pour tous les hommes et pour toutes les femmes.

— Pardon ?

— J'ai... j'ai eu une révélation.

— Une révélation ?

Je ne savais pas si elle gobait ce que je lui racontais mais au moins elle était toujours au bout du fil.

— Oui, je me sens, forcée de... de...

— Vous êtes une croyante ?

— Oui.

Je crois en l'aide que je peux apporter à Joshua, me suis-je dit à moi-même, en mettant de côté mes scrupules.

— Jésus est votre Seigneur et Sauveur ?

— Absolument. Pouvons-nous parler de Joshua ?

— À quelle Église appartenez-vous ?

— L'Église de la Croix.

— Quoi ?

— C'est une Église anglicane.

Heureusement, je passais devant cette église chaque jour en courant.

— Peuh.

— Chacun a sa façon d'aller vers le Seigneur, ai-je bredouillé.

— Oui, enfin, certains chemins sont plus épineux que d'autres, mais qui suis-je pour juger ? Notre Seigneur et Sauveur est seul juge.

— Absolument. Est-ce que nous pouvons parler à présent ?

— De notre Sauveur, il n'y a pas de meilleur moment. Il nous écoute toujours, et louer son nom c'est recevoir sa gloire.

— Oui, c'est vrai, mais je voulais parler de Joshua.

— Ce pécheur.

— Il doit être sauvé.

— C'est exactement ce que je lui ai dit. Il se retrouvera aux portes de l'enfer plus vite que le lièvre de Satan s'il ne se fait pas baptiser. Il est né de pécheurs et j'ai peur qu'il se retrouve dans la même situation que sa mère, Dieu veille sur elle, s'il ne trouve pas Jésus.

Je ne savais pas comment Joshua avait pu supporter ça si longtemps.

— J'aimerais faire quelque chose.

— Il refuse le baptême.

— Je crois que je pourrais encourager sa relation avec le Seigneur.

— Qu'est-ce que vous pourriez lui dire que je ne lui ai pas déjà dit ?

Son ton agressif était de retour.

— Peut-être en essayant de lui dire d'une autre façon, madame Rodrigues.

— N'essayez pas de m'embobiner, c'est l'œuvre du diable, venez-en au fait.

— Ce que je veux dire c'est que Joshua est lié à notre fils et à notre famille. Il est venu chez nous tous les jours pendant des années et il est comme un frère pour mon fils.

— Et alors ?

— Eh bien, je suggère donc qu'il vienne vivre avec nous. Je lui enseignerai les bonnes valeurs chrétiennes dont il a désespérément besoin et m'assurerai que son éducation soit...

— Éducation ? Ces ordinateurs sont l'œuvre du diable, des instruments de blasphème.

— Je m'assurerai qu'il soit baptisé, ai-je dit avec le sentiment d'en faire un peu trop.

— Dans mon Église ?

— Eh bien, je lui en parlerai...

— S'il est baptisé dans mon Église et qu'il mène une vie de chrétien et qu'il accepte notre Seigneur Jésus comme notre Sauveur...

— Je lui en parlerai, mais s'il accepte, est-ce que vous nous laisserez la tutelle...

— À vous ?

— Oui, à moi. Enfin, à mon mari et moi.

— Et qu'est-ce que ma famille y gagne ?

— Pardon ?

— Ma famille. J'ai déjà perdu une sœur, mes enfants ont perdu une tante, est-ce que je dois perdre aussi mon neveu ?

— Oh, non. Oui, je comprends parfaitement... Eh bien, nous pourrions faire un don à votre Église...

— L'Église reçoit déjà beaucoup de dons...

— Alors peut-être que nous pourrions vous donner de l'argent ?

— Je suis une bonne chrétienne, madame Watting-Jones.

— D'accord, alors peut-être auriez-vous la gentillesse d'accepter une donation de ma famille que vous pourriez ensuite distribuer à des associations caritatives de votre choix ?

— Ça pourrait être une solution.

— Avez-vous une somme en tête ?

— Dix mille dollars, a-t-elle répliqué comme si elle avait préparé sa réponse.

— Oh la la. Euh, je ne sais...

— Deux mille. Je voulais dire deux.

— Écoutez, je vais en discuter avec mon mari, mais je suis sûre que nous pouvons faire ce genre de donation.

— Bien. Je dois juste le trouver et lui en parler.

Il y avait un certain enthousiasme dans sa voix.

— Je discuterai des points juridiques avec un avocat et je vous tiendrai au courant.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Absolument.

— Dans mon Église.

— Pardon ?

— Le baptême. N'oubliez pas.

— Bien sûr que non... Merci beaucoup.

— Au revoir.

Je suis restée sans bouger avec le combiné dans la main pendant un moment, en réalisant que je venais juste de marchander l'âme de Joshua. Est-ce que ça faisait de moi un ange ou un démon ? Quand j'ai finalement raccroché, ma main tremblait. Je ne savais pas si Joshua allait être d'accord sur le principe, mais je n'avais pas d'autres solutions pour pouvoir l'accueillir dans notre famille et lui offrir l'avenir qu'il méritait.

Joshua,

Mes mains tremblent encore pendant que j'écris ceci. J'espère que tu es toujours à la bibliothèque... Je viens de parler avec ta tante au téléphone et elle a accepté que nous devenions tes tuteurs aussitôt que tous les aspects juridiques seront réglés. Elle a une seule exigence et j'espère que tu l'accepteras et que tu t'y résigneras pour pouvoir accéder à un meilleur avenir ; elle a demandé à ce que tu sois baptisé dans son Église et que tu acceptes Jésus comme ton sauveur. Elle signera ensuite tous les papiers nécessaires et tu pourras rester ici et poursuivre tes études dans le domaine qui t'intéresse.

C'est peut-être une demande difficile, mais je crois que ce serait un geste de bonne volonté envers ta famille et un tremplin pour rejoindre la nôtre. Je dois appeler un avocat dès que tu auras pris ta décision afin que les choses avancent vite. Je ne veux pas que tu restes là-bas une minute de plus et que tu prennes trop de retard dans tes études.

Je t'attends donc.

Amber

En appuyant sur « Envoyer », j'ai réalisé tout à coup que je n'en avais pas parlé à Wade ni même, et surtout, à Tyler. J'étais certaine qu'ils seraient emballés à l'idée d'accueillir Joshua dans notre famille, mais j'ai ressenti une légère inquiétude d'avoir osé prendre cette décision. Après m'être calmée, j'ai essayé d'analyser la situation aussi objectivement que possible avant d'arriver rapidement à la conclusion qu'il n'était pas sage de donner trop d'espairs à Tyler. Il serait anéanti

si ça ne marchait pas. Je faisais confiance à une femme bizarre et probablement déséquilibrée ; peut-être qu'elle allait changer soudainement d'avis et revenir sur sa parole. Même si je n'aimais pas cette idée, je devais l'envisager pour le bien de Tyler et, bien qu'enthousiaste à l'idée de réunir les deux garçons, j'ai décidé de ne rien dire tant que je n'étais pas absolument certaine que Joshua puisse et veuille rejoindre notre famille.

En ce qui concernait Wade, c'était une autre histoire. Je n'avais aucun doute sur le fait qu'il accepte Joshua comme son fils. J'étais en train de sourire en pensant à ça quand un nouveau message est apparu dans ma boîte.

Chère madame W-Jones,

Oui ! Oui, bien sûr que je le ferai ! Ça alors, peut-être qu'il y a vraiment un dieu parce que j'ai prié pour qu'il y ait un miracle. Vous êtes le miracle. Merci, madame W-Jones.

Dites-moi juste ce que je dois faire pour la suite.

Joshua

J'ai commencé à taper sans même avoir réfléchi à ce que j'allais dire. Son enthousiasme était contagieux et mes doigts se sont mis à danser sur les touches du clavier.

Josh,

Je suis tellement contente que tu acceptes de te convertir à cette idée, façon de parler... Désolée, je ne suis pas très forte pour jouer avec les mots.

Je ne suis assurément pas un miracle mais si quelqu'un en mérite un ici c'est bien toi et je suis vraiment heureuse que tu envisages l'avenir de cette façon. Je ne sais pas combien de temps cela prendra mais tu devras sans doute rester chez ta tante encore un peu. Je vais tout faire pour que les choses avancent aussi vite que possible et je resterai en contact avec toi aussi souvent que possible. Tu n'es plus seul maintenant, Joshua, tu as une famille qui t'attend. À ce propos, j'ai décidé de ne pas en parler à Tyler tant que tous les papiers nécessaires n'ont pas été remplis et que ta tante ne les a pas signés. J'espère que tu comprendras ce choix.

Je vais me dépêcher de passer un coup de fil à mon avocat, maintenant. Je reviens vers toi dès que j'en sais plus. En attendant, je suggère que tu retournes chez ta tante. Dis-lui que tu es désolé et que tu comprends son opinion, que tu as parlé avec moi et que tu la remercies d'avoir accepté de te laisser venir vivre avec nous. C'est la seule façon pour que les choses avancent. Cependant, tout n'est pas encore réglé, pas avant un bon bout de temps, mais nous sommes sur la bonne voie.

Amber

— Trois mois ? ai-je dit, incrédule, à notre avocat.

— Au moins. C'est généralement plus long, mais si vous dites que tout le monde est d'accord, je pense qu'il pourra être chez vous dans les trois mois.

Il a fait une pause.

— Et puis vous devez vous occuper de sa scolarité, de son assurance-maladie, etc. Ces trois mois sont en réalité une période nécessaire pour que la famille et les amis s'habituent à l'idée et pour faire en sorte que son environnement soit aussi stable que possible. Faites-moi confiance, ces trois mois passeront très vite.

— Très bien. Démarrez la procédure aussi vite que possible, s'il vous plaît. Je ferai en sorte que vous receviez tous les documents nécessaires et les déclarations sous serment avant la fin de la semaine.

Tout était lancé pour nous permettre d'accueillir un nouvel enfant dans notre famille et je ressentais une excitation que je n'avais pas connue depuis des années ; l'excitation d'être de nouveau maman, l'excitation liée à l'arrivée d'un être humain que je connaissais déjà et que j'aimais.

— Dis quelque chose.

Le silence de Wade m'a troublée. Le bruit des conversations et des couverts venant des autres tables me tapait sur les nerfs. Mon généreux et sympathique mari a regardé son entrée pendant plus d'une minute.

— Wade ?

Il a écarté le persil dans son assiette d'un coup de fourchette.

— Joshua... Ce garçon que nous connaissons depuis des années a besoin de notre aide. Je pensais que tu...

— Tu n'as même pas pris la peine de m'en parler.

— Je sais que tu...

— Vraiment ? Tu es sûre de bien me connaître ?

— Wade, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Tu ne t'es pas dit qu'une décision aussi importante qu'une adoption, sans parler de l'éducation et du reste, était peut-être quelque chose dont un couple marié depuis plus de vingt ans devait discuter avant de lancer une procédure ?

— Mais si, bien sûr. C'est ce que nous sommes en train de faire, non ?

- Tu as contacté un avocat !
- Oui.
- Et cet homme, complètement étranger à notre famille, a reçu l'ordre de lancer une procédure d'adoption avant même que tu m'en parles, que tu en parles à ton mari.
- Quand tu dis ça comme ça tu...
- Je ne t'ai pas tout donné ?
- Ça n'a rien à voir avec ce que tu...
- Réponds-moi.
- Si, bien sûr, tu...
- Tout ce que je demande en retour c'est que tu respectes un minimum mon opinion, que tu comprennes un tant soit peu que nous sommes mariés tous les deux.
- Je pensais vraiment que ça ne te poserait aucun...
- Mais peut-être que tu aurais pu m'en parler avant de prendre une décision aussi importante pour notre vie.
- Boston.
- Eh bien quoi ?
- Tu nous as fait déménager, tu as éloigné Tyler de son seul ami ! Tu as acheté une maison, accepté un travail, décidé de bouleverser toute notre vie sans m'en parler !
- C'était différent.
- En quoi ? J'ai pris cette décision pour aider un garçon que nous aimons tous, et tu penses que c'est moins important que nous faire traverser le pays pour avoir un meilleur poste ?
- J'ai essayé de nous aider !
- J'essaie aussi de l'aider !
- Les gens des tables d'à côté nous regardaient.
- Nous nous sommes dévisagés longtemps par-dessus le bouquet de tulipes qui ornait notre table. Nous ne nous étions pas regardés avec une telle intensité depuis des années.
- Est-ce que nous pourrions parler de ça à la maison ? a suggéré Wade sur un ton plus calme.
- Parler de quoi ?
- Mais enfin, Amber, ce n'est pas comme si c'était un chiot.
- Non, Wade, Joshua n'est pas un chiot. C'est un garçon intelligent et talentueux qui mérite d'avoir une chance dans la vie.
- Je n'ai rien contre Joshua, il me semble juste que c'est quelque chose dont nous aurions dû discuter au préalable.
- Tu passes tes journées à aider de parfaits inconnus et tu ne veux pas essayer de venir en aide à un garçon que nous connaissons et que nous aimons ?
- Comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas ça le problème, Amber.
- On nous a de nouveau lancé des regards.

— Allez, va aider tes patients, Wade. Tu as toujours été plus intéressé par eux de toute façon. Mais ne gâche pas l'avenir de Joshua. Il mérite qu'on l'aime.

— Et pas moi ?

Je me suis pris la tête entre les mains, en me demandant comment ce beau projet avait pu causer la pire dispute que nous avions eue depuis notre mariage.

— J'imagine que tu n'as pas parlé non plus de tout ça à ton fils ?

— Je ne voulais pas lui en parler avant que toutes les dispositions soient prises, tout peut encore aller de travers.

— Eh bien, ça fait plaisir de voir que tu fais au moins attention à lui.

Je n'ai jamais regardé mon mari avec mépris, jamais. Wade avait des défauts, mais il n'avait jamais fait preuve de méchanceté ou d'égoïsme. Je l'avais toujours vu conciliant et magnanime. La colère que j'éprouvais envers lui était complètement nouvelle, comme l'était son attitude, et j'en ai été un peu déboussolée. Je pensais que nous allions fêter la nouvelle, mais non ; j'étais tellement déçue que j'en avais mal au ventre.

Nous sommes restés silencieux pendant tout le trajet du retour, et ce jusqu'à ce que nous arrivions dans notre allée.

— Je ne peux pas rester en colère contre toi, ma chérie.

Sa voix était douce.

— Je veux juste... Je pense que nous devons offrir à Josh une famille et un toit où il se sente bien.

— Oui, je sais. J'aurais juste voulu que tu en discutes d'abord avec moi avant d'en parler à un avocat.

— Je pensais vraiment que tu serais d'accord.

— C'est un bon garçon.

— Oui. Et il a déjà assez souffert, Wade.

Le moteur tournait toujours ; son ronronnement m'a calmée.

— Oui, c'est vrai, mais est-ce que tu comprends mon point de vue ?

— Et toi, tu comprends le mien ?

— Pas vraiment, a-t-il répliqué de façon ambiguë. Mais je sais que tu as bon cœur.

— Je ne vais pas revenir sur ma parole.

— Je sais et je ne te demande pas de le faire. C'est juste que j'aimerais voir tes yeux briller comme ça quand...

Wade a secoué la tête avant d'éteindre le moteur.

— N'en parle pas à Tyler, s'il te plaît. Je lui en parlerai une fois que tout sera arrangé...

— Nous.

— Nous quoi ?
— Nous devrions lui en parler... Enfin, peu importe, je n'en parlerai pas tant que tu ne me donneras pas le feu vert.
— On forme une équipe, Wade.
— Vraiment ?
— Je ne m'attendais pas à ce que tu refuses.
— Je ne peux rien te refuser.
Ses yeux brillaient.
— Alors, c'est bon ? ai-je murmuré.
— Est-ce que ce n'était pas déjà le cas ?
— Tu es content ?
— Je le suis si tu l'es.

Et sur ces derniers mots, j'ai enfin retrouvé le Wade que j'avais épousé.

— Je suis très contente.
J'ai forcé un sourire en sortant de la voiture.
Une semaine plus tard, notre avocat a soulevé de nouveaux problèmes. Il m'a expliqué que, sans savoir où se trouvait le père de Joshua, la procédure d'adoption allait être extrêmement difficile.

— Cela pourrait prendre des années, a-t-il conclu.
J'en ai voulu au père de Joshua, à sa tante, j'en ai voulu également à Wade pour son manque d'implication et je m'en suis surtout voulu à moi-même pour y avoir cru.

— Bon, alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ?
— Il n'y a pas que des mauvaises nouvelles. En fait, je pense que nous n'avons pas choisi l'option la plus judicieuse. Je suggère fortement que ce jeune homme demande une émancipation précoce de son tuteur.

— C'est possible ?
— Je ne l'ai pas conseillé au départ parce que ce n'est pas facilement accordé ; mais je pense qu'avec vos ressources financières et l'assurance que vous vous occuperez bien de lui pendant sa scolarité, c'est tout à fait possible.

— Qu'est-ce qu'on doit faire pour ça ?
— Il doit déposer une requête auprès du tribunal, en expliquant ses raisons. Il peut invoquer des différences religieuses, un accès à l'éducation, des conditions de vie et, bien sûr, l'absence de son père. Il devra avoir un travail — il doit s'en trouver un immédiatement si ce n'est pas le cas — et justifier de ses revenus. Ça, plus une déclaration sous serment de votre volonté de prendre en charge son éducation jusqu'à ses vingt et un ans. Est-ce que cela vous paraît envisageable ?

L'espoir était de retour.
— Plus qu'envisageable.
— Je vais vous envoyer un mail avec la liste des conditions exigées

par l'État de Californie. Faites-les suivre à Joshua et je l'aiderai ensuite à remplir les documents nécessaires pour faire avancer la procédure.

— Combien de temps ? Je veux dire, combien de temps cela prendra avant qu'il puisse vivre ici ?

— Cela dépend de plusieurs facteurs, mais si tout se passe bien, je dirai quelques mois.

— Qu'est-ce qu'il doit dire à sa tante ?

— Eh bien, en principe l'État devrait le placer dans une famille d'accueil, mais, vu votre relation avec ce garçon, je pense que nous pouvons faire en sorte qu'il vienne vivre chez vous si les choses deviennent trop difficiles. Dites-lui simplement de ne pas parler de la procédure pour le moment ; quand les documents du tribunal arriveront, il pourra aborder le sujet avec sa tante. Son avis sur la question ne nous importe pas pour le moment. Il faut s'attendre à rencontrer une certaine résistance.

Recevoir des nouvelles de Joshua était toujours le meilleur moment de ma journée.

Bonjour madame W-Jones,

Avant d'avoir ce travail, je ne savais pas à quel point les gens pouvaient se conduire vraiment bizarrement. Hier, j'ai placé le ketchup sur le plateau d'une cliente, juste à côté de son assiette, et elle a complètement pété les plombs. Elle s'est mise à hurler un truc comme quoi ça lui rappelait le sang et la mort. Elle était vraiment dingue, mais j'ai réussi à la calmer en lui offrant un milk-shake (à mes frais). Rien de tel qu'un repas gratuit ! À part les détraqués, je suis plutôt content de travailler et ma tante est ravie que je participe aux frais de la maison.

J'avais un peu peur d'avoir oublié des trucs et d'avoir pris du retard avec mon travail scolaire. Merci pour les sites que vous m'avez conseillés. Qui aurait cru quand vous avez acheté votre ordinateur que vous m'enverriez des liens pour mes cours ? Pour quelqu'un qui ne savait pas comment mettre en route un ordinateur ! Je suis content de pouvoir suivre des cours en ligne sur le web, ça m'aide beaucoup. Merci de les avoir payés. Je vous en serai toujours reconnaissant.

M. Hartmeyer dit que tout avance comme sur des roulettes. Tant que ma tante ne conteste pas la décision, il pense que ça peut être réglé dans moins de huit semaines. J'ai déjà reçu deux chèques pour mon travail et j'en attends un autre pour la fin de la semaine. Merci à vous également pour l'argent. Je vous rembourserai dès que tout sera réglé et que je pourrai quitter cet endroit.

Je dois y aller. On se parle demain. Si je n'écris pas c'est que je suis en train de travailler ou que je n'ai pas le temps, mais j'essaierai.

Bises,

Josh

Cher Joshua,

Tu me fais rire. Il y a vraiment des gens bizarres dans ce monde fou. L'argent, c'était un cadeau pour prouver au tribunal que tu es autonome. Ce n'est pas beaucoup, mais cela fait bon effet.

Oui, j'ai parlé à l'avocat vendredi et il semblait très content de tes progrès. Tu as fait tous les efforts et je suis sûre que ça va marcher. J'ai essayé de te trouver un autre programme d'études, plus artistique, mais les cours avaient déjà commencé depuis trois mois. Le site a l'air très bien, juste ce qu'il faut pour rester en contact avec les jeunes de ton âge ; quand tu arriveras ici, tu n'auras qu'un semestre de retard par rapport à Tyler mais tu pourras rattraper ce retard en suivant les cours d'été ; tu pourras choisir tes matières principales à ce moment-là. Je t'ai transmis les détails la semaine dernière. Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais du programme d'études, mais avec le travail que tu as, je comprends parfaitement. J'aimerais bien avoir ton avis, malgré tout.

Tu es vraiment un jeune homme hors du commun. Je suis impatiente de t'avoir à la maison. Oh, d'ailleurs à ce propos, préfères-tu le vert ou le bleu turquoise ? Mais peut-être as-tu du mal à faire la différence entre ces deux couleurs, comme Wade ? C'est une surprise...

Bises,

Amber

P.-S. : Je n'ai toujours pas pris contact avec ta tante. Je suis certaine qu'elle va commencer à faire des problèmes quand on lui remettra les papiers pour mettre fin à sa tutelle. Tiens bon.

J'ai toujours essayé de paraître plus patiente que je ne l'étais vraiment. La vérité, c'est que je n'en pouvais plus d'attendre. Savoir que Joshua devait travailler dans un fast-food, étudier jour et nuit et prouver qu'il pouvait être indépendant me rendait malade. Même si je ne pouvais pas aller à l'encontre du système, j'avais tout de même l'impression de ne pas l'aider suffisamment, de lui imposer une rude épreuve alors que j'avais les moyens de la lui épargner. Je me réveillais au beau milieu de la nuit en frissonnant, couverte de sueur, inquiète pour Joshua. Le soulagement visible de Wade en apprenant que l'adoption n'était plus à l'ordre du jour m'avait hérissee, mais il

n'était pas contre payer les frais juridiques pour l'émancipation de Josh, qu'il considérait comme un acte charitable, et c'était tout ce qui comptait pour moi.

Et puis, onze semaines après notre premier mail, Joshua n'a plus donné de nouvelles. Silence complet. Sa requête avait été déposée au tribunal qui devait rendre son verdict dans moins d'un mois. Au bout de quatre jours, comme je n'avais toujours pas de nouvelles (la plus longue période de silence depuis que nous échangeons des mails), j'ai commencé à m'inquiéter. Je savais que Josh avait continué de garder contact avec Tyler également, même si c'était moins souvent, et qu'il lui avait parlé de sa demande au tribunal et de sa situation ; il ne lui avait pas dit qu'il était en contact avec moi, par contre. Nous avons décidé que c'était mieux d'informer Tyler une fois que tout serait terminé.

— Tu as eu des nouvelles de Josh dernièrement ? lui ai-je demandé en essayant de ne pas laisser transparaître mon inquiétude.

— Quoi ?

Tyler était en train de dessiner, un casque sur les oreilles.

— Je t'ai demandé si tu avais eu des nouvelles de Josh dernièrement...

— Pourquoi ?

— Tu en as eu ?

— Non. Pourquoi tu demandes ?

— Pour savoir. Tu as été très occupé et je me demandais si vous continuiez à garder le contact.

— On discute sur Internet.

— C'était quand la dernière...

— Putain, maman !

— Fais-moi plaisir, tu veux bien.

— C'est ce que j'ai fait pendant seize ans.

— Est-ce que tu as eu des nouvelles de Josh aujourd'hui ou hier ?

Il a rebranché son casque sur son iPod.

— Non, a-t-il marmonné au moment où j'allais partir.

Quand je me suis retournée, j'ai vu une lueur de suspicion dans ses yeux.

J'essayais de ne pas faire attention aux réflexions de Wade, mais mes allers-retours continuels pour vérifier mes mails l'agaçaient visiblement.

Quatre jours de plus ont passé. J'étais prise de vertige sans arrêt et j'avais du mal à respirer. Même courir ne m'était d'aucun secours et je

devais m'arrêter tous les kilomètres ou presque pour reprendre mon souffle. Je ne pouvais pas téléphoner à sa tante ; j'étais certaine qu'elle ne me répondrait pas maintenant qu'elle savait ce qui se passait vraiment. Je n'avais aucun moyen de savoir où se trouvait Joshua. Je me sentais oppressée par l'angoisse.

Un dimanche, après deux semaines de silence, je suis allée courir plus longtemps qu'à l'accoutumée. L'hiver commençait à s'installer et la route était légèrement verglacée, mais je me réjouissais de la morsure du froid : c'était la seule chose qui calmait ma mauvaise humeur.

À mon retour, j'étais épuisée et à bout de souffle.

— Ma propre mère ! a lancé Tyler avec véhémence.

J'étais pliée en deux, les mains posées sur les genoux. J'ai à peine levé la tête, même si c'était un comportement tout à fait inhabituel. Tyler ne m'attendait jamais devant la porte.

— Tu es vraiment tout ce que je déteste.

Je me suis redressée en entendant ces mots.

— Qu'est-ce qui te prend ?

J'ai vu Wade assis sur une chaise dans le salon. Il pouvait entendre ce qui se disait mais il est resté impassible et a continué à lire un journal médical.

— C'est plutôt à moi de te demander qu'est-ce qui te prend ?

— Tu peux me dire clairement ce qui se passe ? Je suis fatiguée.

Mais je savais qu'il savait et il n'y avait aucune échappatoire possible.

— Une adoption ? Putain, maman ! Merde !

— Ne sois pas grossier, s'il te plaît.

Wade devait avoir un petit sourire aux lèvres mais Tyler m'empêchait de le voir.

— Pourquoi ? Tu n'as pas fait preuve de grossièreté, toi ? Voyons voir : famille, maison, amour, n'en parle pas à Tyler ! Putain, c'est pas être grossier de faire ça ?

— J'essayais de te protéger.

— De quoi, maman ? De mon meilleur ami ? Pour qui tu te prends ? Attends, je vais dire ce que tu es : une menteuse, une hypocrite.

— Une menteuse ? Tu as lu mes mails ! Qu'est-ce que tu faisais à lire mes mails ?

— La vraie question, maman, serait de savoir ce que toi tu faisais à lire mes mails ?

Je me suis sentie profondément honteuse et sur la défensive.

— J'ai fait ça, je fais ça pour toi !

— Non, maman, non ! Tu fais ça pour toi. Pour personne d'autre, même pas pour Joshua. C'est pour toi que tu le fais. Pour te sauver toi-même ou un truc dans le genre. Tu me dégoûtes.

— OK, je crois que ça suffit, est intervenu Wade depuis son trône sans prendre la peine de se lever.

— Je suis désolée. Je pensais vraiment qu'avoir Joshua dans la famille te ferait plaisir.

— Avoir Joshua comme meilleur ami me fait plaisir, l'avoir comme frère me ferait également plaisir, mais que Joshua se confie à ma propre mère plutôt qu'à moi... C'est dégueulasse.

Le visage tout rouge, il a monté l'escalier en trombe.

Je suis restée sans bouger dans le hall d'entrée ; j'étais en sueur, j'avais froid et la tête me tournait. Les minutes ont passé. Du heavy metal a résonné dans la chambre de Tyler. Il écoutait généralement la musique avec un casque mais c'était sa façon de crier : une cacophonie de batterie, de basse et de guitare.

— Mon Dieu, ai-je murmuré.

— Tu me parles ? a demandé Wade en levant la tête les yeux brillants.

— Comment quelque chose de bien intentionné peut tourner aussi mal ?

— Laisse-le tranquille, il va se calmer.

— J'en doute. En plus, Josh a disparu. Il n'a pas donné de nouvelles depuis deux semaines.

— Ton correspondant prend sans doute quelques vacances loin de toute cette tension.

— Il n'y a aucune tension.

— Il partage une chambre avec trois enfants, travaille dans un fast-food et essaie de continuer à s'instruire en secret tout en attendant une décision du tribunal et en mentant à sa famille et à son meilleur ami. Est-ce que je résume bien ?

Il affichait un petit sourire en coin mais son ton n'avait rien de méchant ; il était juste pragmatique.

— Ce que je voulais dire c'est que nos discussions étaient plutôt agréables. Il n'avait aucune raison d'arrêter d'écrire.

— Je dis simplement que tu as le chic pour créer de la tension, même quand cela part d'un bon sentiment, a-t-il répliqué d'un air suffisant avant de retourner à son journal.

J'ai pleuré une fois sous la douche et mes larmes ont été emportées avec l'eau dans les canalisations.

Personne n'a parlé pendant deux jours. J'effectuais les tâches ménagères, faisais les courses, mais le silence régnait ; c'était mieux comme ça d'une certaine façon ; je me sentais toujours oppressée et j'allais sans arrêt vérifier ma boîte mail qui restait désespérément vide.

Comme souvent au cours de ces dernières années, je suis descendue

à la cuisine vers deux heures du matin, pour aller boire quelque chose. J'ai fait courir mes doigts sur le plan de travail en granit, pour ressentir sa fraîcheur, en ne pensant à rien, ne faisant qu'un avec le silence environnant.

Toc, toc, toc.

Pendant quelques secondes, j'ai cru que j'avais imaginé ces petits bruits, puis ça a recommencé :

Toc, toc, toc.

J'ai regardé tout autour de moi dans la cuisine et me suis figée en voyant une ombre à la fenêtre. Je me suis précipitée pour allumer la lumière ; mes yeux ont eu besoin d'un temps d'adaptation tout comme mon cerveau pour comprendre. La silhouette frissonnante et débraillée à la fenêtre n'était autre que Joshua Hartley.

La plus belle chose que j'avais jamais vue.

JOSHUA

- Tu sembles très mal à l'aise, Joshua.
- C'est le changement de climat, madame, faut juste que je m'habitue.
- Est-ce que tu ressens encore les effets du décalage horaire ?
- Un peu, mais ça va, vraiment.
- Tant mieux. J'aimerais que ces séances se passent le mieux possible.
- Des séances ?
- Pardon ?
- Combien est-ce que je suis censé en avoir ?
- Deux par jour, plus si mon emploi du temps me le permet, jusqu'à ce que toute cette affaire soit réglée.
- Combien de temps ça va prendre, à votre avis ?
- Ça dépend de toi. Et des autres suspects, bien sûr.
- Ils sont ici ?
- Oui, ils sont ici depuis déjà deux jours. Tu as été un peu plus difficile à contacter. Avoir accepté de venir de ton plein gré plaide en ta faveur.
- Ça fait vraiment bizarre, vous savez.
- J'imagine. J'aimerais te poser toute de suite des questions au sujet de ton émancipation. Elle t'a été accordée selon les lois de l'État de Californie quelques semaines après ton arrivée à Boston. C'est bien ça ?
- Oui.
- Est-ce que cela a changé ta relation avec Amber ?
- Qu'est-ce que vous savez, au juste ?
- Presque tout, d'après ce que nous a raconté Amber.
- Alors pourquoi est-ce que vous me posez la question ?
- J'ai besoin de connaître ton point de vue. C'est seulement en comparant les différents points de vue qu'on approche de la vérité.
- D'accord.
- Et donc, votre relation a changé ?
- Radicalement.
- De quelle façon ?
- De toutes les façons.
- Pourrais-tu décrire cette transformation ?
- « Et les actions de l'un éclairent celles de l'autre. »
- Qu'est-ce que c'est ?
- Emerson.

- De la poésie ?
- La meilleure façon de décrire notre relation.

Tenir le corps frigorifié de Joshua dans mes bras a été un moment magique. J'aurais pu le serrer comme ça pendant des heures dans la lumière phosphorescente de la cuisine, mais il était tout tremblant et embarrassé. Je ne l'avais jamais pris dans mes bras auparavant ; il n'avait jamais été démonstratif à part la fois où il m'avait embrassée dans le parking, mais j'étais habituée à cette réserve dont faisait preuve mon propre fils.

Au moment où j'ai relâché mon étreinte, il a baissé la tête et les yeux, et le charme a été brisé.

— Josh, ai-je murmuré, j'ai été tellement inquiète. Ça fait tellement de bien de te voir. Qu'est-ce...

— Il ne faut pas vous inquiéter pour moi.

— Oui, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Deux semaines... Ça m'a rendue folle. Où est-ce que tu étais ?

— Euh, a-t-il fait mal à l'aise, ma tante est tombée sur des documents du tribunal. Elle a complètement pété les plombs...

Il s'est essuyé le nez avec sa manche.

— Elle m'a empêché de sortir, elle ne voulait même pas me laisser aller travailler. Alors je me suis enfui.

J'ai tendu la main pour prendre un morceau d'essuie-tout.

— Oh, Joshua, je suis désolée.

— Vous n'avez pas à l'être.

Il a pris le morceau d'essuie-tout sans me regarder.

— Vous m'avez sauvé la vie.

C'est seulement à ce moment-là qu'il a posé ses yeux fatigués sur moi ; les yeux de quelqu'un qui en a vu de toutes les couleurs.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Wade a fait son apparition.

— Joshua ?

— Wade, il s'est enfui...

— Je m'excuse, docteur Jones, je ne savais simplement pas...

— Ne t'excuse pas, Josh, tu es trempé. Monte à l'étage et prends-toi une douche bien chaude. Deux heures du matin, c'est un peu tard pour parler de tout ça en détail. Allez, va... tu sais où se trouve la chambre d'amis...

— Ta chambre maintenant.

J'ai regretté d'avoir dit ça quand ils se sont tous les deux tournés vers moi.

Wade m'a regardée, l'air encore endormi.

— J'ai une intervention chirurgicale très tôt demain matin. Je monte me coucher.

Il a tourné les talons et a remonté l'escalier d'un pas traînant.

Josh et moi nous sommes regardés ; il était trempé et fatigué ; moi, j'étais sur un petit nuage.

— Je vais monter aussi, si ça ne vous embête pas, madame Jones.

— Vas-y, Josh. On se voit demain matin.

J'ai éteint les lumières, ravie d'entendre Joshua s'installer dans notre maison. Quand il n'y a plus eu aucun bruit, je suis montée à mon tour et me suis glissée dans le lit à côté de Wade, qui s'était vite rendormi ; j'avais bien du mal à contenir ma joie.

Tyler, visiblement encore en colère, est passé à côté de moi en coup de vent dans la cuisine pour prendre sa boîte contenant son déjeuner et une pomme, sans savoir que Josh avait débarqué pendant la nuit.

— Tyler, je...

Il me tournait le dos et se dirigeait vers la porte.

— Bonjour, a lancé Wade en descendant l'escalier en quatrième vitesse. On verra ça plus tard, ma petite fleur. On pourrait aller dîner tous ensemble ce soir pour discuter de tout ça sérieusement. Je dois vraiment y aller, on se voit à dix-huit heures.

Il m'a embrassée vite fait sur la joue avant de sortir.

J'ai entendu des pas derrière moi.

— Où sont passés les autres ?

Josh avait un épi sur le côté droit de la tête qui faisait penser à un genre de salut.

— Bonjour, tu n'as pas l'air très frais, ai-je dit d'un air plus enjoué que je ne l'étais vraiment. Tu ne veux pas faire la grasse matinée ? Je t'apporterai ton petit déjeuner plus tard.

J'espérais qu'il retourne dans sa chambre pour pouvoir réfléchir à tout ça.

— Non, ça va, j'ai l'habitude de me lever tôt.

Il s'est gratté la cuisse.

— J'ai partagé une chambre avec trois gamins, vous vous rappelez ?

Entendre un adolescent de seize ans utiliser le mot « gamins » m'a démoralisée. Il évitait mon regard et regardait nerveusement autour de lui, comme si quelqu'un allait surgir et bondir sur lui.

— Bon, d'accord, qu'est-ce que tu veux pour ton petit déjeuner ? Il y a des céréales, des œufs, du pain, dis-moi ce que tu veux.

Il a regardé autour de lui, mal à l'aise.

— Quand est-ce que tu as mangé la dernière fois ? Tu dois mourir de faim.

Il a baissé les yeux par terre d'une façon très poignante, en tirant

sur son T-shirt trop grand pour lui par-dessus son pantalon de survêtement informe. Je me suis reprise : ce n'était pas comme ça que je voulais l'accueillir ; ça démarrerait mal et je voulais tout recommencer à zéro.

— Va prendre une douche si tu veux. Ton petit déjeuner sera prêt dans un quart d'heure, OK ?

— Je veux pas créer de problèmes, madame Jones.

Il a passé une main nerveusement dans ses cheveux et a essayé d'aplatir son épi.

Je me suis avancée vers lui et il a fait un pas en arrière.

— Amber, Josh, c'est Amber. Il n'y a pas de problème. Va prendre une douche. On se retrouve ensuite.

Il m'a regardée, a remonté son pantalon de survêtement avant de monter à l'étage.

— Oui, je comprends. C'est parfait. Je vais réserver nos billets aujourd'hui... Le 31, dites-vous. Oui, merci.

En me retournant, j'ai découvert Joshua qui sortait de la douche et je lui ai fait un signe depuis la cuisine.

— Je vais lui dire. On sera là... Bien sûr, cela va sans dire... Merci encore. Je vous rappelle si nous avons d'autres questions.

Joshua n'avait pas bougé.

— C'était M. Hartmeyer. Il dit que le tribunal a confirmé une date et que nous devons comparaître devant le juge dans un peu plus de deux semaines, enfin toi tu devras comparaître, mais je serai là et je témoignerai sous serment que tu es quelqu'un de bien et sur le fait que nous avons pris la responsabilité de ton éducation. Il dit que chaque cas est différent, mais tant que nous pouvons démontrer au tribunal que tu ne seras pas un fardeau pour la société et que tu as les moyens de subvenir à tes besoins, tu obtiendras sans doute l'émancipation. L'avocat est plutôt confiant. Le seul hic maintenant, c'est que tu ne te trouves plus en Californie ; il faut donc que nous nous y rendions la semaine prochaine. Tu dois garder ton travail jusqu'à l'audience et on verra pour la suite.

— Je retournerai pas là-bas.

Il avait les yeux écarquillés.

— Non, non, tu m'as mal comprise. Tu ne vas pas retourner chez ta tante. On va te louer un studio pour une semaine ou deux en utilisant l'argent que tu as sur ton compte en banque pour prouver que tu es indépendant. Ensuite, une fois que le tribunal aura rendu son verdict et que les papiers seront remplis, on retournera à la maison et on s'occupera de ton inscription scolaire ici.

Joshua a acquiescé.

— OK.

Il semblait pensif et fatigué. Je n'ai pas insisté.

— Tu veux que je m'assoie avec toi ? lui ai-je demandé, en le conduisant vers la cuisine.

C'était évident qu'il ne voulait pas être seul.

— Vous allez manger quelque chose ?

— Je vais courir habituellement avant de prendre mon petit déjeuner, mais...

J'avais besoin de m'éclaircir les idées, d'arranger les choses avec Tyler et de parler à Wade.

— Je vais grignoter quelque chose.

Nous avons pris le petit déjeuner en silence. Le lave-vaisselle vibrait en rythme pendant que nous mangions. Il y avait eu une certaine complicité entre nous dans nos mails mais ici les choses étaient différentes. Il était réservé, levait à peine le nez de son assiette. J'essayais de garder confiance.

Après avoir terminé son petit déjeuner, il a ramassé nos assiettes et s'est dirigé vers l'évier.

— Ne t'embête pas avec ça, Josh, Je m'en occuperai...

Sans m'écouter, il a lavé les assiettes que j'ai rincées en attendant que le lave-vaisselle termine son cycle. Il m'a jeté des coups d'œil par-dessus son épaule et a affiché un léger sourire laissant apparaître une fossette sur sa joue droite.

— Eh bien, merci. Je ne suis même pas sûre que Tyler sache où se trouve l'évier !

Nous avons passé le restant de la matinée devant mon ordinateur à chercher des hébergements bon marché près du travail de Joshua. Nous avons passé un coup de fil à son patron, qui a été ravi de savoir qu'il allait revenir la semaine suivante, et nous avons enfin réservé des billets pour aller en Californie.

J'étais énervée de ne pas réussir à joindre Wade. Après qu'il s'était emporté parce que je ne lui avais pas parlé de l'adoption, j'avais essayé de le tenir au courant de ce qui se passait, même s'il ne s'intéressait guère à la situation. J'ai essayé de l'appeler plusieurs fois au cours de la matinée en prenant soin de laisser chaque fois un message. J'avais un peu peur de sa réaction concernant ma volonté de partir, mais n'ayant pas d'autre choix, j'ai confirmé les dispositions sans son accord.

Au bout d'une heure de recherche, Joshua a trouvé un trois-pièces en partie meublé et relativement bon marché à environ trois kilomètres du fast-food où il travaillait. Le quartier n'avait rien d'attirant, mais Josh devait prouver qu'il était capable d'être

indépendant. J'ai payé la caution et tout a été réglé en moins de deux heures.

Tyler rentrait habituellement en fin d'après-midi et Wade en début de soirée ; nous avions donc encore un peu de temps avant que tout ce que je mettais en place ne s'effondre comme un château de cartes.

— Fais comme chez toi. Je vais aller courir.

J'avais besoin d'évacuer mon stress.

— J'ai besoin de prendre l'air après avoir passé tout ce temps devant l'écran.

— Il fait très froid dehors.

— J'aime bien ça ; il fait même encore plus froid en hiver, mais durant cette saison je vais courir en salle.

Josh a regardé le léger brouillard par la fenêtre. Il avait l'air triste.

— Aux alentours de Noël, tu pourras marcher dans la neige et déblayer l'allée.

Je souriais ; ça semblait incongru.

— Je peux venir ?

— Pardon ?

— Courir avec vous.

Il m'a regardée droit dans les yeux avant de baisser la tête.

— Courir avec moi ?

Je n'avais jamais couru avec personne. Je l'ai regardé d'un air ahuri.

— OK, c'est pas grave, allez-y.

Il a secoué la tête et s'est dirigé vers sa chambre.

— Tu as des chaussures pour courir ?

— Plus ou moins.

Il m'a rejointe en bas de l'escalier avec une paire de baskets rouges fatiguées. Elles avaient un trou au niveau de l'orteil. Il a vu que je les observais.

— Elles sont bien. Elles sont plus confortables qu'elles en ont l'air.

Nous sommes donc allés courir. Au bout de deux kilomètres environ, comme je l'ai vu ralentir, j'ai fait semblant d'avoir un point.

— J'ai besoin de ralentir. On pourrait marcher un peu ? lui ai-je dit.

Il était tellement essoufflé qu'il n'a pas pu me répondre. J'ai essayé de ne pas me laisser gagner par l'énervement en le regardant récupérer son souffle.

Nous avons marché en silence sous un léger crachin.

— Je sais que vous avez ralenti pour m'attendre.

La voix de Joshua a brisé le silence.

Ses cheveux étaient couverts de minuscules gouttelettes.

— Tu ne m'as pas fait ralentir, Josh, ai-je menti.

Comme il faisait froid et que nous avions cessé de courir, nous nous sommes mis à frissonner.

Il avait l'air mal à l'aise et il a gardé la tête baissée pendant les

vingt-cinq minutes du trajet retour.

Quand nous avons enfin franchi la porte d'entrée, nous étions trempés, transis jusqu'aux os. Je me suis débarrassée immédiatement de mon haut de survêtement et j'ai délacé mes chaussures. J'étais engourdie et je n'arrêtais pas de claquer des dents ; c'est alors que j'ai remarqué que Josh ne bougeait pas et qu'il attendait sagement devant l'entrée. Je me suis retournée vers lui et je l'ai vu baisser les yeux sur ma poitrine. Mon T-shirt blanc était trempé ; il était devenu quasi transparent et était plaqué contre ma peau. J'étais terriblement gênée.

— Oh..., ai-je balbutié. Je vais monter prendre une douche. Je te suggère de faire la même chose ou tu vas attraper froid.

Il n'a pas bougé, il a simplement haussé les épaules et a regardé par terre, comme d'habitude.

— On se retrouve dans quelques minutes. Quand tu te seras réchauffé, je nous préparerai un déjeuner.

Je ne l'ai pas regardé : j'étais troublée qu'il ne fasse pas un geste pour défaire sa veste et nerveuse à cause de mon manque d'autorité envers ce garçon qui allait bientôt faire partie de la famille.

J'ai dû rester sous la douche plus longtemps que je ne le pensais parce que, quand je suis descendue, j'ai senti une légère odeur épicée et entendu quelqu'un qui faisait la cuisine.

— Oh...

Voilà tout ce que j'ai réussi à dire en voyant Joshua couper rapidement un poivron rouge pendant que des oignons revenaient dans une poêle.

Il m'a regardée d'un air gêné.

— Omelette espagnole.

Il portait un jean et un T-shirt trop grand ; ses cheveux tombaient en partie sur son visage et cachaient ses yeux.

— Je ne savais pas que tu cuisinais.

— J'ai dû faire la cuisine pour ma mère tout le temps. J'espère que ça ne vous dérange pas.

J'ai été saisie par un sentiment de culpabilité qui m'était familier.

— Pas du tout. Je peux t'aider ?

— Ben, je n'ai pas réussi à trouver le moulin à poivre, mais à part ça, ça va.

— Merci, Josh, c'est gentil.

— Il n'y avait pas grand-chose dans le frigo.

Ça m'a fait bizarre de savoir qu'il s'était servi dans le frigidaire ; un sentiment de malaise auquel je ne m'attendais pas m'a envahie et je me suis sentie aussitôt sur la défensive.

— On est jeudi... Je vais généralement faire les courses pour le week-end le jeudi.

Je suis passée à côté de lui pour aller prendre le moulin à poivre qui

était niché au fond de l'étagère à épices.

— Et voilà le poivre, lui ai-je dit.

— Vous tenez vraiment à mettre votre grain de sel !

Cette repartie était tellement inattendue que la tension de toute cette journée est aussitôt retombée et j'ai pouffé de rire. Ni l'un ni l'autre n'avions ri depuis bien longtemps et ce moment nous a fait du bien.

Nous étions en train de rire à gorge déployée, à en avoir presque les larmes aux yeux, quand il y a eu un bruit sourd derrière nous. J'ai relevé la tête et j'ai vu Tyler qui se tenait devant la porte d'entrée, son sac posé par terre à côté de lui. En voyant mon fils en colère, je me suis demandé d'où lui venait cette rancœur, cette froideur, cette aigreur.

— Mon chéri, Joshua est arrivé...

— Je suis pas aveugle.

— Ty...

— Ça va ? Vous vous amusez bien ? Excusez-moi de vous déranger. Je ferais peut-être mieux de prendre mes affaires et partir, hein ? Je vois que vous vous entendez très bien.

— Tyler, calme-toi...

— Depuis combien de temps tu savais qu'il allait venir, maman ?

Ses yeux lançaient des éclairs.

— Elle savait rien, Ty...

— Va te faire foutre, toi. T'es aussi menteur qu'elle.

— Ta mère n'est pas une menteuse. Je me suis tiré. Je suis arrivé la nuit dernière pendant que tu dormais. J'avais rien, ni téléphone ni ordinateur, rien. Je pouvais pas te contacter. Je suis désolé, c'est pas du tout ce que je...

— Je crois que ce que tu cuisines est en train de cramer.

— Merde.

Joshua a bondi sur la poêle d'où s'élevait de la fumée.

— Mets-la dans l'évier, ai-je crié pendant qu'il jetait les oignons noircis dans la poubelle.

J'ai éteint le gaz. De la fumée montait de l'évier tandis que l'eau tiède coulait sur le résidu noir et collant dans la poêle.

Le danger écarté, je me suis tournée vers Tyler mais il n'y avait plus que son sac ; une musique tonitruante mêlant basse et batterie a explosé au-dessus de nos têtes.

— Je suis désolée, ai-je dit.

J'étais agacée. Déçue.

— Je vais arranger tout ça, ne vous inquiétez pas. Pour le repas, euh, je vais essayer de rattraper la cata...

— C'est pas la cata, Josh.

— Si, a-t-il répondu avec tristesse.

— Non, mon chéri, c'est juste un peu compliqué parfois.

Il a secoué la tête.

— Je ferais peut-être mieux de partir.

Je me suis sentie écartelée entre deux sentiments contradictoires : la tristesse et le soulagement.

— Non, les choses vont s'arranger. Je vais aller parler à Tyler et essayer de le raisonner.

J'ai dit ça avec plus d'assurance que je n'en avais vraiment.

J'ai commencé à m'éloigner du plan de travail quand il m'a attrapé doucement l'avant-bras. J'ai été surprise. Sa paume était chaude, je sentais son pouls à travers mon pull très fin.

— S'il vous plaît, madame Jones, laissez-moi arranger tout ce bazar. Sa voix était douce mais son regard déterminé.

— S'il vous plaît.

Son regard m'a immédiatement transportée dans la salle de bains quand il avait douze ans. J'étais comme hypnotisée.

— Le bazar ici dans la cuisine ou à l'étage ? ai-je répliqué pour alléger l'atmosphère.

— Les deux.

Il se tenait à une cinquantaine de centimètres de moi, mais il me semblait plus proche. Je me suis adossée au plan de travail. Il a lâché doucement mon bras et a quitté la cuisine pour monter à l'étage.

Après avoir passé ce qui m'a semblé être une éternité dans la cuisine sale, j'ai décidé d'aller faire mes courses habituelles du jeudi. En prévision de mon séjour en Californie, il fallait que je remplisse le congélateur avec au moins deux semaines de victuailles. Je n'avais jamais abandonné ma famille, même pas pour une soirée, et la pensée qu'ils doivent se débrouiller tout seuls m'a poussée à me remettre en question. Wade avait peut-être raison. Peut-être avais-je ouvert une boîte de Pandore dans notre foyer qui allait menacer notre semblant de bonheur. Mais quand je suis rentrée deux heures plus tard, j'ai trouvé les deux garçons dans la cuisine en train de tout nettoyer et de bavarder tranquillement. Je ne savais pas ce que Joshua avait bien pu dire à Tyler, quels mots magiques il avait employés mais c'était spectaculaire.

Je les ai interrompus au beau milieu d'un combat de torchons et ils se sont mis à débarrasser les sacs de courses avec enthousiasme. Je me sentais un peu comme Alice aux pays des merveilles ; j'étais immensément soulagée et me suis prise à espérer que tout irait pour le mieux.

Il a suffi d'un coup d'œil sur le visage de Wade au cours du dîner pour que tous mes espoirs s'évanouissent.

— Et si ça ne marchait pas ? a-t-il dit la bouche pleine, une habitude que j'avais toujours trouvée repoussante.

Il y a eu un silence et des bruits de mastication.

— Eh bien, nous parlerons avec M. Hartmeyer pour trouver une autre solution, voilà tout.

Wade a lâché sa fourchette qui est venue heurter son assiette en porcelaine avec un bruit métallique.

— Et où est-ce qu'il vivra pendant ce temps-là ?

— Il, c'est Joshua, et il est assis juste en face de toi.

C'était sorti de ma bouche sans que je puisse rien y faire.

— Il n'y a pas de problème, madame Jones, vraiment, a balbutié Joshua.

Il avait à peine touché à l'incroyable risotto aux champignons et salade qu'il avait cuisinés pour nous tous.

— Je m'excuse, Joshua, Amber a raison, ce n'était pas très poli de ma part, mais je suis très inquiet de la façon un peu légère dont elle a géré les choses ces derniers temps.

— Tu viens juste de le refaire.

— Quoi donc ?

— Tu as appelé maman « elle », papa.

Tyler semblait prendre plaisir à la soirée.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est ma fête ce soir ou quoi ?

— C'était juste pour te le faire remarquer.

Tyler a repris une bouchée de risotto.

— Ouah, mon pote, tu devrais faire *Top chef* ou un truc dans le genre !

— Le risotto est exceptionnel, ai-je dit en forçant un sourire.

— Où est-ce qu'il va vivre ? a insisté Wade. Je veux dire, si l'émancipation est refusée.

— Comme je l'ai dit, nous verrons ça le moment venu.

— En attendant, c'est moi qui paie.

— Wade !

— Je suis désolé, a-t-il répondu, sans l'être vraiment, avant de quitter la table précipitamment.

— Bienvenue dans la famille, Josh.

Tyler avait visiblement hérité d'un autre trait particulier de son père : celui de parler la bouche pleine.

— Excuse-moi, ai-je dit en me levant. Le repas était délicieux, Josh. Merci.

Joshua et moi avons pris un taxi mardi à sept heures du matin pour

nous rendre à l'aéroport. Il avait emporté la petite sacoche et l'ordinateur avec lesquels il était arrivé, ses seuls effets personnels. De mon côté, avec ma valise extralarge et mes deux petits sacs pour faire bonne mesure, je donnais l'impression de déménager. Même si Wade et moi avions réussi à faire une trêve provisoire pendant le week-end, il avait quitté la maison à six heures et demie pour éviter de nous voir partir. Tyler nous a dit au revoir depuis l'allée et m'a assuré que tout irait bien. J'ai soupçonné qu'il n'allait pas aller à l'école ce jour-là, mais il avait au moins fait l'effort de se lever tôt pour souhaiter bonne chance à Josh.

En dix-sept ans, je ne m'étais jamais éloignée très longtemps de Wade et Tyler, et c'est avec un soulagement inattendu que je me suis retrouvée dans le taxi.

Joshua semblait indifférent à l'agitation et au brouhaha de l'aéroport. Avec ses cheveux qui cachaient ses yeux et son attitude désinvolte, il était le compagnon idéal pour quelqu'un de stressé comme moi, et nous avons fait un voyage sans encombre. Par contre, quand le taxi californien nous a déposés dans un quartier sordide, j'ai voulu faire demi-tour, oublier tout ça et retrouver ma petite vie bien tranquille.

— Bon, ai-je dit aussi gaiement que possible, ce n'est pas génial mais ça fera l'affaire pour quelques semaines.

— Je ne vous en voudrai pas si vous voulez rentrer tout de suite chez vous, a répliqué Josh comme s'il avait lu dans mes pensées. Je comprends parfaitement.

C'était la première véritable conversation que nous avions depuis notre départ de Boston. Il était adossé contre un mur jaunâtre dans une allée, et tout ce que j'avais envie de faire c'était d'éloigner son corps de cette saleté. J'étais presque certaine que les murs de l'allée avaient été un jour d'un blanc immaculé.

— Joshua, nous sommes ensemble dans cette affaire. On ne va pas faire machine arrière maintenant.

Mon discours n'était pas très convaincant.

— Voyons ça comme une sorte d'aventure, ai-je ajouté, davantage pour moi que pour lui.

Il a affiché une petite moue en me regardant.

— Une aventure ?

Il a secoué légèrement la tête et j'ai essayé de ne pas me sentir offensée.

Malgré la fatigue, j'ai insisté pour faire un saut dans le centre

commercial le plus proche où j'ai acheté des produits d'entretien, des draps neufs et d'autres petites choses. Joshua et moi avons nettoyé les murs et le sol qui ne semblaient pas avoir été lavés depuis des mois. Il a écouté de la musique en travaillant, comme Tyler avait tendance à le faire, et s'est enfermé dans son monde. J'ai ressenti un certain agacement : j'avais dû supporter cette attitude chez mon propre fils pendant des années. Mais juste au moment où j'allais lui faire part de mon mécontentement, j'ai remarqué que Joshua prenait plaisir à la tâche. À la différence de mon fils, il était ravi de faire des efforts, mais à sa façon.

Quand nous avons enfin terminé, l'appartement n'était pas plus attrayant qu'auparavant mais il était en revanche plus sain. L'ameublement était sommaire : un canapé deux places, une table basse et trois tabourets dans une petite cuisine ouverte. Il y avait une salle de bains avec une douche et des toilettes qui séparaient les deux chambres. Une des chambres avait deux lits jumeaux ; dans l'autre, il n'y avait qu'un lit simple. Dans chacune des chambres il y avait une petite table de chevet et dans celle avec les lits jumeaux il y avait une commode mélaminée avec un miroir, plutôt grande et en assez mauvais état. Nous nous étions mis tacitement d'accord que je prendrais la chambre avec les lits jumeaux et, après avoir préparé un repas succinct à base de toasts et d'œufs brouillés, nous nous sommes tous les deux effondrés de fatigue dans nos lits respectifs.

J'étais sur le point de m'endormir quand j'ai réalisé que je n'avais pas appelé à la maison. J'ai allumé mon téléphone, en colère contre moi-même pour n'avoir pas donné de nouvelles depuis notre départ en avion. J'avais sept messages laconiques de Wade. J'ai appelé aussitôt, en espérant qu'il serait déjà couché. Il devait l'être : il était tard là-bas compte tenu de nos trois heures de décalage.

Il a répondu après la deuxième sonnerie.

— Mais enfin où est-ce que tu étais ? J'étais malade d'inquiétude. Vous êtes arrivés il y a des heures. J'ai cru, mon Dieu, j'ai cru...

— Je suis désolée, j'ai oublié de rallumer mon téléphone après le vol. Je suis un peu fatiguée mais sinon tout va bien. Je t'ai réveillé ?

J'entendais une respiration dans le téléphone, comme si Wade essayait de se calmer.

— Ce n'est pas dans tes habitudes d'oublier ce genre de...

— Je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas te causer du souci.

La tête me tournait.

— Je savais que c'était une erreur, cette histoire... Josh, l'adoption.

— L'émancipation.

— Peu importe. Et maintenant tu te trouves dans un de ces quartiers sordides...

— Qu'est-ce que tu veux dire, Wade ? Un quartier qui ne ressemble

pas à la parfaite petite banlieue de Boston ?

Je ne savais pas pourquoi j'avais prononcé ces mots. J'étais fatiguée et ma bouche parlait toute seule.

— Mais enfin, chérie, je suis resté éveillé toute la nuit à attendre.

Il a poussé un soupir.

— Je ne te reconnais pas en ce moment...

— J'ai juste oublié d'appeler, Wade. Ça ne veut pas dire que je ne pensais pas à toi.

En réalité, c'était loin d'être la vérité.

— Bon, je suis content que tout aille bien. De notre côté, tout va bien aussi, si tu veux savoir ; mais maintenant je vais aller me coucher, la journée a été longue.

— Oui.

Je ne savais pas pourquoi j'agissais de cette façon.

— Je t'aime. Dors bien.

— Wade ?

— Quoi ?

— Rien, juste... Je suis vraiment désolée. Bonne nuit.

Il m'a fallu une heure pour m'endormir.

Le lendemain, je me suis sentie déprimée. C'était le décalage horaire. Il fallait que je fasse de l'exercice sinon j'allais me sentir mal pendant des jours. J'ai enfilé ma tenue pour aller courir aussi silencieusement que possible dans une pièce aussi exiguë et me suis dirigée vers la sortie ; Josh était assis dans la cuisine en train de boire un café.

— Je ne voulais pas vous réveiller, a-t-il dit sur un ton ironique en se levant pour me servir une tasse.

Je me suis assise sur la banquette à deux places qui s'est affaissée sous mon poids.

— Merci pour le café.

Il n'a pas levé les yeux de sa tasse. J'ai senti une vieille douleur me traverser la cuisse. J'ai été parcourue d'un frisson. Le café était particulièrement amer.

— Tu commences à travailler à partir de demain seulement. Peut-être que nous pourrions sortir pour t'acheter deux trois choses aujourd'hui.

— C'est gentil de votre part, madame Jones, mais ce n'est pas nécessaire.

— Écoute, c'est important que tu sois présentable pour aller au tribunal. Et pour aller au travail également.

Il a changé de position sur sa chaise.

J'ai bu le reste de mon café, impatiente de sortir, de me retrouver

dehors. J'ai posé la tasse un peu trop fort sur le comptoir, ce qui a légèrement fait sursauter Josh.

— Où est-ce que vous allez ? a-t-il demandé d'une voix frêle qui ne collait pas avec son âge.

J'ai poussé un soupir.

— Je vais courir, Josh, ai-je répondu en essayant de ne pas laisser transparaître mon agacement.

— Désolé.

— Il n'y a pas de problème.

J'ai ouvert la porte avec une envie folle de respirer l'air extérieur, de sentir l'asphalte sous mes pieds.

— C'est juste... Quand est-ce que vous rentrez ?

Je n'avais jamais eu à expliquer mes faits et gestes à quiconque et j'ai commencé à me sentir franchement agacée.

— Dans deux heures maximum, ai-je lancé tandis que la porte se refermait.

Je me suis mise à courir aussitôt, dans le couloir... à toute vitesse.

Une fois sur le trottoir, je me suis sentie faible et égoïste. Ce pauvre garçon n'avait pas d'autres options, c'était juste un adolescent, il avait été contraint de vivre à droite et à gauche, il avait perdu sa mère, ses amis, il se battait pour avoir un meilleur avenir et moi j'étais agacée ? Pleine de remords à cause de mon attitude, j'ai failli rentrer directement à l'appartement pour demander à Joshua de me pardonner. Mais j'ai continué de courir. Je me décevais. J'avais eu mes propres rêves, j'avais voulu être là pour quelqu'un, j'avais voulu faire plus en tant que mère et je n'avais jamais réussi à être à la hauteur. Quand j'ai commencé à me sentir moins stressée, je me trouvais assez loin de l'appartement et j'avais très soif. J'emportais toujours un peu d'argent avec moi quand j'allais courir, en cas de nécessité. Je me suis arrêtée dans le premier supermarché que j'ai trouvé et j'ai acheté un jus d'orange. Je me suis assise et j'ai regardé les gens passer. Il y en avait beaucoup. Des gens de tous horizons, certains marchaient tranquillement, d'autres avaient l'air affairé, certains portaient des vêtements de marque et d'autres étaient vêtus si pauvrement que leur situation ne laissait guère de doute. En observant cette mosaïque de silhouettes et de visages, j'ai ressenti une profonde émotion. Malgré leurs différences et leurs ressemblances, tous ces gens devaient faire face à des dilemmes, relever des défis, et vivaient parfois de grands moments. Ce qui rendait quelqu'un unique c'était la personne avec qui elle vivait, la personne qui l'aimait. J'ai pensé à ce jeune homme dégingandé que je m'étais juré d'aider, qui avait fait preuve de tant de ténacité pour changer de vie, qui s'était montré si sûr de lui dans ses écrits et qui, en réalité, était gauche et énervant. J'ai réfléchi à ce qu'il était, à ce qui le rendait particulier, unique, et

j'ai pris conscience que c'était moi. Moi. Et ma famille. Nous l'aimions et nous allions l'aimer bientôt comme notre propre fils et frère. Il fallait que je l'aime. Que je l'aime vraiment. Alors seulement il serait unique... Seul l'amour lui permettrait de s'épanouir, de devenir celui que j'avais entrevu dans ses mails. Il fallait que je sois cette personne qu'il attendait, la mère et l'amie dont il avait besoin.

Je suis rentrée en courant, ma détermination augmentant à chaque foulée, refusant obstinément de voir ce qui n'allait pas dans ma façon d'envisager les choses. Je voulais croire que si j'allais mieux moi-même, si je me dépassais, les choses s'arrangeraient pour lui. Mon désir étouffait ma raison. Je voulais être tout ce qu'il espérait ; il serait quelqu'un d'unique à mes yeux et je l'aimerais de tout mon cœur.

Mais ce que je refusais de comprendre, la vérité que je ne voulais pas voir en face, c'était qu'il était unique de son seul fait.

— Joshua ?

L'appartement semblait vide.

— Josh ? Je suis revenue.

Je me demandais s'il était parti.

À mon grand soulagement, j'ai entendu un léger bruit dans sa chambre.

— Josh ?

— J'en ai pour une seconde, a-t-il répondu d'une voix fluette.

Il est sorti une minute plus tard. Ses cheveux lui tombaient sur le visage mais je pouvais voir qu'il était rouge.

— Ça va ? lui ai-je demandé en le dévisageant.

Il a aussitôt regardé ailleurs, l'air gêné. Toute ma détermination s'est évaporée. Il était visiblement malheureux et peut-être ne faisais-je qu'aggraver les choses. J'avais honte.

— Je vais prendre une douche vite fait et ensuite on pourrait sortir et aller faire quelques courses, si ça te dit ?

Il s'est affalé sur le canapé en lisant une revue sur l'univers du skate.

— OK.

— OK.

Il m'a suivie sans enthousiasme de magasin en magasin. Il était complètement effacé, ne montrant que peu d'intérêt envers les différents vêtements et chaussures que je lui proposais d'essayer. Le seul endroit où il a montré un peu d'enthousiasme a été un magasin de chaussures de sport où une paire de Nike a trouvé grâce à ses yeux. Les autres magasins par contre, même celui consacré au skate, n'ont eu aucun succès. Dès que je sentais l'irritation me gagner, je me

remémorais ma révélation de la matinée, mais après avoir enchaîné une dizaine de magasins j'en ai eu assez de faire semblant. Quand je lui ai dit que ça suffisait peut-être pour aujourd'hui, il a paru soulagé, ce qui m'a profondément blessée. Cependant, le voir retourner au travail vêtu d'un jean, d'un pull vert émeraude et des baskets neuves aux pieds m'a fait oublier ma frustration. J'éprouvais une certaine satisfaction, même s'il m'a expliqué qu'il allait devoir porter un T-shirt orange et une casquette ridicule comme chacun des membres de l'équipe. Je me sentais malgré tout soulagée. J'avais sous les yeux la preuve que je lui apportais quelque chose.

Pendant que Joshua était au travail, je me suis occupée de faire le tri parmi les papiers que nous allions devoir fournir au tribunal et j'ai rempli différents formulaires d'inscription pour son premier semestre dans son école d'art. J'appelais à la maison deux ou trois fois par jour en prenant soin de passer mon dernier coup de fil à Wade en fin d'après-midi, afin de pouvoir lui souhaiter une bonne nuit ainsi qu'à Tyler. Au début, ils m'ont posé des questions bizarres du genre où trouver telle ou telle chose, l'heure du ramassage des poubelles, mais au bout de quelques jours ils n'ont plus rien demandé. Il y avait de longs silences entre nous, qui sont devenus de plus en plus pesants à chaque nouveau coup de fil. Je me suis rendu compte que j'étais devenue superflue chez moi. J'avais cru que la distance entre nous allait être dure à vivre, qu'elle allait en quelque sorte nous rapprocher, mais j'ai apparemment disparu des mémoires en moins d'une semaine. J'avais fait le plein de provisions, laissé des instructions et des listes dans toute la maison pour être sûre qu'ils puissent être tranquilles en mon absence, mais peut-être était-ce un peu trop tranquille. Je m'étais rendue inutile, ou peut-être l'étais-je déjà depuis des années, à effectuer les tâches ménagères dont je me figurais qu'elles étaient importantes.

Pour me distraire, je me suis remise à lire et j'ai couru sur de plus longues distances ; j'ai découvert des quartiers dans lesquels je ne m'étais jamais aventurée quand je vivais dans une autre partie de cette ville. J'essayais d'échanger quelques mots avec Joshua après sa journée de travail, mais il s'excusait toujours avant de se retirer dans sa chambre. Une affreuse pensée est venue gâcher mes résolutions... Qui s'intéressait à moi ?

Au bout d'une semaine, nous avons développé une étrange routine : chaque matin, avant d'aller courir, je retrouvais Joshua dans la cuisine, silencieux, qui m'attendait avec une tasse de café. Et puis un dimanche, jour où il ne travaillait pas, je l'ai découvert qui m'attendait devant la porte avec une bouteille d'eau dans une main et

ses nouvelles Nike aux pieds. Il était adossé contre le mur, les jambes croisées et la tête baissée.

— Euh, ai-je juste réussi à dire en sortant de ma chambre.

Il a ouvert la porte en levant à peine les yeux. Il avait une façon inhabituelle de bouger. Il semblait se mouvoir sans effort. Quoi qu'il fasse, ses mouvements étaient empreints d'une certaine grâce.

— Est-ce que tu... ? Tu veux venir avec moi ? lui ai-je demandé en bégayant.

Il est sorti.

Je l'ai suivi.

— Après la dernière fois... Je ne pensais pas que tu aurais de nouveau envie de courir, ai-je lancé tandis que nous traversions un carrefour.

Il a tourné la tête pour vérifier s'il n'y avait pas de circulation. Je n'attendais pas particulièrement de réponse et d'ailleurs il n'y en a eu aucune.

Nous avons couru en silence. Au bout de quelques minutes, j'ai réalisé que je ne ressentais plus aucun agacement. J'ai compris que j'autorisais ce garçon à être lui-même. Je ne me sentais pas étouffée. En fait, en entendant le rythme de nos foulées sur le macadam, j'ai ressenti comme un changement : la possibilité d'une connexion. Quand j'ai entendu qu'il commençait à avoir du mal à respirer, j'ai ralenti le pas. Je n'ai rien dit, je ne me suis pas arrêtée, j'ai simplement réduit ma vitesse jusqu'à ce qu'il reprenne son souffle.

J'ai décidé de ne pas courir plus de six kilomètres. De retour à l'appartement, je lui ai dit :

— Pas mal. Continue comme ça et dans moins de deux ans tu pourras participer au marathon de Boston !

Il était à bout de souffle, mais il m'a regardée avec un petit sourire en coin qui a révélé une légère fossette.

— Je crois que la prochaine étape c'est de prendre une douche, a-t-il dit, en essuyant un filet de sueur sur son nez. Mais les femmes d'abord.

— Je vais préparer le petit déjeuner. Vas-y en premier.

Je me suis activée dans la cuisine. Alors que j'étais en train de couper des fruits, pour commencer sainement la journée, j'ai remarqué un petit carnet bleu ouvert sur lequel gribouillait souvent Joshua. Ne voulant pas le salir, je l'ai ramassé avec l'intention de le poser sur la petite table basse, quand quelques mots ont attiré mon attention : *Dévoré, j'ai couché avec les ténèbres.*

J'ai essayé de m'arrêter là mais je n'ai pas pu m'empêcher de lire la suite.

Je me suis enraciné dans le ventre du diable

*Et j'ai attendu le feu qui ne brûle pas
J'ai pleuré des larmes acides, brûlantes*

L'eau s'est arrêtée. Josh était sorti de la douche.

*Mes veines, mes os, mon âme étaient tiraillés
J'ai prié pour être libéré
J'ai supplié pour que ça s'arrête*

J'ai entendu bouger dans la salle de bains.

J'ai soudain eu la bouche sèche... C'était la première fois que j'entrevois ce qui le hantait et j'avais envie d'en savoir davantage. C'était plus fort que moi. Je me suis dit que j'avais encore une minute ou deux avant qu'il sorte.

*Si je suis dévoré par le roi des Souffrances
Si je suis à l'intérieur de son être
Suis-je lui ou suis-je moi ?
Ou étant à l'intérieur de la bête, suis-je le changement ?
Pourrais-je devenir le salut...
L'évacuation de...*

J'ai entendu la porte s'ouvrir et je me suis précipitée pour replacer le carnet sur le plan de travail comme s'il n'avait pas été consulté. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. J'étais sûre qu'il verrait mon embarras sur mon visage.

— Merci, a-t-il murmuré en se glissant sur le tabouret inconfortable.

Il a récupéré et fermé son carnet bleu sous mes yeux avides d'en savoir plus.

Incapable de le regarder, j'ai englouti mon muesli et mes fruits. Je suis allée ensuite prendre une douche, sans lui dire un mot mais ça n'a pas eu l'air de le gêner.

Il n'a plus jamais laissé traîner le carnet bleu après ça. Il le mettait dans sa sacoche qu'il emportait avec lui au travail ou il le gardait dans sa chambre quand il était à l'appartement. C'est comme s'il savait inconsciemment qu'il valait mieux ne pas le laisser traîner, qu'il pouvait susciter la curiosité.

Les jours qui ont suivi, je n'ai pas cessé de repenser à ses mots. Je me demandais où était passé l'adolescent que j'avais appris à connaître en échangeant des mails ces derniers mois. Il était là, à l'intérieur de cette personne qui se débattait dans les ténèbres et qui broyait du noir pendant la journée, mais je savais que j'avais perdu

contact avec cet autre Josh. Les deux semaines de silence et sa soudaine et étrange réapparition avaient fragilisé l'intimité de notre relation et je ne savais pas comment faire pour la recréer. Mais j'allais essayer.

Deux jours avant sa convocation au tribunal, Joshua a fait des heures supplémentaires et j'en ai profité pour jouer les détectives. Je voulais en savoir plus sur ce qui se cachait derrière ses silences et trouver un moyen de regagner sa confiance. Je l'ai donc trahi. Cette fois intentionnellement.

Je venais de prendre ma douche et j'allais me mettre au lit quand j'ai de nouveau repensé aux mots très forts que j'avais lus dans son carnet bleu. Ils tournaient dans ma tête depuis plusieurs jours et je ne pouvais pas les ignorer davantage. J'aimerais pouvoir dire que j'ai eu quelques scrupules, mais comme ce n'était pas prémédité, ça n'a pas été vraiment le cas.

Une fois dans sa chambre, j'ai allumé la lumière. L'ameublement était succinct et il y avait donc peu d'endroits où cacher quelque chose. Je me suis clairement rappelé l'avoir vu partir sans sa sacoche ce matin-là, sans doute à cause de son emploi du temps chargé, et c'est par là que j'ai commencé ma recherche. J'ai essayé de mémoriser où tout était placé : je ne voulais pas qu'il y ait de répercussions comme ç'avait été le cas avec Tyler après que j'avais fouiné dans ses mails quelques mois auparavant. Sa sacoche contenait seulement son ordinateur, des papiers, quelques bandes dessinées et un bloc de papier à dessin ainsi qu'une petite trousse contenant des crayons et une gomme. J'ai été tentée de jeter un œil à ses œuvres, mais ce n'était pas mon objectif. Avec le recul, je pense que j'aurais dû y jeter un œil, cela m'aurait permis d'en savoir plus, de mieux le comprendre, mais je n'ai pas regardé, c'est arrivé plus tard, quand il était impossible de revenir en arrière.

J'ai replacé les choses exactement comme je les avais trouvées et j'ai continué ma recherche, en fouillant dans le tiroir de sa table de chevet qui était étrangement vide à l'exception d'un paquet de mouchoirs en papier. J'ai ouvert ses placards et j'ai senti mon cœur se serrer en voyant ses nouveaux vêtements parfaitement rangés à côté de ses vieux habits. Il y avait une claire différence entre les « bonnes fringues » et le reste, et ça m'a rendue triste comme seul un parent peut le comprendre. Il ne s'était toujours pas débarrassé de ses vieilles baskets trouées, que j'ai soulevées pour vérifier si le carnet n'était pas caché tout en bas du placard. J'ai vérifié sous son oreiller et sous le matelas avec impatience et découragement. J'étais certaine qu'il n'avait rien pris avec lui ce matin-là et pourtant il n'y avait aucune trace du carnet. J'allais éteindre la lumière et quitter la chambre quand j'ai pensé à un dernier endroit où chercher. Je me suis allongée

sur le dos à côté du lit. Il y avait juste assez d'espace pour que je puisse glisser ma tête sous le cadre et là, dans un des coins supérieurs, j'ai vu le carnet bleu, scotché contre le lit.

Tout en riant de mon manque de professionnalisme, je l'ai détaché, impatiente d'en dévorer le contenu. Après avoir pris une grande inspiration, je me suis assise sur le plancher et ai ouvert le carnet.

Pour toi...

C'était comme si ces deux premiers mots m'avaient attendue.

Pour toi

Même si tu es distante

Perdue, je le sais

Maladroite dans ce monde

Peut-être te réveilleras-tu un matin

Un beau matin

Peut-être que tu te réveilleras et que tu me trouveras t'attendant

Peut-être feras-tu le premier pas, le seul qui ait jamais eu du sens.

Peut-être avanceras-tu vers moi

Peut-être te précipiteras-tu pour m'étreindre

Ici

Ici seulement

Tu trouveras ce que tu cherchais sans le savoir

Et je te répondrai

Je te murmurerai à l'oreille

Pendant que tu dormiras

Pendant que tu seras allongée

C'était pour toi

Mon amour

C'était pour toi

Pour toi

Je ne sais pas pourquoi mais mes yeux se sont remplis de larmes en lisant ces mots. J'ai lu le poème trois fois et en arrivant au bout je me suis mise à pleurer. J'étais surprise que Joshua, ce garçon silencieux, énigmatique, sombre, ait écrit des mots si émouvants. J'étais éblouie et je suis passée à une autre page.

Angoisse était le titre suivant, mais avant même que j'aie pu commencer à lire j'ai entendu un bruit de clé à l'entrée. Prise de panique, j'ai refermé le carnet, je l'ai recollé à sa place sous le lit mais le scotch ne collait plus très bien et il s'est mis à pendouiller, ne tenant plus que sur un bord. Il n'y avait plus de temps à perdre : la porte s'est refermée et le bruit de ses pas s'est rapproché. Je me suis précipitée

pour éteindre la lumière avant de sortir de la chambre et suis tombée nez à nez avec Joshua. Nous sommes restés silencieux quelques instants ; nous respirions fort, moi sous le coup de la panique et lui de la surprise. De la lumière provenait de ma chambre dont la porte était légèrement entrouverte ; il me fixait d'un regard inquisiteur, comme s'il savait.

J'ai fait un pas en arrière et j'ai croisé les bras.

— Tu es rentré tôt...

— Il y a un gars qui est à l'essai et qui m'a demandé s'il pouvait me remplacer pour les heures sup. Il a vraiment besoin d'argent et j'ai eu pitié de lui...

Il n'a rien ajouté. Il ne m'avait pas quittée des yeux une seule seconde et j'étais comme paralysée. Je pouvais entendre ma respiration rapide tandis que j'essayais de retrouver mon calme.

— Je suis contente que tu sois bien rentré.

J'ai souri et j'ai essayé de détourner les yeux et de m'éloigner de lui.

— Tu..., a-t-il dit d'une voix douce, comme dans son poème. Vous..., s'est-il repris sur ce ton qu'il avait dans le couloir après que je m'étais disputée avec Wade et qui m'avait apaisée.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

J'avais la bouche sèche. Je me sentais bizarre, la tête me tournait.

— Dormez bien, madame Jones, m'a-t-il dit en me laissant passer.

— Toi aussi, Josh, ai-je répondu en me détachant finalement de son regard.

Je me suis dirigée vers ma chambre. Au moment d'y entrer, impatiente de m'y retrouver, il m'a de nouveau adressé la parole.

— Je peux savoir ce que vous faisiez dans ma chambre ?

— J'étais juste allée voir si tu étais rentré.

Le mensonge était évident et je me suis sentie pathétique. Il s'est rapproché de moi et a tendu la main vers mon visage. J'ai fermé les yeux, ne sachant pas à quoi m'attendre, et j'ai senti ses doigts glisser doucement dans mes cheveux. Quand j'ai rouvert les yeux, il me regardait et tenait à la main une grande peluche de poussière que j'avais visiblement récupérée par terre, sous son lit. Il l'a lâchée entre nous deux.

— Bonne nuit, madame Jones.

Il a fait demi-tour et s'est dirigé vers sa chambre tandis que j'essayais de retrouver mon calme ; et puis je me suis reposé cette question que je m'étais déjà posée en présence de Joshua : *Qu'est-ce qui s'était passé ?*

- Elle a lu ton carnet dans son intégralité. Tu le savais ?
- Quand j'ai vu qu'il traînait juste à côté de mon bol ce jour-là et que je l'avais laissé ouvert, j'ai pensé qu'elle avait dû y jeter un coup d'œil.
- C'était volontaire de ta part de l'avoir laissé là ?
- Ah ! Genre acte manqué à la Freud ?
- Non, je veux savoir si c'était délibéré. Si ça avait été accidentel, ç'aurait peut-être été un acte manqué.
- Non, je ne l'ai pas laissé là délibérément. J'avais commencé à écrire quelque chose dessus ce soir-là après être rentré du travail et je l'ai oublié quand je suis allé me coucher.
- Je trouve intéressant que tu aies évoqué Freud.
- Pourquoi ?
- Tu connais l'idéologie derrière ses théories ?
- Que les garçons veulent avoir des relations sexuelles avec leur mère et les filles avec leur père ?
- C'est un peu simplificateur, mais, oui, en gros c'est ça et c'est ce qu'il a appelé...
- Le complexe d'Œdipe.
- Exact. Tu t'y connais en psychologie ?
- J'aime bien lire.
- Ce n'est pas vraiment une lecture pour adolescent.
- C'est quoi une lecture pour ado ?
- En effet.
- [Froissement de papier. Silence. Une quinzaine de secondes.]
- Pourquoi est-ce que vous me regardez ?
- Est-ce que ça te met mal à l'aise, Joshua ?
- [Silence. Une quarantaine de secondes.]
- Et donc, dans ta compréhension succincte de Freud, dirais-tu que ta relation avec Amber correspondait à cette théorie ?
- Est-ce que vous cherchez à me provoquer ?
- Tu te sens agressé ?
- Je pense que vous essayez de me faire dire ce que vous voulez entendre.
- Est-ce que ma question te perturbe ?
- Cette famille a plus souffert ces dernières années que la plupart des gens au cours de toute une vie. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de choses que vous puissiez dire qui pourrait me faire encore plus de peine.

- Est-ce que tu voulais mettre fin à cette souffrance ?
- J'en suis en grande partie responsable ou du moins je l'ai aggravée. Bien sûr que je voulais y mettre fin.
- Donc tu considères encore que c'est ta famille ?
- Est-ce que vous ne blessez pas ceux que vous aimez le plus ?
- C'est ton cas ?
- Oui, c'est mon cas.
- C'était intentionnel ?
- Comme beaucoup de choses dans la vie, l'intention est discutable.
- Qu'est-ce que tu entends par là ?
- Eh bien, rétrospectivement, tout a suivi un cheminement déterminé par une pensée. Une action est toujours déterminée par une pensée et donc, fondamentalement, nous avons ce que nous désirons.
- Nous ?
- Les êtres humains. Nous sommes inventifs, ce que nous imaginons se réalise.
- Je ne suis pas sûre de te suivre.
- Si une personne se concentre sur une idée suffisamment longtemps, elle fera surgir des choses dans sa vie qui seront l'écho de ses pensées.
- Donc, tu es en train de me dire que, si une personne est optimiste, de bonnes choses lui arriveront, mais si elle est pessimiste ce sera l'inverse qui se passera ?
- Oui, si on veut, d'une façon très schématique, je pense que c'est la façon dont ça fonctionne...
- Mais nous savons que c'est faux : de bonnes choses arrivent à de mauvaises personnes et *vice versa*. N'est-ce pas, Joshua ?
- Est-ce que je peux aller au bout de ma réflexion ?
- Oui, je t'en prie.
- C'est davantage lié aux objectifs que vous vous fixez. Ce que vous pensez détermine votre avenir. Si, par exemple, une personne vraiment ambitieuse se focalise sur son objectif, il y a de très grandes chances qu'elle parvienne à atteindre son but.
- Et qu'est-ce que cela signifie dans ton cas ?
- Que tout ce que nous faisons est fondamentalement « intentionnel ». Toute pensée est déterminée par une intention.
- Tu es donc en train de dire que tu as fait intentionnellement du mal à « ta famille » ?
- Ça, c'est à vous de voir, n'est-ce pas ?
- Quel était ton objectif ?
- L'amour. Rien que l'amour.

Courir est devenu une partie de notre quotidien et j'ai été surprise de voir à quelle vitesse Josh s'est amélioré. La veille de son audition, cinq jours seulement après avoir couru en ma compagnie, nous avons rallongé le parcours de huit kilomètres. C'était comme si nos liens se resserraient pas après pas, en respirant l'air californien, en partageant un même besoin de lâcher prise, de se sentir bouger. Courir était la seule chose, cependant, que Joshua faisait sans sa grâce habituelle, mais je ne doutais pas qu'il finirait par trouver un style qui lui conviendrait. Il était déterminé à m'égaler — je découvrais qu'il avait l'esprit de compétition — et bien que j'aie considérablement ralenti le pas pour lui faciliter la tâche, sans compter que j'avais réduit de moitié le parcours, je savais qu'à un moment donné il serait capable de me concurrencer. Il travaillait de longues heures au fast-food, faisait des heures supplémentaires pour avoir plus de chance d'obtenir son émancipation, mais ça ne l'empêchait pas de se tenir prêt à aller courir tous les matins, quel que soit le nombre d'heures travaillées la veille. Il avait visiblement oublié l'étrange moment que nous avions vécu devant la porte de la chambre. Nous avions couru le lendemain matin sans mentionner l'épisode de la veille, et après ça Joshua avait repris son attitude normale, réservée mais détendue. Moi, par contre, je restais troublée. J'avais à peine dormi : j'avais passé la nuit à essayer de comprendre pourquoi sa présence me bouleversait. D'une minute à l'autre, il pouvait exercer sur moi un pouvoir irrésistible. J'avais le sentiment de ne pas être à la hauteur comme parent. J'avais depuis longtemps accepté le fait que j'étais incompétente pour élever mon propre fils, et Joshua était encore plus énigmatique.

Avec toutes ces questions qui me taraudaient, j'ai décidé le jour de sa convocation au tribunal que nous devions aller courir au saut du lit. Peut-être qu'en prenant les choses en main dès le matin, nous pouvions contrôler le reste de la journée. C'était ce que j'espérais en regardant la buée sortir de ma bouche pendant que nous courions. Nous n'avons pas discuté de la procédure judiciaire, comme si en parler à haute voix pouvait nous porter malheur. La vérité, c'est que nous ne parlions pas beaucoup de toute façon. Je regrettais tous les jours l'époque où Joshua m'écrivait avec espoir depuis la bibliothèque. Il semblait alors si ouvert, si enthousiaste, que je me perdais en conjectures en essayant de comprendre des comportements si contradictoires : celui du jeune poète inquiet et celui du jeune homme qui avait montré tant d'enthousiasme et de passion à l'idée de partager

mon foyer et ma famille.

Assis sur les bancs en bois de la salle d'audience en attendant notre tour, Joshua a à peine levé la tête. Il ne paraissait pas très à l'aise dans sa chemise blanche toute neuve et ne cessait d'agiter nerveusement sa jambe droite. Mais quand son nom a finalement été prononcé, après avoir attendu presque trois heures, il a changé d'attitude. Il a pris une grande inspiration et s'est mis debout, a relevé la tête et a rabattu en arrière les mèches de cheveux qui lui tombaient devant les yeux. Il avait l'air d'un vrai jeune homme et pas d'un petit garçon effrayé, et j'ai de nouveau été surprise par sa capacité à s'adapter à une nouvelle situation. Il a réussi à garder son sang-froid malgré une série de questions assez pénibles et n'a pas baissé les yeux quand il s'est adressé au juge. En dépit de son attitude courageuse et des réponses éloquentes, l'audition ne s'est pas très bien déroulée.

Mon téléphone était sur le mode silencieux mais il n'arrêtait pas de me déranger en vibrant. Quand j'ai finalement vérifié qui m'avait appelé, j'ai vu que M. Hartmeyer avait essayé de me joindre deux fois et Wade trois fois. Vu la situation, j'ai décidé de les rappeler aussitôt que l'audience serait terminée.

Quand la juge a finalement donné son verdict, j'ai senti mon estomac se nouer. La juge, une mère de trois enfants, avait-elle révélé, n'était pas encline à accorder l'émancipation pendant une période difficile, comme après le décès d'un parent. Elle a précisé qu'elle préférait que les adolescents suivent une psychothérapie avant de lancer une procédure. Elle a ajouté qu'elle était également préoccupée par le fait que le père de Joshua n'était pas représenté au tribunal. J'ai vu la détermination de Joshua commencer à vaciller, mais avant que la juge puisse terminer son argumentation il y a eu une interruption : l'huissier de justice lui a tendu une liasse de papiers et elle s'est excusée pour en prendre connaissance.

Joshua a jeté un coup d'œil dans ma direction et j'ai essayé de sourire pour lui redonner courage, mais je n'y suis pas parvenue.

La juge s'est finalement adressée à lui :

— Votre avocat, M. Hartmeyer, a réussi contre toute attente à localiser votre père.

J'ai observé Joshua ; son visage ne laissait rien transparaître, mais ses épaules se sont légèrement affaissées.

— Il a donné des instructions à la cour concernant votre demande. Je vais les lire à haute voix pour que vous preniez connaissance de ses souhaits.

Elle s'est éclairci la voix.

— « À l'attention du juge. Au sujet de mon fils, Joshua B. Hartley, je demande à la cour, sans aucune hésitation, de lui accorder l'émancipation. Je ne suis plus à même de m'occuper de lui. Je ne

souhaite pas qu'il sache où je vis ; je demande seulement à ce que vous permettiez à ce jeune homme de prendre sa vie en main, d'accéder à la liberté à laquelle a droit tout citoyen adulte américain. Il est tout à fait capable de prendre soin de lui-même, beaucoup mieux que je ne le ferais ou que sa mère le faisait. Je ne crois pas pouvoir m'occuper de lui dans un proche avenir. Je me décharge de tous mes droits et obligations envers lui en tant que tuteur et père. Je vous remercie de votre attention. Richard Hartley. »

La juge a froncé les sourcils.

— La déclaration sous serment a été signée et vérifiée.

Elle a poussé un soupir et a hoché légèrement la tête.

Mon téléphone a de nouveau vibré. Joshua avait les yeux baissés.

— Bon, je pense que cela change la donne. Puisque vous n'avez plus de mère et que votre père a renoncé officiellement à sa responsabilité...

Elle s'est de nouveau éclairci la voix.

— Vous travaillez et vivez seul maintenant depuis quelque temps et je crois que vous avez des proches qui souhaitent vous aider à poursuivre vos études. Sont-ils présents ?

Joshua a fait un signe affirmatif de la tête et m'a désignée.

— Levez-vous, s'il vous plaît.

Une fois debout, j'ai senti mes jambes trembler et je me suis demandé comment Joshua avait réussi à garder son sang-froid.

— Êtes-vous Mme Amber Whittington-Jones ?

— Whittington-Jones, me suis-je entendue répondre d'une petite voix.

— Madame Whittington-Jones, votre famille a l'intention d'aider ce jeune homme à terminer ses études ?

— Oui, madame la juge. Nous avons déjà prévu un rendez-vous dans l'école de son choix, et je peux vous assurer qu'il ne vivra jamais aux crochets de la société.

— Quoi qu'il en soit, madame Whittington-Jones, vos garanties n'ont aucune valeur juridique.

Je me suis mise à rougir.

— Cependant, elles en ont pour moi personnellement. Je suis rassurée que ce jeune homme ait trouvé du soutien. Il me semble être très capable et j'espère que vous le guiderez vers un brillant avenir.

— Absolu...

— Cela étant dit, ne faisons pas perdre davantage de temps à ce tribunal. Joshua B. Hartley, je déclare que votre demande d'émancipation vous est accordée ; il vous appartient à présent de prendre votre vie en main et de vous conduire en adulte. M. Hartmeyer recevra les documents appropriés et je suis sûre qu'il vous en expliquera la teneur. Faites bon usage de votre nouveau statut

d'adulte. Bonne chance à vous et pas de bêtises. Vous pourriez perdre votre statut. Affaire suivante numéro 453WJ...

Joshua a levé la tête et a regardé la juge d'un air absent jusqu'à ce que l'agitation liée à la nouvelle affaire le fasse revenir à lui et il s'est tout à coup tourné vers moi. Son visage affichait une expression que je n'avais jamais vue. Son sourire m'a émue et je lui ai souri à mon tour. Quand il s'est rapproché, je l'ai instinctivement pris dans mes bras.

— Ce sont de bonnes nouvelles !

Je lui ai donné une tape sur le bras et il s'est écarté de moi maladroitement en baissant la tête.

— Et si on allait fêter ça ?

Josh a hoché imperceptiblement la tête, un petit sourire aux lèvres.

Je n'arrivais pas à joindre Wade ; je n'arrêtais pas d'essayer de l'appeler à l'extérieur du restaurant sans âme qu'avait choisi Joshua. Je pouvais le voir à travers la fenêtre qui s'amusait avec un sachet de sucre pendant que je réécoutais mes messages. Comme je le supposais, Wade avait désespérément essayé de me joindre pour m'informer que le bureau de M. Hartmeyer voulait me parler. Ce dernier avait déjà été informé du verdict quand je l'ai finalement eu au bout du fil. Il restait quelques documents à signer avant que tout soit officiel, mais M. Hartmeyer m'a rassurée en m'affirmant qu'il nous aiderait à les remplir une fois de retour à Boston. J'ai envoyé un texto à Tyler, qui ne répondait jamais à mes appels même quand il était disponible, et puis j'ai arrêté d'essayer de joindre ma famille.

En observant de nouveau Josh à travers la vitre du restaurant ornée d'un logo vert et or, je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir de l'inquiétude. Même si je le connaissais depuis tout petit, il demeurerait, de fait, un parfait inconnu. Et maintenant il relevait de ma responsabilité même si, juridiquement parlant, ce n'était pas le cas.

Quand il a croisé mon regard, j'ai essayé de ne pas laisser transparaître mon inquiétude. Je lui ai fait un signe et ai esquissé une moue de frustration en indiquant le téléphone. Il m'a répondu par son habituel petit sourire en coin avant de se remettre à jouer avec son sachet de sucre. Après avoir pris une grande inspiration, je suis retournée à l'intérieur du restaurant pour regarder en face mon avenir, la conséquence de mes décisions.

L'après-midi touchait à sa fin quand nous avons commencé à manger notre repas mexicain sans grand intérêt. J'ai essayé d'engager la conversation en revenant sur les événements de la matinée, mais Josh a à peine touché à sa nourriture et a fait peu d'efforts pour parler.

Quand nous sommes sortis du restaurant, le vent avait repris et il

nous a poussés à travers les rues qui brillaient de la teinte mordorée du soleil couchant. Tandis que nous prenions place dans un taxi, j'ai senti mon cœur se serrer en pensant que c'était de cette façon que nous commençons sa nouvelle vie : dans le silence et la gêne. J'ai regardé par la vitre les couleurs du crépuscule avant de me tourner vers Josh qui regardait par l'autre vitre. Il était ailleurs. J'ai reporté ma frustration sur le chauffeur du taxi.

— Déposez-nous devant une épicerie qui vend de l'alcool.

Josh a tourné la tête et j'ai vu de la surprise dans ses yeux vert noisette. J'ai de nouveau regardé par la vitre, ravie d'avoir réussi à le surprendre pour une fois.

— C'est fête, non ?

Quand nous sommes rentrés à l'appartement, Joshua tenant à la main deux bouteilles de champagne que j'avais achetées à la hâte dans une épicerie miteuse sur la route, j'ai tout à coup perdu patience, mais j'ai essayé de ne pas le montrer en allant allumer la lumière tamisée du salon avant de prendre deux verres dans la cuisine. S'activer faisait du bien. Je lui ai demandé d'aller chercher son ordinateur et de mettre de la musique. Il a choisi Amy Winehouse. J'ai trouvé son choix approprié vu que j'allais l'encourager à boire de l'alcool alors qu'il était mineur.

Nous n'avions pas acheté de flûtes à champagne en arrivant en Californie — je n'avais pas vraiment anticipé ce moment — mais le fait de boire dans des gobelets était plutôt drôle. Ce serait festif, qu'on le veuille ou non.

L'air perplexe qu'avait affiché Joshua quand j'avais suggéré d'acheter de l'alcool était toujours visible ; il a froncé les sourcils quand j'ai fait sauter le bouchon sans aucune finesse et versé le champagne qui a débordé sur sa main tremblante et s'est mis à goûter sur le tapis crasseux. J'ai fait semblant de ne rien voir et me suis assise à côté de lui sur le canapé usé avec mon verre rempli à ras bord.

— Joshua B. Hartley, je te félicite pour ta liberté.

J'ai levé mon verre pour porter un toast.

— Je sais que ma demande d'émancipation a été acceptée, mais est-ce que cela m'autorise à boire ?

J'ai baissé mon verre, me sentant stupide.

— Non. Non, mais puisque nous n'avons pas encore les papiers officiels, je pense que nous pouvons plaider l'ignorance.

J'essayais de me convaincre moi-même.

— Écoute, ce n'est pas tous les jours qu'on fête sa majorité.

J'ai essayé de sourire mais n'y suis pas parvenue.

— Oui, c'est vrai.

Il a approché son verre de ses lèvres.

— Attends. J'étais en train de porter un toast, ai-je répliqué pour le taquiner et détendre l'atmosphère. Ces derniers mois ont été éprouvants pour nous deux, Joshua.

Mon verre était levé à hauteur du menton pendant que j'essayais assez maladroitement de lui faire face sur le canapé étroit.

— Je... je voulais te dire que j'étais très fière de toi...

Il a relevé légèrement la tête pour me regarder à travers ses cheveux comme il le faisait toujours.

— Je suis vraiment fière de la façon dont tu t'es conduit aujourd'hui. Ce n'était pas facile, et je voulais juste te dire que tu t'en étais très bien sorti.

Il continuait de me regarder. Je me sentais impatiente.

— On peut boire maintenant ?

Je ne savais pas s'il avait dit ça sérieusement ou non. J'ai levé mon verre et j'ai hoché la tête.

Il a bu cul sec. J'ai dû avoir l'air étonné parce qu'il s'est immédiatement excusé :

— J'avais très soif.

J'ai essayé de garder le sourire, d'être d'humeur joyeuse mais je n'arrivais pas vraiment à me détendre.

— Merde, ai-je dit à haute voix sans vraiment le vouloir en avalant une coupe de champagne cul sec.

Les bulles m'ont brûlé la gorge et j'ai émis un rot sonore. J'ai éclaté de rire et Josh a affiché son petit sourire en coin qui a révélé sa fossette.

J'ai de nouveau rempli nos verres.

— Vous êtes pas mal, a-t-il dit avec effronterie.

— Tu es pas mal toi aussi.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Santé !

J'ai levé mon verre, lui également, et nous avons trinqué avant de boire à nouveau. Si j'avais agi de cette façon devant Wade, il m'aurait emmenée passer un scanner du cerveau ; rien que de penser à sa tête s'il m'avait vue en ce moment même m'a fait pouffer de rire. À ma grande surprise, j'ai senti quelque chose se libérer en moi. J'avais l'impression que je commençais à m'amuser. Cet acte irresponsable et irrévérencieux était une sorte de déclaration. J'avais voulu me faire croire à moi-même que je pouvais élever ce jeune homme. Tandis que mes craintes se dissipaient grâce à l'alcool, je me suis dit que je pouvais me détendre un peu. Je me suis débarrassée de mes talons inconfortables et j'ai replié mes jambes sous moi.

— Tu n'es vraiment pas commun comme garçon, ai-je dit, en sentant mes lèvres s'engourdir et en peinant à articuler certains mots.

— Un homme. Ce n'est pas ce que je suis à présent ?

Josh, qui était toujours assis en regardant droit devant lui, s'est réinstallé confortablement dans le canapé et a étendu ses longues jambes.

— Je ne sais pas.

J'entendais sa respiration par-dessus la voix d'Amy.

Je me suis versé le reste de champagne et j'ai tendu la main pour attraper la seconde bouteille, mais celle de Josh était déjà dessus et nos doigts se sont frôlés. J'ai retiré ma main et me suis rassise. Il a fait sauter le bouchon avec adresse et m'a resservie.

— En quoi je ne suis pas commun ?

Il ne m'a pas regardée et a rempli son verre. Quelque chose avait changé en lui ces dernières minutes mais je ne savais pas quoi exactement. La tête me tournait légèrement.

— Je trouve...

J'ai eu du mal à prononcer ces mots.

— Je trouve que tu en es sorti grandi. Tu n'étais pas pareil il y a dix minutes. Tu étais... euh... Si j'avais les mots pour te le dire, tu ne serais plus aussi énigmatique, c'est pas vrai ?

La conversation avait pris un tour auquel je ne m'attendais pas : c'était devenu tout à coup trop franc sans que je le veuille.

— Énigmatique ? a-t-il répété en souriant. Ouais, c'est pas faux.

J'ai secoué la tête, mais me suis arrêtée immédiatement parce que tout s'est mis à tourner autour de moi.

— Ben, oui, tu l'es. Tu es silencieux et réservé et puis tu te mets à parler sans crainte, comme au tribunal aujourd'hui, et puis tu es de nouveau silencieux. Avant, on se parlait de tout dans nos mails et quand tu finis par pointer le bout de ton nez, tu te montres distant alors même que tu te trouves juste devant moi... C'est dur à comprendre, ai-je dit en articulant mal les derniers mots.

— C'est quoi ?

— C'est dur, ai-je répété un peu trop fort.

Joshua me faisait face. Il m'a regardée droit dans les yeux après avoir écarté ses cheveux de son visage. Je me suis sentie mal à l'aise, vaguement consciente que j'étais complètement incontrôlable.

— Je suis pourtant facile à cerner.

Il ne m'a pas quittée des yeux.

— Pas pour moi, Josh, ai-je répliqué nerveusement en regardant ailleurs.

— Surtout pour vous, a-t-il répondu doucement, et ses doigts ont soudainement frôlé mes genoux.

Je ne savais pas comment il avait réussi à poser sa main si près de moi. La dernière fois que je l'avais vue, elle était sur la bouteille, il était en train de me resservir et j'étais consciente qu'il fallait sans

doute que j'arrête de boire et que j'aille me coucher, mais j'étais hypnotisée par cette liberté, cette honnêteté.

— Je suis désolée pour la lettre de ton père.

J'ai essayé de calmer la tension bizarre qui commençait à s'installer entre nous, en réalisant trop tard que j'étais en train de gâcher la fête.

— Pas moi, a-t-il répliqué trop vite.

— Bon, ça a certainement été utile, mais aucun enfant ne devrait entendre un parent renoncer à ses responsabilités.

Je n'étais pas certaine que ce que je disais était cohérent ; j'avais la langue pâteuse et la tête me tournait.

— Aucune mère ne devrait se sentir rejetée dans sa propre famille.

Mon cœur s'est serré en entendant sa remarque perspicace.

— Ça va, ai-je dit en souriant. J'ai de la chance.

— Non, madame Jones, ce n'est pas de la chance, vous êtes parfaite.

Mes mains étaient engourdis ; j'étais anesthésiée et j'avais le tournis.

J'ai baissé la tête, comme il avait tendance à le faire, et, flattée, je me suis mise à sourire.

— Non, Josh, pas parfaite...

Quand j'ai relevé la tête, son visage était à quelques centimètres du mien, son haleine chaude d'adolescent caressant ma peau.

— Parfaite, a-t-il répété lentement.

Ses doigts ont caressé les contours de mon visage, et j'ai ressenti un frisson. La tête me tournait tellement.

— Vous..., a-t-il continué d'encore plus près, êtes...

Ses lèvres ont touché les miennes, doucement ; elles étaient si tendres, si pleines de promesses, de vie.

— De loin la plus belle...

Il a glissé sa langue à l'intérieur de ma bouche. Elle était chaude, délicieuse.

— Femme que j'ai jamais rencontrée.

Et tout à coup je me suis retrouvée allongée, ses mains d'artiste maintenant les miennes de chaque côté de ma tête pendant qu'il m'embrassait.

— Madame Jones, vous êtes la perfection incarnée.

— Qui es-tu ? ai-je réussi à articuler.

Mais ses lèvres étaient à présent sur mon cou et je me sentais plus vivante que jamais. J'étais électrisée. Quelque part, j'ai entendu une voix lointaine me dire « non », une voix paniquée, mais c'était trop tard : j'étais excitée, complètement emportée.

Il a déboutonné mon chemisier avant de dégrafer d'un seul coup mon soutien-gorge. Il a ensuite posé sa bouche sur mes tétons qu'il a léchés et caressés. Je me suis mise à gémir. Je ne pensais à rien : je n'étais que pure sensation, j'étais vivante. Il s'est débarrassé de son

pull. Il était superbe dans cette lumière, son ventre était bronzé. Je l'ai touché. Sa peau était douce comme du beurre. Il a rempli sa bouche de champagne et m'a ensuite embrassée, me laissant y boire comme s'il n'était que pur nectar.

— J'ai envie de toi depuis toujours.

Il m'a de nouveau embrassé le cou, les seins, le ventre, et tout à coup ses mains étaient à l'intérieur de ma culotte, sous ma jupe, pendant qu'il suçait, léchait et caressait. Il a soulevé ma jupe et a enlevé ma culotte. Et puis il m'a regardée fixement.

— Ouah, tu es vraiment incroyable, a-t-il dit avant de commencer à m'embrasser à l'intérieur des cuisses, en se frayant un passage entre mes jambes, là où j'étais mouillée, en feu, prête...

Mon téléphone s'est mis soudain à sonner dans la pénombre.

Nous avons tous les deux eu le souffle coupé. Comme si nous nous étions réveillés d'un profond sommeil.

Et je me suis sentie nauséuse tout à coup.

— C'est Wade, ai-je dit.

J'avais la bouche pâteuse.

J'ai titubé jusqu'à la cuisine où j'avais laissé mon sac. Le nom de Wade clignotait sur l'écran.

— Allô, ai-je répondu en m'agrippant au comptoir pour ne pas tomber.

— Mes félicitations ! m'a dit Wade alors que le sang battait à mes tempes.

— Oui, oui.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ? Vous fêtez ça ?

J'avais la nausée.

— Oui, oui.

— Tout va bien, chérie ? Tu as l'air bizarre.

— Non, ça va. La journée a été longue, fatigante.

J'ai essayé de répondre brièvement. Je n'avais pas les idées claires. J'avais du mal à respirer.

— Pas de problème. Je vais te laisser. Vous devez faire vos affaires de toute façon. Je viendrais vous chercher à l'aéroport vers seize heures. Je voulais juste vous dire bravo. Dis à Josh que je suis très content pour lui.

— Je lui dirai.

— Je t'aime. Tu m'as manqué. Je suis très content que tu rentres demain.

J'ai regardé ma culotte autour de mes chevilles, mais je ne pouvais pas me détacher du comptoir de peur de m'effondrer.

— Moi aussi. Au revoir.

J'ai raccroché au moment où une vague de honte me submergeait. En réajustant ma jupe du mieux que je le pouvais, j'ai levé les yeux,

effrayée à l'idée que le garçon sur le canapé ne soit pas un rêve.

Il me regardait. Et il n'était plus l'homme viril qu'il était cinq minutes auparavant. Il était effrayé. Il était tout petit.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? a dit une voix.

Cette personne a remonté sa culotte, a chancelé avant de dire :

— Ce n'est pas arrivé.

Et elle s'est retirée ensuite dans sa chambre comme une lâche, en laissant le garçon dans le noir.

J'étais morte de honte et complètement ivre, et je me suis endormie comme une masse en espérant que ce qui s'était passé n'était rien d'autre qu'une sorte de cauchemar érotique.

Mais la nuit ne m'a apporté aucun réconfort.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir en supporter davantage.

— Je comprends, docteur Jones : cela doit être extrêmement difficile pour vous d'entendre ça, mais généralement c'est quand on pense avoir atteint ses limites qu'on fait une découverte capitale.

— Combien de temps je vais devoir encore endurer ça ?

— Dès que nous aurons clarifié la situation, vous pourrez reprendre le cours normal de votre vie.

— Je vous l'ai dit, madame Sloane, je n'ai pas tué ma femme. Je l'ai dit aux policiers et je ne vois pas en quoi nous faire endurer ça à moi et à ma famille apportera un quelconque nouvel éclairage sur ce que j'ai déjà dit ! J'ai des patients qui ont besoin de moi et je suis ici depuis presque trois jours maintenant.

— Vous avez signé le document, docteur Jones. Il y est stipulé noir sur blanc qu'une fois la procédure terminée, si l'État décide de ne pas vous inculper pour meurtre, vous ou votre fils, vous serez libres de partir et de reprendre le cours de votre vie sans conséquences juridiques ultérieures.

— Je pensais que ça durerait vingt-quatre heures, quarante-huit heures maximum ! Je suis ici depuis trois jours et je suis obligé de subir ça, ce...

— Ce ?

— Ce ramassis de conneries qu'a écrit ma femme...

— C'est comme ça que vous considérez sa confession ?

— Ce n'est pas une confession. C'est de la torture.

— Chaque page de ce cahier nous rapproche un peu plus de la vérité, docteur. Si votre innocence est prouvée, j'espère que ces séances auront eu une valeur cathartique.

— Je veux voir mon avocat.

— Comme nous vous l'avons déjà expliqué, docteur, en signant l'accord vous avez renoncé à vos droits à un avocat.

— C'était avant de savoir que je serais ici pour l'éternité.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que nous puissions faire pour rendre la situation plus confortable ?

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— Bien. Alors reprenons la séance, voulez-vous ?

J'avais la bouche sèche quand Joshua a frappé doucement à la porte de ma chambre le lendemain matin. Mes paupières étaient lourdes et mon corps courbaturé. J'avais mal à la tête, ce qu'avait sans doute anticipé Joshua parce qu'il a déposé deux antalgiques et un verre d'eau sur ma table de chevet avant de sortir.

Dès que je me suis assise, tout ce qui s'était passé la veille m'est revenu en mémoire et j'ai dû me précipiter jusqu'à la salle de bains pour vomir. J'ai avalé les deux antalgiques avant de m'habiller et de faire mes valises en essayant de ne pas me laisser submerger par le dégoût. Dans la cuisine, je me suis fait des toasts grillés que j'ai avalés avec un grand verre d'eau. J'ai essayé de comprendre ce qui avait bien pu se produire la veille mais je n'y arrivais pas. Le déni semblait plus facile et c'est la position que j'ai adoptée. Joshua et moi avons donc quitté en silence l'appartement avant de monter dans un taxi. Nous n'avons pas échangé un mot pendant le voyage du retour vers Boston.

Malgré les antalgiques, j'ai continué d'avoir mal à la tête et j'ai lutté contre la nausée pendant toute la durée du vol. Les bruits sourds et les crissements de pneus de l'avion touchant la piste de l'aéroport après plus de trois heures de vol m'ont paniquée. Je n'arrivais pas à regarder Joshua, qui heureusement s'occupait sur son ordinateur, un casque sur les oreilles.

Tandis que nous patientions devant le carrousel à bagages, en regardant les gens récupérer leurs affaires, je me suis demandé si je n'allais pas sauter dans un autre avion pour disparaître complètement. Je ne voulais plus jamais revoir ma famille. Je ne voulais plus jamais regarder mon mari en face ni croiser le regard de mon enfant. Je voulais m'enfuir, partir, loin, très loin. Et puis mes grosses valises bordeaux ont fait leur apparition et je les ai récupérées.

— Tu nous as tellement manqué !

Wade a passé ses bras autour de moi. Ça m'a fait mal dans tous les sens du terme.

Je n'arrivais pas à le regarder. J'étais surprise que Tyler soit également à l'aéroport pour nous accueillir. Il avait les mains dans les poches mais il arborait un large sourire, ce à quoi je n'étais pas du tout habituée. Il a donné une grande tape dans le dos de Josh en disant :

— T'as pas l'air en forme, mon pote.

Joshua a haussé les épaules et affiché un petit sourire. C'était à mon tour de garder la tête baissée, incapable que j'étais de les regarder

dans les yeux.

— Tiens, maman, je vais prendre ta valise... Le vol a été pénible ou quoi ? Vous avez l'air de sortir d'un grand huit.

Tyler en faisait un peu trop. Il agissait d'une façon qui ne lui correspondait pas. En d'autres circonstances j'aurais été ravie de le voir jovial et enthousiaste, mais là il m'agaçait.

— C'est le décalage horaire. On a juste besoin de se reposer un peu, ai-je répondu d'un air coupable.

J'avais envie de pleurer, de crier, mais au lieu de ça j'ai gardé la tête baissée et me suis mise à marcher, laissant mon fils pousser le chariot. Le bras de Wade pesait lourd sur mes épaules. J'avais envie de m'en débarrasser et de m'échapper. J'étais sûre que j'avançais vers la catastrophe mais je ne savais pas comment faire pour retarder l'inéluctable.

— Tout va bien, ma petite fleur, tu es à la maison maintenant, saine et sauve. Tu vas pouvoir te reposer autant que tu veux. Demain est un autre jour.

Je détestais sa façon d'employer des clichés. Je détestais tout, moi particulièrement.

Quand je suis arrivée à la maison tout m'a semblé étranger. L'endroit où je vivais depuis des années me faisait penser à une maison de poupée grandeur nature. L'appartement dans lequel j'avais vécu pendant deux semaines, avec ses meubles dépareillés et abîmés, la poussière et les taches, me semblait plus accueillant que cette monstruosité à quatre chambres. Je me sentais factice à l'intérieur. Tout était faux. Moi, ma famille, ma vie.

J'ai pris une douche avant de me coucher, en volant quelques somnifères dans la réserve de Wade pour être sûre de tomber dans l'oubli.

— Qu'est-ce qui se passe, chérie ?

J'étais rentrée à la maison depuis trois jours et tout ce que j'avais fait c'était dormir. Je n'avais pas fait la cuisine, je n'étais pas sortie du lit. J'avais seulement avalé d'autres somnifères à l'insu de Wade et m'étais réfugiée dans les ténèbres.

— Je suis juste fatiguée, Wade, je te l'ai dit, ai-je gémi la tête dans mon oreiller.

— Tu devrais avoir récupéré du décalage horaire maintenant. Tu n'as rien mangé. Tu ne crois pas que tu as attrapé quelque chose là-bas ?

— Je suis juste fatiguée... Peut-être. J'ai mal à la tête. Tu veux bien

me laisser me reposer ?

— OK, mais si tu n'es toujours pas levée demain matin, je t'enverrai passer quelques analyses, d'accord ? Dors bien, à plus tard.

Je n'ai rien répondu. J'ai simplement fermé mes yeux remplis de culpabilité.

— Bonjour, chérie.

La voix de Wade m'a contrainte à sortir de mon hibernation.

J'ai émis un râle en me retournant et j'ai senti toute la pièce vaciller autour de moi.

— Tu te lèves aujourd'hui ? Tyler m'a dit que tu avais mangé des toasts au lit, hier. C'est un bon début, mais prenons un rendez-vous avec le docteur Fredericks si tu continues de te sentir mal.

Le docteur Fredericks était psychiatre. Je me suis retournée pour faire face à Wade, ai ouvert un œil et l'ai regardé.

— Écoute, je ne sais pas ce qui a causé ce dernier accès de déprime, mais nous avons un autre garçon à la maison qui compte sur toi à présent. Nous avons tous besoin de toi. Alors, si tu n'arrives pas à me parler, je pense que ça te ferait du bien de discuter avec quelqu'un.

— Je me lève, je me lève.

Je me suis surprise moi-même en me redressant. La pièce tanguait.

— Je t'ai dit que c'était à cause du décalage horaire et que j'avais mal à la tête.

Je me sentais bilieuse et déshydratée.

— J'ai juste besoin de boire un peu d'eau et ensuite je me lèverai, OK ?

Je n'ai pas eu le courage de le regarder à nouveau. Il est sorti de la pièce avant de revenir avec un verre d'eau, mais j'étais retournée sous la couverture et je me suis rendormie.

En fin d'après-midi, j'ai entendu un léger coup contre la porte qui m'a réveillée.

— Oui ? ai-je répondu laconiquement.

— C'est moi.

C'était la voix de Joshua.

Je me suis efforcée de m'asseoir quand la poignée de la porte s'est mise à tourner et il a avancé prudemment dans la chambre.

— Je ne sais pas quoi faire pour arranger les choses, madame Jones.

Je n'avais pas ouvert les yeux, par peur de ce que j'allais voir, peur de mon ombre, mais je savais qu'il se tenait au pied de mon lit. J'ai tiré la couette sous mon menton avant d'ouvrir les yeux ; ils ont eu du mal à s'adapter à la luminosité de l'après-midi. Il s'est mis à bouger, à marcher dans la chambre avec une confiance inattendue. Après avoir ouvert le dressing, il en est ressorti avec un de mes pantalons de

jogging, un T-shirt et des chaussures de sport.

— Voilà, a-t-il dit comme s'il n'y avait aucun problème. On va aller courir.

Et puis il est sorti de la chambre.

Je ne sais pas exactement pourquoi, mais cette déclaration toute simple, cette injonction, était ce dont j'avais besoin. C'était quelque chose que je pouvais faire, un plan d'action dans tout ce chaos, et je me suis donc levée, habillée, et l'ai retrouvé devant la porte d'entrée. Aucun de nous n'a prononcé le moindre mot ; nous avons juste marché dans le froid glacial avant de nous mettre à courir. Je ne courais pas pour me purifier, je n'arrivais pas à oublier, mais au moins je courais, nous avions un objectif pour les soixante prochaines minutes et c'était déjà quelque chose.

En revenant vers la maison, j'ai senti grandir mon appréhension à chaque foulée, mais en me concentrant sur le rythme de notre respiration j'ai réussi malgré tout à atteindre la porte.

Tandis que je tournais la clé dans la serrure, la voix de Josh a brisé le silence :

— On va s'en sortir.

Il paraissait si sûr de lui, si mûr, si confiant.

J'ai observé son visage pour la première fois depuis l'autre nuit. Ses yeux n'étaient pas dissimulés derrière ses mèches de cheveux comme d'habitude ; je les voyais très bien au contraire. Ses joues étaient rouges et de la sueur coulait de son front sur ses sourcils. Il m'a regardée. Je m'attendais à ressentir une profonde honte, de la panique même, mais au lieu de ça son regard calme m'a apaisée. Je ne voulais pas briser le seul moment de soulagement que j'avais ressenti depuis des jours, mais j'ai tout à coup eu un flash-back de ses lèvres rencontrant les miennes et j'ai fermé les yeux en secouant la tête.

— Mon Dieu, aide-moi, ai-je murmuré en montant l'escalier pour aller prendre une douche.

Je suis restée sous le jet d'eau chaude en rêvant à une autre vie. Les yeux fermés, j'ai laissé l'eau me fouetter le visage, la poitrine, le cœur. Ça n'allait pas me purifier, mais peut-être qu'en réglant l'eau le plus chaud possible ça pourrait m'ébouillanter, brûler, dissoudre ma honte. Et puis, au milieu de la chaleur et de la vapeur, j'ai senti une main froide sur mon ventre, des doigts froids m'ont agrippée et tirée en arrière. Mes fesses se sont retrouvées contre une peau douce et j'ai senti derrière moi un pénis en érection. Surprise, je me suis retournée et ai découvert un Joshua mouillé et excité. Il m'a attrapé les cheveux de la main droite, m'a de nouveau attirée vers lui de la main gauche et a posé sa bouche sur la mienne.

J'étais sous le choc, ma conscience disait non mais mon corps disait oui.

— Non, Josh, tu ne peux pas faire ça, ai-je marmonné entre ses lèvres tandis qu'il glissait sa main derrière moi.

— Laisse-toi aller, a-t-il chuchoté en me poussant sous le jet d'eau chaude.

Il m'a mordu doucement le cou tandis que mon dos touchait le mur carrelé... J'ai eu l'impression que tout glissait autour de moi. Je me sentais complètement excitée. Ce jeune homme était aux commandes et j'étais incapable de lui résister. Il a arrêté de me caresser les fesses et a glissé une main entre mes seins.

— Joshua, c'est mal, c'est mal, ai-je murmuré.

Il a posé sa bouche sur mon téton et s'est mis à le lécher tout en me caressant entre les jambes.

— Putain, ce que tu es belle, a-t-il gémi.

Il a continué à me lécher les seins et puis il a enfoncé ses doigts à l'intérieur de moi.

— Oh, Joshua, c'est vraiment mal...

Il m'a fait taire en s'agenouillant entre mes jambes ; l'eau coulait doucement sur ma poitrine quand il a glissé sa langue en moi. J'étais déchirée comme jamais je ne l'aurais cru possible. J'étais dégoûtée par mon manque total de volonté et en même temps envoûtée par l'envie irrésistible qu'il me touche. Quand il s'est relevé, il a soulevé ma jambe et l'a passée autour de ses hanches.

— Ça devait arriver... Ça devait arriver. Ne lutte pas, a-t-il dit, en me pénétrant finalement.

Il m'a caressé les seins, a pris mon téton entre ses doigts et l'a titillé pendant qu'il s'enfonçait en moi, qu'il me prenait. J'étais perdue. Je n'arrivais plus à penser. Je ne pouvais plus rien faire sinon me laisser submerger par le plaisir.

— Laisse-toi aller...

Et c'est ce que j'ai fait. J'ai eu un orgasme quand il a éjaculé.

Ensuite, je me suis mise à pleurer ; à pleurer des larmes intenses, désespérées tandis que je me laissais glisser contre le mur, et il m'a bercée tendrement dans cette atmosphère tiède. Je ne savais pas ce que je faisais, pourquoi je l'avais laissé venir en moi. Je n'avais aucune excuse, aucune raison. J'ai senti une main glisser sur mes épaules puis sur mon cou qui m'a caressée pendant que je pleurais. De petites bulles savonneuses ont dégringolé de ses doigts sous le jet d'eau pendant qu'il me massait et me lavait. Je l'ai laissé faire et il a pris soin de mon corps avec une tendresse que je n'avais jamais connue.

Quand l'eau s'est arrêtée de couler, j'ai réalisé que je pleurais toujours. Il a tendu la main pour prendre une serviette et l'a enroulée autour de mon corps ; il m'a de nouveau attirée contre lui et m'a serrée dans ses bras. Il m'a frotté le dos, comme on l'aurait fait avec un enfant, et j'ai trouvé ironique d'avoir un jour imaginé l'adopter. Il

m'a relevé la tête.

— Ouvre les yeux.

J'ai fait ce qu'il m'a demandé.

— Ouah, ils sont tellement beaux.

Il m'a embrassée tendrement sur les lèvres puis sur le bout du nez avant de sortir de la salle de bains, en attrapant une serviette au passage.

Après qu'il est sorti, je me suis effondrée sur le carrelage chaud et me suis mise à trembler de façon incontrôlable. Des images, des pensées se carambolaient dans ma tête. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là mais j'ai entendu tout à coup la voix de Wade de l'autre côté de la porte.

— Chérie, tu es là ?

Je me suis levée d'un bond.

— Tout va bien, chérie ?

Il a frappé doucement.

Je suis sortie vêtue d'un peignoir avec une serviette autour de la tête.

— Tu es rentré tôt, non ?

Je l'ai effleuré en passant.

— Pas vraiment ; il est dix-sept heures trente passées. Je suis content de te voir debout. Josh m'a dit que vous êtes allés courir. Ça fait plaisir de voir que tu vas mieux.

Il a commencé à retirer sa cravate puis ses chaussures.

— Bon, je ferais mieux d'aller vérifier ce qu'il nous reste dans les placards pour préparer le dîner.

J'avais une toute petite voix.

— Super. J'aimerais bien manger une de tes paellas. Ça m'a manqué pendant que tu n'étais pas là. Tu me connais, je sais à peine me faire cuire un œuf, mais on s'est débrouillés...

Je lui ai répondu d'une voix automatique :

— Je vais voir ce que je peux faire. Tu peux aller dire aux garçons que le repas sera prêt vers dix-neuf heures ?

— Très bien.

Il a souri et a déposé une bise sur ma joue. J'ai tressailli, mais il n'a pas semblé le remarquer.

Je me suis fait une queue-de-cheval et ai descendu l'escalier vêtue d'un pull ample blanc crème et d'un pantalon en lin, pour aller préparer le dîner. En chemin, je suis passée devant le miroir de l'entrée et j'ai vu mon reflet. J'avais les yeux rouges et gonflés et le teint pâle, spectral. J'étais étonnée que Wade ne l'ait pas remarqué. Devant moi se tenait un fantôme, une femme adultère effrayée, mais j'ai également entraperçu quelqu'un que je ne connaissais pas, une femme capable d'une vraie passion, une femme en train de se libérer.

Je me suis détournée du miroir pour aller préparer le dîner qui a plu à tout le monde ce soir-là, et tout particulièrement à mon nouvel amant.

Ainsi a débuté ma liaison avec le meilleur ami de mon fils âgé de seize ans.

— C'est franchement dégueulasse.

[Silence. Une quarantaine de secondes.]

— Qu'est-ce que tu savais à propos de cette liaison ?

— Que ma mère baisait avec mon meilleur ami.

— Je vais être plus claire. Est-ce que tu te doutais qu'il se passait quelque chose entre eux ?

— Pas du tout. Ma mère était quelqu'un de bizarre, facilement au bord de la crise de nerfs, vous voyez, stressée. Joshua, lui, c'était un type original. Il avait toutes les nanas qui l'intéressaient, il s'en est tapé quelques-unes, mais sans jamais se prendre la tête avec ça. Vous me demandez si je pensais qu'ils baisaient ensemble ? Jamais de la vie.

— Qu'est-ce que tu as ressenti quand tu l'as découvert ?

— Vous manquez vraiment de délicatesse dans vos questions pour un psychiatre, vous savez.

— Qu'est-ce que tu aurais préféré que je te demande sur ce sujet ?

— Rien du tout.

— J'imagine bien, mais j'imagine aussi que cela a dû profondément t'affecter, sachant qu'ils ont entretenu cette liaison sous ton nez, dans ta maison.

— C'est vraiment dégueulasse. Ma mère. Vous imaginez un peu ? Ma mère.

— Est-ce que ça te fait toujours autant souffrir ?

— Et c'est reparti avec ces putains de questions à la con.

— C'est donc bête aussi de te demander si cette souffrance, cette colère, pourrait t'avoir poussé à commettre un meurtre ?

— Si j'avais voulu la tuer, je l'aurais fait ce jour-là, le jour où je les ai trouvés... ensemble. Le jour où tout s'est cassé la gueule. Il y a seulement deux autres jours dans ma vie où j'ai eu l'impression que tout partait en couille.

— La nuit où le chien s'est retrouvé sous la voiture ?

— Ouais.

— Et l'autre ?

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— C'est quelque chose que j'ai vu, il y a très très longtemps.

— Tu veux m'en parler ?

— Non.

— Ce qui signifie que tu as du mal à parler de ce sujet.

— Vous avez fait des études pour apprendre ça ?

— Ce que je veux dire c'est que tu es sur la défensive quand on aborde ce sujet. J'aimerais que tu me parles de ce jour-là. Aborder les sujets dont tu ne veux pas parler te permettra d'évacuer une partie de ta colère.

— Je n'ai pas vraiment le choix, de toute façon. C'est pourquoi vous les psys, vous gagnez toujours.

— Si tu veux dire par là que tu as été contraint d'aborder un sujet dont tu n'avais pas envie de parler, je suis d'accord avec toi. J'insiste sur le fait que nous nous intéressons à ces jours qui ont profondément bouleversé ta relation avec ta mère.

— Je croyais que vous aviez déjà tout compris. Vous semblez plutôt intelligente.

— Peut-être que j'ai besoin de toi pour m'aider à comprendre. Je te dis ce que je vois, Tyler. Je vois un jeune homme qui est manifestement troublé par ses émotions, qui a peur de les regarder en face et qui a visiblement peur d'affronter son passé. Il ne fait aucun doute pour moi que tu as souffert d'un stress post-traumatique après l'incident avec le chien. Provoqué principalement par la culpabilité. Mais je crois qu'il y a autre chose que tu as supprimé de ton passé et que tu ne veux pas regarder en face. Et maintenant tu envisages la possibilité de libérer ce « quelque chose » dans un environnement où ta culpabilité sera évaluée. C'est comme si tu voulais être jugé, souffrir pour un péché commis dans le passé. Est-ce que je suis sur la bonne voie ? Est-ce que ce que je viens de te dire est suffisant pour que tu me confies ton secret ?

[Silence. Une trentaine de secondes.]

— C'est mon travail d'écouter les secrets, Tyler. J'ai entendu des confessions que tu n'imagines même pas et chacune de ces confessions a eu un énorme impact dans la vie de ceux qui les gardaient. En tant qu'expert dans le domaine du secret, je vais en partager un avec toi... C'est beaucoup plus difficile de garder un secret pour soi que de le partager avec quelqu'un qui s'en soucie. Ce fardeau devient si lourd qu'il peut finir par être écrasant. Est-ce que tu es prêt à me confier les tiens ? Pour ton bien ?

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

— Il y a quelque chose dont ma mère n'a pas parlé dans son journal, sa confession, enfin peu importe. Je ne sais pas pourquoi. Pour se punir, ou se protéger, je n'en sais rien... C'est difficile de savoir par où commencer.

— Commence par ton premier souvenir de l'événement. Quel âge avais-tu ? Tu te rappelles ?

— J'avais... J'avais cinq ou six ans.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— J'étais en train d'appeler ma mère. Je jouais avec quelque chose,

un train sur un circuit, je crois, et il est resté coincé. J'ai pas arrêté d'appeler mais elle n'est pas venue.

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Je ne suis pas certain d'avoir envie de discuter de ça maintenant. Sérieusement. Catharsis ou non, c'est perturbant.

— Tyler, à quel point dirais-tu que c'était perturbant que ta mère entretienne une liaison avec ton ami de toujours alors qu'il était encore mineur ? Sur une échelle de un à dix ?

— Onze.

— Au moins c'est clair. Et donc, ta mère n'a pas répondu à tes appels. Qu'est-ce que tu as fait alors ?

— C'était une chouette maman, vous savez, à l'époque. Il y avait des fois, je me rappelle, où mon père était un peu plus souvent à la maison, parce qu'elle était vraiment triste, mais elle me souriait tout le temps et elle me faisait sentir que j'étais extraordinaire. Elle me répondait toujours quand je l'appelais, quand j'avais besoin d'elle.

— Mais elle ne t'a pas répondu quand tu l'as appelée ce jour-là, quand tu avais cinq ans.

— Non, et j'ai eu peur, vraiment peur. J'ai traversé le couloir en arrêtant pas d'appeler. Et là je l'ai entendue dans la salle de bains au bout du couloir. La porte était fermée. J'ai essayé de tourner la poignée et je l'ai appelée, je lui ai dit pour le train... merde.

[Reniflements.]

— Elle t'a répondu ?

— Non. Je l'entendais à l'intérieur, mais la porte était fermée.

[Sanglots.]

— Qu'est-ce qu'elle faisait à l'intérieur, Tyler ?

— Je me suis mis à taper fort contre la porte, frénétiquement, en lui disant de m'ouvrir... Et elle l'a fait, juste un tout petit peu. Elle s'est mise à me crier dessus ; elle avait sa culotte baissée et elle m'a dit qu'elle avait besoin d'utiliser la salle de bains en paix. Elle ne levait jamais la voix habituellement, jamais ; j'avais peur et j'étais en colère, alors j'ai foncé violemment contre la porte qui s'est ouverte. Ça l'a cognée et elle est tombée par terre d'une drôle de façon. Le ventre, le bébé, eh bien, il a cogné le lavabo et elle a atterri pliée en deux par terre. J'ai dit que j'étais désolé. Je l'ai répété plusieurs fois, mais, mais...

[Sanglots. Une dizaine de secondes.]

— Qu'est-ce qui s'est passé, Tyler ?

— Elle a poussé des gémissements, elle souffrait beaucoup. J'ai essayé de lui frotter le ventre, de lui dire que tout allait bien, mais elle m'a repoussé. Elle pleurait et puis j'ai vu du sang. Je l'ai vu qui coulait sur sa jambe. Quand elle l'a vu, elle s'est mise à hurler, à hurler en répétant « non », à hurler...

— Comme le chien, des années plus tard ?
— Oui, peut-être bien, sauf qu'elle me regardait en disant : « Qu'est-ce que tu as fait ? », encore et encore. Je suis sorti en courant. J'ai couru et je me suis caché sous mon lit jusqu'à ce que mon père rentre à la maison. Il m'a dit : « Maman est tombée. » Il n'a jamais évoqué le fait que j'avais poussé la porte. Il ne l'a jamais su. Elle ne lui a jamais dit. Je ne sais pas pourquoi mais elle n'en a jamais parlé à personne. Elle a dit que c'était elle, à cause de son utérus, que c'était sa faute. Mais c'était à cause de moi, putain. J'ai tué le bébé qu'elle portait.

[Reniflements.]

— Elle n'en a jamais reparlé. Elle a été triste pendant un moment et puis elle a commencé à aller mieux, à être tout le temps sur mon dos, à essayer de réparer ce que j'avais fait... Merde, j'en sais rien.

— Et tu as donc commencé à la rejeter ?

— Peut-être bien.

— Tu l'as rejetée parce que tu te sentais responsable de sa fausse couche ?

— Peut-être. D'une certaine façon. Oui.

— Et l'accident avec le chien t'a fait ressentir la même chose ?

— D'une certaine façon.

— Je suppose que tu n'as jamais parlé de ça avec elle ?

— J'ai plus ou moins effacé ça de ma mémoire.

— Mais en fait pas du tout.

— Apparemment pas.

[Respiration, silence. Deux minutes environ.]

— Comment tu te sens maintenant ?

— Super bien.

— Je ne sais pas si ça peut t'aider d'entendre ça, Tyler, mais tu n'as rien fait de mal.

— Je n'en ai jamais parlé à personne.

— Tu n'es pas censé avoir des réponses à cinq ou six ans. Tu étais un enfant et ta mère a pensé que c'était sa faute. Elle pensait vraiment que cette fausse couche, comme les autres, était liée à son incapacité à mener sa grossesse à terme. C'est peut-être la raison pour laquelle elle est restée si longtemps dans la salle de bains, parce qu'elle avait déjà des difficultés. C'était un accident. La faute de personne.

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

— Tu m'as tout raconté maintenant, ce n'est plus un secret.

— Je ne me suis jamais excusé auprès d'elle, et maintenant il est trop tard.

— Mais tu peux me dire la vérité maintenant, Tyler. Tu peux me dire ce que nous attendons tous d'entendre ici.

— Est-ce que vous êtes en train de me demander si je l'ai tuée ? Si j'ai tué ma propre mère ?

— Oui, Tyler, je te demande si tu as tué ta mère. C'est le cas ?
[Silence.]

— S'il te plaît, ouvre... Laisse-moi entrer. Ouvre la porte. Ne me laisse pas comme ça devant la porte. Ouvre-la.

J'étais à genoux dans la salle de bains, en train de vomir. Josh frappait fort contre la porte fermée. J'ai eu un nouveau renvoi et ai repéré une petite tache de sang dans ma bile. Je n'avais pas parlé à Josh, ni à Wade d'ailleurs, de mes « crises ». J'avais commencé à souffrir de suées nocturnes, de vertiges et de maux de tête. Je présumais qu'ils étaient causés par l'anxiété, par la culpabilité qui me rongait. J'avais l'impression de mériter ça, cette souffrance, mais le sang que je voyais au fond des toilettes n'annonçait rien de bon. J'ai essayé de concentrer toute mon attention sur mes mains qui tremblaient pour ne pas m'évanouir. Josh continuait de tambouriner contre la porte tandis que mon cœur cognait contre ma poitrine. Le froid du carrelage m'a soulagée quelque peu avant de perdre connaissance.

La liaison avec Joshua a continué. Il n'y a pas eu un seul jour pendant ces trois derniers mois où je n'ai pas essayé d'y mettre fin, mais je finissais toujours par être irrésistiblement attirée par lui.

— Alors, quand est-ce que tu t'inscris ?

Bizarrement, la présence de Josh encourageait toute la « famille » à s'asseoir autour de la table de la cuisine et à prendre le petit déjeuner ensemble, quelque chose que je n'avais pas réussi à faire malgré mes efforts tout au long de ces années.

— Je commence la semaine prochaine, monsieur.

Josh tripotait sa tartine, tête baissée.

— Oui, suis-je intervenue, le proviseur est très impressionné par son portfolio.

Je paraissais plus enthousiaste que je ne l'étais en réalité.

— Ça y est, il a la grosse tête.

Tyler a donné une tape derrière la tête de Joshua. Ils se chamaillaient souvent ; c'était quelque chose qu'ils ne faisaient pas quand ils étaient petits et ça me mettait mal à l'aise.

— Arrête, pas sur la tête, Tyler !

— Pourquoi ? Tu as peur que j'esquinte son super cerveau ?

— C'est une très bonne nouvelle, mon garçon, continue comme ça. Chérie, je rentrerai après dix-neuf heures, j'ai une intervention compliquée. Tyler, je te dépose à l'école ou tu prends le bus ?

— Je vais faire le trajet avec toi, papa. J'en ai juste pour dix minutes.

— Je ne peux pas, Tyler, j'ai une consultation à neuf heures précises.

— OK, OK, j'arrive. Ciao, loser, on se voit plus tard pour faire une partie de *Grand Theft Auto*.

Il a attrapé son sac et est passé devant nous rapidement en faisant un signe à Josh.

— Il te reste juste une semaine de vacances, blaireau, profite-en bien.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, a marmonné Josh entre ses dents.

Ce commentaire m'a légèrement inquiétée.

La nouvelle énergie qui circulait dans la maison était surprenante : c'était comme si, rien qu'en étant lui-même, Josh l'avait régénérée. Tyler était chaque jour de meilleure humeur, la cellule familiale me semblait fonctionner pour la première fois, et Wade avait même commencé à apprécier l'idée d'avoir deux fils en voyant à quel point Tyler était heureux. Ainsi, le bonheur de ma famille dépendait d'un garçon qui avait l'intention de la détruire.

Je me suis retrouvée seule avec Joshua pour la première fois depuis l'épisode de la douche. Trois jours s'étaient écoulés, trois jours difficiles pour moi, mais Josh, lui, semblait parfaitement à l'aise, ou inconscient, c'était difficile à dire. Il passait la plupart de son temps à faire de la musique et à jouer à des jeux vidéo avec Tyler, à me donner un coup de main aux heures des repas sans dire un mot. La tension entre nous me rendait constamment nerveuse et la culpabilité rongait ma conscience.

Joshua a commencé à débarrasser les assiettes. Le silence entre nous était pesant ; j'avais l'impression de ne pas contrôler la situation. En déposant les assiettes dans le lave-vaisselle, il m'a frôlée. Ça m'a agacée et j'ai quitté la cuisine pour monter directement à l'étage enfiler ma tenue de sport. Quand je suis redescendue, il attendait devant la porte d'entrée en tenue de sport également. Son attitude n'était pas intrusive, même si ses manières l'étaient ; il m'a laissée passer devant lui dans le froid glacial.

Le vent soufflait fort mais j'ai dû lui faire face. Joshua a couru le long du trottoir et sur la route en se calquant sur mon rythme, même si je pouvais entendre qu'il avait du mal à suivre. Nous avons couru côte à côte sur environ un kilomètre et demi, mais pas à l'unisson. Les bourrasques de vent faisaient tourbillonner les feuilles mortes et le monde autour de nous. Cela correspondait parfaitement à mon état intérieur : je me sentais aveugle, désespérée, effrayée, déchirée ; mes pensées ne me laissaient aucun répit, j'avais du mal à respirer.

Lentement, je me suis mise à calquer mon rythme sur celui du vent agressif, à courir plus vite pour essayer d'échapper à ma conscience.

Joshua a couru aussi vite que moi pendant près d'un kilomètre avant de chanceler. Je l'ai entendu tousser derrière moi, hors d'haleine. J'ai continué sur environ deux cents mètres mais le vent soufflait furieusement. J'ai baissé la tête et ai essayé d'avancer, mais il me poussait en arrière ; j'avais de la poussière et du sable dans les yeux. Je ne voyais plus rien. J'ai couru aveuglée contre un mur de vent et de poussière. La voix de la nature était plus forte que la mienne, elle me noyait, m'avalait, donnait corps à mon tourment intérieur. J'ai relevé la tête vers le ciel chargé et me suis mise à crier, évacuant toute ma frustration, ma culpabilité, qui se sont mêlées au vent rugissant.

Je me suis abandonnée aux sentiments qui s'agitaient en moi ; je les ai évacués et me suis sentie bientôt complètement vidée. En m'effondrant sur le trottoir, j'ai regardé le ciel et ces nuages menaçants qui se déplaçaient rapidement au-dessus de moi ; la vision troublée par les larmes. Et puis le visage de Joshua est apparu entre ces nuages. Ses cheveux s'agitaient et bougeaient au rythme de l'orage. Il me dévisageait avec en fond derrière lui le ciel bleu-gris où tourbillonnaient des feuilles mortes et des déchets.

Il s'est laissé tomber à côté de moi avant de s'allonger sur le dos, ses épaules contre les miennes.

Nous avons regardé le spectacle titanesque au-dessus de nous, les déchets qui volaient en tout sens, cette confrontation de dieux dans le ciel.

Les yeux de Josh brillaient et leur couleur reflétait celles des feuilles qui s'agitaient autour de nous. Il y avait une odeur de pluie dans l'air. Dans les cieux, une guerre faisait rage et tout autour de nous les arbres se courbaient et gémissaient à chaque puissant coup de vent.

— C'est comme un tonnerre d'applaudissements, a crié Josh par-dessus la cacophonie.

Les feuilles des arbres avaient des couleurs spectaculaires : bronze, orange flamboyant, cramoisi et mordoré. Je n'ai rien ressenti pendant un moment, juste une sorte d'émerveillement — un répit momentané dans ma propre tourmente.

— Elles sont vraiment surprenantes, ai-je lancé.

— Quoi ?

— Les feuilles. Laquelle a décidé de changer de couleur en premier ?

— Peut-être qu'elles sont en colère parce qu'elles vont bientôt mourir et elles se fâchent tout rouge, a crié Josh.

— Des arbres en colère ?

J'ai souri en pensant à notre conversation bizarre.

— La passion et la mort sont liées.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
— Je veux dire que si tu veux vivre, vraiment vivre, sentir chaque instant de façon intense, tu dois savoir que tout a une fin.

Il s'est mis à pleuvoir.

— Tout n'a pas une fin, Josh, ai-je répliqué en sachant très bien que je mentais.

— Quelquefois les choses doivent avoir une fin, pour pouvoir recommencer. Comme les arbres.

La pluie s'est accentuée. Joshua semblait ailleurs.

— Elle me manque, tu sais, m'a-t-il confié.

Le béton me râpait l'omoplate et je savais que la magie allait bientôt se rompre. Quand mes vêtements ont commencé à être trempés par la pluie, la culpabilité est revenue.

Sa mère lui manquait. Elle lui manquait tout simplement.

Sur le chemin du retour, je me suis redemandé pour la centième fois ce que j'étais en train de faire.

Nous sommes arrivés à la maison, trempés et engourdis. La porte a claqué derrière nous. Je n'ai pas regardé Josh, je suis montée directement dans la chambre et me suis débarrassée de mon survêtement glacé en le jetant dans la corbeille à linge. J'ai fermé la porte de la salle de bains derrière moi et suis rentrée dans la douche, en craignant et en voulant en même temps qu'il me rejoigne.

Je me suis lavée rapidement et suis sortie de la salle de bains avec peignoir et serviette. En entrant dans mon dressing, j'ai entendu la voix calme de Josh derrière moi :

— Je ne te toucherais plus si tu me le demandes, tu le sais.

J'ai senti mon cœur se serrer à cette idée. Je me suis retournée et j'ai vu sa silhouette dans l'embrasure de la porte, à quelques pas de moi.

— Joshua... Je, je...

En deux enjambées il a été sur moi, ses lèvres douces se sont posées sur les miennes, ont attiré ma langue dans sa bouche tiède. Il m'a portée sans le moindre effort — je n'arrivais pas à comprendre comment il était devenu si fort — et m'a posée sur la moquette douce. Il s'est agenouillé à côté de moi qui attendais allongée calmement, respirant à peine. Il a passé ses mains sous ma tête, ôté la serviette de mes cheveux avant de me caresser les épaules ; il a ensuite passé ses doigts sur mes clavicules, puis sur ma poitrine, a ouvert mon peignoir, dévoilant mes seins. Il les a pris dans ses mains, il s'est penché lentement en avant, ses cheveux ébouriffés chatouillant ma peau nue et m'a embrassée, la tête en bas, langue contre langue. J'étais perdue. Je ne m'étais jamais sentie aussi excitée. Aussi déchirée.

En avançant lentement, il a fait glisser sa langue sur mes seins, les a

léchés, ce qui m'a fait gémir. Il s'est assis brusquement et a enlevé son T-shirt puis, toujours agenouillé au-dessus de moi, il m'a de nouveau embrassée à l'envers. Ça m'a excitée encore un peu plus. Je gémissais et j'étais prête à m'offrir à lui de toutes les façons. Prête à tout. Il a continué à avancer ses lèvres plus bas, en ouvrant mon peignoir en chemin pendant qu'il me caressait et m'embrassait. Il a léché mon ventre avant de glisser sa langue dans mon nombril. Je voulais le supplier d'arrêter mais j'étais déjà vautreée dans l'interdit.

Son sexe était maintenant à quelques centimètres de mon visage ; j'ai senti monter l'envie de le prendre, de le dévorer quand il a ouvert le reste de mon peignoir et qu'il m'a écarté les jambes, agrippant fermement mes cuisses tandis que sa langue glissait vers mon sexe mouillé. Je l'ai débarrassé de son caleçon. Son pénis était dur, épais, prêt, et je l'ai sucé avec avidité. De son côté, il m'a titillée avec sa langue avant d'enfoncer tout à coup son pouce profondément à l'intérieur.

Juste quand j'étais au bord de l'orgasme, il s'est redressé.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé en haletant.

Il avait les sourcils froncés et semblait inquiet.

— C'est juste que, je ne voulais pas...

Je me suis retournée et l'ai poussé sur le côté avant qu'il continue. Je l'ai chevauché, ai pris son sexe entre mes jambes et l'ai glissé profondément à l'intérieur.

— Oh, madame Jo...

Je l'ai fait taire en l'embrassant et me suis appuyée fermement sur ses hanches.

J'ai commencé à aller et venir, excitée et en transe. Il m'a regardée l'air perdu, en transe lui aussi.

— Putain ! Oh, putain... ! Tu es...

Je l'ai de nouveau fait taire et j'ai appuyé mes hanches contre lui.

— Non, non, madame Jones... Ça vient...

Je l'ai senti trembler sous moi. Je me suis sentie en vie, réelle, moi-même. Et puis je me suis mise à crier en ressentant une douleur intense dans mon corps, qui m'a coupé le souffle et m'a fait m'écrouler sur lui.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée dans cette position, en sentant la respiration de Josh sous moi. Sa poitrine paraissait osseuse mais sa peau était douce. Il sentait le parfum de mon savon préféré que j'avais, il est vrai, placé dans sa douche.

J'ai fini par me relever et j'ai marché, tremblante, jusqu'à la douche. Épuisée, honteuse mais encore assoiffée de désir, je l'ai laissé allongé sur la moquette.

Quand je suis allée dans la cuisine pour préparer le déjeuner, Joshua étudiait encore. J'ai jeté un coup d'œil dans sa chambre ; il avait son casque sur les oreilles et il était profondément absorbé par une conférence sur l'histoire de l'art sur Internet. Il me tournait le dos et je suis repartie sans qu'il me remarque. Quand il est sorti de sa chambre une heure plus tard, il était tout débraillé, guère impressionnant et légèrement réservé. Il m'a demandé poliment ce qu'il pouvait faire pour m'aider et, quand je lui ai tendu le plat chaud d'une tourte au poulet maison, son visage s'est illuminé de bonheur comme celui d'un gamin ; il m'a regardée et j'ai frissonné quand j'ai senti ses yeux se poser sur moi. J'étais impuissante, paralysée.

Pendant le reste de la semaine, avant qu'il ne reprenne les cours, Josh et moi avons développé une sorte de routine amoureuse. Nous allions courir, nous faisions ensuite l'amour avant que la vie de famille reprenne son cours normal dans l'après-midi. J'étais étonnée de ma capacité à vivre une double vie : l'amante sensuelle dans la matinée et la mère et l'épouse dévouée en fin d'après-midi. J'avais toujours pensé que la loyauté et la confiance étaient parties intégrantes de mon être, mais peut-être avais-je trop peur de voir qui j'étais vraiment. Je me suis dit que, quand Josh allait reprendre les cours, les choses s'arrêteraient, que le bon sens l'emporterait quand il se retrouverait avec des gens de son âge. Cela m'effrayait et me rongait, même si j'essayais de ne pas y penser. Je n'avais aucune solution, aucune sortie, et j'ai donc choisi de vivre dans le mensonge, parce que arrêter aurait signifié reconnaître ma dépravation.

Même si je me sentais coupable, Wade ne semblait pas le remarquer.

— Je ne me rappelle plus la dernière fois où je t'ai vue aussi détendue, chérie, m'a-t-il dit au cours du dîner une semaine plus tard. Ça te va bien.

J'ai regardé autour de moi et ai croisé le regard de Josh qui levait sa fourchette de haricots vers sa bouche.

— En fait, j'aimerais porter un toast.

— T'es sérieux, papa ? C'est chiant.

— Nous n'avons pas encore fêté l'arrivée de Joshua dans notre famille. Je pense que c'est le moment idéal.

— Pourquoi, papa ? Parce qu'on est en train de dîner ? En quoi c'est idéal ?

— Eh bien, je pense que, euh... Josh, je sais que je ne t'ai pas exactement accueilli à bras ouverts quand tu es arrivé, et...

— Wade, ce n'est vraiment pas nécessaire, ai-je dit calmement, en essayant de ne pas faire attention à Josh qui avait baissé la tête.

— Mais bien sûr que ça l'est. Joshua, merci d'avoir rejoint notre famille, c'est un plaisir de t'avoir comme fils.

Joshua a remué sa nourriture dans son assiette. Tyler s'est penché en arrière sur sa chaise, agacé.

— Quelqu'un veut reprendre du riz ? ai-je lancé.

— C'est bon, maman. Je dois aller terminer un devoir, je monte.

— D'accord.

— Je ne te demandais pas la permission. Putain, mais qu'est-ce que vous avez toi et papa ?

Il a quitté la pièce.

— Ah oui, j'avais oublié, vous avez un nouveau fils génial.

J'ai regardé Wade, trop surprise pour savoir quoi répondre.

— Quoi ? Écoute, Josh, je voulais juste te dire que j'étais content de t'avoir avec nous.

J'ai commencé à débarrasser.

— Merci, monsieur.

Josh n'a pas levé les yeux mais je l'ai vu rougir.

— Nous devons faire quelque chose pour remédier à ce « monsieur », a dit Wade en gloussant.

— Je vais vous aider à débarrasser.

Joshua a pris quelques assiettes sur la table.

— Tu pourrais vraiment inculquer tes bonnes manières au jeune homme qui est à l'étage, mon garçon.

Ce soir-là, Wade m'a fait l'amour. Je l'ai laissé faire parce que je voulais être punie. Je l'ai laissé me toucher et se réjouir même si je n'y prenais aucun plaisir. Ses gestes étaient incertains, quelque chose que je n'avais jamais remarqué auparavant. Son corps semblait mou et l'acte sexuel en lui-même était mécanique. J'ai été soulagée quand il a finalement éjaculé et qu'il s'est écarté de moi. Il a déposé un léger baiser sur mon front avant d'éteindre la lumière. J'ai essayé de ne pas crier, de ne pas évacuer ma culpabilité ; c'était compliqué dans ma tête.

Joshua a intégré l'école de Tyler le lundi suivant. Je me suis résignée au fait que c'était la fin et le commencement d'autre chose. J'allais cesser d'avoir des relations sexuelles avec Joshua et commencer à jouer mon rôle de mère et de parent.

— Bienvenue dans la ligue des champions, le Californien !

Tyler avait pris l'habitude de taquiner Josh au moment des repas,

particulièrement quand nous étions tous ensemble autour de la table. Nous ne nous étions pas retrouvés seuls de toute la semaine et j'étais tendue. Je savais qu'on se demandait l'un et l'autre comment les choses allaient se passer maintenant qu'il était à l'école, mais Josh semblait mieux supporter la situation, malgré les attaques de Tyler.

— La ligue des champions ? Ta nouvelle petite amie en fait partie ?

— Au moins, j'en ai une, moi.

Tyler a jeté une boulette de pain sur Josh, qui a secoué la tête en souriant avant de me lancer un coup d'œil discret.

— Bon, ça suffit, les garçons. Joshua, tu as toutes tes affaires ?

— Oui, monsieur...

— Tu ne veux pas que je t'emmène pour ton premier jour ? ai-je demandé.

— Putain, maman, il n'a pas six ans.

— Je sais. C'est juste un sacré chan...

— Je lui ferai visiter les lieux. Détends-toi, maman. Nettoie un truc ou va courir.

— Merci, Tyler, mais je n'ai pas besoin que tu établisses mon emploi du temps.

— C'est très gentil de votre part, madame Jones, mais je suis sûr que tout ira bien. Tyler sera là pour m'aider si besoin.

— Parce que c'est moi le futé ici.

Joshua a donné une pichenette sur le bout du nez de Tyler.

— Ouais, et rien de tel qu'un petit futé.

Tyler a mis une petite claque sur la tête de Josh et j'ai fait une moue.

— Bon, arrêtez un peu vos enfantillages, maintenant, et au boulot. Ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué et battez le fer pendant qu'il est chaud, les jeunes ! a lancé Wade.

Je me suis demandé avec une certaine irritation combien d'expressions toutes faites il pouvait placer dans une seule phrase, mais j'étais trop stressée pour être vraiment agacée.

— Ne t'inquiète pas, chérie. Ils vont s'en sortir. Je te retrouve après dix-huit heures.

Il m'a embrassée sur la joue et ils sont tous sortis, Josh me jetant un dernier et rapide coup d'œil.

J'ai fait un signe de la main.

— Bonne chance.

Ils m'ont laissée là avec ma conscience et une cuisine pleine de vaisselle sale.

J'ai couru toute seule ce jour-là pour la première fois depuis des semaines. Il faisait atrocement froid et je suis rentrée au bout de très

peu de temps. Je me sentais seule et courir ne réglait pas le problème. Je n'ai trouvé aucun réconfort à faire le ménage ni à aller sur Internet. J'ai pris une douche mais me suis sentie encore sale malgré tout. J'ai mangé sans appétit. Je suis restée allongée sur le lit pendant deux heures. J'ai essayé de lire un roman mais n'ai pas pu aller au-delà de trois pages. J'avais l'impression de n'être que l'ombre de moi-même.

Et puis Joshua est rentré à la maison à 14 h 30. Il m'a trouvée allongée sur le lit, à regarder le plafond. Dès que je l'ai vu, je me suis sentie revivre ; je n'étais plus une ombre.

Sa présence m'a tirée de la léthargie qui s'était emparée de moi à l'idée que notre liaison soit terminée.

— Où est Tyler ?

— Il a cours jusqu'à seize heures le lundi.

— Ah oui, c'est vrai.

J'avais encore un peu la tête ailleurs et revenais lentement à moi.

— Ça a été pour revenir ? Avec le bus, je veux dire.

Il s'est avancé lentement vers moi et s'est agenouillé à côté du lit.

— J'ai eu peur toute la journée.

— Tu n'as pas aimé l'école ?

— Si, je la trouve très bien. Elle est exactement comme tu me l'avais décrite, mieux que tout ce que j'avais espéré.

Sa proximité m'a donné des frissons, a stimulé mes sens. J'ai senti les battements de mon cœur s'accélérer.

— Ne me dis pas que c'est fini.

Il avait à peine ouvert la bouche pour parler ; c'était un simple murmure, comme s'il priait.

Je me suis tournée vers lui. Nos visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Je ne le ferai pas, Joshua.

Nous nous sommes embrassés.

— Je ne peux pas, ai-je repris en l'attirant vers moi. Du moins, pas aujourd'hui.

— Au Mexique, juste toi et moi !

Il s'est arrêté de parler, remarquant peut-être mon manque d'enthousiasme.

— Tu te plains continuellement du froid ici et puis ça fait un moment que nous n'avons pas pris de vacances.

Je regardais Wade sans savoir quoi lui répondre.

— Les jeunes peuvent se débrouiller tout seuls, chérie. Ils ont dix-sept ans maintenant, ce sont pratiquement des hommes.

J'ai fait une moue au mot « jeunes ».

— Qu'est-ce que tu en penses, chérie ?

Je n'avais pas porté de bikini depuis des lustres et je me sentais ridicule ; Josh me manquait terriblement tandis que les mains douces de mon mari enduisaient mon corps de crème solaire.

— C'est bon, Wade, je peux faire le reste, ai-je dit en entendant sa respiration se ralentir alors qu'il atteignait mes cuisses.

Ma liaison avec Josh durait depuis quatre mois et je n'arrivais toujours pas à y mettre fin. L'idée naïve que tout serait terminé une fois qu'il aurait commencé l'école était ridicule ; cela rendait juste les occasions plus rares et redoublait notre désir. Dernièrement, j'avais proposé d'aller acheter des glaces pour le dessert malgré le blizzard juste pour que Joshua m'accompagne jusqu'au supermarché ; sur une place de parking faiblement éclairée, sous des bourrasques de neige et avec le chauffage au maximum dans la voiture, nous avons fait l'amour sur la banquette arrière. J'étais devenue accro à une chose pour laquelle je ne pensais pas avoir la moindre attirance. Il était devenu ma grande obsession, même si je me jurais après chaque rencontre que c'était la dernière. Nous étions ensuite rentrés comme si de rien n'était, légèrement décoiffés, avec nos glaces sous le bras, en mettant notre retard sur le compte de la neige et des problèmes de circulation.

Mais pour le moment, je me trouvais à des milliers de kilomètres de lui, à profiter du soleil en compagnie de mon époux avec lequel j'étais mariée depuis près de dix-neuf ans ; je noyais ma frustration dans des cocktails bon marché et lisais des magazines très chers pour éviter de trop penser.

— Le soleil brille brille brille ! a chantonné Wade avec un grand sourire en se retournant sur sa chaise longue.

J'ai cru que j'allais exploser d'agacement.

— Est-ce que tous tes collègues à l'hôpital parlent comme s'ils étaient encore à la maternelle ?

Il a cligné des yeux, déconcerté, avant de se mettre à sourire.

— Juste ceux qui sont aussi fous que moi... fou de toi.

J'ai secoué la tête et levé le magazine pour ne plus voir son visage. Je le détestais. Son sourire idiot, sa façon de marcher, sa manie de chanter chaque fois qu'il se sentait détendu, c'est-à-dire souvent depuis que nous avons atterri au Mexique, et surtout son attitude passive-agressive. Il ne m'avait pas emmenée jusqu'au Mexique pour faire un break bien mérité et pour que nous profitons de la côte ensemble ; il m'avait éloignée le plus possible de ce qui comptait le plus pour moi. Il n'avait pas la moindre idée de la relation que j'entretenais avec Joshua, sinon il ne m'aurait pas proposé un séjour au soleil. Par contre, il détestait voir que j'étais capable de prendre

soin de quelqu'un qui en avait vraiment besoin, qui comptait sur moi, et que j'en tirais satisfaction. Wade agissait comme un enfant jaloux. Face à cette situation, il jouait encore plus la comédie et moi j'étais rongée par la culpabilité.

Après la séance de bronzage du matin, j'essayais de trouver des endroits intéressants à visiter et des cafés où aller l'après-midi pour ne pas avoir à passer par la chambre d'hôtel et faire l'amour avec Wade comme il le désirait. Et puis un après-midi, après avoir profité du soleil au bord de la magnifique piscine de l'hôtel, j'ai dit à Wade que j'avais besoin de prendre une douche avant d'aller dîner. Alors que je me tenais sous le jet d'eau froide, prenant plaisir à sentir l'eau couler sur ma peau bronzée, j'ai entendu la porte de la douche s'ouvrir. Je me suis retournée et j'ai vu Wade tout nu, en érection. J'ai fermé les yeux et l'ai laissé m'attirer contre sa poitrine qui sentait la noix de coco. Son corps était flasque et ses gestes n'étaient pas aussi audacieux que ceux de Joshua, mais ses mains étaient familières et je me suis laissée aller. J'ai su à ce moment-là que je devais mettre un terme à ma liaison avec Joshua. Je me suis promis d'y mettre fin aussitôt rentrée à Boston.

Mon mari m'a embrassée un peu maladroitement, sa barbe de trois jours était désagréable ; je l'ai laissé me retourner et placer mes mains sur les carreaux. Il m'a caressée délicatement entre les jambes avant de me pénétrer lentement. Son corps appuyé contre le mien, il s'est mis à gémir et mes bras ont tremblé sous l'effort. Il ne m'a pas comblée comme Joshua mais je le connaissais tellement bien ; j'aurais vraiment voulu avoir envie de lui pendant que l'eau coulait sur nous. J'ai essayé de ne pas me sentir déçue quand il m'a pénétrée une dernière fois avant d'éjaculer. J'ai essayé de ne pas me laisser envahir par le dégoût. Je me suis dit que c'était un nouveau départ. Surtout, j'ai essayé de ne pas penser à cette première fois sous la douche avec Josh.

— Oh, ma chérie, m'a-t-il dit. Tu es l'amour de ma vie, tu le sais ?

Il m'a regardée dans les yeux avant de m'embrasser.

— Tu m'as tellement manqué.

Quand je suis sortie de la douche, Wade s'est déplacé sous le jet d'eau et a augmenté la pression. Je me suis assise sur le lit pendant qu'il se lavait et j'ai senti son amour me dégouliner entre les cuisses.

— Allons chercher quelque chose à manger, chérie, a proposé Wade en prenant une serviette à sa sortie de la douche. Je crève de faim.

— OK, donne-moi juste cinq minutes.

Je me suis forcée à répondre gentiment en retournant dans la salle de bains.

— Ça doit te changer de la cuisine et du ménage, a-t-il dit en souriant. Je veux ce qu'il y a de meilleur pour ma petite fleur.

Il m'a attrapée dans ses bras au moment où je passais à côté de lui.
— Bon sang, Wade, tu peux me laisser prendre une douche ?
— J'y peux rien, c'est comme une lune de miel et j'ai la plus belle femme de tout l'hôtel.

Le jour de notre retour, après avoir passé trois semaines dans un hôtel de luxe à Cabo San Lucas, j'ai fait l'amour avec Joshua pas moins de trois fois.

Dans l'avion du retour du Mexique, je m'étais juré une fois de plus de mettre fin à notre liaison, de le laisser profiter de son adolescence et rencontrer des filles de son âge, de mettre un point final à mon odieuse conduite. J'avais besoin de me sentir pure, libérée. Je voulais enlever le nœud coulant que j'avais autour du cou. J'avais parlé avec Tyler tous les soirs quand j'étais au Mexique, mais j'avais évité de le faire avec Joshua : je lui avais parlé deux fois seulement, désirant mettre le plus de distance possible entre nous deux, sachant que c'était la seule façon de mettre fin à notre mascarade. Les deux fois où il avait répondu au téléphone, pendant que Tyler était sorti, Joshua avait semblé déprimé, en colère, rétif, mais je ne lui en ai pas du tout voulu.

Wade devait se rendre au travail l'après-midi de notre retour, pour faire le point une petite heure, avait-il affirmé, mais il s'est absenté cinq heures comme on pouvait s'y attendre. Tyler avait prévu une sortie entre copains et s'était excusé la veille en expliquant que Josh et lui nous attendaient un jour plus tard, mais avait tout de même ajouté qu'il espérait que notre voyage s'était bien passé. Josh, bien entendu, n'avait rien prévu.

— Bon, tu as dû baiser avec lui.

Josh, jean noir et pull vert ample, s'est assis au bord de notre canapé couleur crème. Il mordillait un ongle, tête baissée et évitant tout contact du regard pendant que Wade quittait l'allée au volant de sa Mercedes.

— C'est mon mari, Josh. Ce que nous avons fait pendant ces trois derniers mois est...

— Quatre.

— Bon, quatre ! En tout cas, ce n'est pas bien. Je n'arrive même pas à comprendre comment tout cela a pu se produire et je ne sais pas comment réparer ça, mais ça ne peut plus continuer ; il faut que cela s'arrête ! Je ne peux pas détruire la vie de tous ceux que j'aime.

Il a continué à se mordiller le doigt en évitant toujours mon regard.

— Josh, c'est mieux comme ça. Tu dois te faire à l'idée que nous ne pouvons pas continuer. Je n'ai jamais...

J'ai senti ma gorge se nouer. Je me suis sentie étouffer mais j'ai

continué malgré tout :

— Je suis vraiment désolée.

— Tu l'aimes encore ?

Il m'a regardé à travers ses cheveux noirs entortillés.

— Oui. Bien sûr que je l'aime.

Et c'était le cas.

— Tu ne penses pas vraiment ce que tu dis, a répliqué Josh d'une petite voix.

— Mais si. Tout ça doit s'arrêter.

En un mouvement, il s'est retrouvé devant moi ; il semblait sur le point de pleurer.

— Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu veux que ça s'arrête. J'avais du mal à respirer et j'ai ressenti un frisson.

— Je veux que ça...

Et puis il a posé sa bouche sur la mienne et m'a attirée contre lui. Je n'ai pu résister davantage. Je l'ai débarrassé de son pull, dévoilant sa peau douce, naturellement hâlée, tandis qu'il ouvrait mon chemisier. Je portais une longue jupe que j'avais achetée au Mexique sur un coup de tête. Elle n'était pas vraiment taillée pour moi, à l'image de ma vie, d'ailleurs. Il a relevé ma jupe et nous avons titubé jusqu'à l'entrée, renversant un vase sur une table au passage sans y prêter attention. Il a attrapé mes cheveux d'où une barrette s'est détachée avant de m'embrasser dans le cou. En un éclair, je me suis offerte à lui. Il a tiré sur mon soutien-gorge, le fermoir s'est ouvert, et il a léché avidement mes seins tandis que je déboutonnais son jean. Il m'a adossée contre le mur, a levé ma jambe et l'a plaquée autour de lui tout en passant sa main sous ma jupe ; il a enlevé ma culotte avant de me pénétrer. Envahie par le plaisir, je me suis mise à crier d'extase tandis qu'il allait et venait en moi.

— Dis-moi que tu m'aimes. J'ai besoin de t'entendre le dire. Dis-le-moi !

Il me pénétrait avec de plus en plus d'ardeur et j'étais pressée contre le mur.

— Dis-le-moi ! Putain, dis-le-moi ! S'il te plaît !

Nous étions hors d'haleine et je l'ai entouré de mes bras tandis qu'il allait et venait.

— Oh mon Dieu, Joshua...

Il poussait, poussait, et tout à coup je me suis mise à crier en relâchant mon étreinte.

— Oui, Joshua, je t'aime !

Il a enfoncé son sexe une dernière fois avant d'éjaculer et nous nous sommes effondrés par terre, serrés dans les bras l'un de l'autre.

— Je t'aime aussi, a-t-il murmuré en m'embrassant avec passion.

Nous avons pris une douche ensemble, en faisant l'amour une

nouvelle fois sous le jet d'eau chaude, et nous avons ensuite mangé comme des ogres. J'étais épuisée, remplie de culpabilité et repue ; je me suis finalement effondrée sur le lit où Josh m'a rejointe et nous avons fait l'amour une troisième fois. Nous avons mis fin à notre intimité en voyant la lumière des phares de la voiture de Wade à travers la fenêtre.

Joshua s'est glissé hors de la chambre et est allé dans la sienne d'un pas tranquille. Je faisais semblant de dormir quand Wade s'est couché à côté de moi et qu'il a collé ses pieds froids contre les miens.

— Allez, mec, ça durera pas longtemps et tu t'amuseras bien, je te promets, a lancé Tyler à Josh devant la porte de sa chambre.

— Demande à quelqu'un d'autre. J'ai pas envie de tenir la chandelle.

— Elle t'a vu quand on allait au cours d'histoire de l'art. Elle a dit qu'elle te trouvait mignon. Je comprends pas pourquoi tu en fais tout un plat. Tu ne sors plus du tout. Tu restes juste assis à rien foutre et à regarder des redifs. T'as dix-sept ans, mon pote, pas quatre-vingts !

J'ai entendu des bruits de pas et une porte claquer.

Tyler a frappé contre la porte et peut-être même donné un coup de poing dessus.

— Si ça t'amuse de jouer les losers, c'est comme tu veux, mais ne viens pas te plaindre quand Jennifer sortira avec une star du rock.

J'ai entendu Joshua répliquer quelque chose depuis sa chambre, mais la porte étant fermée c'était dur de comprendre ce qu'il disait exactement.

— Eh bien, va te faire foutre, c'est pas ta maison ici, t'aurais pas dû dire ça, a lancé Tyler en donnant un dernier coup violent contre la porte.

C'était samedi matin et j'étais en bas dans la cuisine. Je pensais être la seule personne debout dans la maison, mais j'avais visiblement tort. Je savais que je n'aurais pas dû mais j'ai tout de même décidé d'aller voir ce qui se passait. Alors que je commençais à monter l'escalier, j'ai vu Tyler se diriger d'un pas lourd vers sa chambre.

— Salut, mon chéri, qu'est-ce qui se passe ?

Il a baissé les yeux sur moi avant de s'éloigner rapidement. Joshua a ouvert ensuite sa porte.

— C'est bon, arrête ta crise, froussard, je viendrai.

— Va te faire foutre ; je veux pas de ton aide.

— C'est quoi ton problème maintenant ? J'ai dit que je viendrai.

— Tu sais très bien ce que tu as dit ! Tu agis comme si t'étais au-dessus de ça, au-dessus de moi, au-dessus de tout ; je suis désolé que ta mère soit morte, mais il serait temps que tu te secoues un peu, mon

pote.

— Mais qu'est-ce qui se passe entre vous ? a demandé Wade en sortant de notre chambre.

— Rien ! Ça te regarde pas, a répliqué Tyler en descendant les marches quatre à quatre.

Il est passé devant moi sans même me regarder.

— Eh bien, apparemment ça regarde tout le monde puisque tout le quartier peut t'entendre ! a rétorqué Wade. Où est-ce que tu vas ?

Tyler a pris son manteau.

— Attends, Tyler, tu n'as même pas de chaussures aux pieds.

Mais il est sorti de la maison sans m'écouter.

— M'enfin, vraiment...

Wade est resté là, impuissant, à agiter les bras dans le vide.

— C'est mon jour de repos. Un peu de calme, c'est vraiment trop vous demander ?

J'ai attrapé un manteau et me suis dirigée vers la porte d'entrée. Je ne sais pas comment il a fait pour se déplacer aussi vite, mais Joshua s'est retrouvé tout à coup à côté de moi.

— S'il te plaît, laisse-moi régler ça. C'est ma faute.

— Je crois plutôt que c'est la mienne, ai-je répondu avant qu'il me ferme la porte au nez, sans le vouloir.

— Je te l'avais dit : deux ados sous un même toit, c'est rien que des problèmes, a lancé Wade.

Il est retourné dans notre chambre tandis que j'étais submergée par un sentiment de dégoût familial.

— C'est leur première véritable dispute en presque huit mois, ai-je répliqué, plus pour moi-même que pour me défendre.

Je me suis calmée en préparant le petit déjeuner pour toute la famille, sans m'occuper de savoir si nous allions le partager ensemble.

Les garçons sont arrivés dix minutes plus tard, en riant. Ils se sont installés à la table de la cuisine et ont commencé à dévorer les toasts que je leur avais préparés.

— Alors les jeunes, vous avez réglé vos différends ?

Wade portait une chemise, un pantalon en coton et des chaussures de golf.

— Tu sors faire un tour ? ai-je demandé en remarquant sa tenue.

— Les collègues m'ont appelé pour faire une partie à quatre. Charlie a été contacté en urgence pour opérer une appendicectomie. Je pouvais pas les laisser en plan.

Josh a levé la tête aussitôt.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre conversation, vous avez tous les deux un rancard ? a repris Wade en essayant de parler comme les jeunes.

J'ai senti le regard coupable de Josh se poser sur moi avant qu'il ne

baisse les yeux dans son assiette.

— On dirait bien.

Tyler a affiché un grand sourire en donnant un petit coup de coude à Josh.

— Bon, alors, quand est-ce que tu nous présentes cette petite amie, Ty ? a demandé Wade.

— Putain, papa, si je la ramène à la maison, vous allez tout faire foirer. En plus, sa sœur qui est plus âgée aime bien Josh... Alors, il se pourrait bien qu'on soit quatre !

J'ai senti ma gorge se nouer aux mots « plus âgée ».

— Elle est plus âgée de combien ?

Ces mots sont sortis de ma bouche malgré moi.

Joshua a remué la tête, visiblement embarrassé, même si je savais qu'en réalité il était en colère.

— De deux ans, maman. T'inquiète, il y a rien de pervers.

J'ai lâché l'assiette de toasts que j'avais préparée pour Wade sur le comptoir.

— C'est bon, il n'y a rien de cassé ! ai-je dit au moment où l'assiette se stabilisait.

Un toast avait atterri tout au bord du comptoir, sa face beurrée contre la surface.

— Je vais t'en préparer un autre, Wade. Désolée.

Wade a ramassé le toast.

— C'est bon, chérie. Je dois être au terrain de golf dans une demi-heure. Je voulais le manger sur la route de toute façon.

Il a pris ses clés de voiture sur la table à l'entrée.

— Bon, les jeunes, amusez-vous bien. Je suppose que vous sortez ce soir. Chérie, je rentrerai après avoir bu quelques verres avec les collègues. Ne me prépare rien pour le déjeuner, mais mets une jolie tenue pour ce soir. Je réserve un restaurant pour dix-neuf heures. Je t'aime.

— Merci, papa, ne nous attends pas.

Tyler a posé son doigt recouvert de confiture sur la joue de Joshua qui a ramassé une cuillère pour riposter.

— Bon, ça suffit maintenant. Je ne vais pas nettoyer toutes vos saletés, ai-je dit sur un ton un peu trop brusque.

Joshua a lâché sa cuillère et est monté directement dans sa chambre. Il m'aidait à débarrasser d'habitude.

— Oh la la, maman, faut pas t'énerver comme ça.

Tyler a avalé d'un trait son jus de fruits avant de monter dans sa chambre. J'ai débarrassé les assiettes en essayant de ne pas penser aux mots « plus âgée » et « pervers » qui étaient maintenant dans ma tête et qui me tourmentaient pendant que je rinçais les assiettes et les rangeais.

Je suis sortie pour aller courir. J'étais à cinq cents mètres environ de la maison quand j'ai entendu prononcer mon nom. J'ai ralenti le pas et j'ai regardé par-dessus mon épaule.

— Si tu...

Josh était à bout de souffle quand il m'a rattrapée.

— Si tu ne veux pas que j'y aille, je n'irai pas.

Je n'avais pas arrêté de courir ; il allait devoir faire des efforts s'il voulait que nous ayons une discussion.

— Je ne veux pas forcément y aller.

Il déglutissait entre chaque mot.

— Je pensais juste que ça rendrait les choses...

— C'est le cas, Josh, cela rend les choses...

— Plus faciles, a-t-il terminé.

— Je pense que c'est un signe, tu vois. Ça dure depuis trop longtemps et ça n'aurait jamais dû se produire, tu le sais...

— Arrête. Tu dis toujours ça.

— Parce que c'est vrai. C'est n'importe quoi. T'es juste un gamin, Josh. J'ai déjà volé tellement de...

— Putain, tu veux bien ralentir ? J'ai dû courir à fond pour pouvoir te rattraper, laisse-moi... Arrête-toi. S'il te plaît.

J'ai ralenti pour qu'il puisse reprendre son souffle.

— Toi, tu as bien ton mari...

— Je ne t'interdis rien, Josh. Je dis exactement le contraire...

— Commence pas à me dire que je devrais sortir avec des filles de mon âge.

— Où est-ce que ça va nous mener, Josh ? C'est du grand n'importe quoi...

— Je vais te dire un truc, ma vie c'était déjà du grand n'importe quoi. Tu as foutu ma vie en l'air, tu as bouleversé ma vie, quand j'avais dix ans, quand j'ai vu la plus belle femme que j'avais jamais vue. Tout ça, c'est parce que tu existes et c'est tout.

Des larmes coulaient sur ses joues. J'étais émue. Je me suis arrêtée de courir.

— C'est pour ça, Josh. Ce n'est pas bien. Ce n'est pas comme ça que tu devrais vivre ta vie.

— Ne me fais pas la leçon. Merde ! On croirait entendre ton mari.

Je suis restée bouche bée.

— Josh, ça doit s'arrêter. Pourquoi pas maintenant pendant que tu as une jolie fille de ton âge qui...

— Bon. Tu veux que je couche avec des filles de mon âge ? Alors je coucherai avec des filles de mon âge. On verra si tu te sens mieux après...

Il a tourné les talons et est parti en courant.

J'ai regardé autour de moi, effrayée à l'idée que quelqu'un ait pu

nous voir. Je me suis sentie légèrement soulagée en prenant la direction opposée à Josh et j'ai continué à courir pendant plus de quatre heures, jusqu'à ce que mes jambes ne puissent presque plus me soutenir. Ma détermination, elle, était intacte : jamais plus je ne le toucherais.

Ma liaison avec un adolescent de dix-sept ans venait officiellement de se terminer.

— Pour toi aussi ?

— J'imagine que vous voulez savoir si cette liaison était terminée pour moi aussi ?

— Oui. Elle t'a demandé de passer à autre chose et tu as accepté. Tu étais sérieux ?

— Vous posez les mauvaises questions.

— Ça dépend des réponses que je cherche à obtenir. Quelles questions préférerais-tu que je te pose, Joshua ?

— Comment les choses se passaient vraiment à la maison, qu'est-ce qui se passait vraiment entre nous...

— Il paraît évident que vous aviez une relation intime et que vous aviez des rapports essentiellement sexuels.

— Et c'est là que vous vous trompez. J'aurais pu me taper des tas d'autres filles ; mais ça n'aurait rien signifié.

— Tu as l'air agacé, Joshua.

— Je le suis.

— Tu peux me dire pourquoi ?

— Je suis venu ici, de bonne grâce, depuis la Thaïlande, sans mandat d'arrêt contre moi, en faisant preuve de bonne volonté, comme vous l'aviez demandé. J'ai accepté vos conditions insensées et maintenant je dois subir les questions les plus ridicules.

— Est-ce que c'est difficile pour toi d'entendre les pensées d'Amber ?

— Au contraire, j'aime entendre Amber parler de sa vie.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ?

— Je donnerais n'importe quoi pour entendre ne serait-ce qu'un mot de plus d'elle, pour l'entendre parler. Vous pensez vraiment que je suis venu ici pour vous aider à découvrir comment elle est morte ? Non. Je suis venu ici pour entendre ça, pour l'entendre, une dernière fois. C'est votre incapacité totale à comprendre ses pensées que je trouve exaspérante, votre idée que tout ce qu'elle a écrit était quelque chose auquel je m'attendais et sur lequel je devrais avoir une opinion.

— Tu viens de dire toi-même que je devrais te poser des questions sur la vie à la maison et comment les choses se passaient vraiment... Cela implique donc une opinion. Il est normal pour nous d'avoir des opinions, Joshua, et je pose certaines questions pour essayer de cerner les problèmes que tu pouvais rencontrer dans ta liaison avec Amber. Pourquoi ne m'aides-tu pas en me disant ce que tu pensais de la vie dans cette famille et comment les choses se passaient ?

— Pour être clair, je n'ai pas d'opinion sur ses réflexions. Amber n'était pas libre. Elle pensait qu'elle devait sacrifier sa vie pour Wade et Tyler, et peut-être pour moi, et ce serait devenir un de ses oppresseurs que de juger ce sacrifice. Vous voyez, c'est exactement ça, elle se souciait trop de nous, de nos sentiments. Je n'ai jamais, et je ne le ferai pas, jugé ses sentiments, ses opinions, ses plus profonds désirs. Ce journal, cette confession, ce bilan d'une vie, c'est sa façon de se libérer... Ce texte auquel vous faites référence, c'est son dernier témoignage de liberté.

— Tu penses donc qu'elle était prise au piège.

— Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de barreaux qu'il n'y a pas de prison.

— Qui l'a enfermée dans cette prison ?

[Rire.]

— À votre avis ?

— Est-ce que tu insinues que c'est Wade qui l'y a enfermée ?

— Non. Il a juste pris garde à ce qu'elle y reste.

— Tyler ?

— Il ne l'a jamais laissée sortir.

— Il l'a donc enfermée ?

[Rire.]

— Pourquoi est-ce que tu secoues la tête, Joshua ?

— Parce qu'il n'y a pire aveugle que celui qui refuse de voir.

— Je croyais que tu détestais la Bible.

— Je ne déteste rien ; tout a sa raison d'être, son utilité.

— Pourquoi penses-tu que Tyler a enfermé sa mère ?

— Je ne pense pas ça.

— Penses-tu qu'Amber avait son utilité ?

— Vous essayez de me faire de la peine ?

— Non, Joshua. Tu es triste ?

— Non. J'essaie juste de vous aider à y voir plus clair.

— Sa prison ?

— Oui, sa prison.

— Qui a construit sa prison, Joshua ?

— Elle ! C'est elle seule qui l'a fabriquée.

— Et tu es en train de me dire que sa famille a fait en sorte qu'elle y reste.

— J'ai essayé de l'en sortir. J'ai simplement essayé de la libérer.

J'ai respecté la promesse que je m'étais faite pendant trois mois. Trois mois insupportables. J'ai même fait l'amour avec mon mari une fois par semaine et me suis forcée à aimer ça. Tyler était surexcité par le rancard à quatre que les deux garçons avaient mis au point depuis des semaines ; j'ai essayé désespérément de ne pas rester éveillée jusqu'aux premières heures du matin, à ressasser les mêmes pensées jusqu'à ce qu'ils rentrent. L'odeur d'un parfum d'adolescent imprégnait ses vêtements quand je les ai mis à laver et j'ai ravalé mon amertume à chaque nouvelle inspiration.

— Stacey va te botter le cul, mec, a lancé Tyler en postillonnant des céréales, je voudrais pas être à ta place, mon vieux. Si Karen lui raconte, elle va t'attraper par les couilles.

Mes poils se sont hérissés en entendant le mot « couilles » ; repoussant les images que j'avais dans la tête, je suis allée chercher un torchon.

— Ne sois pas grossier, Tyler, s'il te plaît.

— Mais avec les seins qu'elle a... Je te comprends.

Il a engouffré une grande cuillerée de céréales.

— Ne parle pas la bouche pleine, s'il te plaît, ou alors prends ce torchon pour essuyer le comptoir quand tu auras terminé.

J'allais faire une remarque sur son commentaire grossier quand j'ai vu Josh me regarder. Il ne m'avait pas regardée dans les yeux depuis la dispute sur la route et ne m'avait même pas adressé la parole. C'était perturbant.

— J'ai posé une main sur un de ses seins et il m'aurait fallu un gant de baseball pour pouvoir le prendre tout entier, a-t-il dit en me fixant du regard. C'était un bon coup.

Tyler s'est étranglé avec ses céréales avant de bredouiller :

— Putain, trop cool !

Je suis sortie de la cuisine consciente du petit sourire qu'affichait Joshua.

— Madame Whittington-Jones ?

— Oui ?

— Je suis M. Arbinger, le professeur d'arts plastiques de Joshua.

Il a fait une pause et s'est éclairci la gorge.

— Je m'excuse de vous déranger, mais j'aimerais discuter de quelque chose avec vous, ou plutôt vous montrer quelque chose.

Je n'étais pas très en forme et pas vraiment ravie d'interrompre ma routine matinale.

— D'accord. Il y a un problème ?

— Pas exactement, mais pourriez-vous passer à l'école dès que vous aurez un moment ?

— Oui, bien sûr. Cet après-midi, cela vous convient ? Quatorze heures ? Quinze heures ?

— Quatorze heures c'est parfait.

L'école était impressionnante. Elle s'étendait sur environ quatre hectares de terrain et on y trouvait parmi les équipements les plus avancés de tout le pays. Quand je suis arrivée au centre d'arts plastiques, j'ai fait une pause pour admirer certains travaux. C'était étonnant de penser qu'il s'agissait d'œuvres d'adolescents et non pas d'artistes reconnus possédant leur propre atelier. Je me suis demandé quelles étaient celles de Josh et seulement ensuite celles de mon fils. J'ai vite eu la réponse à ma question : quand M. Arbinger a ouvert la porte, j'ai été frappée de surprise en découvrant une œuvre recouvrant une surface murale d'environ deux mètres carrés. J'ai jeté un coup d'œil à M. Arbinger, qui a acquiescé, et je me suis évanouie.

Quand j'ai repris connaissance, M. Arbinger m'a offert de l'eau dans un verre plutôt sale.

— Si j'avais su que vous alliez... Eh bien, je vous aurais prévenue.

Il était manifestement troublé.

— J'espérais que vous m'expliqueriez ce que cela signifie, mais maintenant, eh bien, vous êtes là et...

J'ai eu un haut-le-cœur en essayant de me remettre à marcher et j'ai dû m'asseoir.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Ce jeune homme tourmenté, ce brillant artiste... pardonnez-moi si cela vous met mal à l'aise, mais je crois qu'il est très amoureux de vous.

Je me suis mise à rougir.

— Je...

— Cela arrive de temps en temps, surtout quand ils se préparent à entrer à l'université et à prendre de grandes décisions. Ils projettent parfois leurs sentiments sur un adulte, souvent de sexe féminin, qui les a encouragés, comme ça a été votre cas, d'après ce que j'ai pu voir dans les dossiers de l'école.

J'ai passé une main sur mon front pour essuyer les gouttes de sueur qui menaçaient de révéler mon malaise et n'ai rien répondu, n'ayant

aucune confiance en ce qui pouvait sortir de ma bouche.

M. Arbinger marchait de long en large anxieusement.

— Je ne veux pas signaler ça, mais son message est sans ambiguïté et peut-être pourrions-nous trouver un moyen de régler ce problème de façon que ce jeune homme trouve un espace plus approprié pour s'exprimer que sur le mur de ma salle de cours.

— Bien sûr, oui.

— Sa mère est morte il n'y a pas longtemps, c'est ça ?

— Oui.

J'avais de nouveau du mal à respirer.

— J'imagine que le fait que vous vous substituiez à sa mère engendre quelques problèmes, euh, chez un jeune homme. Pensez-vous qu'il accepterait l'idée de suivre un genre de thérapie ?

— Merci, monsieur Arbinger, pour votre sollicitude et pour m'avoir parlé de ça. Mon mari...

Je n'ai pas pu continuer après avoir prononcé ce mot et me suis éclairci la gorge.

— Mon mari et moi ferons en sorte que cela n'arrive plus.

— Oui, mais une thérapie...

— Je m'assurerai que Joshua voie quelqu'un pour... pour ça.

J'ai regardé le mur, cette représentation incroyablement fidèle de différentes parties de mon corps. Yeux. Bouche. Visage. Rien que moi et mon corps mis en scène de façon pornographique, des images agrandies et obscènes reliées les unes aux autres par des mots... crus, effrayants, des mots impensables. Et la couleur... Énormément de rouge.

Je suis restée assise.

— Depuis quand ? Est-ce que quelqu'un d'autre a vu...

— Non, non, je l'ai découvert en arrivant et j'ai fait un cours pratique en extérieur au lieu de mon cours habituel. Pour l'instant, il n'y a que vous et moi qui sommes au courant. Et, bien sûr, Joshua.

Il parlait sur un ton légèrement suffisant, à moins que ce ne fût sur un ton de conspirateur ; je n'accordais aucune confiance à mon instinct. J'ai de nouveau été prise de vertiges.

— Est-ce que vous avez besoin de moi pour faire disparaître ça ou bien peindre par-dessus ?

C'est alors que j'ai repéré des pages de son carnet à dessin personnel, un carnet qu'il avait gardé avec lui pendant des années, des pages arrachées collés sur des images représentant des organes génitaux. Des dessins de moi uniquement. Mon visage, mes mains, mes yeux. Des dessins montrant l'évolution de son talent à différentes périodes de son obsession. Un carnet auquel je n'avais pas prêté attention voilà presque un an. Si seulement je l'avais ouvert...

— Non, non, je demanderai de l'aide au gardien pour ça.

J'ai ouvert mon sac à main. Je savais que la réponse à des problèmes de comportement en milieu scolaire était une signature en bas d'un chèque.

— Bon, j'aimerais vraiment vous dédommager. Il quittera bientôt l'école pour aller à l'université, comme vous l'avez dit, et je ne voudrais pas que tout ça affecte son dossier scolaire. J'apprécie beaucoup votre compréhension et votre discrétion. J'ai remarqué que vous manquiez de matériel...

Le son de ma voix s'est atténué tandis que je rédigeais un généreux montant sur le chèque. Je suis restée assise en évitant de regarder le mur : j'en avais vu assez.

— C'est très généreux de votre part. Vous savez, dans certaines galeries ce travail pourrait être qualifié de chef-d'œuvre. Mais ici, eh bien, nous tenons à ce que nos artistes en herbe soient plus conventionnels...

Il a fait une pause.

— Avant que vous ne partiez, il a laissé ça en plus du pot de peinture. La plupart de ce qui est écrit là-dessus n'a rien de choquant, mais je ne voudrais pas que cela tombe en de mauvaises mains, si vous voyez ce que je veux dire.

Il m'a regardée droit dans les yeux, comme s'il cherchait à lire mes pensées, et j'ai eu du mal à soutenir son regard, sentant ma nausée revenir. Il m'a donné le carnet bleu que j'avais cherché dans la chambre de Joshua quelques mois plus tôt. Le carnet intime rempli de poèmes.

La voiture m'a semblé à des kilomètres et j'ai dû lutter pour ne pas vomir à chaque pas.

Tu m'as pris dans tes bras, tu m'as abandonné, tu m'as serré, tu m'as pris...

Ma vue s'est brouillée à cause des larmes tandis que je feuilletais les pages du carnet dans ma voiture ; je me sentais étouffée, nauséuse.

... Tu m'as libéré, tu m'as désiré, tu m'as rejeté, tu m'as rendu accro...

Je me suis mise à trembler, à suffoquer.

... Tu m'as comblé, tu m'as enivré, tu m'as englouti et tenu à distance.

La majorité des pages du carnet était tachée de peinture rouge et certaines avaient été arrachées. J'ai placé une page face à la vitre pour essayer de déchiffrer encore quelques mots.

Tu m'as écrasé, réduit au silence, traîné par terre, jeté, gardé, tu as fait de moi ta putain.

Je me suis sentie oppressée. Je ne savais pas si j'allais pouvoir supporter d'en lire davantage, mais j'ai continué malgré tout.

Tu m'as guéri, tu m'as secoué, tu m'as écorché vif — tu m'as soigné,

torturé, tu as fait de toi mon foyer. Tu m'as réduit au silence, tu m'as ébranlé, poussé à faire semblant. Ne comprends-tu pas que je ne pourrai jamais être ton ami. Si c'est vraiment terminé, il y a une...

Le reste était illisible. J'ai tourné les pages pour en lire davantage, avide de curiosité. Finalement, j'ai trouvé une page dans son intégralité :

Il n'y a pas de honte

là où des cœurs blessés

trouvent du réconfort

C'est un endroit fait d'harmonie et d'abandon

où l'on se noie et

où résonnent des échos

Il n'y a pas de honte

là où des cœurs brisés

flottent dans des bulles de larmes.

C'est un endroit fait de blessures violentes et de culpabilité

de cicatrices et

de coups d'œil...

Perdu dans des fantasmes oubliés

où l'espoir un jour

a été entravé.

Un beau visage lavé de tristesse

fané par

la solitude imposée

Il n'y a pas de honte

là où des cœurs salés

fondent de chagrin

C'est un endroit fait de gravité et de boue

de gâchis et de sable...

Entaché d'attaques venimeuses

où l'amour a un jour résidé.

Une ombre froissée lavée dans la poussière

diminuée par le début

d'un regret suintant

J'étais sidérée, étonnée par ce garçon que je ne pouvais plus considérer comme mon amant. J'ai cherché à en lire plus, déchiffrant ici et là quelques fragments de prose et de poésie, mais Joshua avait effacé le reste de ses pensées les plus intimes avec la même peinture qu'il avait utilisée pour créer un sanctuaire à sa souffrance.

J'ai lutté pour ne pas pleurer. Qu'est-ce que j'avais fait ?

— Si tu cherches ton fils, il a cours jusqu'à dix-sept heures...

— Tu sais très bien que ce n'est pas lui que je cherche, Josh.

Il s'est levé et a commencé à monter les marches de l'escalier. Il avait l'air furieux.

— Qu'est-ce qui t'a... qu'est-ce qui te prend...

— Ah !

— Tu fiches ta scolarité en l'air, ils vont... Ne t'en va pas.

— C'est la meilleure !

Il a continué de marcher.

— Joshua Hartley, reviens ici ! ai-je répété en montant l'escalier, le cœur battant à tout rompre.

J'ai été surprise de découvrir la porte de sa chambre entrouverte et j'ai compris que c'était une invitation. Quand j'ai franchi le seuil, j'ai ressenti comme une décharge électrique dans le ventre et dans l'aîne. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez moi ?

Il était assis à l'extrémité de son lit double, en train de tripoter son iPod.

— Joshua, il faut que...

Il a mis son casque sur ses oreilles et s'est allongé sur le lit.

— C'est dingue ! J'essaie de t'aider, Joshua... Je suis...

Je tremblais de peur, de honte, d'excitation. J'étais tourmentée et mon corps me trahissait : j'ai eu de nouveau un haut-le-cœur de me sentir si près de lui. Seule. J'avais réussi à éviter de me retrouver seule en sa compagnie pendant des mois, un vrai défi en soi. Plus je me rapprochais de lui et plus j'avais du mal à respirer. Il avait les yeux fermés. Les images sur le mur traversèrent mon esprit ; elles me dégoûtaient, me troublaient, me fascinaient. J'étais remplie de contradictions.

— Joshua, il faut vraiment que je te parle. On doit régler ça. Je ne suis même pas sûre que tu m'entendes. Enlève ton casque, s'il te plaît.

J'avais trop peur de m'approcher : la tension entre nous grandissait à chaque pas. Je me suis mise à transpirer. Une voix à l'intérieur de ma tête me criait de partir. Les images. Les mots. Et tout à coup je me suis retrouvée par terre, terrassée par les mensonges, par le désir, la souffrance et la peur.

Et puis j'ai été soulevée ; les bras d'un jeune homme fort de presque dix-huit ans m'ont déposée doucement sur la couette moelleuse. J'ai ouvert les yeux et j'ai vu qu'il avait son casque autour du cou et qu'il me regardait d'un air préoccupé.

— Je suis désolé, a-t-il murmuré.

— Non, non, Joshua... C'est moi qui suis désolée. Vraiment.

Il a essuyé les larmes de mes yeux terrifiés avec ses pouces. Mon corps était en feu, mon cœur battait à tout rompre.

— Ne pleure pas, ma belle Amber. Ne pleure pas.

J'ai posé mes lèvres sur les siennes et j'ai succombé au désir que j'avais refoulé ces trois derniers mois tandis que ses mains me débarrassaient de mon chemisier et qu'il soulevait ma jupe.

— Dis-le..., a-t-il murmuré en tirant une bretelle de mon soutien-gorge et en glissant de mon cou vers mes seins.

— Dis-le.

— C'est mal, ai-je dit doucement. Très mal.

— Non, c'est la seule chose qui ait jamais eu du sens.

Je l'ai regardé dans les yeux ; ils brillaient d'émotion.

— Maintenant, dis-le, a-t-il répété doucement.

Il a pris mes seins entre ses mains puis a caressé mes tétons ; l'impatience et le désir montaient en moi. Mon corps le réclamait.

— Les dessins, ton œuvre, ils étaient tellement...

— J'ai besoin de toi, Amber. Tu ne comprends pas... ?

L'entendre dire mon prénom — malgré notre intimité, il ne l'avait jamais prononcé — a accentué mon désir.

Il s'est débarrassé de son casque, a retiré sa chemise, révélant sa peau douce et son torse parfaitement musclé. Je me suis penchée vers lui mais il m'a plaqué les mains derrière la tête avant de poser son corps contre le mien ; son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du mien.

— Dis-le..., a-t-il chuchoté, le sexe en érection sous son jean. Dis-le...

— Je t'aime, ai-je répondu doucement en le regardant dans les yeux. Mon Dieu, aide-moi, Joshua, je ne sais pas comment arrêter.

Il a lâché une de mes mains et a baissé son pantalon juste sous ses fesses bien fermes.

— Alors n'arrête pas et aime-moi...

— Oh mon Dieu ! Je t'aime, Joshua.

Il a enlevé ma culotte et m'a pénétrée.

— Oh Joshua, je t'aime...

Je me suis sentie soulagée, complètement absoute l'espace d'un instant quand il a commencé à aller et venir à l'intérieur de mon corps.

— Je t'aime moi aussi. Je t'aime, Amber !

J'ai commencé à avoir un orgasme, j'étais sur le point de crier...

— Oh, putain ! C'est pas vrai ! Mais qu'est-ce que... ? Oh, putain !

La voix venait de la porte. Alors que j'étais en train de jouir, j'ai vu les yeux de la seule personne que j'aimais plus que Joshua : les yeux horrifiés et remplis de dégoût de mon fils.

Pendant l'heure qui a suivi, la maison a retenti des violents éclats de voix de Tyler et de ma propre voix hurlant comme une sirène

détraquée. Mais il n'y avait rien à faire pour calmer cette explosion de colère. Je n'avais jamais vu mon beau garçon aussi furieux, aussi dévasté, et tout ça par ma faute.

— De l'amour ? Tu ne sais pas comment donner de l'amour... ! a hurlé Tyler.

— Mais c'est la vérité : nous nous aimons.

Joshua faisait face à une tempête qu'il n'avait aucun moyen de calmer.

— C'est ma mère ! Putain de merde !

— Tyler, je...

— Je ne veux plus jamais, jamais, entendre un seul mot sortant de ta putain de bou...

— Ne lui parle pas comme ça...

— Et comment tu lui parles, toi, quand tu la baisses ? Comment on parle à une pute ?

Ils ont commencé à se battre, à s'échanger des coups de poing, grognant et haletant.

— Depuis combien de temps tu baisses ma mère ?

Une gifle suivie de nouveaux cris de rage.

— Arrêtez, tous les deux ! S'il vous plaît, arrêtez !

— Je vais tout dire à papa ! C'est terminé pour toi, salope !

Les pas de Tyler ont résonné sur le plancher, la porte de l'entrée a claqué, aussi fort qu'un coup de tonnerre.

J'ai senti la nausée monter en moi, dans ma poitrine et finalement dans ma tête jusqu'à ce que je sois envahie par une intense envie de vomir. Joshua m'a aidée à me mettre debout et je me suis précipitée dans ma salle de bains ; j'ai fermé la porte à clé derrière moi et me suis mise à vomir avant de m'évanouir pour la seconde fois ce jour-là.

J'ai repris connaissance en entendant de légers coups frappés contre la porte et la voix préoccupée de Joshua.

— Laisse-moi entrer, Amber ! S'il te plaît ! Tu es là-dedans depuis plus d'une heure. Ça va ? Tu veux bien ouvrir, s'il te plaît ?

Je me suis levée d'un pas chancelant pour ouvrir. Joshua a fait irruption dans la pièce juste au moment où un crissement de pneus se faisait entendre dans l'allée. Je n'avais besoin de personne pour me dire que c'était mon mari qui venait d'arriver.

— Quel était votre état d'esprit en rentrant chez vous ce jour-là ?

— Tyler est arrivé à l'hôpital complètement survolté. Il saignait — rien de méchant mais il n'avait pas l'air bien. Il a fait irruption dans mon bureau. J'étais avec un patient et ma secrétaire s'est mise à crier : c'était le chaos complet. Il m'a fallu quelques minutes pour arriver à le calmer. Je me suis excusé auprès de mon patient et j'ai demandé à la secrétaire de s'en occuper ; j'ai demandé ensuite à Tyler de me raconter ce qui s'était passé. Il a eu le temps de prononcer trois phrases avant que j'attrape mes clés et me mette en route. Je pensais qu'il avait mal interprété les choses, mais j'étais quand même paniqué. Je crois qu'au fond de moi je savais que c'était vrai.

— Qu'est-ce que vous avez ressenti en entrant dans la maison ?

— À votre avis, madame Sloane...

— J'imagine que vous deviez être complètement affolé, mais ce que je voudrais savoir c'est si vous étiez en colère ?

— Avez-vous déjà eu un grave accident, madame Sloane ? Un accident dans lequel il y a eu des blessés ?

— Oui, j'ai vécu ça. Est-ce que vous essayez de me dire que vous aviez l'impression de ne plus rien maîtriser ?

— Qu'est-ce que vous auriez ressenti si la personne qui avait causé l'accident l'avait fait sciemment ?

— Vous ressentiez donc de la colère ?

— J'avais le sentiment que le désordre, le chaos était tombé sur ma vie, une vie pour laquelle je m'étais battu. Une femme que j'avais vénérée pendant près de vingt ans avait détruit tout ce que j'avais essayé de construire. Et elle l'avait fait intentionnellement.

— Vous aviez le sentiment qu'elle avait cherché volontairement à vous faire du mal ?

— Non, je savais qu'Amber n'était pas une femme vindicative, mais l'accident avait été délibéré... Ce genre de sentiments n'est pas parfaitement défini, madame Sloane, mais confus. Les pensées ne sont pas toujours évidentes, les émotions sont complexes. J'étais paniqué. J'avais l'impression d'être au bord d'un précipice et j'ai failli faire demi-tour. Mais j'ai franchi la porte d'entrée et me suis précipité à l'étage avant même de m'en rendre compte. Quand je les ai découverts, j'ai pensé que j'aurais mieux fait de ne pas sortir de la voiture. Je le regrette encore.

[Silence. Une quinzaine de secondes.]

— De les voir, ensemble... De la voir dans ses bras...

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

— Étiez-vous en colère, docteur ?

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Docteur ?

— Oui ?

— Étiez-vous en colère de les voir ensemble comme ça ?

— Non. Pas en colère.

— Comment décririez-vous vos émotions à ce moment-là ?

— Vous me demandez de décrire l'inexprimable. Je ne suis pas poète.

— Ressentiez-vous du dégoût ?

— Non.

— Étiez-vous choqué ?

— D'une certaine façon.

— Décontenancé ?

— Complètement.

— Par quoi exactement ?

— Leur adéquation.

— Leur adéquation ?

— Par le couple qu'ils formaient. Par terre, devant la porte de la salle de bains. Elle était pâle, livide même, et lui... Il n'avait pas du tout l'air d'un adolescent. Il ne semblait pas honteux d'avoir été pris la main dans le sac. Non, il semblait être parfaitement à sa place. Il n'y avait rien d'incongru à les voir... ensemble.

[Respiration. Une vingtaine de secondes.]

— Je ne me l'étais jamais avoué jusqu'ici. Je ne suis même pas sûr de l'avoir vraiment réalisé. Je pense que j'étais sous le choc, déconcerté comme vous l'avez suggéré, mais je réalise seulement maintenant pourquoi.

— Vous aviez le sentiment qu'ils étaient faits l'un pour l'autre ?

— Non, bien sûr que non. C'était une femme qui avait le double de son âge, nom de Dieu... Vous m'avez demandé de quoi ils avaient l'air, et je vous réponds que, bizarrement, j'ai eu l'impression de les importuner. Que je les importunais dans ma propre maison, dans ma chambre.

— Et donc vous n'avez pas cherché la confrontation.

— Je ne pense pas que c'était la raison, mais en effet, je n'ai pas cherché la confrontation. C'est arrivé plus tard, beaucoup plus tard. Non, j'avais vu les choses par moi-même. Je n'avais pas besoin d'entendre les détails sordides... Que vous n'avez pas eu la bonté de m'épargner...

— Je suis désolée d'être entrée dans les détails, docteur, mais c'était nécessaire, vous comprenez.

— Pas vraiment, mais quoi qu'il en soit, je n'avais pas besoin de

l'entendre avouer les allégations qu'avait faites mon fils. Les voir simplement comme ça, eh bien...

— Où êtes-vous allé ?

— J'ai pris ce dont j'avais besoin et je suis allé à l'hôtel. Je savais que Tyler refuserait de retourner là-bas et j'ai donc mis quelques-unes de ses affaires dans une valise avec les miennes.

— À votre avis, pourquoi Amber n'a-t-elle pas cherché la confrontation ?

— J'en ai marre d'essayer de comprendre pourquoi elle a fait ceci ou pas.

— Est-ce que cela vous a blessé qu'elle n'ait pas essayé de vous retenir ?

[Silence. Une quinzaine de secondes.]

— Ce que je veux dire c'est qu'elle n'a pas essayé de vous arrêter, qu'elle ne s'est pas excusée, qu'elle a laissé s'effondrer vingt ans de mariage ou presque sans une dispute...

— Quelle est la question ?

— Quand est-ce que cette souffrance s'est changée en colère ?

— Après des jours, des semaines, des mois... Quelle différence ça fait, madame Sloane ? Amber était morte pour moi bien avant qu'elle ne meure, voilà tout ce qui compte.

— Est-ce que vous avez souhaité sa mort ?

— Honnêtement ?

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Oui. Oui, je l'ai souhaitée.

Je ne pouvais pas bouger. Je n'arrivais pas à me lever. J'avais envie de vomir à chaque respiration. Je reposais dans les bras de Joshua, ma tête contre son ventre. Son cœur battait la chamade, mais quand les pas de Wade se sont rapprochés, il s'est passé quelque chose de bizarre : les battements de son cœur ont ralenti et il m'a pressée contre lui. Je n'étais plus à même de ressentir quoi que ce soit mais d'entendre son pouls ralentir m'a réconfortée. Et puis Wade s'est retrouvé face à nous. Je pouvais sentir sa présence, l'entendre, mais je ne l'ai pas regardé. Personne n'a prononcé le moindre mot. Je ne sais même pas si Joshua a levé les yeux sur lui, mais au bout de quelques secondes Wade a tourné les talons et a commencé à réunir ses affaires. Je l'ai entendu ouvrir des valises et faire des allées et venues ; il y a eu ensuite un bruit sourd dans l'escalier quand il a descendu les bagages. Et puis il est parti... Il n'a même pas pris la peine de fermer la porte.

Joshua et moi sommes restés dans la même position jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce qu'il me dépose dans le grand lit que j'avais partagé avec un autre homme pendant vingt ans ; il m'a tenue dans ses bras jusqu'à ce que nous nous endormions.

J'ai rêvé que je dérivais dans l'océan, allongée sur un livre géant. Les pages se désagrégeaient et j'essayais de les récupérer et de les déchiffrer avant qu'elles ne disparaissent.

Et puis quelque chose a entouré mon ventre, une algue ou un tentacule, et m'a entraînée sous la surface. Je n'arrivais pas à respirer et je me suis mise à me débattre, mais la chose tentaculaire a pénétré à l'intérieur de mon ventre et a commencé à entrer dans ma bouche au moment où je me suis réveillée.

Les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre quand j'ai bondi hors du lit et me suis précipitée jusqu'aux toilettes, juste à temps pour vomir un mélange d'eau et de bile.

Je tremblais de peur quand une main s'est posée sur mon dos. J'ai tourné la tête et j'ai vu le visage inquiet de Joshua.

— Va-t'en. Va-t'en, bon sang ! L'ai-je rembarré.

— Tu es malade, Amber.

— Je n'avais pas besoin de toi pour le découvrir. Maintenant sors d'ici !

Il est sorti tête baissée.

Quand je suis sortie à mon tour de la salle de bains, je l'ai trouvé assis au bord du lit.

— Tu te sens mieux ?

— Ça va.
— Tu n'as pas bonne mine.
— Nos vies sont complètement sens dessus dessous. J'ai fait du mal à ceux que j'aime, j'ai détruit mon mariage... Quelle tête je devrais faire, à ton avis ?

— Je sais que c'est la merde. Je sais. Mais...
— Mais quoi, Joshua ? Mais quoi ?
— Maintenant nous pouvons... Nous n'avons pas besoin de...
— Qu'est-ce qui va se passer à ton avis ?

J'étais tout à coup très en colère.

Il m'a regardée bouche bée.

— Comment on va vivre tous les deux ?

— Ne me crie pas dessus, OK ? Je n'avais pas prévu ça...

Il avait l'air tout petit.

— Laisse-moi seule, Joshua. Tu as fait assez de dégâts pour aujourd'hui.

Ses yeux brillaient dans la lumière matinale et ses cheveux en bataille pointaient dans toutes les directions ; il m'a regardée et s'est mis à sourire. Le sourire fugitif d'un enfant en train de se noyer. Ça m'a fait mal au cœur. L'amour que je ressentais pour lui, pour ma famille, pour cette vie à moitié vécue m'a submergée. J'ai senti de la honte, mêlée à de la culpabilité et à la nausée. Quand Joshua a quitté la pièce, je me suis effondrée sur le lit et me suis mise à pleurer.

Au bout de quelques heures, il est revenu avec un plateau de nourriture et de l'eau. Il l'a déposé à côté du lit et est ressorti sans prononcer un mot. Il avait pris une douche et une odeur de savon a embaumé ma chambre qui sentait le renfermé. Quand il est revenu me voir plus tard et qu'il a vu que je n'avais pas touché au plateau, il s'est assis sur le lit à côté de moi.

— Amber, écoute-moi, tu as été malade. Il faut que tu manges. Écoute-moi s'il te plaît. Bois au moins quelques gorgées de jus de fruits et d'eau. Si tu bois ça, je te laisserai tranquille.

J'ai tendu la main pour prendre le verre. Elle tremblait trop pour que je puisse le tenir. Je me dégoûtais moi-même. Ma faiblesse, mon manque de volonté étaient navrants. J'ai avalé quelques gorgées et ai immédiatement senti le besoin de vomir.

— J'ai peur, Amber. Vraiment peur. Je vais appeler un médecin.
— Laisse-moi seule.
— Pas question.

J'ai poussé le plateau et le repas qu'il avait préparé s'est renversé sur la moquette.

— Maintenant, dégage.

Et il est parti.

La nuit est tombée. Et puis il a fait jour. Le plateau avait disparu et

la moquette avait été nettoyée. On avait déposé de l'eau. Il y a eu encore des vomissements, la sensation du carrelage froid, et puis on m'a remise au lit. De nouveau la nuit puis le jour.

J'ai été réveillée par une sonnerie stridente. Je ne savais pas combien de temps j'avais dormi quand j'ai décroché le téléphone.

— Allô ?

J'entendais seulement respirer.

— Wade ?

Je me suis réveillée d'un seul coup. Sa voix donnait l'impression qu'elle provenait du fond d'un puits.

— Tyler veut passer à la maison pour prendre quelques affaires, mais il ne veut pas que tu sois là.

Ma main tenant le combiné tremblait.

— Oui. Oui.

— Pardon ?

J'avais une petite voix et ma bouche était pâteuse.

— Dans quelques heures... Je ferai en sorte que nous... Je ferai en sorte qu'il n'y ait personne à la maison.

— Ç'a toujours été le cas, n'a-t-il pu s'empêcher d'ajouter. Je le déposerai vers quatorze heures. Assure-toi bien qu'il n'y ait personne dans ton petit nid.

Son ton était cassant. Il a raccroché.

— Où est-ce qu'on va ?

Joshua conduisait et ça me rendait nerveuse. La nausée avait légèrement diminué, mais pas la culpabilité ni la honte que je ressentais.

— Regarde la route et arrête de me regarder.

Il avait insisté pour faire des sandwichs et emporter du jus de fruits. L'inversion des rôles était flagrante.

— Si tu mangeais un peu tu te sentirais mieux.

J'ai déchiré le papier aluminium et ai mordu avec réticence dans le sandwich au beurre de cacahuète et à la confiture. Je ne voulais pas manger. Je voulais mourir. Je voulais la souffrance, la culpabilité, la honte, l'horreur, en finir. Le visage horrifié de Tyler me hantait. Je voulais mourir... pas manger un sandwich au beurre de cacahuète.

— Je ne veux pas de ce foutu sandwich. Où est-ce qu'on va ? Ce n'est pas la route du magasin.

J'avais pris ma première douche en trois jours avant de quitter la maison pour laisser mon fils récupérer ses affaires. Comme j'étais trop faible pour m'habiller, Joshua m'avait choisi une robe ample qui

paraissait l'être encore plus depuis la dernière fois que je l'avais portée et qui maintenant flottait comme un drap autour de ma taille.

— Tu as à peine touché à ton sandwich.

— Je ne suis pas une gamine.

— Alors arrête de te conduire comme si tu en étais une !

C'était un cauchemar. Je voulais me réveiller ou bien me rendormir. Je voulais que tout ça se termine. Je voulais mourir.

— Bois au moins une gorgée de ton jus de fruits, a-t-il dit avant de s'arrêter devant une clinique inconnue.

— Je n'entrerai pas là-dedans. Mais enfin, Joshua... Qu'est-ce qui se passe ?

— Si vous voulez bien remplir ces formulaires, le médecin viendra vous voir dans quelques minutes. Avez-vous une mutuelle ?

J'ai hoché la tête et ai commencé à remplir les formulaires en tremblant.

— Par ici, madame Jones.

Joshua m'a aidée à me remettre debout et m'a guidée le long d'un étroit couloir.

— Ça va, ai-je dit un peu trop fort, attirant l'attention des autres patients sur nous. Merci, c'est bon maintenant, ai-je conclu laconiquement en repoussant Joshua.

— Vous pouvez attendre votre maman ici.

La réceptionniste a indiqué un siège à l'extérieur du cabinet.

Je voulais mourir.

Le médecin était adorable. Une femme pragmatique d'une cinquantaine d'années au sourire chaleureux.

— Vous avez mangé quelque chose d'inhabituel ces derniers jours ?

— Non.

— Inspirez profondément. Encore une fois. Une dernière fois.

Elle m'a posé les questions habituelles. Mes réponses étaient laconiques mais honnêtes.

— Madame Jones, il va falloir patienter quelques minutes, le temps d'avoir les résultats de vos analyses, mais j'ai déjà une petite idée de ce à quoi nous pouvons nous attendre.

— Une intoxication alimentaire ?

— Non, non.

Elle a affiché un léger sourire.

— D'après ce que vous m'avez dit et d'après vos symptômes, a-t-elle annoncé en posant sa main sur mon épaule, je suis presque certaine que vous êtes enceinte.

Le monde s'est écroulé autour de moi.

— Votre tension est assez basse. Je vous déconseille de conduire.

Je buvais de l'eau fraîche en essayant de retrouver mes esprits.

— J'aimerais faire un frottis pour vérifier que tout va bien avec la grossesse. Je n'ai pas le matériel adéquat ici, mais j'ai étudié la gynécologie ; je peux donc vous assurer, même si je suis médecin généraliste et pas spécialiste, que vous êtes entre de bonnes mains pour ces examens préliminaires. Bien sûr, si vous préférez aller voir votre gynécologue habituel...

— Je ne suis pas allée chez un gynécologue depuis, euh, près de dix ans, je crois.

La tête me tournait encore.

— OK. Bon, ça ne vous gêne pas de subir un frottis à l'improviste ?

— Non, non, ça va.

Après avoir enlevé mes sous-vêtements, je me suis allongée sur la table d'examen pour la seconde fois.

J'ai grimacé quand le spéculum glacé a pénétré à l'intérieur de mon corps.

— Je n'ai presque jamais eu de nausées avec... mes précédentes grossesses.

Les mots sortaient de ma bouche sans que je puisse les contrôler.

— Chaque grossesse est différente, madame Jones, tout particulièrement celles qui surviennent tardivement. Les changements hormonaux y sont pour beaucoup.

J'ai tressailli en ressentant un léger pincement à l'intérieur de mon corps.

— Excusez-moi, et voilà, c'est fait.

Elle a retiré l'instrument et m'a fait baisser les jambes.

— Rhabillez-vous et venez me rejoindre pour discuter de tout ça.

— S'il te plaît, dis-moi ce qui ne va pas !

Je n'avais pas prononcé un seul mot depuis que j'étais sortie de la clinique. Joshua avait essayé d'être patient, mais après dix minutes de silence il a fini par craquer.

— Est-ce qu'on doit aller dans une pharmacie ? Amber, s'il te plaît !

J'ai regardé par la vitre quand il s'est arrêté dans la rue.

— Tu ne m'as pas parlé depuis des jours. Depuis trois jours ! Je vais devenir dingue.

Il a essayé de prendre ma main. Je l'ai éloignée avant de coller mon visage contre la vitre.

— Je ne sais pas ce que je dois faire, Amber..., a-t-il dit d'une voix

cassée, dis-moi ce que je suis censé faire.

Je ne le regardais pas mais je savais qu'il pleurait. Je voulais ressentir de la compassion pour lui, pour ce jeune homme que j'aimais vraiment, mais j'avais l'impression d'être paralysée. J'étais incapable de parler, de bouger, de vivre. Je ne faisais plus qu'un avec la vitre, avec le verre froid, tandis que mon amour au cœur brisé sanglotait. Je ne savais pas si c'était des larmes de désespoir, de frustration, de regret ou de chagrin. Je savais juste que j'en étais la cause. Tout était ma faute.

— Dis quelque chose, s'il te plaît. J'ai besoin que tu dises quelque chose, même si c'est...

Il a frappé tout à coup le volant avec ses poings et j'ai sursauté de surprise.

— Dis quelque chose, bordel !

J'ai senti le sang battre dans mes oreilles et une crampe dans la poitrine. De la panique ? Du chagrin ? Je n'en savais rien, mais j'ai ouvert la bouche et trois mots en sont sortis :

— Je suis enceinte.

Et puis ça a été à mon tour d'attendre.

Joshua est devenu pâle, aussi pâle peut-être que je l'étais ; il a mis le moteur en marche et nous sommes rentrés à la maison en silence.

J'avais besoin de courir. Je voulais entendre ma respiration et le rythme de mes pas pendant que je libérais mon corps de ce qui m'oppressait. Mais j'étais faible, fragile, incapable de monter l'escalier toute seule. J'avais besoin de repos. Et d'aller aux toilettes.

Joshua, en revanche, était assez en forme pour courir. Et c'est ce qu'il a fait. Il est parti toute la nuit. Il est parti sans dire un mot.

Enfin seule, j'ai bu un verre d'eau et suis retournée me coucher.

Quand le soleil s'est levé, je ne savais pas si Joshua était à la maison. Les rideaux étaient encore ouverts et aucune lumière n'avait été allumée ; j'en ai donc conclu que j'étais seule. Cette pensée m'a effrayée tout à coup. Pour la première fois de ma vie, j'avais peur de me retrouver seule. Horriblement peur. Je n'arrivais pas à déterminer d'où venait cette peur mais je voulais que Joshua soit à la maison, j'en avais désespérément besoin.

— Josh ?

Il n'y a eu aucune réponse. La tête me tournait, j'étais trop faible pour me tenir debout. J'avais vomi pas moins de quatre fois au cours de la nuit, étonnée que mon corps puisse abriter une autre vie alors que la vie elle-même créait un tel désordre. Et cependant, je savais que je méritais chaque vague de nausée. Je méritais de souffrir. Mais pas l'être qui grandissait dans mon ventre.

— Joshua ? ai-je appelé d'une voix plus forte, ce qui m'a donné des vertiges.

La panique s'est intensifiée.

Je me suis levée tant bien que mal en m'appuyant à la table de chevet et me suis concentrée pour atteindre la porte. Chaque pas qui m'en rapprochait était plus difficile que le précédent.

— Joshua, tu es là ?

J'ai titubé dans le couloir.

La maison était déserte.

— Joshua...

Ma voix s'est brisée. Pour la première fois en quatre jours, je me suis mise à pleurer... J'étais en train de craquer. Je me suis laissée tomber par terre. La maison semblait beaucoup plus grande qu'une semaine plus tôt. Et moi je me sentais beaucoup, beaucoup plus petite.

— Qu'est-ce que j'ai fait... Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

J'ai sangloté toute seule. Je me suis recroquevillée en haut de l'escalier et ai pleuré jusqu'à l'épuisement. La maison résonnait de mes sanglots.

— Amber ?

J'ai levé la tête.

— Je-je-je... pensais que tu... Je pensais que tu...

Joshua a lâché deux sacs de provisions devant l'entrée avant de monter les marches quatre à quatre pour venir me rejoindre.

— Je ne...

Il m'a serrée dans ses bras tandis que j'essayais de reprendre mon souffle, à la fois paniquée et soulagée.

— Je ne te quitterai jamais, Amber. Ma belle Amber... Jamais je ne te quitterai.

Il m'a bercée pendant un certain temps, jusqu'à ce que je retrouve mon calme. Il m'a ensuite relevée et portée jusqu'à mon lit où il a tiré les couvertures sur mon corps tremblant.

— J'ai acheté des provisions : du jus d'orange frais, une tonne de gingembre, c'est apparemment très efficace contre la nausée, des biscuits et des vitamines, euh, pour la grossesse...

— Jo...

— Non, s'il te plaît. Tu t'es occupée de moi. C'est mon tour maintenant. Laisse-moi faire ça. Pas de discussion.

Ç'aurait été adorable si je n'étais pas précisément en train de fiche sa vie en l'air.

Je me suis enfoncée dans un sommeil agité, heureuse de n'être pas toute seule.

— Il s'agit du docteur Lotshoff. C'est un brillant gynécologue. Il

exerce dans une clinique privée, mais votre mutuelle devrait pouvoir prendre en charge l'essentiel des frais. Mais surtout, il a beaucoup d'expérience en ce qui concerne les grossesses difficiles. Je me suis permis de vous prendre un rendez-vous demain matin à dix heures : vu les résultats de vos analyses, il vaut mieux ne courir aucun risque.

— Mais vous avez dit que ces cellules anormales n'étaient peut-être pas graves.

— Oui, c'est peut-être juste une anomalie, mais une biopsie nous permettra d'y voir clair. Le docteur Lotshoff est très compétent et je vous recommande vraiment d'aller à ce rendez-vous.

— Merci, docteur, je le ferai.

— Vous devez vous poser beaucoup de questions. Le docteur Lotshoff sera mieux placé pour vous répondre. Je suis désolée de ne pas pouvoir en faire plus ; je vous souhaite bonne chance pour la suite. Donnez-moi de vos nouvelles. Ma secrétaire va vous communiquer tous les détails dont vous avez besoin.

— Merci.

Ma voix n'était plus qu'un souffle. Je n'avais pas vraiment réfléchi à la grossesse. Ces deux derniers jours, depuis que j'avais appris la nouvelle, j'avais passé le plus clair de mon temps à lutter contre la nausée et la dépression. Je ne voulais pas, ne pouvais pas y penser. Mais entendre les mots « cellules anormales » prononcés par le médecin m'a donné la chair de poule et j'ai réalisé à ce moment précis que je voulais cette grossesse, cette punition pour mes péchés.

— Nous préférons effectuer cet examen interne vers les huit semaines, pour vérifier que c'est, tout simplement, une grossesse qui a des chances de réussir. Il semblerait que nous ayons raté le coche de quelques semaines... Mais ce n'est pas très grave.

Le médecin a fait une pause pour recouvrir un long instrument avec un préservatif.

— D'après votre dossier médical, vous devriez être habituée à cette procédure, mais je peux vous certifier que nos équipements ont grandement évolué depuis la dernière fois que vous avez subi ce genre d'examen. Cela nous renseignera davantage sur ce que nous voulons savoir à ce stade. Une fois que nous en aurons terminé avec ça, je ferai une biopsie et déterminerai quelles seront les actions à envisager si besoin est.

Il a glissé l'instrument à l'intérieur de mon corps. C'était froid. Pour essayer de penser à autre chose, j'ai fixé mon attention sur l'écran noir strié de lignes vertes.

— Ah ! nous y sommes !

Cet enthousiasme ne collait pas avec les manières mesurées du

médecin.

— Et voici le petit bout.

Le terme de « petit bout » semblait tellement en inadéquation avec ces lieux que j'en ai presque ri.

— Regardez attentivement par ici. Vous voyez les battements cardiaques ?

Je pouvais à peine distinguer la forme indistincte de la taille d'un petit pois sur l'image trouble, mais j'étais soulagée d'entendre les nouvelles.

— Oui, ça y est, je le vois.

C'était une petite lumière clignotante.

— Est-ce que vous voulez l'entendre ?

— Oui, s'il vous plaît.

Mon enthousiasme ne me ressemblait pas, mais il était sincère.

Le médecin a sorti un tube et a étalé un gel glacé sur mon ventre. Il a pris un instrument de la forme d'une balle et l'a fait glisser dessus. J'étais fascinée par la lumière sur l'écran quand tout à coup j'entendis un petit battement régulier qui venait de l'intérieur de mon corps, et dont je ne pourrais jamais me lasser. Le son de la vie. Un miracle. Un miracle inattendu. Et je me suis mise à pleurer puis à sourire. Pour la première fois depuis beaucoup trop longtemps.

— Mes félicitations, madame Jones, votre grossesse est normale. Onze semaines environ.

Il observait l'écran les yeux plissés, en appuyant sur des boutons tandis que les photos s'imprimaient. Il s'est mis à froncer les sourcils.

— Qu'est-ce que nous avons ici ? a-t-il murmuré, les yeux braqués sur une tache verte à l'écran.

Il a imprimé plusieurs clichés, visiblement inquiet.

— Quelque chose ne va pas ?

Il a semblé soudain prendre conscience que j'étais également dans la pièce.

— Euh, débarrassons-nous d'abord de cette biopsie et ensuite nous pourrions discuter un peu. Je pense que le docteur Berry vous a prévenue : ce n'est pas une expérience très agréable mais elle n'est pas douloureuse. Si vous ressentez le besoin de crier, ne vous retenez pas. Essayez de ne pas vous contracter, de penser à quelque chose de plaisant et de relaxant. Cela ne durera pas longtemps, mais je pourrais avoir besoin de plusieurs échantillons.

Après avoir retiré le long préservatif qui recouvrait l'instrument, le médecin a sorti un spéculum en métal. C'était encore plus froid et j'ai sursauté aussitôt.

— Essayez de vous décontracter, madame Jones, d'accord ?

Son ton était sec, agacé, comme s'il s'imaginait que je ne l'avais pas écouté.

— Excusez-moi, ai-je murmuré.
— Alors, où est votre mari ? Est-ce qu'il vous accompagnera lors de vos prochaines visites ?
— Je, je ne sais pas. J'en doute.
— Essayez de vous détendre, s'il vous plaît... cela facilitera grandement l'examen.

Il a dit ça en tenant un long forceps dans la main. J'ai tout à coup eu l'impression que quelqu'un me déchirait de l'intérieur. Je me suis mordu les lèvres et ai fermé les yeux.

— C'est quasiment terminé, madame Jones.

J'ai pris une grande inspiration.

— Et juste une dernière.

De nouveau, j'ai ressenti comme un genre de morsure.

— Et voilà, c'est terminé.

Il a déposé un petit échantillon de chair dans une bouteille avec un liquide clair à l'intérieur et a éloigné de moi le spéculum.

— J'aimerais vérifier vos seins, madame Jones. Là aussi, ce ne sera peut-être pas très agréable, mais nous avons fait le plus pénible.

J'ai hoché la tête en me sentant légèrement dégoûtée et humiliée. Ses mains étaient douces mais tout juste un peu moins froides que ses instruments. J'ai essayé de me concentrer sur le souvenir des petits battements de cœur pendant qu'il pressait et malaxait.

— Voilà, c'est terminé. On se voit dans mon bureau une fois que vous vous serez rhabillée. Attendez-vous à trouver quelques traces de sang, mais dites-moi s'il y a autre chose de plus sérieux.

J'ai hoché la tête en me retenant de pleurer.

— Êtes-vous venue ici avec quelqu'un ?

— Oui.

Ma voix tremblait.

— Un parent ?

— Non.

— Un ami proche ?

— Non.

— Bon, je pensais que vous aimeriez avoir quelqu'un à vos côtés pendant que nous discutons de votre situation.

— Quelle situation ?

— Voulez-vous que la personne qui vous attend nous rejoigne dans mon bureau ?

— Non.

Mon ton était aussi froid que l'étaient ses mains.

— D'accord, je vous retrouve dans quelques minutes alors.

Après m'être essuyée rapidement avec une serviette de toilette, j'ai été prise de vertiges en enfilant mon jean.

— Alors, si on regarde attentivement ici...

Le docteur Lotshoff désignait une des photos qu'il avait imprimées.

— Vous voyez ?

— Vous pouvez en venir au fait, s'il vous plaît ?

Ce ton sec ne m'était pas coutumier, mais je ne me reconnaissais pas tellement ces derniers temps. L'image montrait une masse confuse.

— Bon, tant que nous n'avons pas les résultats des analyses, nous ne savons pas exactement à quoi nous avons affaire, mais vous avez une grosseur d'environ deux centimètres et demi de diamètre dans le col de l'utérus. Nous enverrons vos échantillons au laboratoire dès que possible de façon à obtenir une réponse dans la matinée.

— Est-ce que vous pensez qu'il s'agit d'un cancer ?

— Nous ne pouvons raisonnablement pas l'exclure. Vos premières analyses montraient que vous aviez des cellules anormales et cette grosseur n'est pas rassurante, je dois dire.

— Quelles sont mes options ? Je veux dire, maintenant que j'attends un bébé ?

— Nous ne pouvons pas encore parler d'options tant que nous ne sommes pas sûrs de ce à quoi nous avons affaire ; tout ce que je peux vous dire, c'est qu'à onze semaines une interruption est encore envisageable.

— Vous voulez dire un avortement.

— Écoutez, n'allons pas trop vite en besogne. Nous parlerons de tout cela demain quand j'aurai reçu les résultats. Quoi qu'il en soit, nous devons envisager des moyens de traitement ; je vous verrai en consultation demain après-midi. Mon carnet de rendez-vous est plein mais nous allons trouver un moment.

La tête me tournait.

— Oh, en ce qui concerne l'hyperémèse dont vous souffrez...

— La quoi ?

— Les nausées et les vomissements. Cela se calme habituellement autour de la treizième semaine. Dans certains cas, cela prend un peu plus de temps, mais il est rare que cela continue tout au long de la grossesse. Il existe quelques médicaments sur le marché, mais à moins que vous ne souffriez d'une sévère déshydratation, nous recommandons généralement de faire avec en recourant à des remèdes de grand-mère.

Prise d'un haut-le-cœur, j'ai vomi dans sa poubelle.

— Ne vous inquiétez pas. On va s'en occuper.

Après m'avoir raccompagnée à la porte du cabinet, il a fait venir la secrétaire pour nettoyer la poubelle.

Joshua et moi sommes rentrés en voiture sans échanger un mot. J'avais l'impression d'être sur un manège qui ne s'arrêtait pas et que je n'avais aucun moyen d'en descendre. Je me sentais anéantie, punie.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je n'ai pas répondu. Deux mots n'arrêtaient pas de tourner dans ma tête : « interruption précoce ». Mais le souvenir des battements de cœur du bébé a effacé le discours pessimiste du médecin. Et pour la première fois depuis une semaine, j'ai entrevu comme une lueur d'espoir. Je n'étais pas sûre qu'il s'agissait vraiment d'espoir, mais je me suis sentie différente. Je portais la vie.

— Amber ?

La voix de Joshua a interrompu mes pensées.

Je n'avais pas remarqué que nous avions cessé de rouler. Nous étions garés dans l'allée.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Son regard était celui d'un enfant effrayé.

— Il a dit...

Je ne savais pas exactement ce qu'il avait dit.

— Il a dit que j'avais rendez-vous demain après-midi avec lui pour discuter des différentes options.

— Des options pour quoi ? Sa spécialité c'est l'oncologie, Amber. Je suis pas idiot. Je sais ce que ça signifie... Dis-moi ce qui se passe, putain !

— Nous verrons bien demain, ai-je répondu en ouvrant la portière.

— Malheureusement, il s'agit d'une tumeur cancéreuse. Cependant, je reste optimiste pour le moment. Elle ne s'est pas encore étendue jusqu'à la région pelvienne. Cela signifie qu'avec le bon traitement et un peu de chance nous pourrions stopper sa propagation. Il nous faudra faire un scanner pour nous assurer qu'elle ne s'est pas développée dans d'autres régions, mais je reste confiant, dans la mesure où vos ganglions lymphatiques ne montrent aucun signe anormal. Vos analyses sanguines sont également normales et votre grossesse se déroule bien.

J'ai essayé de remettre de l'ordre dans mes pensées, mais ses mots ne rentraient pas : je n'arrivais pas à me concentrer sur la moindre de ses paroles.

— Je sais que cela fait beaucoup de choses à digérer, mais malheureusement le cancer est très agressif et sans un traitement immédiat les perspectives ne sont pas du tout encourageantes. Je dois vous prévenir que, quelque traitement que vous suiviez, cela comporte des risques pour le fœtus, mais étant donné la gravité de votre situation, nous devons impérativement prendre une décision en ce qui

concerne le programme de traitement. Voulez-vous que nous discussions des différentes options ?

— Je suis vraiment désolée mais je crois que je vais de nouveau être malade.

Le docteur Lotshoff a bougé à une vitesse que je n'aurais jamais crue possible pour attraper un petit sac sur son bureau avant de me le tendre.

— Les toilettes sont...

J'ai de nouveau vomi dans le cabinet du médecin, mais cette fois à l'intérieur du sac qu'il m'avait donné. L'œuf dur et le toast que Joshua m'avait poussée à manger n'étaient pas du tout passés.

— Je suis vraiment désolée.

Je me suis mise à pleurer malgré tous mes efforts. Le docteur Lotshoff paraissait mal à l'aise.

— C'est parfaitement compréhensible. Peut-être aimeriez-vous avoir un ami ou un membre de votre famille à vos côtés : c'est souvent très bénéfique.

J'ai secoué la tête.

— Je sais que ma question peut paraître déplacée, mais je suis sûr que votre mari aimerait être à vos côtés. Est-ce qu'il est toujours présent dans votre vie ? Lui en avez-vous parlé ?

Une image du visage optimiste de Wade m'a traversé l'esprit, me faisant sentir encore plus mal.

— Non. Je ne crois pas qu'il aimerait être ici.

— Pouvez-vous compter sur quelqu'un dans votre famille ?

— Parlons juste de mes options si ça ne vous dérange pas.

J'ai essuyé de la salive sur mon menton.

— Madame Jones, Amber, si je puis me permettre. Cela va être un moment très, très difficile pour vous, physiquement et sur le plan émotionnel, vu les circonstances visiblement compliquées. Ma première option, la plus efficace, devrais-je ajouter, serait d'interrompre la grossesse et de réaliser immédiatement une hystérectomie. Avec un peu de chance, nous pourrions nous passer d'une radiothérapie et peut-être même d'une chimiothérapie. Vous avez...

— Non.

— Vous n'êtes pas obligée de vous déci...

— J'ai dit non.

— D'accord, alors il nous faut discuter...

— J'ai subi deux fausses couches traumatisantes et mis au monde un enfant mort-né, docteur. J'ai presque quarante ans. Les chances pour que je retombe enceinte étaient infimes, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas commun mais...

— Bien que je veuille ce bébé...

C'était la première fois que je désignais cette vie dans mon ventre comme un petit être. Et j'ai su tout à coup que j'aurais donné n'importe quoi pour que le bébé qui grandissait dans mon ventre vienne au monde. Je voulais cet enfant plus que je ne l'aurais jamais imaginé. En prendre conscience m'a laissée bouche bée. J'étais déjà profondément émue par les battements de cœur de mon enfant. Les larmes me coulaient sur les joues.

— Vous n'êtes pas obligée de justifier votre décision, madame Jones, je...

— S'il vous plaît, laissez-moi terminer.

Le médecin a remué dans son fauteuil.

— Bien que je souhaite avoir ce bébé, les chances que j'arrive au terme de cette grossesse sont minimales. Non pas à cause du cancer, mais parce que je ne crois pas que mon corps en soit capable.

— On ne peut pas en avoir la certitude, mais oui, vu votre histoire, il semble hautement improbable que la grossesse soit menée à terme. Mais, comme je vous l'ai dit, vous ne me devez aucune explication.

Je désirais maintenant que Joshua soit à mes côtés. Je voulais qu'il soit témoin de mon aveu.

— Est-ce que je peux inviter un ami... mon ami à nous rejoindre ?

Le docteur a paru soulagé.

Joshua s'est levé d'un bond, manifestement très surpris, et m'a rejoint dans le cabinet du médecin. Je tremblais. Les mains de Joshua se sont glissées dans les miennes et il m'a regardée avec plus d'amour et d'inquiétude que je ne pouvais le supporter.

Le docteur Lotshoff s'est éclairci la gorge.

— Votre, euh, madame Jones, Amber, a un cancer de l'utérus au stade 1B. Pour les non-initiés cela signifie qu'une tumeur cancéreuse de deux centimètres et demi s'est développée dans son utérus, mais qu'elle ne s'est pas métastasée dans son bassin. Pour le moment le cancer ne s'est pas propagé dans d'autres régions du corps. Amber a exprimé son désir de poursuivre la grossesse malgré les risques inhérents et va devoir choisir parmi les différents traitements que nous avons à notre disposition.

— Non... Je ne le ferai pas, ai-je dit très calmement d'une voix à peine audible.

Joshua m'a regardée avant de tourner la tête vers le médecin.

— Je suis désolé, madame Jones, mais je ne comprends pas, a répondu le praticien en clignant rapidement des yeux.

— Je ne souhaite pas connaître les différentes options de traitement.

— Est-ce que tu veux avorter, alors ? Je ne comprends pas, a lancé Joshua.

— J'ai peur de ne pas comprendre moi non plus, madame Jones. Voulez-vous bien être plus claire ?

— Comme j'ai essayé de vous l'expliquer, docteur, j'ai subi deux fausses couches. Je suis à peu près sûre que je me dirige vers une troisième. Je sais que nous ne pouvons pas savoir quand cela se produira exactement, mais étant donné mon âge, j'imagine que ce sera pour bientôt.

J'ai dégluti, en essayant de ne pas me laisser gagner par l'émotion pour pouvoir dire ce que j'avais à dire.

— Je sais que, quel que soit le traitement que vous voulez me prescrire, celui-ci comporte un risque pour le bébé.

— Oui, mais comme je vous l'ai expliqué, le risque est insignifiant. Nous...

— Même un risque insignifiant est un risque. Si, selon toute vraisemblance, je me dirige vers une nouvelle fausse couche, je vais attendre pour démarrer le traitement.

— Madame Jones, je ne suis pas sûr que vous saisiessiez bien la situation mais le temps est un facteur essentiel ici. Même si vous alliez au terme de votre grossesse, ce qui est hautement improbable, je vous le concède, vous ne survivriez pas plus de quelques mois sans traitement.

J'ai baissé la tête mais le médecin a continué en s'adressant à Joshua :

— Ce cancer se propage rapidement. Une fois qu'il se développe, si ce n'est pas déjà le cas, il le fait très rapidement. Je ne veux pas vous effrayer, mais la vérité c'est que sans traitement vous allez devoir faire face à de graves problèmes de santé, des attaques, des pertes de connaissance qui aboutiront à la mort. Nous ne pouvons tout simplement pas prendre le risque d'attendre...

— Ma décision est prise.

Mon ton, bizarrement, était très calme, contrastant avec celui alarmiste du médecin. J'ai regardé mes mains, décidée à ne pas discuter davantage sur le sujet.

— Amber, a dit Josh sur un ton aussi calme que le mien qui trahissait cependant son inquiétude.

— Merci, docteur.

Je me suis levée, les jambes tremblantes.

— Quand est prévu mon prochain rendez-vous ?

— Madame Jones, je suis vraiment très troublé par votre réponse. À ce stade, votre cancer peut encore être soigné. J'ai peur que démarrer un traitement dans un ou deux mois seulement ne soit qu'une solution palliative.

— Amber, assieds-toi, s'il te plaît. Essayons de...

— Je m'en vais maintenant, Joshua, avec ou sans toi.

J'ai quitté le bureau mais j'étais encore suffisamment proche pour entendre le médecin dire :

— Il y a des aspects juridiques. J'ai une obligation légale de soigner mes patients...

— Je comprends. Laissez-moi lui parler...

— Je vais vous envoyer par mail une liste des différents traitements possibles. Vous voulez bien laisser vos coordonnées à l'accueil ?

— Merci, docteur.

Joshua m'a rejointe tandis que je me dirigeais vers la sortie ; il avait l'air hébété et paraissait soudain très vieux.

Nos retours silencieux vers la maison étaient devenus une habitude mais cette fois l'atmosphère était particulièrement pesante. Nous étions à quelques rues de chez nous quand Joshua a garé la voiture au bord d'un trottoir dans une rue calme le long de laquelle j'avais couru de nombreuses fois. En regardant les pelouses bien tondues et les plates-bandes fleuries, j'ai eu soudain un éclair de lucidité : j'ai su que je ne courrais jamais plus dans ces rues, que je ne mourrais pas très âgée ; que je ne verrais jamais mon fils devenir un homme. Et, dans cette fraction de seconde, j'ai abandonné l'idée d'avoir un avenir... J'ai abandonné l'idée de courir. À partir de maintenant je n'allais vivre que pour l'instant présent, ai-je décidé. J'essaierais seulement de vivre. De façon que le petit cœur à l'intérieur de moi puisse continuer à battre aussi longtemps que je serais capable de lui en donner la force. J'ai fait mes adieux à mes rêves et à mes espérances et me suis accrochée à ma résolution. Surmonter la situation et protéger la vie que je portais étaient les seules choses qui comptaient.

Nous sommes restés assis en silence pendant un moment ; un silence qui n'avait rien d'apaisant. Joshua n'avait visiblement pas envie de rentrer à la maison, mais il n'était pas en état d'engager une discussion et il a donc redémarré la voiture pour nous ramener chez nous.

Il y avait un 4 × 4 Chevrolet noir comme du charbon garé sur le trottoir. Un homme petit et bedonnant portant une veste beige et un pantalon marron était adossé contre la portière de la voiture et parlait au téléphone.

— Attends ici.

Joshua est sorti de la voiture.

J'ai ressenti des picotements le long de mes membres — un signe que j'allais bientôt vomir de la bile — mais je suis malgré tout sortie de la voiture en chancelant.

L'homme à la veste beige n'a pas prêté attention à Joshua et s'est approché de moi sans la moindre hésitation, et je me suis demandé si je ne m'étais pas trompée en le prenant pour quelqu'un que je ne connaissais pas.

— Amber Whittington-Jones ?

— Oui, c'est moi. Est-ce que nous...

— Voici une convocation pour vous.

Il a tiré une enveloppe brune et un papier de la poche arrière de son pantalon. Un stylo est apparu comme par magie entre ses doigts.

— Si vous voulez bien signer l'accusé de réception, je vous laisse ensuite tranquille.

J'ai signé d'une main tremblante le papier. Satisfait, il a tourné les talons et s'est éloigné aussi brusquement qu'il s'était approché.

— Euh, c'est pour quoi ? lui ai-je demandé.

— Des documents pour le divorce, madame, a-t-il répondu sans se retourner avant de monter dans sa voiture et de partir.

J'ai vomi dans le parterre de fleurs et suis rentrée dans la maison. Joshua est resté dans l'allée, silencieux.

— Est-ce que vous lui avez transmis le dernier message ? Je vois. Bon, écoutez, vous voulez bien lui demander de me rappeler, s'il vous plaît ? Oui, redites-lui. Oui, c'est urgent.

C'était le troisième message que je laissais à la secrétaire de Wade en quelques jours. Je tombais directement sur la boîte vocale quand j'appelais sur son portable et j'ai compris au bout du septième message que mon mari ne voulait pas me parler.

Je n'ai pas eu d'autre choix que d'appeler Tyler. Pendant que cela sonnait, je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à la dernière fois que je l'avais vu, à son regard quand il nous avait découverts ensemble cet après-midi-là. J'ai secoué la tête pour éloigner cette image et essayer de la refouler dans mon inconscient.

Au bout de neuf sonneries, le répondeur s'est enclenché et j'ai rappelé. S'il y avait bien une chose dont j'étais certaine à propos de mon fils, c'était qu'il ne se séparait jamais de ses gadgets. Il ne voulait pas me parler, c'était évident et je ne lui en voulais pas, mais je n'avais pas vraiment d'autre option. Son message vocal désinvolte s'est de nouveau enclenché : « Envoyez-moi un tweet, faites-moi coucou et peut-être à bientôt. » J'ai appelé une troisième fois. Il a décroché à la troisième sonnerie.

— Je te réponds juste pour te dire que je n'ai pas envie de parler avec toi et que je ne t'adresserai plus jamais la parole.

— Tyler, avant que tu raccroches, il faut que tu demandes à ton père de me passer un coup de fil.

— Va te faire foutre.

— Il m'a envoyé des papiers pour divorcer.

— Mais putain, qu'est-ce que tu attendais de sa part ? T'as baisé avec mon meilleur ami !

— J'ai juste besoin qu'il attende un tout petit peu.

— Pourquoi ? Pour que tu lui pompes son argent, jusqu'au dernier centime ? Il est anéanti, maman. Tu me rends malade.

— Je le suis justement, Tyler.

— Tu es quoi ?

— Je suis malade.

— T'es dégueulasse, voilà ce que tu es, maman, et maintenant tu veux te servir de moi pour contacter papa. T'as vraiment du culot.

— Je suis désolée, Tyler. Je suis vraiment, profondément désolée.

— Je me fous de tes excuses.

Il était hors de lui. J'ai même cru qu'il pleurait. Je l'avais vu en colère, j'étais habituée à ses éclats, mais la seule fois où je l'avais vu pleurer c'était la nuit de l'accident, quand il avait fait une sorte de crise de nerfs.

— Mon bébé, je n'ai jamais...

— Je suis pas ton putain de bébé. Je te l'ai dit, je ne veux pas te parler. Plus jamais.

Et il a raccroché. J'ai recomposé son numéro mais cette fois je suis tombée directement sur sa boîte vocale. Je n'avais rien à dire qu'il aurait souhaité entendre. Les papiers du divorce ont attiré mon attention. Ils reposaient sur la table de nuit et me signifiaient en silence de mettre fin à mon mariage. Mais mon objectif était de survivre, jour après jour, heure par heure, minute par minute. Survivre.

— Est-ce qu'il a appelé ?

Cinq jours avaient passé depuis le rendez-vous chez le médecin et la réception des papiers pour le divorce, mais je n'avais toujours pas eu de nouvelles de Wade.

— Non, pas encore, ai-je répondu en considérant l'œuf légèrement gélatineux que Josh m'avait préparé. Tu devrais vraiment retourner à l'école.

Joshua semblait un peu plus vieux chaque jour. Il se transformait sous mes yeux fatigués ; il était lointain, éteint, au point que j'avais du mal à le regarder en face. Le vibrant et irrévérencieux artiste en avait trop vu, trop entendu, et il était en train de perdre tout ce qui lui restait de jeunesse. À cause de moi.

— Tu devrais vraiment prendre un traitement.

Et la dispute a recommencé.

— Ce n'est pas à toi de prendre cette décision, Joshua. Je ne veux pas discuter de ça avec toi.

— Tu ne veux discuter de rien avec moi. Être à tes côtés, c'est comme si tu étais déjà six pieds sous terre. Ce bébé est aussi le mien, Amber !

Je l'ai regardé se mettre en colère. J'étais désolée pour lui mais je suis restée de glace. Une seule chose comptait : mon bébé.

— Mais parle-moi ! Dis quelque chose.

Il s'est levé et s'est mis à faire les cent pas dans la cuisine.

— Je ne sais pas quoi faire. Dis-moi au moins que...

— Va à l'école, Joshua. C'est ce que je veux. Retourne à l'école, s'il te plaît.

Il a secoué la tête, s'est apprêté à sortir de la cuisine avant de s'arrêter ; il a tourné la tête et m'a regardée de cette façon qui n'était rien qu'à lui, et pendant un instant j'ai su qu'il allait s'en sortir, qu'il aurait la force de surmonter tout ça. Et puis il a tourné les talons et a quitté la pièce.

Un quart d'heure plus tard, je l'ai entendu descendre l'escalier et il est sorti de la maison avec son sac d'école sur l'épaule.

Même s'occuper des tâches domestiques était fatigant. La nausée empirait à chaque mouvement. Mais je nettoyais malgré tout. Chaque centimètre carré de la maison était immaculé comme dans un hôpital. Faire le ménage m'évitait de trop penser. J'étais en train de passer l'aspirateur quand j'ai entendu le téléphone sonner.

— Allô ?

— Madame Whittington-Jones ?

C'était la voix familière de la secrétaire de Wade.

— Oui, Rebecca, c'est moi, ai-je répondu en haletant légèrement.

— Je m'excuse de vous informer que le docteur Whittington-Jones a demandé à ce que vous n'appeliez plus au cabinet ni sur son téléphone portable. Il a demandé également que vous cessiez d'appeler votre fils ou il portera plainte contre vous.

— Attendez une min...

— Il a affirmé que vous pouviez discuter du moindre problème avec son avocat. Avez-vous son numéro ou désirez-vous que je vous le communique ?

Il n'y avait aucune compassion dans sa voix. J'ai cligné des yeux rapidement, furieuse qu'elle me parle sur ce ton condescendant.

— Pourriez-vous informer mon mari que je ne pourrai peut-être pas me rendre à sa convocation pour le divorce parce que j'ai apparemment une grave tumeur cancéreuse et que je ne suis pas certaine qu'il soit approprié d'en discuter avec son avocat et encore moins avec sa secrétaire.

Je me suis tue une seconde pour reprendre mon souffle.

— Dans l'état actuel des choses, il est probable qu'il ne me reste que quelques mois à vivre, et donc s'il veut porter plainte contre moi il ferait mieux de s'y prendre très rapidement. Je vous serais très

reconnaissante de l'en informer.

J'étais toute rouge, plus que rouge même : mon visage était en feu, mon cœur battait à tout rompre dans mes oreilles et j'ai cru que j'allais perdre connaissance. Mais ça n'a pas été le cas. J'ai raccroché, stupéfaite de m'être emportée de cette façon. Je me suis sentie également euphorique : j'aimais bien mon nouveau côté effronté. Inconsciemment, j'ai posé la main sur mon ventre pour protéger mon enfant. Je l'ai remerciée doucement pour le courage qu'elle m'avait donné. En vertu de son existence, j'étais différente, je reprenais possession de moi-même. Et puis je me suis mise à rire, à rire franchement à cause de la situation et des propos durs que j'avais tenus.

C'est seulement en retournant vers l'aspirateur que j'ai réalisé que j'avais donné inconsciemment un sexe à mon futur bébé, un bébé qui allait probablement mourir dans très peu de temps. Et j'ai compris que je l'avais fait parce que je le pouvais. Je pouvais aimer ma petite fille, même si c'était peut-être un garçon, parce que pendant un instant je m'étais laissée aller à vivre dans un monde imaginaire, une rêverie où la vie des enfants n'était pas brisée, où les maris ne cherchaient pas à se venger, où les bébés ne mouraient pas et où le cancer ne triomphait pas.

Cette nuit-là, les nausées ont été particulièrement intenses et, après avoir vomi cinq fois dans la cuvette des WC, je me suis sentie vidée et sans la moindre énergie. Je suis restée au lit toute la matinée. Josh m'a gentiment apporté du thé au gingembre et des toasts et j'ai apprécié de le voir partir aussitôt parce que son regard était trop dur à supporter.

La sonnerie stridente du téléphone m'a réveillée d'une sieste un après-midi.

— Allô ?

J'ai essuyé un filet de salive nauséabond au coin de ma bouche. Même quand je dormais, la nausée me poursuivait dans mes rêves et à présent que j'étais réveillée je me sentais submergée par l'envie de vomir.

— Est-ce que c'est une mauvaise blague, Amber ?

La voix de Wade a résonné dans mon oreille.

— Parce que si c'est ta façon de...

Je me suis mise à vomir dans la petite cuvette que je gardais à côté du lit en cas d'urgence.

— Allô ? Allô ? Amber ? Allô... ?

La voix de Wade qui sortait du combiné posé par terre était à peine audible. Je me suis demandé si ça valait la peine de le ramasser, mais

les papiers du divorce posés sur la table de nuit m'ont poussée à le faire.

— Je suis là, désolée.

— Mais merde, qu'est-ce qui se passe ?

J'ai su qu'il avait regretté cette question à l'instant même où il l'avait posée.

— Je suis malade, Wade. Je préférerais ne pas parler de ça au téléphone.

Il respirait avec difficulté.

— Je sais que tu ne veux plus avoir affaire avec moi, que tu n'as aucune envie de me parler et encore moins de me voir, et pour être honnête je ne suis pas sûre d'en avoir la force, mais il faut que nous parlions. Pour Tyler.

— C'est vrai à propos du cancer ?

— Oui, c'est vrai. Mais je préférerais vraiment qu'on se voie pour en parler.

Il y a eu un long silence.

— Rien qu'une fois. C'est tout. Juste pour discuter de ta situation. Et de façon que je puisse en parler ensuite à Tyler.

— Oui, très bien.

— Ce qui se passe ne change rien du tout.

— Je comprends.

— Tu peux passer à l'hôpital après la fermeture. Je termine à dix-huit heures demain.

— J'aurais vraiment préféré...

— Je me fiche de ce que tu préfères.

— Je sais que tu es blessé et en colère, mais pour des raisons pratiques, donnons-nous plutôt rendez-vous au Coffee Corner. Je ne suis pas sûre de pouvoir aller bien loin en voiture pour le moment.

J'ai réussi à éviter de dire « toute seule », juste à temps.

— D'accord. Comme tu veux. Demain à dix-huit heures quinze.

— Merci, Wa...

Mais il avait déjà raccroché. Je ne l'avais jamais entendu parler si durement et je m'en voulais profondément d'être à l'origine de cette transformation.

Joshua attendait devant la porte de la salle de bains, l'air sombre.

— Tu vas aller lui parler, mais tu ne parleras pas avec moi ?

Je me tenais sur une jambe et essayais d'enfiler une paire de chaussures.

— C'est mon mari, Joshua.

— Et moi juste un gamin avec qui tu baisses.

J'ai de nouveau eu la nausée et j'ai dû m'asseoir sur le rebord du lit

pour éviter de vomir. J'ai levé la tête vers Joshua : il m'observait de ses yeux brun-vert remplis de colère. Il était tellement beau. Je me sentais tellement honteuse.

— Je suis en retard, Josh. Je n'ai pas le temps de discuter. Il faut juste que je lui parle. Je rentre aussi vite que possible.

Je me suis levée et ai attrapé ma veste quand Joshua a lancé son poing contre le mur.

— Ah, putain...

Il s'est frotté le poing.

— Fait chier tout ça !

Il est parti en trombe jusqu'à sa chambre et a claqué la porte.

Je suis sortie de la maison sans rien ajouter.

Tandis que je cherchais un endroit où me garer, je m'en suis voulu d'avoir proposé un rendez-vous dans un endroit aussi fréquenté. J'avais déjà deux minutes de retard et je n'avais pas remarqué en quittant la maison qu'il pleuvait légèrement. Je suis sortie de la voiture en craignant qu'il ne se mette à pleuvoir plus fort. J'étais à quelques rues seulement du café et deux mois plus tôt je ne me serais pas posé la moindre question, mais à présent chaque pas me donnait envie de vomir ; cette petite marche me faisait l'effet d'un marathon. À quelques mètres de distance, j'ai vu que le café habituellement très animé était calme, qu'aucune lumière n'était allumée et qu'il semblait fermé. En me rapprochant, j'ai découvert une note sur la porte : « Fermé pour travaux. Réouverture le 21 juin. » J'ai jeté un coup d'œil à ma montre : il était dix-huit heures vingt-deux. Wade, qui était généralement très ponctuel, n'était nulle part en vue. Je me suis demandé s'il avait remarqué que le café était fermé et avait décidé de partir, ou bien si le quartier très passant l'avait forcé à se garer un peu plus loin comme j'avais dû le faire. La bruine n'était pas désagréable : tout ce qui pouvait contribuer à calmer mes nausées était bienvenu ; mais en l'espace de quelques minutes de grosses gouttes se sont mises à tomber comme des missiles du ciel tout gris. Je savais que cela allait se transformer en déluge. Je suis allée me réfugier sous un auvent quelques mètres plus bas et ai vérifié mon portable. Je n'avais reçu aucun message de Wade. J'ai commencé à m'inquiéter en sentant grandir mon envie de vomir et, après avoir attendu encore cinq minutes, je suis sortie sous la pluie et me suis dirigée vers ma voiture.

— Amber !

Les gouttes de pluie me martelaient le crâne quand je me suis retournée pour faire face à mon mari.

Il était différent. L'homme qui se trouvait en face de moi n'était pas le gentil médecin attentionné avec qui j'avais vécu la plus grande

partie de ma vie. Il semblait être le même, mais il y avait quelque chose de dur dans son regard qui n'existait pas quelques semaines plus tôt. Ses cheveux étaient plus longs que d'habitude — Wade avait toujours pris soin de lui et c'était bizarre de le voir ainsi négligé — et son visage, qui était toujours prompt à afficher un grand sourire, était fermé. J'ai regardé ce nouveau Wade pendant quelques secondes tandis que la pluie me coulait sur la tête et trempait ma peau. Et je me suis répété comme souvent ces derniers temps : « C'est ma faute. »

— Tu vas être trempée, a-t-il dit mécaniquement.

J'ai senti ma gorge se serrer. J'ai essuyé la pluie et les larmes qui coulaient de mes yeux.

— Je connais un endroit juste au coin de la rue.

Il a marché devant moi. J'ai essayé de me calquer sur son rythme mais la nausée m'en a empêchée. Je sentais l'eau glacée dans mes chaussures et je me suis remise à pleurer. Je me trouvais à une dizaine de pas derrière lui et il s'est arrêté pour m'attendre. Me voir peiner ainsi sous la pluie lui procurait un certain plaisir. Je n'aurais jamais cru qu'il prendrait plaisir à ma souffrance, mais je l'ai vu dans son regard et au sourire imperceptible qu'esquissait sa bouche. J'étais humiliée, trempée, malade.

C'était ma faute.

— Un verre de vin blanc sec pour moi.

— Une camomille, s'il vous plaît.

Le serveur a hoché la tête brusquement et s'est éloigné pour aller chercher nos commandes. Le restaurant dans lequel nous étions entrés était désert ; on nous avait expliqué que la cuisine ouvrait seulement à partir de dix-neuf heures, mais que nous pouvions néanmoins commander des boissons en attendant. La décoration était tapageuse : les chaises étaient dorées et recouvertes d'un velours grenat. Je n'osais pas m'asseoir sur mon siège luxueux, trempée comme je l'étais, mais n'ayant pas d'autre choix je me suis assise malgré tout. Je ne savais même pas quel type de cuisine on servait dans ce restaurant. Wade a lu dans mes pensées.

— C'est un restaurant danois. Je suis venu ici une fois, avec Gav.

J'ai hoché la tête, encore toute frissonnante. J'avais prévu que nous nous retrouvions dans un endroit plus fréquenté, où les réactions de Wade auraient été un peu moins explosives du fait de la présence d'autres personnes, mais ce restaurant chic n'offrait rien de ce genre. J'ai utilisé la serviette pour m'essuyer le visage et les mains, ce qui a amélioré un tout petit peu les choses.

— Tiens.

Wade m'a tendu sa serviette. Son geste paraissait gentil mais en réalité il était tout simplement gêné par mon état. Je me suis relevée pour placer la serviette sous mes fesses, en essayant de garder un

minimum de dignité. En vain. Les yeux de Wade étaient remplis de mépris.

Le serveur est revenu.

— Merci.

Wade est resté silencieux jusqu'à ce que le serveur se soit suffisamment éloigné.

— Bon, finissons-en, tu veux bien ? a-t-il lancé par-dessus la table.

J'ai acquiescé, mais quand j'ai croisé son regard froid, menaçant, là où auparavant ne brillait que la gentillesse, j'ai été incapable de prononcer le moindre mot.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? Tu as un cancer ?

J'ai de nouveau acquiescé. Je me sentais mal à l'aise dedans comme dehors. J'ai essayé de trouver du réconfort en posant mes doigts pâles autour de la tasse chaude tout en faisant attention à ne pas me brûler. J'étais complètement trempée, et l'homme qui aurait fait n'importe quoi pour moi ces vingt dernières années me regardait sans pitié de l'autre côté de la table.

Je me suis mordu la lèvre pour ne pas me mettre à pleurer mais les larmes se sont mises à couler sur mes joues.

Wade s'est penché vers une autre table pour prendre une autre serviette puis me l'a tendue.

— De quel type ? Est-ce qu'il s'est propagé ?

J'avais réussi à garder pour moi mes sentiments pendant des années, mais dans ce restaurant kitsch je me suis effondrée. La pluie, la nausée, la nouvelle attitude de l'homme qui se tenait devant moi et avec qui j'avais partagé ma vie étaient trop difficiles à supporter. Sa jambe remuait nerveusement comme l'aurait fait un serpent à sonnette ; il était sur le point d'exploser.

J'ai de nouveau acquiescé.

— De quel type ?

C'était un interrogatoire.

— De l'utérus.

Il a secoué la tête et a affiché un petit sourire.

— La tumeur n'a pas pénétré la ceinture pelvienne, apparemment.

— Alors c'est tout à fait guérissable. Le pronostic est excellent. Tu peux arrêter de faire tout ce cirque. Signe les papiers et terminons-en avec ce divorce.

Je tremblais — le froid m'avait envahie en profondeur. Je me suis mise à pleurer. Je ne savais pas comment annoncer ce que j'avais à lui dire, lui qui était déjà profondément blessé. Un homme que j'aimais encore, je m'en suis rendu compte, quand j'ai regardé son visage et ai vu la souffrance que j'avais causée.

— C'est compliqué, ai-je marmonné en sanglotant.

— En quoi c'est compliqué ? Tu signes les papiers et on vend la

maison. Tu gardes la moitié de l'argent et on fait notre vie chacun de notre côté. L'avocat s'occupera des détails compliqués. Par contre, je ne donnerai plus un seul centime à cette petite ordure. Que ce soit bien clair.

Il a répondu presque en chuchotant mais sur un ton véhément.

— Ce n'est pas l'argent ni la maison.

— L'école ? La voiture ? Les frais médicaux ? Qu'est-ce que tu veux que tu n'as pas déjà ?

— Je vais mourir, Wade.

— Mais nom de Dieu, ma chérie...

Il s'est surpris lui-même à prononcer ce mot. Il s'est tu pendant un moment et a frotté ses sourcils. Lui aussi semblait avoir vieilli depuis que nous nous étions séparés.

— Soyons clairs, tu n'es pas en train de mourir. Au pire, tu devras subir une opération qui sera suivie d'une chimio et d'une radiothérapie, s'ils craignent que le cancer ne se propage. Qu'est-ce que montre le scanner ?

J'ai baissé les yeux sur ma tasse.

— Je n'en ai pas passé.

— Pourquoi ? Ah, merde, tu sais quoi ? Je m'en fous. Excusez-moi, nous pourrions avoir l'addition s'il vous plaît ?

Le serveur a hoché la tête et s'est précipité jusqu'à la caisse. Wade s'est levé et s'est avancé vers lui, fatigué de me voir pleurer.

— Wade, s'il te plaît, ne...

J'ai senti que j'étais en train de craquer et j'ai finalement perdu connaissance.

— Amber ? Amber ? Tu m'entends ?

Wade vérifiait mon pouls et me donnait de petites tapes sur le visage de sa main chaude.

— Est-ce que je dois appeler une ambulance ? a dit une voix au-dessus de moi.

— Je suis médecin. Ça va aller. Aidez-moi juste à la remonter sur sa chaise.

J'ai senti des mains me soulever.

— Vous êtes sûr que ça va aller ? a demandé la voix.

— Oui, oui. Vous voulez bien nous laisser tranquilles, maintenant ?

Quand j'ai repris complètement connaissance, Wade me portait dans ses bras. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien.

— Ça va ?

Pendant une seconde j'ai retrouvé l'ancien Wade, le mari tendre et attentionné que j'avais toujours connu. J'ai plongé mon regard dans ses yeux — mon mari, mon protecteur, mon réconfort — et j'ai compris à ce moment-là que tout irait bien. Que ce n'était pas insurmontable. Qu'avec un peu d'effort et de compréhension, ça

pourrait s'arranger avec le temps. Nous pourrions dépasser tout ça, tout ce bazar que j'avais créé, et être de meilleures personnes. J'avais besoin de lui, de sa loyauté, de son amour. Son visage était près, tellement près que je pouvais sentir son haleine chaude sur ma joue. Sa main s'est posée sur mon visage et j'ai laissé ma joue contre sa paume, une sensation que je connaissais bien.

— Je me sens mieux maintenant.

J'ai souri légèrement quand mes yeux ont rencontré les siens. J'ai pris ses mains dans les miennes et il les a retirées comme si je lui avais donné une décharge électrique.

— Bien, a-t-il répondu.

Et tout espoir s'est évanoui. Rien ne pourrait jamais s'arranger. J'allais mourir.

— Je suis enceinte.

J'ai laissé ces mots sortir de ma bouche et ai attendu ma punition.

— Quoi ?

— Je suis enceinte. Je porte un bébé.

Il a secoué la tête ; c'était trop pour lui.

— Tu es...

Il a perdu l'équilibre et s'est effondré sur la chaise en face de moi.

— J'espère que vous vous sentez mieux, madame. Voici l'addition, monsieur.

Le serveur a déposé soudainement une boîte en bois sur la table.

— Vous souhaitez payer en liquide ou par carte ?

Je pouvais presque entendre le compte à rebours avant l'explosion.

— Est-ce que tu... ?

Il secouait toujours la tête, les yeux fermés.

— Est-ce que tu... ?

Ses yeux se sont embués de larmes.

— Tu es en train de me dire que tu es enceinte de ce sale petit connard.

Le serveur s'est éloigné.

Je n'ai rien répondu, soulagée à présent qu'il n'y ait pas de clients.

— Tu as baisé le meilleur ami de ton fils...

Sa voix a résonné à travers tout le restaurant.

— Un gamin que tu as failli adopter. Et maintenant tu es enceinte de...

Il s'est gratté le sommet du crâne, déboussolé.

— Putain.

Je l'avais rarement entendu jurer en vingt ans de mariage, et cela m'a profondément bouleversée.

— Mais c'est complètement fou. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

J'ai fermé les yeux et l'ai laissé déverser sa haine sur moi.

— Tyler a raison. J'ai essayé de te protéger, mais tu es une vraie

putain.

J'ai ravalé ma bile.

— Qu'est-ce que je ne t'ai pas donné, Amber ? Hein ?

J'ai encaissé ses mots : ils étaient une juste punition.

— Réponds-moi !

J'ai ouvert les yeux. La souffrance était visible sur son visage.

— Qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter ça ? Je t'ai donné tout mon amour. Merde, je m'étais juré de ne pas faire ça. Tu ne le mérites pas...

Il s'est mis à pleurer.

— Je suis vraiment désolée.

Ces mots, bien que sincères, n'étaient pas convaincants.

— Va te faire foutre. Un bébé ? C'est donc pour ça ?

Je l'ai regardé, perplexe.

— Tu refuses le traitement dans l'espoir de mener ta grossesse à terme. Et tu sais que ça va te tuer.

Il a essuyé brusquement les larmes sur son visage et a de nouveau secoué la tête.

— Tu agis comme une petite fille stupide.

Il s'est levé, a fouillé dans sa poche et en a tiré son portefeuille. Il a glissé quelques billets dans la boîte en bois.

— S'il te plaît, Wade, le divorce, je...

— Le divorce ? Non, Amber, je n'ai pas besoin de divorcer. Tu seras morte avant que le bébé ait une chance de vivre.

J'ai senti mon estomac se nouer.

— Tu ne réalises même pas l'ironie, j'en suis sûr ?

J'ai cligné des yeux et secoué la tête.

— Il est responsable de ton cancer. Cet ado briseur de couple t'a donné le virus qui a provoqué le cancer qui va te tuer ainsi que ton bébé.

Je le regardais sans comprendre. Il s'est tenu au-dessus de moi pendant quelques secondes.

— S'il te plaît, Wade, ne me déteste pas.

— Te détester ?

Il a affiché un petit sourire en coin.

— Je ne te déteste pas.

Il a secoué la tête en me jetant un regard venimeux.

— Tu me fais pitié.

J'ai attrapé sa main.

— Je sais que je suis responsable de tout ça, Wade. Mais je ne veux pas que tu sois comme ça à cause de moi. Tu as raison, tu as été un bon mari et un bon père. S'il te plaît, s'il te plaît, dis à Tyler que je ne voulais pas lui faire du mal. Je l'aime tellement.

Il a retiré sa main.

— Et toi, Wade. Je sais que tout est fini et que j'ai tout détruit, mais je t'aime vraiment.

— Adieu, Amber. Je ne veux plus jamais te voir ni entendre parler de toi. Bonne chance pour ton combat.

Il a essayé de dire ça tranquillement, calmement, mais mon Wade, mon mari ne pouvait pas être aussi cruel et, sur le point de pleurer, il a tourné les talons avant d'avoir terminé.

Ce sont les derniers mots que j'ai entendus de lui. De mon mari. De l'homme de ma vie. Un homme que j'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

J'ai fait le deuil de mon mariage pendant trois jours, enfermée dans ma chambre, dans le noir, en ruminant de sombres pensées. Joshua a gardé ses distances ; nous nous voyions seulement quand il m'apportait mes repas auxquels je touchais à peine. J'ai remarqué qu'il avait un bandage autour de la main, mais je n'ai pas réussi à ressentir beaucoup de compassion : c'était un dommage collatéral dans cette guerre qu'était devenue ma vie.

La quatrième nuit, je me suis réveillée d'un sommeil agité en sentant un bras chaud se poser sur moi. J'ai su que c'était Josh. J'ai failli me mettre en colère à cause de son geste impudent, mais bizarrement, en sentant la chaleur de son corps tout contre moi, je me suis détendue. Il me consolait de mon chagrin, et cette nuit-là j'ai bien dormi pour la première fois depuis des semaines dans les bras d'un adolescent blessé.

Le lendemain matin, quand je suis revenue de ma purge habituelle dans la salle de bains, il était parti. Bizarrement, Joshua n'est jamais revenu dans mon lit. Ça a été la seule fois. Après cette nuit-là, j'ai cessé de pleurer, de me complaire dans mon chagrin ; sa capacité à me toucher comme personne d'autre était miraculeuse même pour moi. La dévotion et le réconfort de mon mari continuaient de me manquer, mais je faisais en sorte de ne pas trop y penser quand j'étais éveillée.

Dix jours plus tard, en me réveillant, j'ai senti qu'il y avait quelque chose de différent. Je me suis sentie plus légère, comme si j'arrivais à respirer sans effort. Comme si c'était un jour complètement nouveau. Je me suis redressée pour aller vomir dans la salle de bains quand soudain j'ai compris ce qu'il y avait de différent. Après trois mois de vomissements, j'étais délivrée de la nausée. L'envie de vomir avait disparu et j'avais une faim de loup ; j'étais impatiente de faire un vrai repas.

— Josh ! Joshua !

Joshua est arrivé en quelques secondes, vêtu seulement d'un pantalon de survêtement ; son bandage sommaire s'était défait au

cours de la nuit et il pendait de sa main tandis qu'il se frottait les yeux pour se réveiller.

— Qu'est-ce qu'y a ?

Il s'est frotté un œil de sa main valide.

— Je, je voulais juste dire que...

Je me suis sentie idiote.

— C'est pas grand-chose. Je m'excuse de t'avoir réveillé...

— Tu peux me réveiller quand tu veux, à n'importe quelle heure, tu le sais...

— Oui. Je voulais juste te dire que...

J'ai souri, remplie de joie comme une jeune fille.

— J'ai faim.

Josh a cligné des yeux plusieurs fois avant de sourire à son tour.

— Tu veux dire que tu ne vomis plus ?

— Non. Enfin, je ne voudrais pas parler trop vite, mais...

Et puis une pensée est venue réduire à néant mon excitation.

— Oh mon Dieu ! Josh, appelle le médecin, il faut que je le voie.

La panique a succédé aussitôt à la nausée tandis qu'une seule pensée n'arrêtait pas de tourner sous mon crâne : est-ce que j'étais toujours enceinte ou est-ce que la vie que je portais, ma précieuse petite fille, était morte ?

— Je suis sûr que tout va bien. Le médecin a dit que la nausée pouvait...

— Prends-moi un rendez-vous.

— Tu dois faire ton bilan des quatre mois dans moins d'une semaine.

— Tout de suite !

— Je vous ai prévenue des conséquences très graves de votre refus de suivre un traitement.

Le docteur Lotshoff essayait de ne pas me lancer de regard réprobateur mais son ton traduisait le fond de sa pensée.

— Je sais docteur, merci.

Il a fouillé à l'intérieur d'un tiroir et en a sorti des documents.

— Avant que je continue à m'occuper de vous, la loi m'oblige, en tant que médecin traitant, à vous faire signer quelques documents qui prouvent que vous comprenez parfaitement les implications d'une telle décision. Vous avez des droits maternels, mais je dois vous rappeler que passer un scanner ne présente que des risques mineurs pour le fœtus. Je vous encourage fortement, au minimum, à nous autoriser à voir comment le cancer évolue. Cela nous permettra de...

— Où voulez-vous que je signe ?

— Même si j'admire votre volonté, madame Jones, je crois

sincèrement que vous êtes en train de commettre une très grave erreur.

J'ai tendu le bras vers les documents.

— Là, où il y a une croix, ma secrétaire pourra attester.

J'étais impatiente de savoir ce qu'il en était de ma grossesse. Tous ces aspects juridiques ne m'intéressaient pas.

— Vous n'avez pas signé ici.

J'ai fait une version enfantine de ma signature, de plus en plus agacée.

— Autre chose ?

Je n'ai pu m'empêcher de prendre un ton agressif.

— Nous pouvons y aller maintenant. Vous savez où se trouve le peignoir. Vous n'êtes pas obligée d'enlever le haut, seulement votre jupe et vos sous-vêtements. Et essayez de ne pas trop vous inquiéter : le fait de ne plus avoir de nausée n'est pas alarmant.

J'ai déboutonné ma jupe sans attendre en me dirigeant jusqu'à la salle d'examen.

— Normalement, je ne devrais pas refaire un examen interne, mais puisque vous refusez de passer un scanner, c'est le seul moyen pour moi de pouvoir observer la tumeur.

Il était en train de passer un préservatif sur l'instrument qu'il avait utilisé la fois précédente.

— Si ça ne vous dérange pas, je préférerais que vous jetiez d'abord un œil au bébé.

— Avez-vous fait des études de médecine, madame Jones ?

J'ai serré la mâchoire et secoué la tête.

— Bon, alors laissez-moi faire, d'accord ?

Son ton était très calme tandis qu'il enfonçait lentement l'instrument à l'intérieur de moi.

— Mmm.

Les yeux plissés, il fixait l'écran de la machine.

— Mmm.

Il a retiré l'instrument et a tendu la main pour prendre le gel ; il a ensuite baissé la serviette qui recouvrait mon corps nu pour me badigeonner le ventre avec le produit.

Il a passé la sonde en différents endroits sur mon ventre. J'ai eu l'impression de suffoquer ; à cause de la peur, la nausée qui avait disparu si miraculeusement un peu plus tôt dans la journée est revenue.

— Ahh.

— Mais enfin qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que mon bébé est vivant ?

Le médecin a tendu le bras vers la machine et a appuyé sur un bouton. Tout à coup, la pièce s'est remplie du seul son que je voulais entendre, le son pour lequel j'étais prête à tout endurer : les battements de cœur de mon bébé.

— Vous devez vraiment commencer à me faire confiance, madame Jones.

Je pleurais trop pour pouvoir répondre.

— Rhabillez-vous et retrouvez-moi dans mon cabinet quand vous serez prête.

Il m'a tendu un paquet de mouchoirs en papier pour essuyer le gel sur mon ventre.

— Elle s'est considérablement développée. Elle a plus que doublé, en fait. La tumeur, je veux dire...

Le ton professionnel du docteur Lotshoff m'a agacée.

— D'après ce que j'ai vu, la tumeur avoisine maintenant six centimètres de diamètre. C'est encore plus agressif que je ne le pensais. Même si nous intervenions maintenant, je ne pourrais pas garantir le résultat. Les chances pour qu'elle se soit propagée sont très importantes.

J'ai hoché la tête.

— Quand est-ce que je dois vous revoir ?

Il a dégluti, s'efforçant visiblement de garder pour lui son opinion que je ne souhaitais pas entendre.

— Je propose dans quelques semaines, à moins que vous ne ressentiez des douleurs ou que vous ayez des saignements.

Debout, j'ai de nouveau hoché la tête.

— Oh, encore une chose... Mon ma... euh, un ami m'a dit que ce genre de cancer avait pu être provoqué. C'est possible ?

— Eh bien, techniquement parlant, oui.

Il s'est détendu, visiblement plus à l'aise pour répondre à des questions hypothétiques que pour gérer mes décisions à propos du traitement.

— Des recherches ont montré qu'il y a un virus, le papillomavirus humain, qui est à l'origine d'un grand nombre de cancers de l'utérus que nous soignons. Il est transmis sexuellement et c'est la raison pour laquelle nous encourageons à faire de fréquents frottis cervico-utérins.

Je me suis rassise, me sentant soudainement très faible en me remémorant les paroles de mon mari : « Il est responsable de ton cancer. »

— Ce que nous avons découvert, cependant, c'est que certaines femmes sont porteuses du virus sans que celui-ci crée de cellules cancéreuses. Nous ne savons pas encore pourquoi, mais la recherche développe de nouvelles théories tous les jours. De nouveaux traitements également...

- Merci. Je ne vais pas vous accaparer plus longtemps.
- J'aimerais vraiment venir et voir le bébé la prochaine fois.
- Voici les photos.
- J'ai tiré trois clichés de mon sac.
- Il les a regardés.
- Je voudrais bien entendre les battements de cœur et...
- Je n'ai pas besoin de toi pour m'emmener à d'autres rendez-vous chez le médecin. Je me sens beaucoup mieux. Très bien, en fait.
- Tu n'as pas besoin de moi ? J'ai nettoyé ton vomi, je t'ai emmenée partout où tu en avais besoin, faire des courses...
- Personne ne t'a forcé à le faire, Joshua.
- Arrête ça ! Je sais que tu es triste pour Wade et Tyler, à cause de la façon dont les choses ont tourné, mais moi je ne le suis pas. Je t'aime, Amber, et ce bébé que tu portes est une partie de moi. Tu ne crois pas que tu vas aller jusqu'au bout de ta grossesse, mais moi je sais que tu y arriveras. Je sais que...
- Tu ne sais rien du tout, Joshua. Tu es un gamin. Tu...
- Je suis un homme ! Un homme, Amber... Plus vite tu en prendras conscience et mieux ce...
- Ta priorité pour le moment, Joshua, est de pouvoir intégrer une bonne université. D'obtenir brillamment ton bac et...
- J'en ai rien à foutre de tout ça. Je me soucie de toi, Amber ! Et du bébé... Notre bébé !
- Et c'est ça, Joshua, qui fait de toi un gamin. Un gamin très attentionné.
- Va te faire foutre, a-t-il marmonné dans sa barbe.
- J'ai été soulagée de voir que nous étions arrivés devant l'allée.

Une vie sans nausée, c'était comme avoir une seconde chance. Au lieu d'aller courir, je faisais de longues promenades tranquilles, encouragée par la fraîcheur printanière. Je me suis mise à cuisiner toutes sortes de plats exotiques que Wade n'aurait jamais mangés à cause de son estomac fragile et dont Tyler se serait plaint juste parce qu'il en aurait eu l'occasion. Même si j'aimais avoir la liberté d'expérimenter des choses, les commentaires caustiques de mon fils me manquaient. Le printemps bostonien se teintait de regret pour moi. Si je n'avais pas eu cette aventure, la promesse d'une nouvelle vie n'aurait jamais été possible ; toutefois, la souffrance que j'avais causée pesait toujours lourdement sur ma conscience. Mais j'arrivais encore à me réjouir dans cette atmosphère printanière annonçant à ma fille qui n'était pas née qu'elle représentait l'espoir que le monde attendait.

Cependant, la nuit, la peur étouffait mon enthousiasme. Je savais que tout était perdu, je savais que ma fille ne verrait jamais le printemps.

— Joshua !

Il était quatre heures du matin.

— Joshua !

J'étais assise dans les toilettes, ma culotte sur les chevilles.

Un Joshua débraillé est arrivé en trombe, plissant les yeux à cause de la lumière crue dans la salle de bains. Il tenait son bras devant son visage ; il paraissait plus jeune que ses dix-huit ans.

— Qu'est-ce qui se passe ?

J'étais en train de pleurer. Ce rouge vif qui tachait ma culotte n'annonçait rien de bon.

— Oh, putain !

Le visage de Joshua s'est décomposé après que ses yeux se sont habitués à la lumière et qu'il a découvert l'horreur. Il est sorti à toutes jambes de la salle de bains et a couru dans toute la maison, visiblement paniqué, et puis je l'ai entendu dire :

— Oui, beaucoup. Je ne sais pas, je n'ai pas pu regarder. Oui, docteur. Je le ferai, oui. Vous ne pouvez pas la voir un peu plus tôt ? OK. Je le ferai. Merci.

Son visage blême est apparu dans l'encadrement de la porte une nouvelle fois.

— Le docteur Lotshoff peut te recevoir dans son cabinet à huit heures.

— À huit heures ?

J'étais inconsolable.

— Oh mon Dieu, Joshua. Je suis désolée... Je suis tellement, tellement désolée.

Il a retiré ma culotte tachée de sang avant de me faire couler un bain.

— Il dit qu'il faut vraiment que tu te reposes.

Il avait l'air fou, mais il se déplaçait calmement.

— Monte dans la baignoire. Je resterai avec toi tout le temps. Essaie de te calmer, s'il te plaît. Respire.

J'étais une marionnette dans ses mains très habiles. Il a tiré ma chemise de nuit par-dessus ma tête et m'a conduite jusqu'au bain chaud. Je suis rentrée dedans, laissant se dissoudre le filet de sang dans l'eau réconfortante. Et puis Joshua m'a rejointe. Il s'est glissé derrière moi et m'a tenue tendrement. Nous n'avons échangé aucun mot entre nous tandis qu'il me tenait et que nous nous laissions aller dans la chaleur et le sang. Il a rempli la baignoire trois fois, jusqu'à ce que mes sanglots se soient dissipés et que son calme soit devenu mien.

Il m'a habillée et s'est allongé à mes côtés et nous avons attendu l'heure de partir.

Joshua continuait de me tenir pendant que nous attendions le docteur Lotshoff. Nous étions assis sur un petit banc à côté de la porte vitrée à l'intérieur de l'hôpital, moi, les mains posées sur mes genoux, Josh, un bras autour de moi pour me soutenir. Le silence a été finalement troublé par le tintement d'un trousseau de clés et par le bruit de pas pressés, puis par un juron lâché par quelqu'un qui avait trébuché et qui avait répandu tout le contenu de son sac par terre ; un rouge à lèvres rose s'est arrêté à nos pieds. J'ai relevé la tête et j'ai vu une chevelure rousse encadrant un visage parfait ; la personne en question n'arrêtait pas de jurer tandis qu'elle courait en tous sens pour ramasser le contenu de son sac. Se déplaçant pour récupérer son rouge à lèvres, elle s'est excusée, visiblement très gênée. Et puis elle a relevé la tête et a prononcé mon nom.

— Amber !

J'ai voulu me cacher.

— J'arrive pas à le croire ! Mon Dieu, mais tu n'as pas l'air en forme... Est-ce que ça va ? Comment vont Wade et Tyl... Oh, mon Dieu, est-ce que c'est toi, Joshua ? Le petit Joshua Hartley. Ouah, tu as... Oh, merde...

Elle avait fait tomber une bombe de laque qu'elle n'avait pas encore remise dans son sac.

Joshua s'est penché pour la ramasser et a éloigné son bras de mon corps pour la première fois en quatre heures. Il frissonnait.

— Merci !

Elle a rougi en rangeant la bombe de laque dans son sac Vuitton fatigué.

— Je suis désolée de ne pas t'avoir donné de nouvelles. Tu sais, après toute cette histoire, j'ai pensé que tu ne voulais pas...

Elle s'est interrompue et a essayé de reprendre ses esprits.

— Écoute, je dois ouvrir, le médecin sera là dans quelques minutes. Je suis désolée, je veux vraiment prendre de tes nouvelles mais il doit voir une foutue patiente en urgence pour qui j'ai dû trouver une place dans son emploi du temps chargé... Oui, je suis ici en intérim, deux jours par semaine. Je t'expliquerai tout autour d'un café. Et tu pourras me raconter ce qui se passe, pourquoi tu es si pâle...

Elle s'est tournée pour ouvrir la porte du cabinet du docteur Lotshoff. J'avais l'estomac noué.

— Ton numéro de téléphone est toujours le même, j' imagine ?

Elle s'est retournée un bref instant.

— Prends soin de toi, Amber. Je suis vraiment contente d'être

tombée par hasard sur toi. J'ai tellement de choses à te raconter.

Je me suis tournée vers Josh et il m'a pris la main tandis que Sylvain entraînait dans les bureaux de l'accueil et déposait son sac sur le comptoir. Joshua et moi n'avions pas besoin de nous parler pour nous comprendre. Il a passé son bras autour de ma taille et m'a aidée à avancer ; Sylvain était en train de vérifier les détails du rendez-vous et est devenue presque aussi pâle que moi.

— Je..., a-t-elle commencé, quand le docteur Lotshoff est passé devant nous.

— Donnez-moi une minute, le temps de poser mes affaires. Sylvain, apportez-moi le dossier, s'il vous plaît.

— Oui, docteur.

Elle l'a suivi, la chemise marron dans la main.

— Il y en avait beaucoup ?

Le visage du docteur Lotshoff paraissait plus grave que d'habitude.

— Je, je ne sais pas trop. Euh, suffisamment pour tacher toute ma culotte. C'était un flot léger mais constant.

— De quelle couleur ?

J'ai froncé les sourcils, déstabilisée par la question.

— C'était du sang. C'était rouge.

— Mmm-hum, et vous dites que ça s'est arrêté ?

— Oui.

— Bon, regardons ça de plus près, vous voulez bien. Vous pouvez vous installer. Gardez vos sous-vêtements cette fois.

Joshua se tenait à côté de moi.

— Josh, s'il te plaît, j'ai besoin de faire ça toute seule.

Le médecin l'a regardé en voilant à peine sa réprobation.

J'ai fermé les yeux tandis que le gel froid était étalé sur mon ventre légèrement arrondi. Je n'avais pas les idées claires et j'appréhendais d'entendre les paroles du médecin.

— Excellent, a-t-il dit, et j'ai ouvert les yeux.

J'ai regardé l'écran. On voyait maintenant très clairement une petite tête et le petit corps recroquevillé de mon bébé qui bougeait. Le docteur Lotshoff devait être très fatigué de me voir constamment pleurer, mais je n'ai pas pu retenir mes larmes qui ont mouillé le petit oreiller sur lequel reposait ma tête.

— Votre grossesse n'est pas compromise, madame Jones. J'imagine que vous devez être soulagée.

J'ai reniflé et hoché la tête en admirant mon précieux bébé. En trois semaines, depuis la dernière fois que je l'avais vue, elle avait

considérablement grandi — j'arrivais à distinguer ses tout petits membres. J'aurais pu la regarder toute la journée, mais au bout de quelques secondes le docteur Lotshoff s'est remis à parler.

— Et j'ai des nouvelles plutôt positives au sujet du cancer. Cela ne change rien au pronostic, mais c'est encourageant pour l'heure. La tumeur ne semble pas s'être développée ces trois dernières semaines.

— Et les saignements ?

— Cela vient de la tumeur elle-même. Cela doit être provoqué par des ulcérations, relativement fréquentes à ce stade. Si cela continue nous devons cautériser la partie qui provoque les saignements.

Il a vu mon visage se décomposer.

— C'est une procédure qui ne comporte presque aucun risque et cela n'est pas plus douloureux qu'un examen interne. Mais, pour le moment, les saignements ont cessé et votre grossesse progresse comme elle le doit.

— Merci, docteur Lotshoff.

J'ai pleuré de nouveau. Je commençais à m'accoutumer au fait que j'étais incapable de contenir mes émotions.

Il m'a tendu des mouchoirs en papier.

— Je dois vous prévenir de ne pas trop vous emballer, madame Jones : vous êtes toujours en mauvaise posture. Au risque de me répéter, j'aimerais vraiment vous recommander quelques pistes qui pourraient potentiellement vous sauver la vie. Le fait que la tumeur n'ait pas grossi de manière significative est de bon augure pour votre grossesse mais cela ne change rien au sujet de la maladie.

Derrière ses lunettes, ses yeux gris ont cherché les miens dans l'espoir que certaines des paroles qu'il avait prononcées aient ébranlé ma détermination.

Bizarrement, je commençais à apprécier ce médecin austère. Son désir de me venir en aide semblait en contradiction avec son attitude parfois renfrognée. Je voyais à quel point cela l'inquiétait que je n'écoute pas ses conseils, mais rien de ce qu'il disait ne pouvait me convaincre. J'aurais sacrifié ma vie sans la moindre hésitation pour que celle qui se développait à l'intérieur de moi puisse survivre. Je ne voulais prendre aucun risque qui mette en danger la grossesse : j'aurais préféré mourir.

— Bon. Je vous retrouve donc dans mon bureau.

J'ai hoché la tête tout en essuyant le gel.

— Au fait, madame Jones, je ne sais pas si vous souhaitez que je partage toutes les informations avec le, euh, jeune homme...

J'ai souri légèrement. J'avais l'impression que ma vie était devenue une monstrueuse farce.

— Dites-lui la vérité.

Josh et moi avons quitté le cabinet sans jeter un coup d'œil à

Sylvain, qui avait visiblement envie d'engager la conversation.

J'ai ouvert la lettre sans son accord, quelque chose que je ne me serais jamais permis avant tout ce chaos. C'était la lettre d'admission de Tyler à l'université, et c'était le seul lien qui me rattachait encore à la vie de mon fils. Ses manières frustes, ses remarques impertinentes et la musique rock qu'il écoutait me manquaient. L'atmosphère de la maison était devenue monacale. Le jardinage, le ménage et la marche étaient devenus mon rituel quotidien ; Joshua, qui m'aidait à faire la cuisine et le ménage, passait la plus grande partie de son temps à étudier. Bien que ma vie ait toujours manqué d'effervescence, elle n'avait toutefois jamais été aussi silencieuse.

Cher Tyler Whittington-Jones,

Nous sommes honorés de vous compter bientôt parmi les étudiants dans notre prestigieuse faculté d'art. Votre travail vous a permis d'obtenir une place à Harvard et nous sommes impatients de pouvoir mettre à profit votre talent. Veuillez...

J'ai souri. Selon toutes probabilités, je ne pourrais pas être à ses côtés pour son inscription et encore moins pour la remise des diplômes ; c'était donc mon unique chance de fêter la réussite de mon fils.

— Tyler, c'est moi. Je sais que tu ne veux pas me parler mais je voulais juste te dire que tu avais reçu un courrier d'Harvard. Les choses étant compliquées, j'ai pensé qu'il valait mieux que je l'ouvre. Je voulais juste te prévenir et...

La durée du message était écoulée et j'ai donc rappelé.

— C'est encore moi, j'ai été coupée, désolée. J'étais juste en train de dire que j'avais ouvert le courrier sur lequel il est écrit que tu as été accepté à Harvard. Harvard ! Quoi qu'il arrive, quoi que tu décides, tu fais partie des meilleurs. Je sais que c'était ton premier choix. Ça n'a peut-être pas beaucoup d'importance pour toi maintenant, mais je veux te dire que je suis...

J'ai de nouveau été coupée.

— C'est encore moi. On ne peut pas parler très longtemps sur ta messagerie. Je voulais juste que tu saches à quel point je suis fière de toi... C'est une université tellement prestigieuse. Je sais que tu feras de ton mieux là-bas. Il ne fait aucun doute que si tu te donnes à fond, avec ton talent, tu iras très loin. Tu me man...

J'ai été coupée une troisième fois.

— Ça devient ridicule. J'enverrai cette lettre et les autres qui suivront au cabinet de ton père. J'aurais préféré te dire tout ça en

personne, si la situation n'avait pas été aussi difficile... Enfin, bon, je n'appelais pas pour ça, je...

J'avais une boule dans la gorge et ma voix tremblait à cause de l'émotion.

— Je voulais juste te dire que tu me rendais très fière, je t'ai...

Je n'ai pas rappelé et il ne m'a pas répondu. Mais j'étais soulagée. Je savais que tout irait bien pour mon garçon. Je ne pouvais pas en dire autant de Joshua.

— Tu ne dis pas grand-chose.

[Silence. Environ trois minutes.]

— Ce passage t'a apparemment beaucoup bouleversé. Est-ce que tu peux m'en parler ?

— Ces messages... Je les ai écoutés, genre une centaine de fois depuis qu'elle... qu'elle est morte.

— Tu les as conservés ?

— Oui.

— Mais tu ne l'as pas rappelée ?

— Je ne voulais pas lui parler.

— Mais tu as conservé les messages.

— Oui, et alors ?

— Cela signifie que tu te soucies encore de ce qu'elle pense de toi, Tyler. Si tu avais vraiment voulu l'écarter de ta vie, ne pas lui accorder d'importance, tu les aurais effacés.

[Silence. Une minute environ.]

— C'est si difficile d'admettre que tu tiens à elle ?

— Elle a baisé avec mon meilleur ami...

— Mais elle t'aimait. C'est évident.

[Reniflements.]

— Elle t'aimait, Tyler, plus que n'importe quoi au monde.

[Sanglots.]

— Est-ce que ça te fait culpabiliser ?

[Reniflements.]

— D'une certaine façon.

— Pourquoi ?

— Ce sont les derniers mots que j'ai entendus prononcés par ma mère. Elle n'a même pas pu me dire qu'elle m'aimait. J'ai coupé les ponts avec elle, même ses dernières paroles ont été coupées. Et je...

— Tu ?

— Je n'ai pas pu lui dire que je l'aimais.

— Quand tu écoutes les messages aujourd'hui, qu'est-ce que tu ressens ?

— Ça me rend triste, très triste.

— Est-ce que tu qualifierais ce que tu ressens de regret ?

— Oui, bien sûr.

— À cause de la culpabilité ?

— Oui, c'est ça le regret, non ?

— C'est ce qu'on ressent quand on a fait quelque chose qu'on

aimerait ne pas avoir fait.

— Mais je ne peux pas revenir en arrière.

— Non, mais tu peux atténuer ce sentiment en en parlant, en admettant tes propres erreurs.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Parlons franchement, Tyler. Tu étais une des trois personnes qui pouvaient lui rendre visite le soir de sa mort. Étais-tu en colère ce soir-là ?

La visite du quatrième mois s'est déroulée aussi bien que possible : la tumeur ne s'était pas développée et la bizarre hémorragie dont j'avais fait l'expérience n'avait pas eu de conséquences fâcheuses. J'étais soulagée que Sylvain ne se trouve pas derrière le comptoir de la réception. Je redoutais d'avoir à parler avec elle dans un moment aussi difficile et j'avais donc pris mes précautions pour que mes rendez-vous ne tombent pas les jours où elle travaillait.

Une semaine plus tard, j'étais dans le jardin en train de planter des géraniums. Je savais que mes efforts ne servaient à rien, que la maison serait selon toute vraisemblance vendue dans quelques mois et que les nouveaux propriétaires modifieraient le jardin, mais travailler avec la terre, la tenir entre mes doigts, était la meilleure diversion possible. J'aimais l'humidité froide de la terre, l'idée qu'elle pouvait donner la vie, faire grandir quelque chose de complètement nouveau et de beau. J'étais en train de déposer les jeunes plants dans les trous que j'avais creusés quand j'ai entendu une voix familière derrière moi.

— Amber ?

J'étais détendue, tranquille, mais l'intrusion de Sylvain m'a aussitôt mise mal à l'aise.

— Sylvain.

J'étais agenouillée et, quand je me suis retournée pour lui faire face, le soleil a fait briller ses cheveux, d'une façon qui lui donnait un air irréel, comme l'aurait fait une apparition, une déesse du feu. Je n'ai pas pu m'empêcher de ressentir de l'émerveillement devant sa beauté, même si j'aurais préféré ne pas la voir.

— Je sais que tu ne m'attendais pas.

— Pourquoi t'aurais-je attendue ?

Je n'avais rien trouvé de mieux à lui répondre.

— Amber, je sais que je me suis mal conduite, vraiment très mal après tout ce que tu as fait pour moi...

— Sylvain, je suis fatiguée. Tout ça c'est de l'histoire ancienne.

— J'ai souvent pensé à toi, tout le temps, même. J'ai besoin de te dire ça, pour rectifier le tir, vu ta...

Elle s'est tue, mais je n'ai pas pris la parole.

Elle s'est déplacée : ses talons aiguilles étaient en train de s'enfoncer dans le gazon.

— Elles sont belles celles-ci.

Elle désignait les azalées que j'avais plantées la semaine précédente.

— Sylvain, je comprends que tu veuilles rattraper le coup, mais il faut que tu saches que tout ça c'est de l'histoire ancienne pour moi. Vraiment. J'ai besoin de souffler un peu en ce moment. J'ai besoin de calme, et là, tu ne m'aides pas.

Ma nouvelle personnalité audacieuse me surprenait mais pas autant que Sylvain, apparemment. Elle n'en revenait visiblement pas. Je m'attendais à ce qu'elle fasse tout un cirque, qu'elle parte, furieuse, mais au lieu de ça elle a réagi d'une façon que je ne lui connaissais pas et qui était tout sauf égoïste. Elle a enlevé ses chaussures à talons et elle s'est agenouillée à côté de moi, m'a caressé doucement le dos avant de me dire une chose à laquelle je ne m'attendais pas :

— Est-ce que je t'ai déjà dit que ma grand-mère était une jardinière émérite ?

Elle a levé un de mes jeunes plants, a enlevé un peu de terre de ses racines avec une douceur que je n'aurais jamais imaginée chez elle, et elle a ensuite creusé lentement un trou pour le placer à l'intérieur. Peut-être avions-nous changé toutes les deux. Côte à côte, nous avons jardiné presque en silence une grande partie de l'après-midi. J'ai repéré la silhouette de Joshua derrière sa fenêtre une ou deux fois, mais il n'est pas descendu.

Quand Sylvain s'est remise debout, moins resplendissante qu'à son arrivée, nous étions de nouveau sur la même longueur d'onde. Et j'ai ressenti qu'elle comblait un vide dont je n'avais pas vraiment pris conscience depuis qu'elle était partie. J'avais de nouveau une amie.

— La prochaine fois je t'emmène déjeuner quelque part, tu es bien trop maigre pour une femme dans ton é...

Ses yeux étaient remplis de générosité et de compassion.

— Ça va. Je vais bien.

Elle a regardé ailleurs, légèrement frustrée. Nous savions toutes les deux que ce n'était pas le cas.

— Si tu as besoin de quelque chose. Quoi que ce soit. Ma vie est stable pour une fois. Laisse-moi t'aider. Fais-le pour moi, tu veux bien ?

— Merci d'être venue, Sylvain.

Elle m'a embrassée, avec plus de précaution que nécessaire, avant de quitter mon jardin, de la terre sous les ongles, la hache de guerre enterrée.

— Où est-ce que tu allais ?

— À la bibliothèque. Au centre commercial. Au parc. N'importe où. Je me suis assise. Soudainement très fatiguée.

— Ils disent que ça fait presque trois mois ! Trois mois, Josh ! Je

n'arrive pas à comprendre comment je ne m'en suis pas...

Mais ce n'était pas vrai. Je ne m'étais pas vraiment focalisée sur les progrès scolaires de Joshua. J'avais vraiment cru qu'il partait tous les matins pour se rendre dans l'école coûteuse que Wade, jusqu'à quelques mois plus tôt, lui payait.

— Je n'y suis pas retourné après avoir peint le mur de la classe... enfin tu sais.

— Depuis ce moment-là ?

— J'en pouvais plus de tout ça, Amber. J'avais le droit de le faire. Je suis un adulte.

— Mais c'était ton dernier trimestre. Il ne te restait plus que quelques mois ! Tu n'obtiendras pas ton diplôme. Tu ne peux plus aller à l'université maintenant. C'est foutu, Joshua ! C'est ton avenir !

— Je ne veux pas d'avenir sans toi.

Nous nous sommes regardés en chien de faïence.

J'en étais à ma vingt-deuxième semaine de grossesse. Je n'aurais jamais cru pouvoir la mener si loin.

— Je n'ai pas d'avenir, Josh, ai-je dit à ce jeune homme qui n'aurait jamais dû compromettre le sien.

C'était quelque chose d'évident mais il fallait que ce soit dit.

— Alors moi non plus.

Il a quitté la pièce.

Même cette conversation ne m'a pas vraiment permis de réfléchir à la suite. J'avais vécu uniquement au jour le jour en essayant de ne pas penser à l'avenir. Jusqu'à ce qu'au cours de ma vingt-troisième semaine je ressente un léger tremblement à l'intérieur de mon ventre lisse qui commençait à s'arrondir. La vie. Sa vie. La tête me tournait, j'étais sur un petit nuage. J'étais remplie de bonheur, d'amour. Et puis tout à coup, de manière inattendue, j'ai été gagnée par l'inquiétude. Le sentiment s'est accru jusqu'à devenir insupportable. Je ne comprenais pas pourquoi je ne pouvais pas continuer à être heureuse, pourquoi je ne pouvais pas continuer à me réjouir des mouvements de mon bébé. Cette pénible sensation a continué jusqu'à ce que je ne puisse plus éviter de regarder la vérité en face. Jusqu'à ce que je sois forcée d'envisager une autre possibilité. Sa vitalité, le fait qu'elle bouge, signifiait qu'il y avait un espoir. Et un espoir, cela voulait dire un avenir. Si ce n'était pas pour moi, du moins pour elle. Il y avait à présent une chance, une petite chance mais une chance malgré tout, que je puisse la mettre au monde. Mon avenir, c'était elle.

— Bon, les choses ont l'air de bien se passer là-dedans, si je puis

dire.

Ça ne ressemblait pas au docteur Lotshoff de faire preuve de légèreté.

— Avez-vous eu d'autres saignements ?

— Non, pas depuis la dernière fois.

— Des douleurs ?

— Un peu.

Bien qu'imperturbable, son visage laissait transparaître ses émotions.

— Où ça ?

— C'est difficile à dire... autour de cette zone, ai-je dit, en décrivant un cercle sur le côté gauche de mon bas-ventre. Est-ce que c'est inquiétant ?

— Ce n'est peut-être rien ; le bébé bouge maintenant et devient plus actif.

— Oui, je sais. Elle donne beaucoup de coups de pied, en fait.

— Regardons ça de plus près.

J'étais déjà allongée et j'attendais le gel.

— Ah ! Voilà.

Mon cœur se mettait à battre la chamade dès que le médecin prononçait le moindre mot concernant mon bébé.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je vois le sexe de votre bébé très clairement. Je sais que vous m'avez dit que vous ne vouliez pas savoir...

Je n'avais pas voulu savoir parce que je ne voulais pas que mon rêve s'évanouisse. Ne pas savoir avait été rassurant, mais ça n'avait plus d'importance depuis que je l'avais sentie bouger dans mon ventre.

— Je veux savoir.

— Vous êtes sûre ?

— Oui. J'ai besoin de savoir.

— Vous êtes enceinte d'une petite fille, madame Jones. Tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est une fille en très bonne forme.

J'ai répondu aussitôt :

— Quand pourrons-nous la faire sortir sans danger ?

Il y avait de l'espoir.

J'avais un avenir.

— Eh bien, cela dépend. J'aimerais programmer une césarienne pour vous n'importe quand à partir de la trente-quatrième semaine. De toute évidence, plus votre grossesse est longue et mieux c'est, mais j'aimerais traiter votre cancer aussi vite que possible. Plus tôt nous commencerons à vous soigner et plus grandes seront vos chances de pouvoir prendre soin d'elle vous-même. Vous en êtes à peine à la vingt-quatrième semaine. Je serai pleinement confiant pour votre bébé dans environ dix semaines. Nous verrons comment vous vous sentirez

à ce moment-là, attendons de voir.

Il y avait de l'espoir.

J'avais un avenir.

Et puis :

— Oh...

Mon cœur s'est remis à battre rapidement.

— La tumeur semble avoir grossi. Les douleurs dont vous souffrez sont sans doute dues à la pression exercée sur les nerfs sciatiques et la région pelvienne.

— Quels sont les risques que cela affecte la grossesse ?

— Minimes, mais ce n'est pas ce que j'espérais voir. Votre cancer progresse.

Il a secoué légèrement la tête comme s'il essayait de ne pas perdre patience.

— J'ai bien peur que les douleurs que vous ressentez s'intensifient. Je peux vous prescrire un traitement contre la douleur qui ne présente pas de danger pour la grossesse.

— Ce n'est pas la peine, merci.

Il s'est éclairci la gorge.

— Je vais vous le prescrire malgré tout, comme ça si vous ressentez le besoin de le prendre, vous pourrez.

Il clignait souvent des yeux quand il essayait de garder son sang-froid.

— Je ne veux pas vous effrayer, madame Jones, mais la vérité c'est que les choses ne vont pas aller en s'améliorant. Il faut l'accepter. Les prochains mois vont sans doute être très difficiles pour vous.

— Je sais.

Mais j'avais un avenir. Ma petite fille.

Les douleurs ont empiré. Beaucoup.

Trois semaines plus tard, j'avais du mal à marcher. À chaque pas, je ressentais des douleurs aiguës dans les jambes et j'avais constamment des contusions dans le bas du dos. En plus de souffrir, j'étais perpétuellement inquiète. Si mon rêve se réalisait, je ne savais pas qui prendrait soin de cet « avenir » que je portais. J'avais commencé à croire, contre toute attente, qu'elle allait voir le jour, mais je ne pouvais pas la laisser sous la seule responsabilité d'un garçon qui, malgré son exceptionnelle maturité, n'avait pas l'expérience pour se débrouiller avec un enfant et encore moins avec un nouveau-né. Mon précieux bébé.

— Je ne peux pas.

— Je ne sais pas vers qui d'autre me tourner. Je ne te demanderais pas si j'avais une autre solution.

— Tu vas t'en sortir.
— Non, Sylvain.
— Tu es...
— Arrête. Tu ne comprends pas que je n'ai pas d'autre choix, Sylvain ?

— Je serais une mère horrible.
— Je préférerais qu'elle ait une mère horrible que rien du tout. Et par ailleurs je ne crois pas que ce soit vrai. Tu peux te lever, s'il te plaît ?

Elle était agenouillée à côté de mon lit, comme un disciple. Quand je lui avais demandé de me rendre ce service, elle était tombée à genoux, à la fois dégoûtée d'elle-même et paniquée.

Il n'y a rien d'aussi doux qu'une véritable amitié. Renouer des liens que je pensais à jamais défaits avait fortifié ma résolution, m'avait permis de dépasser mes souffrances. Sylvain me rendait souvent visite et elle arrivait toujours avec une histoire bizarre et un plat expérimental. Je n'avais pas tellement d'appétit, mais elle avait suivi avec détermination des cours de cuisine dans l'espoir de s'améliorer. « Une remise à niveau de mes compétences domestiques », aimait-elle dire à ce propos. Au début, j'avais pensé qu'elle avait fait la connaissance d'un chef et qu'elle suivait ses cours, ou bien qu'elle avait rencontré un homme qui préférait les femmes douées en cuisine. Mais j'ai bientôt découvert que ça n'avait rien à voir avec ça ; en réalité, Sylvain avait vécu en célibataire pendant plus d'un an et elle s'était endurcie en suivant sa propre voie. Elle avait changé et elle mourait d'envie de faire des tas de choses. Et elle avait raison. Elle n'était pas une mère idéale pour ma fille, mais je savais au fond de moi qu'elle était tout à fait apte à être maman.

— J'ai regretté de l'avoir fait aussitôt sortie de la clinique.
Elle était toujours agenouillée.
J'ai secoué la tête sans comprendre.
— Tu as démissionné de ton travail ?
— Je parle de la clinique où j'ai avorté.
Je suis restée silencieuse. Je n'avais pas à la juger. Je l'ai laissée parler.
— C'était aussi une fille. Je ne pensais pas qu'ils pouvaient le savoir si tôt...

Ses yeux verts se sont mis à briller tandis qu'elle réfléchissait.
— J'ai fait la pire erreur de ma vie. La seule occasion que j'avais de faire quelque chose qui en vaille la peine. Et...

Elle a tendu la main vers la boîte de mouchoirs à côté du lit, en a pris un pour elle et m'en a donné un autre. Je ne m'étais même pas rendu compte que je pleurais.

— Et la seule personne qui pouvait comprendre cette douleur, ce

que c'est de perdre quelqu'un qu'on ne connaîtra jamais, me détestait...

— Je ne te détestais pas, Sylvain. J'étais...

— S'il te plaît, laisse-moi finir... Je t'ai laissée tomber. Je me suis laissée couler parce que j'avais peur. J'avais peur de ne jamais pouvoir fonder une famille. Je n'aurais jamais pu faire de compromis comme tu l'as fait. Je ne pouvais pas aimer comme toi. Il n'y avait que moi qui comptais. Je ne sais même plus, mais ce que je sais c'est que je n'arriverai jamais à changer ça. En même temps, je me dis aussi que j'ai épargné à cette petite fille la pire des mamans. De m'avoir comme mère. Ce serait terrible. Je suis une merde.

— Tu n'es pas...

Elle a levé la main pour m'arrêter : elle n'avait pas terminé.

— Donc, tu me demandes de faire une chose dont je ne pense pas être capable. Je ne suis pas quelqu'un de bien, Amber. Je ne suis pas comme toi. Je voudrais vraiment bien faire les choses. Je voudrais tellement que tu ne sois pas malade. Tu es meilleure que moi à tous points de vue. Tu ne mérites pas ça. Me demander ça, c'est comme si... tu arrivais à voir ce qu'il y a de meilleur chez les gens, chez moi... Mais je ne suis pas quelqu'un de bien, Amber. Je ne peux pas faire ça. Je t'aime. Mais je ne peux pas.

Elle était essoufflée. J'étais fatiguée à cause de la douleur et je me sentais perdue. Il ne me restait plus que quelques mois à vivre. J'avais détruit tout ce qui m'était le plus cher et que j'aimais. Mon fils unique me méprisait et serait peu disposé, j'en avais la certitude, à aider mon bébé, si j'arrivais à le mettre au monde. Mais Sylvain continuait de penser que je valais mieux qu'elle.

— Je ne suis pas meilleure que toi, Sylvain.

Elle avait la tête baissée, honteuse. J'ai posé la main sur sa tête et ai caressé ses cheveux.

— Je ne suis pas meilleure que toi.

Même marcher jusqu'à la salle de bains était devenu un véritable parcours du combattant. Je restais allongée dans le lit jusqu'à ce que je ne puisse plus me retenir en espérant que les toilettes viennent d'abord à moi pour ne pas avoir à subir l'avalanche de douleur que je ressentais dès que je me mettais debout. Je comptais chaque pas, dix-sept en tout, avant de pouvoir me soulager. Mais, ces derniers temps, j'ai été stupéfaite de découvrir que, bien que ressentant le besoin de me soulager, rien ne venait. Un minuscule filet, peut-être, mais c'était tout.

— C'est votre rein. Le gauche exactement. Il y a du sang dans votre urine ?

J'ai hoché la tête.

— La tumeur a coupé la route menant de votre rein à votre vessie. D'après ce que je vois, la tumeur exerce une pression considérable sur votre rein gauche. Le pronostic pour ce rein n'est pas du tout encourageant. Nous pouvons faire des analyses de sang pour avoir une meilleure idée de sa fonctionnalité actuelle, mais je ne suis pas optimiste.

J'ai senti ma lèvre inférieure se mettre à trembler et je l'ai mordue. Instinctivement, j'ai posé les mains sur mon ventre comme pour lui épargner les nouvelles.

— Mais ce n'est pas ma principale inquiétude. Ce qui m'inquiète vraiment, c'est qu'il semble y avoir une tache sombre sur l'autre rein. Et il n'y a qu'une seule explication à cela.

J'ai caressé mon ventre pour éloigner les mauvaises nouvelles.

— Votre cancer est presque généralisé. J'ai peur que votre situation soit très grave, madame Jones.

J'ai hoché la tête, sans prêter attention à la larme qui coulait sur ma joue.

— Quelles sont mes options ?

— Même à ce stade tardif de votre grossesse, nous pourrions placer sans problème ce que nous appelons une sténose à l'intérieur de votre vessie, à travers votre uretère et dans votre rein. C'est en gros un tube qui permettra à l'urine de passer à tra...

— Quels sont les risques ?

— Eh bien, il est préférable de faire cette procédure sous anesthésie. C'est...

— Non.

— Je ne suis pas sûr que vous mesuriez la situation dans laquelle vous vous trouvez, madame Jones. Si vous refusez de subir cette opération, vous ne pourrez pas continuer à porter ce bébé plus d'une semaine, et ce dans le meilleur des cas.

— Je ne veux pas d'une anesthésie.

— Nous pourrions éventuellement faire une anesthésie spinale comme dans le cas d'une césarienne. Votre bébé serait exposé à la drogue par l'intermédiaire du placenta, mais le risque selon moi est minime. Je vous préviens qu'à ce stade nous devons trouver un compromis. Voilà la situation.

— Et les risques de fausse couche ?

— Madame Jones, vous avez traversé vingt-neuf semaines sans rencontrer de problèmes au cours de votre grossesse. Vous n'avez pas ressenti de contractions. Vous gérez très bien une série de circonstances difficiles ; je ne peux pas prédire si vous subirez ou non

une fausse couche, mais je pense que c'est hautement improbable si vous restez détendue et que vous nous autorisez à vous aider du mieux que nous le pouvons.

J'ai hoché la tête.

— D'accord. Quand ?

— Demain matin.

C'est seulement après avoir parcouru plusieurs kilomètres dans la direction opposée à la maison que j'ai réalisé que Joshua ne nous conduisait pas chez nous.

— Nous ne sommes pas sur la bonne route.

J'étais perdue. Joshua connaissait la route pour aller et revenir de la clinique comme sa poche.

— Je sais.

Il était tendu. Le ton de sa voix était bizarre.

— Où est-ce qu'on va ?

— Je ne sais pas.

— Joshua, s'il te plaît, je suis fatiguée et j'ai mal. Fais demi-tour et ramène-nous à la maison.

J'avais besoin de me retrouver seule. Le docteur Lotshoff avait employé les mots « se détendre » comme si ça pouvait s'obtenir en claquant des doigts. J'avais besoin de me préparer, de me mettre dans un certain état d'esprit pour pouvoir me détendre. Le reste n'avait pas d'importance. Je n'avais plus le temps. Joshua avait pris soin de moi sans jamais se plaindre, sans apitoiement sur lui-même, mais dernièrement j'avais senti de la colère sourdre sous la surface à chaque repas, à chaque lessive, à chaque rendez-vous chez le médecin. Je n'avais pas la force de faire face à ses problèmes, sachant que j'étais la cause de son désarroi. J'avais seulement assez d'énergie pour survivre et pour essayer de maîtriser mes propres craintes et souffrances. Mon égoïsme avait rongé Joshua. Il était en train de perdre pied.

— Fais demi-tour.

Le moindre cahot provoquait une douleur dans mon corps.

Mais Joshua n'a pas fait demi-tour, il n'a même pas ralenti, il n'avait pas même écouté ma requête. Et puis il s'est engagé sur l'autoroute.

— Sérieusement, Joshua, je vais bientôt devoir aller aux toilettes. Je veux rentrer à la maison.

Ma voix était rauque, presque aussi éraillée que la sienne.

Il ne m'a pas écoutée. Le moteur s'est mis à ronfler tandis qu'il appuyait sur l'accélérateur.

— Tu as raison. Je sais que ce n'est pas à moi de prendre cette décision, que c'est à toi de la prendre, mais je ne peux pas rester assis

là à te regarder mourir, je ne peux pas. Je t'ai tuée. C'est aussi simple que ça. Je ne peux plus continuer comme ça.

— Ralentis, s'il te plaît...

— Pourquoi ?

Des larmes coulaient sur ses joues.

— Dis-moi pourquoi, Amber ? Pourquoi je devrais ralentir ?

Il me regardait tandis que la voiture filait à toute vitesse sur l'autoroute.

— T'en as plus rien à foutre de ta vie. Ni de la mienne. Alors pourquoi je devrais retourner dans ton horrible maison pour jouer les infirmières ?

— Parce que tu m'as donné la seule chose que je voulais, Joshua.

J'étais terrifiée, mais pour la première fois depuis des mois je le voyais vraiment. Ce garçon audacieux, charismatique, qui était devenu mon amant. Il souffrait profondément.

— S'il te plaît, Joshua, j'ai besoin de toi. S'il te plaît.

Il a quitté l'autoroute pour prendre une route secondaire et puis il a freiné brusquement. La voiture a glissé sur une dizaine de mètres avant de s'immobiliser.

— Pourquoi est-ce que tu m'obliges à te regarder mourir ?

Il était inconsolable.

— Je t'aime. Je t'ai aimé toute ma foutue vie... Pourquoi est-ce que je dois être responsable de ta mort ?

Quand ses sanglots se sont ralentis et qu'il s'est calmé, j'ai essayé de lui expliquer du mieux que je pouvais.

— Parce que tu m'as donné la seule chose que je voulais. La seule chose qui donnait du sens à ma vie. Tu m'as permis de donner la vie, Joshua.

Il se tenait penché au-dessus du volant.

— Et moi je ne comptais pas ? Je n'étais pas suffisant pour toi ?

— Un jour, j'espère, avec le temps, tu t'en remettras. Je te suis reconnaissante pour tout, pour tout ce que tu as fait pour moi, pour le bébé. Je ne pourrai jamais te rendre la pareille, Joshua. Cependant, je veux te demander une dernière chose. Tu dois me laisser partir. Ce bébé va avoir besoin de toi, Josh. Elle n'a personne d'autre. Ne m'aime pas. Aime-la, elle. Pour moi.

Il reniflait et ne me regardait pas.

— Donne-lui ton amour, ai-je murmuré.

J'entendais les voitures qui passaient dehors à toute allure. D'autres vies, d'autres épreuves à traverser.

— S'il te plaît, ai-je terminé.

Joshua a essuyé son visage avec sa manche avant de démarrer. Il a conduit lentement pour rentrer. J'ai senti sa réticence d'être de retour quand il a tourné dans l'allée mais moi j'étais soulagée.

— Merci.

Je me suis tournée vers lui, mais il était déjà en train de sortir de la voiture. Ma portière s'est ouverte quelques secondes plus tard et je me suis accrochée à son bras pour pouvoir me lever de mon siège. Il a pris ma main.

— Je prendrai soin de toi, Amber, parce que je t'aime. Je t'aimerai toujours. Je ne sais pas comment je pourrais faire autrement.

Ses yeux étaient rouges.

— Mais je n'aimerai jamais ce bébé. Tu ne peux pas me demander de faire ça. Je ne pourrai jamais aimer ce qui cause ta mort. Jamais.

JOSHUA

— Tu ne dis pas grand-chose, Joshua.

— Je n'ai rien à ajouter.

— Avais-tu l'intention de te tuer ce jour-là ?

[Silence. Deux minutes environ.]

— J'insiste sur le fait que tu dois répondre à mes questions, Joshua.

[Silence. Trois minutes environ.]

— Je vais te poser la question une dernière fois et, si tu ne coopères pas, j'ai peur d'être obligée de te garder ici. Avais-tu l'intention de te tuer ce jour-là ?

— Ça me rendrait service si vous formuliez vos questions d'une façon qui me permette d'y répondre plus facilement.

— Et si tu m'aidais à le faire ? Vas-y, reformule la question.

— Vous voulez que je fasse le boulot à votre place ?

— Je veux que tu me parles de ce jour-là d'une façon qui te mette à l'aise ; donc, réponds-moi comme tu veux mais réponds.

— Je crois que vous êtes nulle à chier pour ce job. Où est-ce que vous avez fait vos études ?

— Harvard. Voilà, j'ai répondu à la question, même si je n'étais pas obligée de le faire. Maintenant, en échange, je voudrais bien qu'on revienne à la mienne. Comment devrais-je la reformuler ?

— C'est pas comme ça que ça marche dans la vie. Parfois on donne mais on ne reçoit pas forcément quelque chose d'équivalent en échange.

— Je comprends que tu te sois senti rejeté pendant la grossesse d'Amber.

[Soupir.]

— Est-ce que tu t'es senti rejeté, Joshua ?

— Vous êtes pénible.

— Je t'assure, Joshua, que ce sentiment est réciproque. Mais cela ne change rien au fait que j'ai besoin que tu répondes sincèrement à ces questions. Les choses ne se présentent pas très bien pour toi pour le moment. Je te conseille vivement de coopérer.

— Est-ce que je voulais mourir ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Joshua ? Je ne comprends pas.

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Tu pourrais expliquer ce que tu viens de dire, s'il te plaît ?

— C'était une question. Vous m'avez demandé de reformuler la vôtre.

— Je vois. Et donc, est-ce que tu voulais mourir ce jour-là ?

— Tous les jours. Tous les jours.

— Qu'est-ce que tu fabriquais la journée quand tu ne t'occupais pas d'Amber ?

— J'étudiais par correspondance comme elle le voulait et j'avais un petit boulot. Elle n'en a jamais rien su. J'étais juste un pauvre caissier dans un magasin de chaussures. Mais ça me rapportait un peu d'argent. Je ne voulais pas profiter d'elle. Elle piochait dans ses économies pour tout et je ne voulais pas de ça, alors...

— Pourquoi tu ne lui en as pas parlé ?

— Je ne pense pas que ça l'aurait intéressée à ce moment-là ; et puis je savais qu'elle voulait que j'étudie, que je termine ma scolarité et que j'aille à l'université. « Fais quelque chose de ta vie », elle me disait souvent.

— C'est ce que tu as fait, d'après nos dossiers.

— Oui.

— Tu es sorti du lycée avec le bac en poche et tu as obtenu une mention très bien. C'est impressionnant pour un jeune homme qui a traversé tout ce que tu as vécu.

— Si vous le dites.

— Un jeune homme qui désirait mourir.

[Silence. Une vingtaine de secondes.]

— Quand tu roulais à fond sur l'autoroute, à quoi est-ce que tu pensais ?

— J'étais dingue. Cette femme incroyable, qui avait l'habitude de courir des kilomètres et des kilomètres tous les jours, qui remarquait des choses que personne d'autre ne voyait, la seule personne qui s'était jamais intéressée à moi et la seule femme que j'avais vraiment aimée, était en train de mourir, à cause de moi.

— Ce n'était pas vraiment à cause de toi, Joshua. Elle a fait ses propres choix.

— Est-ce que vous croyez aux âmes sœurs ?

— Et toi, Joshua ?

— Parfois le seul moyen de comprendre ce genre de truc c'est de le vivre. Nos destinées ont toujours été entrelacées. Nos vies ont toujours été intriquées comme les pieds d'une vigne, s'entrelaçant et s'étranglant, s'emmêlant et s'étouffant. C'était ce qu'elle était pour moi... mon âme sœur.

— C'était très difficile de la voir souffrir ?

— C'était insupportable de savoir que c'était à cause de moi qu'elle sacrifiait sa vie.

— Et donc tu voulais mourir toi aussi ?

— Je voulais qu'on meure tous les deux. Que nos souffrances se terminent. Je voulais qu'on meure tous les deux.

— Mais tu as arrêté la voiture ce jour-là.

— Oui. Je ne pouvais pas la faire souffrir plus que ce qu'elle endurait déjà. Je voulais mettre fin à ses souffrances, pas lui en faire subir davantage.

— Et tu l'as donc tuée pour mettre fin à ses souffrances ?

La santé de mon rein s'est considérablement détériorée malgré la sténose. C'est maintenant très difficile pour moi de me tenir debout mais j'ai tout de même refusé de rester à l'hôpital. Je n'arrive pas à rester sereine dans un endroit où tout le monde souffre. Par ailleurs, on ne prend pas vraiment en compte mes souhaits. Je veux passer mes derniers jours dans le confort de ma chambre, entourée de mes affaires.

J'en suis maintenant à ma trente et unième semaine de grossesse, un exploit inimaginable. La nausée a recommencé au cours de la dernière semaine, hélas. Mais malgré la souffrance, l'extrême difficulté pour me laver les dents, pour uriner, pour accomplir la plus basique des fonctions humaines, je ne regrette pas un instant d'avoir pris cette décision. Je l'ai fait au nom de la vie et, si c'était à refaire, je le referais pour ma fille dont je ne verrai jamais le visage, dont je ne toucherai jamais la peau douce. Ce chemin doux-amer vers sa vie est mon œuvre. Ma pénitence.

Ma plus grande douleur, à part celle que je ressens physiquement, est de savoir que je n'ai aucun pouvoir sur le destin de ma fille. Je n'ai aucune idée de qui s'occupera d'elle, si elle sera adoptée, si elle lira jamais ces mots, si les personnes à qui j'ai consacré ma vie, et à qui je dois tant déjà, trouveront assez d'amour en elles pour prendre soin de cette âme innocente. C'est une souffrance que j'emporterai avec moi dans la mort.

Avant de mourir, je me repens de la souffrance que j'ai causée autour de moi. Des péchés que je ne peux pas défaire...

À mon cher fils Tyler :

Je t'ai perdu il y a très longtemps, en même temps que mon autre enfant. Sache que je suis vraiment désolée que tu aies été témoin de ma plus grande souffrance. Assise dans la salle de bains, complètement dépassée par ma deuxième fausse couche, alors que tu n'arrêtais pas de m'appeler derrière la porte fermée en tapant dessus de tes petits poings d'enfant de cinq ans, j'ai paniqué. Je n'aurais jamais dû te laisser entrer. Quand la porte s'est ouverte, j'ai été prise d'un tel vertige que je me suis effondrée par terre. Tu n'aurais jamais dû assister à ça.

Ma vie se termine en sachant que je t'ai privé d'un tas de choses. J'en suis vraiment, profondément désolée et je te donne ma vie.

À Wade, mon mari adoré :

Je t'ai blessé au-delà du possible. Je sais que tu ne peux pas me pardonner, mais sache que je t'aime. Tu as été le doux moment de ma vie. Je te la donne, pour ce qu'elle vaut.

À Joshua :

Je n'ai plus de mots à force de les avoir tellement répétés. Profite de la vie. Vis une longue et belle vie, mets à profit ton potentiel. Tu es tellement intelligent, tellement sage, tu es si courageux. S'il te plaît, pour moi, pour ce lien qui nous unira pour toujours, vis. Sache que, même si je meurs, tu m'as fait vivre.

Je te donne ma vie. Je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Et à ma magnifique petite fille :

Profite bien de ta vie, pleinement et librement, et sache que je t'aimerai toujours. Ne me juge pas trop sévèrement. Tout est là, tout ce que j'avais à dire, je l'ai écrit. C'est ma vie. Elle t'appartient.

Ta mère qui t'aimera toujours.

— Et c'est ici que cela se termine, docteur.

— Pas pour moi.

— Non. Bien entendu. Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé cette ultime semaine, le jour où elle a perdu connaissance ?

— Pas vraiment, j'ai tenu parole et ne lui ai plus reparlé. Jusqu'à ce que je reçoive le coup de fil.

— De Joshua ?

— Il criait. Je n'aurais jamais pris l'appel sans ça, mais ma secrétaire n'arrivait pas à comprendre qui était au bout du fil. Et il m'a supplié, supplié de venir, il m'a dit qu'elle saignait, qu'il avait besoin d'aide, que j'étais la seule personne à qui il pouvait demander.

— Et vous y êtes donc allé.

— À contrecœur. Mais, une fois dans la voiture et en route vers la maison, j'ai commencé à devenir de plus en plus inquiet. Je voulais y aller. Je voulais qu'elle vive. Je voulais réparer ce que j'avais dit.

— Et quand vous êtes arrivé ?

— Elle était allongée en haut de l'escalier. Joshua essayait de la relever, de lui faire descendre les marches, mais c'était difficile dans l'état où elle se trouvait. Il était dépassé. Je le détestais, mais dès que j'ai vu Amber, ma magnifique...

[Profond soupir.]

— Continuez, s'il vous plaît, docteur Jones.

— Eh bien, quand je l'ai vue, j'ai mis mes sentiments pour Josh de côté. Quand je me suis retrouvé plus près, j'ai vu qu'elle avait une blessure sur le côté gauche de la tête. J'ai supposé qu'elle était tombée ; c'était sérieux : elle avait une bosse de la taille d'un œuf, à peu près. Et il y avait une tache de sang entre ses jambes.

— Avez-vous appelé une ambulance ?

— Joshua s'en était déjà occupé. Nous l'avons portée jusqu'en bas et l'avons entourée de couvertures pour qu'elle reste au chaud pendant que je vérifiais son pouls.

— Et dans quel état se trouvait-elle ?

— Dans un état grave. Elle était à quelques jours de sa trente-deuxième semaine de grossesse, son cœur était très sollicité pour pomper le sang supplémentaire et son pouls était très faible... Je ne pouvais pas faire grand-chose. Je... Je...

— Nous pouvons faire une pause si vous le souhaitez.

— Merci.

- Est-ce que tu étais au courant à propos du journal ?
- Oui.
- Tu l'avais déjà lu ?
- Bien sûr que non.
- Pourquoi pas ?
- Elle m'a demandé de ne pas le faire.
- Et tu n'as jamais été tenté ?
- Vous n'arrivez toujours pas à comprendre, hein ? Amber et moi, on se disait tout, on ne se cachait rien. C'est quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre à moins de rencontrer votre âme sœur.
- As-tu toujours répondu à ses attentes ?
- Autant que je le pouvais.
- Et cependant tu as refusé de prendre la responsabilité du bébé.
- J'ai refusé de reconnaître la chose qui a causé sa mort.
- Le bébé ne l'a pas tuée, Joshua, tu le sais.
- Il pourrait tout à fait en être responsable.
- Non, Joshua. Quelqu'un l'a tuée. Un adulte.
- Cette personne a juste accéléré l'inévitable.
- Tu n'en sais rien.
- Si, je sais. Avez-vous déjà vu quelqu'un mourir ? Lentement ? C'est quelque chose de très bizarre. C'est comme si on mettait un variateur d'intensité dans une ampoule. Et que lentement, lentement, la force vitale s'en échappait, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une lumière vacillante puis plus rien d'autre que l'ampoule.
- Pour toi, c'est comme si elle était déjà morte ?
- Je crois qu'elle a donné ce qui lui restait de vie, d'énergie, au bébé. Elle pouvait à peine marcher ; elle hurlait de douleur toutes les fois qu'elle devait se rendre aux toilettes. Elle s'était remise à vomir : elle régurgitait tous ses repas. Ses seuls plaisirs étaient le jardinage et l'écriture. Elle ne pouvait plus faire ça non plus, elle passait son temps au lit à trembler d'une façon incontrôlable. Elle était trop fatiguée pour pouvoir regarder la télévision. Elle attendait tout simplement la fin.
- Ça a dû être très dur de t'occuper d'elle tous les jours.
- [Silence. Une quinzaine de secondes.]
- Qu'est-ce qui s'est passé le jour où elle a perdu connaissance ?
- Elle était clouée au lit depuis plusieurs jours, mais même avant ça elle était déjà très affaiblie. Elle n'avait plus toute sa tête et me prenait souvent pour Wade ou pour Tyler. Elle pleurait la nuit, même

quand je la tenais dans mes bras, et murmurait des choses sur sa mère et sa culpabilité. Je savais qu'il lui restait peu de temps à vivre. Alors quand j'ai entendu un choc sourd dans le couloir, j'ai compris que c'était terminé. J'étais en bas, en train de lui préparer un jus de fruits. J'ai couru à l'étage et l'ai trouvée écroulée devant ma chambre. Elle s'était cogné la tête sur ce putain de parquet. Elle s'était cognée vraiment très fort et elle ne réagissait plus du tout. Je lui ai mis de l'eau sur le visage et je lui ai même donné des claques, comme on voit dans les films. Mais elle était inconsciente. Et puis j'ai vu du sang. Beaucoup de sang. Putain, elle était tellement pâle...

— Tu veux qu'on s'arrête quelques secondes ?

— Non, on est là pour ça. Finissons-en.

— Comme tu veux. Et donc tu as passé un coup de fil à Wade ?

— Non. Pas immédiatement. J'ai couru prendre le téléphone et j'ai composé le 911. Ils m'ont dit qu'ils allaient m'envoyer une ambulance aussi vite que possible, mais il y avait un gros orage cette nuit-là et il y avait eu beaucoup d'accidents. Ils m'ont dit de ne pas paniquer parce que cela pouvait prendre plus de vingt minutes avant que l'ambulance arrive. Alors j'ai appelé ensuite le docteur Lotshoff. Il m'a suggéré d'essayer de la descendre jusqu'en bas des marches pour que les ambulanciers puissent avoir un accès direct et l'emmènent à l'hôpital aussi vite que possible. Il m'a dit qu'il me retrouverait là-bas. Mais quand je suis retourné vers elle, il y avait une mare de sang et j'ai paniqué. Alors j'ai appelé Sylvain, mais elle n'a pas répondu. J'ai laissé un message. Ensuite, j'ai téléphoné à Wade. Il était médecin et je pensais qu'il serait mieux à même, vous voyez, de s'occuper de tout ça. Je l'ai appelé pour elle.

— As-tu été surpris qu'il vienne ?

— Non. Pas vraiment.

— Il lui avait dit qu'il ne voulait plus jamais la voir.

— Entre ce que les gens disent et ce qu'ils ressentent, il y a une grande différence.

— Tu penses que tout le monde ment ?

— Non, je pense que tout le monde a peur.

— De ?

— De perdre quelque chose, de tout perdre, mais surtout de perdre une part de soi-même. Amber était la seule personne qui n'avait pas peur de ça. Elle n'avait pas peur de se perdre entièrement.

— Tu veux dire qu'elle n'avait pas peur de mourir ?

— Non, elle a vécu pour les autres, elle a vécu sans penser à elle. Elle n'avait pas peur de lâcher prise. C'était quelqu'un de vraiment unique. Je le savais. Et même s'il en a profité, Wade le savait également. Elle était irremplaçable. Je savais qu'il viendrait si elle avait vraiment besoin de lui.

— Comment a-t-il réagi en la voyant ?

— Dans un premier temps, il a été très efficace. Je voyais bien qu'il était sous le choc mais il a gardé son sang-froid, comme je m'y attendais. Il m'a envoyé chercher des couvertures et nous l'avons enveloppée à l'intérieur avant de la descendre prudemment en bas de l'escalier. Mais une fois que nous l'avons allongée sur le canapé nous n'avons plus rien eu à faire que d'écouter l'orage et d'attendre l'ambulance. Il a vérifié son pouls et puis il a commencé à craquer. Son assurance habituelle a commencé à s'effiloche. Il s'est mis à pleurer. Beaucoup. Il lui demandait de lui pardonner. Il lui disait qu'il l'aimait, qu'il voulait qu'elle l'écoute, qu'elle se rappelle le passé, et il a prié, je crois, pour qu'elle s'en sorte. Mais elle était déjà loin. Trop loin pour pouvoir l'entendre.

— Qu'est-ce que tu as ressenti en voyant... en les regardant ?

— J'étais perdu. Je le comprenais davantage qu'il ne l'aurait cru.

[Silence. Vingt secondes.]

— Sans elle j'étais perdu... exactement comme lui.

— Qui est monté dans l'ambulance avec elle ?

— Joshua. Je n'avais pas envie de la laisser, mais il ne voulait pas lâcher sa main, même quand ils ont commencé à la charger à l'arrière de l'ambulance.

— Qu'est-ce qui s'est passé une fois que vous êtes arrivés à l'hôpital ?

— Eh bien, j'ai appelé Tyler depuis la voiture, je lui ai proposé de m'attendre devant l'appartement que nous louions ; il se trouvait à quelques kilomètres de là. Je lui ai dit que je lui expliquerais la situation une fois sur place. Et donc je... nous suivions l'ambulance de loin. J'étais embêté que nous n'allions pas à l'hôpital où j'exerçais : je n'avais aucun pouvoir à Brigham et je ne connaissais pas les médecins.

— Vous vous sentiez impuissant ?

— Oui. En arrivant, j'ai vu que Joshua se disputait avec quelqu'un à l'accueil. Il avait oublié la carte d'assurance d'Amber à la maison et ils ont refusé de la prendre en charge.

— À quel moment Joshua et Tyler ont-ils commencé à se battre ?

— Presque aussitôt. Je ne pouvais pas gérer les deux situations. J'étais en train de m'occuper de l'admission d'Amber quand les deux garçons ont commencé à se bagarrer.

— C'a été plutôt sérieux, d'après le rapport.

— Oui, il a fallu l'intervention de deux vigiles de l'hôpital pour les séparer. J'ai dû les convaincre de ne pas les mettre dehors, et c'est à ce moment-là que son docteur, euh, Lotshoff est arrivé et nous a donné des nouvelles de son état.

— Il vous a annoncé qu'elle était dans le coma.

— Oui, et comme j'étais toujours son mari, j'étais la personne qui pouvait prendre une décision. Ils devaient agir rapidement, pour le bébé et pour le bien d'Amber.

— Pensez-vous que ça a fait de la peine à Joshua ?

— Que je prenne la décision finale au sujet d'Amber ?

— Oui.

— Pas dans un premier temps. Pour tout dire, il semblait soulagé. Mais après que j'ai pris la décision, il est devenu très triste. Il aurait aimé que cette décision corresponde à ce qu'il souhaitait.

TYLER

- Qu'est-ce que ça t'a fait de revoir Joshua ?
- J'étais dégoûté.
- Tu veux dire, en colère ?
- J'avais envie de lui arracher la tête. Ce que j'aurais fait si les gars de la sécurité n'étaient pas venus à sa rescousse. Si vous cherchez le coupable, vous l'avez !
- Tu penses que Joshua a tué ta mère ?
- Il a tué toute ma famille.

— Je ne l'ai même pas vu venir, vous savez. Wade avait pris le relais à l'accueil avec toute la paperasserie et j'étais en train d'essayer de savoir où ils avaient emmené Amber, quand Tyler a commencé à gueuler à tue-tête.

— C'était la première fois que tu le revoyais depuis le jour où il t'avait trouvé avec sa mère ?

— Oui.

— Est-ce que tu avais essayé de le contacter ?

— Des centaines de fois. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec moi, avec nous. Avec sa propre mère.

— Tu l'as trahi. C'était légitime qu'il se sente profondément blessé.

— Je ne l'ai pas trahi. J'aimais sa mère. Je l'aimais plus que lui, plus qu'il ne le pouvait. Peu importe ce qu'elle avait fait, je n'aurais jamais pu la laisser mourir toute seule.

— Tu avais besoin d'être à ses côtés pendant qu'elle mourait ?

— Vous savez très bien que ce n'est pas ce que je veux dire.

— Et quand tu l'as vu, quelle a été ta réaction ?

— Comme je l'ai déjà dit, je l'ai d'abord entendu. Il était furieux. Je cherchais juste à retrouver Amber en essayant de ne pas lui prêter attention, mais il m'a attrapé et a commencé à me pousser. Je lui ai demandé de se calmer, j'étais fatigué, trop fatigué pour me disputer avec lui, mais il m'a frappé.

— Selon les rapports, un témoin affirme que tu l'as frappé en premier.

— Croyez ce que vous voulez. Je vous assure que j'étais pas d'humeur à me bagarrer.

— Tu n'as pas trouvé ça bizarre que Wade ne te fasse pas jeter dehors alors qu'il l'aurait pu et qu'au contraire il insiste pour que tu restes ?

— J'en sais rien. Demandez-lui.

— Qu'est-ce que tu as ressenti en entendant les nouvelles du docteur Lotshoff ?

— Je sais que j'aurais dû me préparer à ça. Je savais que ça allait arriver, mais rien ne vous y prépare vraiment, je pense. Quand il a annoncé que ses reins ne fonctionnaient plus et qu'elle était dans le coma, j'ai cru que le monde allait s'arrêter de tourner. Je savais que plus rien n'allait être comme avant. Et j'avais raison.

— Ils l'ont mise sous dialyse. Elle était dans le coma mais elle avait eu également une rupture placentaire due au traumatisme qu'elle avait subi et le bébé était en souffrance fœtale. Ils devaient effectuer une césarienne de toute urgence, mais Amber n'avait que cinquante pour cent de chances de survivre à cette opération et ils avaient besoin de mon accord.

— Et c'est à ce moment-là que vous et Joshua avez commencé à vous disputer ?

— Oui, comme je l'ai déjà dit à la police, une opération à ce stade critique, c'était comme signer son arrêt de mort. Personne ne pouvait avoir la certitude qu'elle survivrait à cette opération avec ses reins en si mauvais état. Elle avait besoin de rester plus longtemps sous dialyse, mais le bébé, lui, ne pouvait pas attendre.

— Mais vous n'avez pas hésité. Vous avez donné le feu vert malgré les risques ?

— Joshua me suppliait de revenir sur ma décision, mais je connaissais ma femme. Je connaissais son choix. Nous le connaissions tous.

— C'est à ce moment-là que Tyler vous a dit que vous seriez bien débarrassés s'ils mouraient tous les deux ?

— Il ne le pensait pas.

— Qu'est-ce que vous espériez ?

— Je n'espérais plus rien, madame Sloane. Je voulais juste que tout ça se termine. Ce cauchemar qu'était devenue ma vie. Je n'aurais jamais pu imaginer que la sienne allait être entre mes mains.

— Regrettez-vous d'avoir pris cette décision ?

— Bien sûr que non. Pourquoi l'aurais-je regretté ?

— Elle est morte.

— Elle était condamnée dès le moment où elle a refusé le traitement. Ce drame est la conséquence désastreuse de ses décisions. J'ai juste donné mon autorisation à ce qu'elle aurait souhaité.

— C'était vachement bizarre. Je veux dire, on aurait même pas dû se trouver dans le même État et encore moins dans la même pièce pendant qu'on attendait de savoir si elle avait survécu, si le bébé était vivant. Il y avait un canapé et une putain de chaise inconfortable pour s'asseoir dans cette toute petite pièce. Vachement bizarre. Mais j'étais content que Josh ait choisi la chaise.

— Vous n'avez pas du tout discuté ?

— Non. On avait l'impression que si quelqu'un ouvrait la bouche pour dire un truc, tout le monde allait exploser. On a attendu, en essayant de ne pas faire attention aux uns et aux autres. Jusqu'à ce que le docteur vienne nous parler.

— Comment tu as réagi en entendant les nouvelles ?

— À propos du bébé ou de ma mère ?

— Les deux.

— J'ai pleuré, comme une pauvre gamine. J'ai pleuré. C'était carrément pathétique.

— Et Joshua ?

— On aurait dit un fantôme. J'étais content que le docteur parle à mon père en premier, vous savez. Comme s'il était plus important. Mais Joshua est resté debout dans un coin et n'a pas bougé, ni parlé, il n'a pas réagi. Il était transformé. Il ne ressemblait pas à celui que je connaissais quand nous étions amis ; d'abord il était plus maigre et il avait l'air plus vieux... Peut-être que moi aussi. J'en sais rien. Tout ça c'était tellement pourri.

— Et ton père ?

— C'est vraiment quelqu'un de surprenant. Il a juste hoché la tête et c'est tout. Et puis il s'est proposé tout de suite comme donneur. C'est vraiment incroyable d'offrir son rein à une femme qui n'a rien fait d'autre que de le faire souffrir. Ça, c'est de l'amour.

— Qu'est-ce qui s'est passé dans votre tête quand vous avez dû attendre des nouvelles avec l'amant de votre femme ?

— J'ai essayé de ne pas y penser. Je me suis remémoré les bons moments que nous avons vécus pendant notre mariage. Les voyages, Tyler, même les dépressions que nous avons surmontées. L'idée qu'elle pensait que je la détestais me pesait. Je voulais juste qu'elle se réveille, assez longtemps pour lui dire que je l'aimais toujours. Je ne suis pas quelqu'un de religieux, mais j'ai fait un genre de prière, je pense. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle survive. Je voulais juste pouvoir lui parler, lui pardonner, avant qu'elle meure.

— Vous avez donc proposé de lui donner votre rein ?

— Ils ont expliqué qu'une fois que le bébé serait sorti, ils seraient capables de voir toute l'étendue de la tumeur. Elle s'était propagée jusqu'à la ceinture pelvienne et s'était fixée sur sa vessie, recouvrant l'uretère de son rein gauche. Ils voulaient opérer aussi vite que possible, pour enlever sa vessie, son utérus et son rein gauche. Les chances qu'elle survive avec un seul rein étaient raisonnables d'après eux, mais elle aurait besoin d'être sous dialyse. Cependant, le cancer s'était également propagé sur l'autre rein en fonction, et c'était une question de mois, un an au maximum, avant que le rein ne fonctionne plus à son tour. En gros, elle avait besoin d'un nouveau rein et je voulais lui donner toutes les chances de s'en sortir. Je savais que je lui offrirais seulement un peu de répit, mais je lui aurais donné ce rein rien que pour passer encore dix minutes avec elle.

— Et selon vous quelles étaient ses chances, docteur ?

— Le docteur Lotshoff et son équipe ont dit qu'ils avaient bon espoir qu'avec la dialyse elle se réveille de son coma au bout de quelques jours. Ils m'ont affirmé que s'ils enlevaient une grande partie de la tumeur, et qu'elle subissait une chimiothérapie et une radiothérapie, ses chances de survie étaient aux alentours de quarante pour cent. Son espérance de vie serait alors d'un ou deux ans et pouvait aller jusqu'à cinq ans avec un nouveau rein. Ils avaient un programme de traitement auquel ils croyaient, mais ils m'ont prévenu qu'elle avait signé un ordre de non-réanimation. Elle n'en a jamais parlé dans son journal, mais elle n'aurait pas souhaité être maintenue en vie artificiellement.

— Je suis au courant pour l'ordre de non-réanimation. Qu'est-ce qu'ils ont répondu à votre offre ?

— Vous savez, madame Sloane, quand quelqu'un a un cancer au

stade terminal, ils ne le mettent pas sur une liste d'attente pour recevoir un organe : il y a bien d'autres patients avec de meilleures chances de survie. Je savais que, si j'étais un donneur compatible, j'étais son unique chance. Ils étaient d'accord sur le principe pour faire un test avec moi, mais ils n'étaient pas certains qu'une greffe soit réalisable étant donné la gâvité de son état. Mais ils ont affirmé que, passé quelques jours, si tout allait bien, ils réévalueraient la situation, et si j'étais vraiment compatible ils envisageraient l'idée d'une greffe.

— Et c'est à ce moment-là que Joshua s'est porté volontaire pour donner un rein ?

— Oui.

— Mais pas Tyler ?

— Je ne l'aurais pas laissé faire ça, même s'il l'avait voulu.

— Pourquoi ne s'est-il pas proposé, à votre avis ?

— Il faudrait le lui demander.

— Est-ce que cela vous a ennuyé que Joshua se porte volontaire ?

— Je crois qu'il lui devait bien ça.

— Pensez-vous qu'il voulait rivaliser avec vous ?

— C'est possible mais j'en doute. Ce gamin était bouleversé... Si difficile à admettre que cela soit, il n'y avait pas de doute qu'il était amoureux de ma femme. La voir mourir était sa punition.

— Vous pensez qu'il méritait de la voir mourir ?

— Comme je vous l'ai dit, je pense qu'il a obtenu ce qu'il méritait.

— Et vous ?

— Je ne sais pas ce que je mérite.

JOSHUA

— Tu as renoncé à tes droits parentaux ?

— Oui.

— Est-ce que tu es allé la voir ?

— Non.

— Tu n'as pas voulu voir ton bébé ? Ne serait-ce qu'une fois ?

— Non.

— Penses-tu que ta décision avait un lien quelconque avec ton père ?

— Vous pensez que parce que mon père n'en avait rien à foutre de moi, j'ai fait la même chose ?

— Pour le dire crûment... oui.

— Non. J'ai renoncé à mes droits parce que je n'aurais jamais regardé cette petite fille sans penser au cancer qui a emporté le seul être humain pour qui j'aurais sacrifié ma vie. Je n'aurais vu que ma culpabilité, mon regret, ma ruine. Je n'aurais jamais pu aimer ce bébé. Pas comme un père doit le faire.

— Donc, quand ils ont demandé au père de venir pour voir le bébé, tu as envoyé Wade ?

— Oui. Je savais qu'il avait envie de la voir. C'était comme s'il était né pour élever une famille. Il n'était pas fait pour vivre avec Amber, mais c'était un homme profondément attaché à l'idée de famille et, même si c'était difficile pour lui de l'admettre, il voulait voir ce bébé. Il voulait quelque chose d'elle... Tout ce qu'il pouvait avoir, il le voulait.

— Et tu as donc renoncé à tes droits paternels ?

— En ce qui me concerne, ce n'est pas mon enfant. Je ne pourrai jamais aimer ce bébé. Jamais.

— Donc, pour être clair, les médecins ont laissé votre femme se remettre après la césarienne. Elle était dans une chambre seule. Vous leur avez donné votre consentement pour effectuer l'opération dès le lendemain, si son état le permettait, et ensuite vous avez attendu la prise de sang pour vérifier si c'était compatible avec Amber ?

— Les visites étaient autorisées au compte-gouttes et, quand je suis revenu après avoir vu le bébé, Joshua était déjà parti dans sa chambre. Ça me rendait malade qu'avec tout ce qu'Amber avait sacrifié, ce petit con soit trop égoïste pour assumer ses responsabilités. Il avait renoncé à tous ses droits sur son enfant, sur l'enfant d'Amber, qui était dans une unité de soins intensifs, luttant pour survivre. Il m'a mis très en colère.

— Et le bébé ? Qu'est-ce que vous avez ressenti pour ce bébé ?

— Rien qu'en voyant son petit visage...

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Un coup d'œil à sa petite fille... Vous savez, c'est une chose de voir un adulte branché à toutes ces machines, c'en est une autre de voir un bébé d'un kilo branché à un respirateur. Ses jambes grêles étaient de la taille de ce doigt. Elle, elle...

[Reniflements.]

— Elle m'a donné...

[En sanglots.]

— De l'eau ?

[Prend sa respiration.]

— Merci... Elle m'a donné de l'espoir, madame Sloane. Si fragile et désespérée qu'elle ait été, elle m'a donné de l'espoir. Je savais que c'était une battante, et même si ce n'était pas mon enfant, je voulais qu'elle gagne ce combat plus que n'importe quoi d'autre.

— Une fois que vous vous êtes occupé des formalités administratives, vous avez dit que vous vouliez aller voir Amber.

— Oui, mais Joshua était déjà avec elle. Je suis allé faire ma prise de sang. Tyler m'a accompagné et je lui ai donné de l'argent en lui demandant d'aller nous chercher quelque chose à manger pendant que j'attendais.

— Vous étiez donc seul quand vous avez attendu ?

— Oui.

— Comment vous sentiez-vous à ce stade ?

— J'étais étonnamment calme, je crois. J'étais très, très fatigué et profondément triste, mais après avoir vu le bébé j'ai en quelque sorte

compris la décision d'Amber. Peut-être que le mot « compris » n'est pas le bon. Je l'ai acceptée. Oui, j'ai accepté les choses comme elles étaient et, pendant que j'attendais, j'étais serein.

— Vous n'étiez plus en colère contre votre femme ?

— Non, plus à ce moment-là.

— Et donc, l'infirmière vous a fait une prise de sang. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Je suis allé aux toilettes et je suis parti chercher Tyler. Et c'est à ce moment-là que j'ai entendu de l'agitation, les alarmes. C'est un son que je connais bien. Le personnel s'est précipité dans le couloir et j'ai su, j'ai instinctivement su qu'Amber était morte, que le personnel médical courait vers sa chambre.

— Vous saviez qu'elle était morte.

— Oui. Je le savais.

TYLER

— Et donc, tu n'es pas allé à la cantine de l'hôpital ?

— Pas immédiatement, non. Je l'ai déjà dit à la police.

— Oui, j'ai lu le rapport. Tu as dit que tu voulais d'abord voir ta mère.

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Pourquoi voulais-tu passer voir ta mère sans en parler à ton père ?

— C'est une question vraiment con.

— Vu les circonstances, je pense au contraire que c'est une question très pertinente, Tyler.

— Vous savez, dans les films, on voit des patients dans le coma qui entendent quelqu'un qu'ils aiment et puis, vous savez, ils se mettent à bouger leur main ou bien à cligner des yeux ou un autre truc. C'est débile...

— Tu pensais pouvoir communiquer avec ta mère ? Communiquer avec elle malgré son coma ?

— Ça paraît pitoyable quand vous le dites, mais, oui, je crois.

— Qu'est-ce que tu voulais lui dire ?

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Je n'ai pas pu le faire.

— C'est important, Tyler. Ce que tu voulais lui dire est important. C'est très important, pour toi, pour que tu puisses dépasser cette tragédie. Qu'est-ce que tu voulais lui dire ?

[Silence. Une quinzaine de secondes.]

— Dis-le-moi Tyler. Dis-moi ce que tu lui aurais dit si tu en avais eu l'occasion.

— Je voulais lui dire...

[Respiration. Sanglots.]

— Je voulais... Je voulais lui dire que j'étais désolé. De ne pas avoir répondu à ses appels, de m'être montré si méchant quand elle avait besoin d'aide... Ah, merde...

[Reniflement.]

— C'est bien Tyler, continue.

— Elle devait avoir besoin de sa famille. Elle a dû tellement souffrir. Ça, ça me rend vraiment malade. Ce qu'elle a fait est dégueulasse, c'était mal et je ne suis pas sûr de pouvoir lui pardonner. Mais je l'ai abandonnée et elle ne se serait jamais conduite comme ça envers moi. J'en suis certain. Elle ne m'aurait jamais tourné le dos si j'avais été malade, peu importe de quoi. D'une certaine façon, elle était meilleure que moi. Et elle me manque. Elle me manquait même quand je la

détestais. J'ai même l'impression qu'elle m'a manqué toute ma vie.

[Silence. Environ trois minutes.]

— Pourquoi n'es-tu pas allé dans sa chambre ?

— J'ai essayé. Je suis resté dans l'embrasement de la porte mais je l'ai vue entièrement reliée à des machines. Elle avait l'air morte. Ça m'a fait peur. Sa peau était tellement pâle. Ses lèvres avaient la même couleur que son visage. Et puis l'odeur ! Ça sentait vraiment l'hôpital. J'ai eu peur. Et puis j'ai senti un léger courant d'air avant d'entendre une porte claquer. J'ai vu que quelqu'un avait pris la sortie de secours. J'ai trouvé la porte et je me suis assis là un moment pour prendre l'air.

— Qu'est-ce que tu pensais de l'opération qu'elle allait subir ? Et de la vie compliquée qu'elle allait mener après ça ?

— J'avais peur qu'ils l'opèrent. C'est compréhensible, non ? Mais je voulais aussi tout changer, vous voyez ? La façon dont je m'étais conduit. Je voulais apporter mon aide et essayer d'être quelqu'un de meilleur. Pas me conduire comme un vrai con. Mais quand je suis revenu à l'intérieur, il y avait des alarmes et un tas d'infirmières dans sa chambre, et mon père s'est approché de moi, m'a serré dans ses bras et m'a dit qu'elle était morte.

— Comment était-il ?

— Très calme, vous savez, la façon dont il est habituellement. Comme il était avant que tout se casse la figure.

— Tu as trouvé ça bizarre ?

— Sur le coup, tout était bizarre, c'était la panique tout autour. Mais mon père est comme ça. C'est pourquoi c'est un si bon médecin, je pense.

— Est-ce que tu as suspecté quelque chose de bizarre ?

— Vous voulez dire si quelqu'un avait tué ma mère ? Non, bien sûr que non. Nous avons découvert ça seulement quelques jours plus tard, après l'autopsie. C'est à ce moment-là que la police est venue.

— Tyler, il y a des circonstances atténuantes et une chance pour toi de conclure un marché avec le procureur, si tu avoues maintenant.

— Quoi ?

— Je dis simplement que tout avouer maintenant te sera utile...

— Putain, mais j'ai pas tué ma mère ! Après tout ce que je vous ai dit, vous pensez vraiment que je l'ai tuée ? Allez vous faire foutre, madame ! Allez vous faire foutre !

— Alors, où est-ce que tu es allé ?

— Je suis descendu pour acheter des trucs : une brosse à dents, du savon, ce genre de choses... et quand j'ai vu la sortie, j'ai continué tout droit : je n'avais plus envie de rester là.

— Tu ne voulais pas dormir à l'hôpital ?

— Non. Ce n'était pas ça. Je ne voulais plus rester là-bas. Je ne voulais pas rester là où ils allaient charcuter son magnifique corps, où elle allait souffrir, où elle allait être l'objet d'une sorte d'expérience médicale. Je ne pouvais tout simplement pas rester là-bas. J'ai fait ça sans réfléchir : j'ai juste continué de marcher dans la nuit.

— C'est bizarre que personne ne t'ait vu.

— Vous pensez ? Vraiment ? Vous êtes déjà allé dans un hôpital à onze heures du soir ?

[Silence. Une dizaine de secondes.]

— Personne n'a vraiment envie de rester à l'hôpital. Il n'y a personne qui note les noms et fait attention aux visages, croyez-moi. Demandez-moi qui j'ai vu en chemin...

[Silence. Environ cinq secondes.]

— Bon, j'en sais rien. Si personne ne m'a vu c'est parce que personne ne fait attention à personne dans cet horrible hôpital ; il n'y a que des patients ou bien des gens qui ont peur de perdre ceux qu'ils aiment. Si vous voulez savoir où j'étais, jetez un œil aux vidéos des caméras de surveillance, je suis sûr qu'il y en a à l'hôpital.

— Nous l'avons fait. Elles ne sont pas très probantes, Joshua. Le système de surveillance est plutôt archaïque ; c'est un hôpital, pas une banque.

— C'est votre problème.

— Peut-être. Et donc, où est-ce que tu étais ?

— Nulle part. J'ai marché dans les rues avant de prendre le métro pour rentrer chez elle.

— À quoi tu pensais ?

— J'étais sous le choc. Je savais que je devais y retourner, à l'hôpital je veux dire, mais je voulais récupérer mes affaires dans la maison. Je voulais débarrasser mes affaires, juste au cas où elle ne reviendrait pas à la maison. Je ne voulais pas rester là si elle ne revenait pas. J'ai pensé aussi à lui prendre quelques-unes de ses affaires, sa chemise de nuit, des sous-vêtements et des crèmes pour le visage. Je ne voulais pas qu'elle se sente à l'hôpital en se réveillant. J'appréhendais d'ouvrir la porte d'entrée. Je savais que j'allais voir les

taches de sang sur le canapé, mais j'ai fait comme si elles n'étaient pas là et je suis monté directement dans ma chambre pour faire mes bagages. Et c'est à ce moment-là que j'ai reçu le message. Je n'avais pas pris mon portable avec moi à l'hôpital, mais je l'ai entendu sonner dans le salon. Tyler avait appelé quatre fois. Et j'ai compris. J'ai compris que mon âme sœur était morte.

— Comment tu te sentais ?

— Désespéré. Je le suis encore. Et peut-être le serai-je toujours.

— Quand as-tu pris la décision de partir en Thaïlande ?

— Vous ne savez pas... ?

— Tu veux bien me le dire ?

— Je suis resté assis dans l'entrée pendant des heures et peut-être même toute la nuit. J'ai tellement pleuré que je pensais ne plus avoir de larmes pour le faire. Tout ce que je voulais c'était la rejoindre. J'ai failli le faire, me donner la mort, je veux dire. J'y ai beaucoup réfléchi et puis à un moment je suis monté dans ma chambre et c'est là que je l'ai trouvée.

— Trouvé quoi ?

— La lettre.

— Ils nous ont laissés entrer pour que nous lui fassions nos adieux. Je ne sais pas vraiment pourquoi les gens font ça. Tyler ne voulait pas ; il a dit que la pensée de la voir morte lui faisait très peur. Je n'étais pas sûr qu'il allait pouvoir supporter cette épreuve et j'ai pensé que c'était mieux qu'il n'entre pas. J'y suis donc allé seul. J'étais content que Joshua ne soit pas là... Cela rendait les choses plus simples.

— Vous n'avez pas éprouvé le besoin de lui faire vos adieux ?

— Je suis avant tout quelqu'un de très pragmatique, madame Sloane. Je savais que ce qu'il restait dans cette chambre n'était rien d'autre qu'un corps. J'avais dit ce que j'avais à dire avant l'arrivée de l'ambulance. Je n'avais rien à ajouter. Mais j'avais besoin d'être un peu seul, pour m'éclaircir les idées, et je suis donc resté seul dans la pièce, seul avec son corps pendant un moment.

— Et Tyler ?

— J'ai demandé du Valium pour lui et les infirmières le surveillaient. Mais après quelques minutes, dix peut-être, je l'ai récupéré et j'ai proposé qu'on rentre à l'appartement. Il était très énervé et faisait une fixation sur l'endroit où se trouvait Joshua. Il ne voulait pas partir avant de savoir où il se trouvait. Il était en état de choc, je pense.

— Pourquoi voulait-il savoir ça, à votre avis ?

— J'imagine qu'il voulait lui envoyer encore deux ou trois coups de poing à la figure et j'ai donc été soulagé qu'il n'arrive pas à le trouver.

— Est-ce qu'il a essayé de lui passer un coup de fil ?

— Oui, à plusieurs reprises, et il a interrogé des gens au hasard dans les couloirs de l'hôpital. C'était plutôt inquiétant, mais heureusement le Valium a fini par faire effet.

— Vous êtes retournés ensuite à l'appartement ?

— En fait, Tyler a suggéré qu'on retourne chez nous. Quand je lui ai répondu que nous y étions, il a dit : « Non, papa, chez nous. On devrait rentrer chez nous maintenant. C'est le moment. » Et j'ai compris qu'il voulait dire retourner dans notre ancienne maison.

— Et pourquoi n'y êtes-vous pas retournés ?

— Je ne pensais pas pouvoir remettre un pied dans cette maison et encore moins y vivre. Je lui ai dit qu'on pourrait parler de ça le lendemain matin.

— Il a accepté ?

— Il a répondu : « Maman sera toujours morte demain matin. »

— Quand avez-vous appris qu'elle n'était pas morte de façon naturelle ?

— Deux ou trois jours plus tard, je crois. Ça été une période un peu confuse. J'ai pris deux jours de congés. Mais je crois bien que je l'ai appris le troisième jour quand j'ai repris le travail. Je devais voir quelques patients et je voulais que Rebecca m'aide à organiser les funérailles d'Amber, même s'il n'y avait personne à inviter.

— Qu'est-ce qu'on vous a dit, exactement ?

— Eh bien, on m'a demandé de venir au commissariat pour parler avec un certain inspecteur Lawrence. Quand j'ai demandé pourquoi, on m'a répondu qu'on m'expliquerait sur place.

— Ça été le cas ?

— Oui. J'ai rencontré l'inspecteur de police aux alentours du déjeuner et j'ai été surpris de voir que Tyler était déjà là.

— Avez-vous pu lui parler ?

— Non, ils l'ont interrogé dans un autre bureau. Il ne m'a même pas vu, mais il avait l'air effrayé et j'ai commencé à me sentir très mal à l'aise.

— Qu'est-ce que vous avez pensé ?

— Qu'il avait des ennuis. J'en avais marre qu'on doive faire face à autant de problèmes, et maintenant c'était au tour de Tyler de se retrouver dans une situation délicate. Mais j'étais certain que tout ça allait se régler.

— Quand vous avez appris que votre femme avait été assassinée, avez-vous pensé que votre fils pouvait être responsable ?

— Non, absolument pas. Je suis à peu près sûr que Tyler ne savait pas qu'une bulle d'air dans une intraveineuse pouvait causer un arrêt cardiaque. Je ne pense pas que mon fils ait pu échafauder un plan pareil.

— Mais vous oui, n'est-ce pas, docteur ?

— Si j'avais vraiment voulu tuer ma femme, madame Sloane, j'aurais imaginé quelque chose de plus sophistiqué pour me débarrasser d'elle. Quelque chose que personne n'aurait pu suspecter. Je n'avais aucune raison de la tuer. Je savais très bien qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre de toute façon.

— Mais vous ne vouliez peut-être pas la voir souffrir ?

— Je ne veux pas paraître sans cœur, mais elle l'a cherché, souffrir était une conséquence de sa décision. Je ne me serais pas permis d'aller à l'encontre de son choix.

— Vous vouliez la voir souffrir ?

— Ne jouez pas les idiots, madame Sloane. J'ai fait tout ce qui était possible pour rendre sa vie confortable, jusqu'à accepter ses dernières volontés. J'ai abandonné ma procédure de divorce. J'ai continué de l'aider financièrement. Est-ce que ce sont les actes de quelqu'un qui

voulait la voir souffrir ?

— J'ai vu des gens bien intentionnés faire des choses très bizarres sous le coup de l'émotion, docteur.

— Je n'ai pas tué ma femme. Si j'avais pu la sauver, je l'aurais fait. J'ai été en colère, très en colère, et ce pour de bonnes raisons à cause de pas mal de choses. Mais je n'aurais jamais pu lui ôter la vie. Jamais.

— Un billet d'avion et vingt mille dollars en liquide.
— Et qu'est-ce que la lettre disait ?
— Je l'ai ici. Je n'en ai jamais parlé à la police.
— Pourquoi ?
— Je ne veux pas qu'elle soit confisquée comme preuve. C'est la dernière chose qu'Amber ait faite pour moi, qu'elle m'ait donnée.
— Pourquoi m'en parles-tu maintenant ?
— Parce que c'est important.
— Et ça ne l'était pas avant ?
— Ça l'a toujours été mais je voulais d'abord entendre toute son histoire. Je voulais l'entendre avec ses propres mots.
— Je peux voir la lettre ?
— La voilà.
— Tu veux bien me la lire, s'il te plaît ?
— Pourquoi ?
— J'en ai besoin pour le compte rendu. Si tu veux garder la lettre, j'ai besoin d'en connaître la teneur pour l'analyser.

« Mon cher Joshua. Même quand tu étais petit, j'ai toujours su que tu étais différent. Unique dans le sens le plus mystique du terme. Tu m'as touchée quand tu n'étais encore qu'un enfant et ça n'a jamais cessé depuis. Je suis de moins en moins lucide ces derniers temps et je sais que la fin est proche : je sens les ombres et le froid se rapprocher chaque jour un peu plus. Je te dois tout, mon doux et irremplaçable Joshua Hartley. Je te dois une vie. J'espère qu'un jour tu arriveras à te pardonner et à me pardonner pour pouvoir aimer ta petite fille. Si tu n'y arrives pas, sache juste que je ne t'en tiens pas pour responsable. Je te comprends comme aucun être humain ne pourrait en comprendre un autre, comme aucune âme ne pourrait être attachée à une autre, et je sais que tu es capable de grandes choses. »

— Je ne comprends pas...
— Ce n'est pas terminé.
— Continue.
— « Il y a quelque chose qu'il faut que tu saches. J'ai pris des dispositions. J'ai fait en sorte que mes souffrances soient abrégées. Il est impératif pour moi que tu ne sois impliqué d'aucune façon. Je ne pouvais pas te demander de faire ça, ne m'en veux pas, mais je ne veux pas vivre reliée à une machine. J'aime trop ma petite fille pour ça. Trop pour n'être qu'une moitié de maman. Je sais que, même si je vis, j'aurai besoin de soins médicaux constants. Un fardeau plus

qu'autre chose. J'ai déjà échoué lamentablement à être une mère. Aucun autre enfant ne devra subir de nouveau mon incompetence. J'ai déjà assez souffert de savoir que je n'aurais aucun contrôle sur sa vie pas plus que je n'en ai sur la mienne. Il y a une chose que je peux faire, cependant. C'est user de ma liberté. Utilise ce billet d'avion tout de suite. Il n'y a pas beaucoup d'argent, mais cela sera suffisant pour partir et guérir, pour te trouver et, avec un peu de chance, quand tu reviendras, les choses auront suffisamment changé pour que tu puisses démarrer une nouvelle vie. Je crois en toi. Je t'aime. Avec toi pour toujours. Amber. »

À l'attention de Monsieur le procureur Edward Blake

*Objet : évaluation psychologique du docteur Whittington-Jones,
de M. Tyler Whittington-Jones et de M. Joshua Hartley.*

Durant l'évaluation finale des trois suspects, de nouveaux indices ont été découverts. Bien qu'ayant conscience que votre cabinet fait tout ce qu'il peut pour que les affaires d'euthanasie ne soient pas ébruitées, il semblerait que la « victime », Mme Amber Celeste Whittington-Jones, ait arrangé un suicide assisté et laissé une lettre comme preuve. La lettre a été authentifiée et innocente complètement M. Joshua Hartley (même s'il reste, de mon point de vue, le plus à même de commettre un meurtre). Certains éléments concernant sa version des faits ont été corroborés. L'inspecteur Lawrence a vérifié que Mme Whittington-Jones a bien contacté une agence de voyages deux semaines avant sa mort et acheté son billet pour la Thaïlande. Mais un travail d'investigation supplémentaire est nécessaire.

Quant au docteur Whittington-Jones, à mon avis ni lui ni son fils M. Tyler Whittington-Jones n'ont le profil pour commettre un meurtre. J'ai joint un compte rendu complet des séances pertinentes. Je recommanderais de remettre en liberté ces trois personnes immédiatement et de concentrer toute votre attention sur le nouvel indice qui a été mis en lumière.

Je suis désolée que mon travail sur cette affaire n'ait pas abouti aux résultats que nous espérions tous ; je suis tout à fait consciente que votre bureau a investi énormément de temps et d'énergie en mettant en place ce programme. Nous espérions tous qu'une évaluation psychocriminelle encouragerait une confession et que ce problème délicat pouvait être géré entre les murs de ce complexe, nous épargnant ainsi le coût d'un procès et le spectacle médiatique. Visiblement, cela n'a pas fonctionné, mais j'espère que vous continuerez à considérer l'intérêt du travail que nous faisons ici et que nous aurons de nouveau l'occasion de travailler ensemble.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

Docteur Felicity Sloane

À l'attention du docteur Felicity Sloane

Objet : Affaire Whittington-Jones #7652UWJ réglée

Au nom du procureur Edward Blake, je voudrais vous remercier pour votre compte rendu de l'évaluation criminelle du docteur Wade Whittington-Jones, de son fils M. Tyler Whittington-Jones et de M. Joshua Hartley. Nous nous rangeons à votre avis professionnel et nous vous demandons donc de remettre en liberté ces trois individus immédiatement.

Vous serez sans doute intéressée d'apprendre que nous avons récemment reçu une preuve de l'implication d'un quatrième individu dans le meurtre de Mme Whittington-Jones. Nous avons effectué une arrestation ce matin. Nous souhaitons garder ce nouveau développement aussi confidentiel que possible, mais étant donné votre connaissance approfondie de l'affaire nous apprécierions votre contribution sur ce nouveau profil psychologique. Nous avons reçu des aveux sous la forme d'une lettre dont j'ai joint une copie pour information dans cet e-mail. Nous avons depuis authentifié la lettre et sommes en train de négocier la peine qu'encourt l'accusé.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments distingués,

*Mme Margaret Epstein
(adjointe de M. le procureur Edward Blake)*

Le 9 août

À l'attention de l'inspecteur Lawrence,

Moi, Sylvain Polowski, j'écris cette lettre pour avouer avoir été complice du suicide de Mme Amber Whittington-Jones. Je le fais de mon plein gré.

Le mardi 19 juillet, j'ai rendu visite à Amber chez elle. Elle souffrait énormément et j'étais très inquiète : elle pouvait à peine marcher, vomissait régulièrement et pleurait quand elle devait se rendre aux toilettes. Je suis restée deux heures, durant lesquelles elle m'a confondu à plusieurs reprises avec sa mère avant de retrouver ses esprits. C'était très triste à voir.

Juste avant de partir, aux environs de seize heures, elle m'a demandé si je voulais l'aider à mourir une fois que son bébé serait né. Amber m'a dit qu'elle préférerait mourir si elle ne pouvait pas vivre normalement. Je lui ai expliqué que je serais responsable de son meurtre mais elle m'a répondu qu'elle avait imaginé un plan infailible, que personne ne découvrirait jamais rien. J'ai refusé et lui ai dit que vivre était mieux que d'être morte, ce à quoi elle a répondu que vivre relié à une machine ce n'était pas vivre. Elle m'a suppliée mais j'ai encore refusé. Elle s'est mise ensuite à pleurer et ses mots sont devenus inintelligibles. J'ai quitté sa maison, bouleversée et désespérée.

Amber m'a appelée cinq jours plus tard. Ses propos ont d'abord été confus, et puis elle s'est brusquement mise à pleurer en disant que les ténèbres se rapprochaient et que si je ne l'aidais pas à mourir paisiblement elle trouverait un moyen de le faire toute seule, mais que d'ici là elle aurait déjà souffert horriblement. Ses derniers mots ont été : « Tu me le dois. » Et elle avait raison. Elle m'avait soutenue à une période très difficile de ma vie et je l'avais remerciée en la blessant profondément avec mon attitude égoïste. Je lui devais la dignité qu'elle méritait, le droit de ne pas avoir à endurer plus longtemps ses souffrances. Le droit de décider de sa propre mort. J'ai donc accepté.

Le lendemain, quand j'ai reçu le message de Joshua disant qu'elle était

tombée dans le coma, j'ai su que le moment était venu et j'ai appelé l'hôpital pour savoir où elle se trouvait. Je connaissais bien les lieux et y avais accès grâce à mon travail : j'apportais constamment des dossiers à l'hôpital pour le docteur Lotshoff. Il y avait de l'orage et j'ai donc attendu que la pluie cesse avant de prendre les escaliers de secours. Je savais qu'elle serait seule étant donné son état et que si quelqu'un me voyait, alors que je n'étais pas un proche parent, ma présence pourrait s'expliquer aisément.

Quand je suis entrée dans sa chambre, elle avait déjà l'air morte. Sa peau était translucide et elle était reliée à des machines. Je ne pouvais pas supporter de voir mon amie dans cet état. Je savais qu'elle avait raison. Je savais ce qu'il me restait à faire. J'ai injecté une bulle d'air dans son intraveineuse en sachant que s'ensuivrait rapidement un arrêt cardiaque et qu'elle avait signé un ordre de non-réanimation dans les bureaux du docteur Lotshoff. En me dirigeant vers l'ascenseur, j'ai entendu les alarmes se déclencher. Je suis rentrée à l'intérieur et suis descendue à un autre étage avant de prendre l'escalier de secours.

Cela paraît facile sur le papier mais ça n'a pas été le cas. J'ai été tourmentée par ce que j'avais fait ces dernières semaines, tourmentée à l'idée que j'allais devoir garder ce fardeau pour moi jusqu'à la fin de mes jours. Et puis, il y a deux jours, le docteur Lotshoff m'a informée que la police avait placé Wade et Tyler en détention et qu'elle allait inculper l'un des deux du meurtre d'Amber. J'ai été horrifiée. Je ne pouvais pas laisser quelqu'un se faire accuser à ma place. J'ai accompli les instructions qu'Amber m'avait données toute seule et de mon plein gré. Je suis très partagée sur ce que j'ai accompli, mais je pense avoir fait ce qu'elle voulait et ce qui devrait être le choix de tout être humain.

J'attends votre appel. Je me suis assuré les services d'un avocat, M. Hartmeyer, comme me l'a recommandé Amber. Il a en sa possession deux lettres de cette dernière : dans l'une, Amber y déclare ses dernières volontés et, dans l'autre, elle me décharge de toute responsabilité si je devais être accusée de l'avoir tuée. Des copies de ces documents vous seront transmises sur demande.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

Mademoiselle Sylvain Polowski

— Maintenant ? Juste comme ça ?

— Oui, au nom du procureur Blake, je veux te remercier pour ton entière coopération. J'ai tout à fait conscience que les quatre derniers jours ont dû être difficiles, mais j'espère que tu en as aussi retiré quelque chose.

— Ces quatre derniers jours ont été les pires de ma vie.

— Après tout ce dont nous avons parlé, je suis à peu près sûre que ce n'est pas entièrement vrai, mais je comprends que tu as dû faire face à beaucoup de pression. Mais tu es libre de reprendre ta vie à présent. Si tu désires suivre une thérapie pour t'aider à gérer les problèmes que nous avons soulevés lors de nos séances, je peux te recommander de très bons thérapeutes.

— Pourquoi vous nous laissez partir ? Vous savez qui l'a tuée ?

— Oui. Je ne suis pas autorisée à en parler, mais je suis certaine que l'inspecteur Lawrence vous contactera bientôt pour vous infor...

— C'était cet enculé, c'est ça ? Ça ne lui suffisait pas de bai...

— Si tu veux parler de Joshua, non, Tyler, ce n'est pas lui.

— Vous voulez dire que ce connard va être libéré et pouvoir partir en Thaïlande ou je sais pas où et que personne ne va l'arrêter ?

— Il n'a pas enfreint la loi, Tyler. On lui demandera sûrement de rester dans le pays jusqu'à la fin du procès, si toutefois il y en a un. Mais ensuite, il n'y aura aucune raison légale de le retenir ici.

— Mais il a un bébé...

— Écoute... C'est une chose dont je dois parler avec ton père... Si tu veux bien aller récup...

— Oh putain ! Est-ce que vous... ? C'est pas vrai... Putain, il a pas fait ça ?

— Non, Tyler, ton père n'a pas tué ta mère. Il faut juste que je lui parle. Pendant ce temps tu peux aller récupérer tes affaires à la réception.

— Vous ne lui avez pas encore dit ?

— Non, pas encore. Et nous avons quelques petites choses à clarifier.

— Mais vous avez dit qu'il ne l'avait pas tuée ? Quelles choses ?

— C'est entre moi et ton père et... Tyler, s'il te plaît. Va prendre tes affaires et prends soin de toi. Ta mère espérait de grandes choses de toi, mais je pense qu'elle voulait surtout que tu sois heureux. Si tu arrivais à faire ça, tu la rendrais vraiment heureuse.

— Ouais, je vais essayer.

— Parfait. Merci pour le temps que tu m’as consacré et pour t’être ouvert à moi durant ces séances. Je sais que ça n’a pas été facile.

— Ç’a été la chose la plus bizarre que j’aie jamais vécue, mais bon...

— Je pense que c'est le moins que vous puissiez faire, vu tout ce que vous nous avez fait endurer pendant cette période.

— Je suis forcée à la confidentialité, docteur, mais je peux vous dire que la personne en question était très, très proche de votre femme.

— Si ce n'était pas Joshua, je... Oh, mon Dieu... Sylvain ?

— Je ne peux ni confirmer ni démentir.

— Sylvain. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'elle puisse... De quoi l'accuse-t-on ?

— Comme je vous l'ai dit, je ne peux ni confirmer ni démentir vos propos, mais il semble que le procureur ne soit pas très enthousiaste à l'idée d'un procès et propose de négocier la peine. Le sujet de l'euthanasie est controversé, comme vous le savez. La frénésie médiatique attirerait l'attention sur un problème que le procureur préférerait ne pas mettre sous les projecteurs à ce stade de son mandat, et donc si on en croit les rumeurs et vu que le coupable présumé a simplement accompli les dernières volontés de votre femme, celui-ci sera inculpé d'homicide involontaire. Sans antécédent judiciaire, il n'effectuera qu'un ou deux ans de prison.

— Je vois.

— La police vous contactera au sujet de l'affaire, mais pour le moment tout cela reste confidentiel.

— Je comprends. Je n'aurais jamais pensé, imaginé Sylvain...

— Ressentez-vous de la colère ?

— Non, je ne suis pas d'accord avec ce qui a été fait, j'aurais préféré que les choses soient différentes, mais je comprends pourquoi ma femme ne souhaitait pas vivre ses derniers jours en suivant un traitement dans la souffrance.

— Comment envisagez-vous l'avenir ?

— Je veux juste reprendre ma vie, de quelque façon que ce soit. Je dois réfléchir à beaucoup de choses. Je ne sais pas, je veux mettre tout ça derrière moi et trouver un moyen de guérir, je pense.

— C'est une bonne façon de voir les choses. J'ai conseillé à Tyler un bon thérapeute qui pourrait vous aider, vous et votre fils, avec certains problèmes dont nous avons parlé pendant nos entretiens ; cela pourrait vous aider à guérir, comme vous dites.

— Je crois que j'ai eu ma dose de thérapie. Merci. Est-ce que je peux partir ?

— En fait, docteur, il y a encore une petite chose.

— J'ai hâte de rentrer chez moi, de prendre une douche, de faire un

vrai repas, d'aller voir le bébé...

— J'imagine. C'est à ce propos, d'ailleurs, et c'est important ; ça ne prendra pas plus de quelques minutes. Mais cela pourrait... tout changer.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir en supporter davantage.

— Vous êtes bien plus fort que lors de notre première rencontre, docteur. Je voulais vous montrer ceci. Je vais sortir un peu de mon champ de compétence, pour tout dire, mais quelque chose a attiré mon attention en passant en revue certains détails il y a quelques jours. Ce document ici...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ce sont les résultats sanguins pour la compatibilité du donneur... Je ne comprends pas.

— Ce document contient certaines informations...

— Oui, visiblement nous n'étions pas compatibles.

— Il est clairement établi ici que le groupe sanguin d'Amber est AB et, même si vous auriez pu donner votre sang étant donné qu'il appartient au groupe B+, d'autres facteurs n'étaient pas compatibles pour une greffe d'organe.

— Oui. Je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir.

— Regardez ici, Joshua n'était pas compatible : son groupe sanguin est O.

— Oui, c'est commun. Il était plus compatible d'une certaine façon, mais non... Vous pouvez en venir au fait ?

— Ceci est une copie d'un document qui a été complété quelques heures après la naissance du bébé d'Amber. Ça ne m'a pas frappée tout de suite, mais en y jetant un nouveau coup d'œil, quelque chose a retenu mon attention. Si vous voulez bien regarder par ici, son groupe sanguin est... ?

— Elle est du groupe A.

— Oui, elle...

— Ne peut pas être la fille de Joshua...

— Exactement, docteur, elle ne peut pas l'être.

— J'ai pris la liberté de demander un test ADN, et je...

— Ce n'est pas possible...

— Apparemment les chances sont tellement minces que c'est presque de l'ordre du miracle, environ une chance sur mille, mais la possibilité d'une recanalisation, c'est-à-dire d'une réouverture des extrémités du canal déférent, est tout à fait po...

— Je sais ce qu'est une recanalisation.

— Je m'en doute, docteur. Je sais que cela fait beaucoup d'informations à assimiler, mais...

— C'est mon bébé ?

— Oui. Regardez. J'ai reçu les résultats il y a une heure. Le bébé est sans conteste le vôtre, docteur. Vous avez une petite fille.

- Depuis le début ? Le bébé est le mien...
- Ça va docteur ?
- Je... Je ne sais pas quoi dire. Je suis de nouveau papa.
- Oui, docteur Jones, Wade, vous êtes papa.
- Il faut que je la voie, tout de suite.
- Ils lui ont apparemment ôté le respirateur. Elle va bien et, même si elle doit rester à l'hôpital encore une semaine environ, vous pourrez ensuite la ramener chez vous. Vous pensez pouvoir y arriver ?
- Je ne crois pas avoir jamais entendu de mots si merveilleux de toute ma vie. J'ai une fille. Merci, madame Sloane.
- De rien, docteur Jones. Vous feriez bien d'aller annoncer la nouvelle à Tyler.
- Je vais le faire.
- Et si vous ne trouvez pas cela trop déplacé, j'aimerais beaucoup passer la voir un jour, quand tout ça sera terminé. Pas à titre professionnel, juste pour voir si vous allez tous bien.
- Pas de problème. Merci encore.
- Oh, docteur Jones, encore une chose... Savez-vous comment vous allez l'appeler ?
- Oui, je sais. Je l'ai su dès que je l'ai vue. Ma petite fille, ma petite fleur... Fleur Hope Whittington-Jones.

Merci

à Doc. J'aurais été perdue sans tes conseils. Je pense que je dois être la seule personne à t'appeler tard le soir pour savoir comment tuer quelqu'un à petit feu. Tu as rendu cette histoire possible. Merci d'avoir répondu à mes coups de fil, de m'avoir accordé du temps et d'avoir partagé ton savoir avec moi ;

à Brett. Pour m'avoir soutenue dans les moments où j'avais envie d'envoyer des coups de poing sur l'écran de l'ordinateur ;

à Daisy. Qui a relu attentivement toutes ces pages. Je n'oublierai jamais ton enthousiasme ;

à Mirja. Ton soutien inébranlable m'a donné des ailes. Je te serai toujours reconnaissante ;

à Claire Heckrath. Tu t'es mise en quatre pour aider une inconnue sans rien attendre en retour. Tu seras toujours un ange à mes yeux ;

à Maman. Tu as toujours su que ce livre et beaucoup d'autres attendaient de voir le jour. Merci de ton amour, de ta confiance et de ton constant soutien ;

à tout le monde à Kwela. Pour avoir rendu ce projet possible. Et tout particulièrement à James. Je me sens tellement chanceuse d'avoir un éditeur aussi compréhensif. Je suis heureuse de t'avoir épaté, ça m'a fait plaisir ;

à tous ceux qui m'ont soutenue et qui continuent de me soutenir dans mon envie d'écrire mes histoires. Merci.

Retrouvez-moi sur mon site Internet www.caseybdolan.co.za, sur ma page Facebook ou sur Twitter @CaseyBDolan.

Titre original :

When the Bough Breaks

Éditeur original : Kwela Books

© Casey B. Dolan, 2014

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2015

Photo : © Satu Knape/Getty Images

Graphisme : Stanislas Zygart

Casey B. Dolan

Mère parfaite

Après une jeunesse malheureuse, Amber commence des études à l'université. Elle rencontre Wade, qui tombe fou amoureux d'elle et l'épouse. Très vite, Amber se retrouve enceinte et accouche de Tyler. Elle joue les femmes dévouées et les mères comblées. Mais ce n'est qu'une façade, elle n'aime plus son mari et se révèle incapable de nouer une relation avec son fils, dont elle a du mal à accepter l'hostilité sourde.

Le climat familial est de plus en plus pénible, et seule la présence de Joshua, le meilleur ami de Tyler, détend un peu l'atmosphère : adolescent rejeté par sa famille, il finit par s'installer avec eux...

Quelques années plus tard, Amber est retrouvée morte, « euthanasiée » à l'hôpital où elle était soignée pour un cancer très agressif. Seuls trois hommes ont vu Amber la nuit de son décès : Wade, le mari délaissé, Tyler, le fils hostile, et Joshua, qui s'était considérablement rapproché d'Amber les derniers mois. Chacun avait des raisons de la tuer, que ce soit par amour ou par haine.

Quand la vérité finit par éclater, c'est un véritable coup de tonnerre...



Casey B. Dolan est sud-africaine et fait partie des personnalités les plus appréciées de son pays. Mère parfaite est son premier roman.

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR PERRINE CHAMBON ET ARNAUD BAINOT

Cette édition électronique du livre
Mère parfaite de Casey B. Dolan
a été réalisée le 31 janvier 2015
par les [Éditions Denoël](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207118450 – Numéro d'édition : 271210).

Code Sodis : N64871 – ISBN : 9782207118467.

Numéro d'édition : 271211.